Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mileoudelduc34rous

(92) I

ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

PAR

JEAN JAQUES ROUSSEAU.

Citoyen de Genève.

Sanabilibus ægrotamus malis; ipsaque nos in rectum genitos natura, si emendari velimus, juvat.

Sen. de irâ. L. II. c. 13.

TOME TROISIEME.

A AMSTERDAM,

MDCCLXXIII.

511
1773
t. 3-4

LIBRARY
AUG 7 1968
UNIVERSITY OF TORONTO

EMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

Suite du Livre quatrieme.

„ IL y a trente ans que dans une ville d'Italie, „ un jeune homme expatrié ſe voyoit réduit à la „ derniere miſere. Il étoit né Calviniſte ; mais par „ les ſuites d'une étourderie, ſe trouvant fugitif, „ en pays étranger, ſans reſſource, il changea de „ religion pour avoir du pain. Il y avoit dans cet- „ te ville un hoſpice pour les Proſélites, il y fut „ admis. En l'inſtruiſant ſur la controverſe, on lui „ donna des doutes qu'il n'avoit pas, & on lui „ apprit le mal qu'il ignoroit : il entendit des dog- „ mes nouveaux, il vit des mœurs encore plus „ nouvelles ; il les vit, & faillit en être la victi- „ me. Il voulut fuir, on l'enferma ; il ſe plaignit, „ on le punit de ſes plaintes ; à la merci de ſes „ tyrans, il ſe vit traiter en criminel pour n'avoir „ pas voulu céder au crime. Que ceux qui ſavent „ combien la premiere épreuve de la violence & „ de l'injuſtice irrite un jeune cœur ſans expérien- „ ce, ſe figurent l'état du ſien. Des larmes de ra- „ ge couloient de ſes yeux, l'indignation l'étouf- „ foit. Il imploroit le ciel & les hommes, il ſe „ confioit à tout le monde, & n'étoit écouté de

„ personne. Il ne voyoit que de vils domeſtiques
„ ſoumis à l'infâme qui l'outrageoit, ou des com-
„ plices du même crime, qui ſe railloient de ſa
„ réſiſtance & l'excitoient à les imiter. Il étoit
„ perdu ſans un honnête Eccléſiaſtique qui vint à
„ l'hoſpice pour quelque affaire, & qu'il trouva le
„ moyen de conſulter en ſecret. L'Eccléſiaſtique
„ étoit pauvre, & avoit beſoin de tout le monde;
„ mais l'opprimé avoit encore plus beſoin de lui,
„ & il n'héſita pas à favoriſer ſon évaſion, au
„ riſque de ſe faire un dangereux ennemi.

„ Echappé au vice pour rentrer dans l'indigen-
„ ce, le jeune homme luttoit ſans ſuccès contre
„ ſa deſtinée; un moment il ſe crut au-deſſus d'el-
„ le. A la premiere lueur de fortune, ſes maux
„ & ſon protecteur furent oubliés. Il fut bientôt
„ puni de cette ingratitude, toutes ſes eſpérances
„ s'évanouirent: ſa jeuneſſe avoit beau le favori-
„ ſer, ſes idées romaneſques gâtoient tout. N'a-
„ yant ni aſſez de talens, ni aſſez d'adreſſe pour
„ ſe faire un chemin facile; ne ſachant être ni
„ modéré, ni méchant, il prétendit à tant de cho-
„ ſes qu'il ne ſut parvenir à rien. Retombé dans
„ ſa premiere détreſſe, ſans pain, ſans aſyle, prêt
„ à mourir de faim, il ſe reſſouvint de ſon bien-
„ faiteur.

„ Il y retourne, il le trouve, il en eſt bien
„ reçu; ſa vue rappelle à l'Eccléſiaſtique une
„ bonne action qu'il avoit faite; un tel ſouvenir
„ réjouit toujours l'ame. Cet homme étoit natu-

„ rellement humain, compatiſſant; il ſentoit les „ peines d'autrui par les ſiennes, & le bien-être „ n'avoit point endurci ſon cœur; enfin les leçons „ de la ſageſſe & une vertu éclairée avoient affer- „ mi ſon bon naturel. Il accueille le jeune hom- „ me, lui cherche un gîte, l'y recommande; il „ partage avec lui ſon néceſſaire, à peine ſuffiſant „ pour deux. Il fait plus, il l'inſtruit, le conſole, „ il lui apprend l'art difficile de ſupporter patiem- „ ment l'adverſité. Gens à préjugés, eſt-ce d'un „ Prêtre, eſt-ce en Italie que vous euſſiez eſpéré „ tout cela?

„ Cet honnête Eccléſiaſtique étoit un pauvre „ Vicaire Savoyard, qu'une aventure de jeuneſſe „ avoit mis mal avec ſon Evêque, & qui avoit „ paſſé les monts pour chercher les reſſources qui „ lui manquoient dans ſon pays. Il n'étoit ni ſans „ eſprit, ni ſans lettres; & avec une figure inté- „ reſſante, il avoit trouvé des protecteurs qui le „ placerent chez un Miniſtre pour élever ſon fils. „ Il préféroit la pauvreté à la dépendance, & il „ ignoroit comment il faut ſe conduire chez les „ Grands. Il ne reſta pas long-tems chez celui-ci; „ en le quittant il ne perdit point ſon eſtime; & „ comme il vivoit ſagement & ſe faiſoit aimer de „ tout le monde, il ſe flattoit de rentrer en grace „ auprès de ſon Evêque, & d'en obtenir quelque „ petite Cure dans les montagnes, pour y paſſer „ le reſte de ſes jours. Tel étoit le dernier terme „ de ſon ambition.

„ Un penchant naturel l'intéressoit au jeune fugitif, & le lui fit examiner avec soin. Il vit que la mauvaise fortune avoit déja flétri son cœur, que l'opprobre & le mépris avoient abattu son courage, & que sa fierté, changée en dépit amer, ne lui montroit dans l'injustice & la dureté des hommes, que le vice de leur nature & la chimere de la vertu. Il avoit vu que la religion ne sert que de masque à l'intérêt, & le culte sacré de sauve-garde à l'hypocrisie : il avoit vu dans la subtilité des vaines disputes, le Paradis & l'Enfer mis pour prix à des jeux de mots ; il avoit vu la sublime & primitive idée de la Divinité défigurée par les fantasques imaginations des hommes ; & trouvant que pour croire en Dieu il falloit renoncer au jugement qu'on avoit reçu de lui, il prit dans le même dédain nos ridicules rêveries, & l'objet auquel nous les appliquons ; sans rien savoir de ce qui est, sans rien imaginer sur la génération des choses, il se plongea dans sa stupide ignorance, avec un profond mépris pour tous ceux qui pensoient en savoir plus que lui.

„ L'oubli de toute religion conduit à l'oubli des devoirs de l'homme. Ce progrès étoit déja plus d'à-moitié fait dans le cœur du libertin. Ce n'étoit pas pourtant un enfant mal né ; mais l'incrédulité, la misere, étouffant peu-à-peu le naturel, l'entraînoient rapidement à sa perte, & ne lui préparoient que les mœurs d'un gueux & la morale d'un athée.

„ Le mal, preſque inévitable, n'étoit pas abſolument conſommé. Le jeune homme avoit des connoiſſances, & ſon éducation n'avoit pas été négligée. Il étoit dans cet âge heureux, où le ſang en fermentation commence d'échauffer l'ame ſans l'aſſervir aux fureurs des ſens. La ſienne avoit encore tout ſon reſſort. Une honte native, un caractere timide ſuppléoient à la gêne, & prolongeoient, pour lui, cette époque dans laquelle vous maintenez votre éleve avec tant de ſoins. L'exemple odieux d'une dépravation brutale & d'un vice ſans charme, loin d'animer ſon imagination, l'avoit amortie. Long-tems le dégoût lui tint lieu de vertu pour conſerver ſon innocence; elle ne devoit ſuccomber qu'à de plus douces ſéductions.

„ L'Eccléſiaſtique vit le danger & les reſſources. Les difficultés ne le rebuterent point: il ſe complaiſoit dans ſon ouvrage, il réſolut de l'achever, & de rendre à la vertu la victime qu'il avoit arrachée à l'infamie. Il s'y prit de loin pour exécuter ſon projet; la beauté du motif animoit ſon courage, & lui inſpiroit des moyens dignes de ſon zêle. Quel que fût le ſuccès, il étoit ſûr de n'avoir pas perdu ſon tems: on réuſſit toujours quand on ne veut que bien faire.

„ Il commença par gagner la confiance du Proſélite en ne lui vendant point ſes bienfaits, en ne ſe rendant point importun, en ne lui faiſant

» point de sermons, en se mettant toujours à sa
» portée, en se faisant petit pour s'égaler à lui.
» C'étoit, ce me semble, un spectacle assez tou-
» chant, de voir un homme grave devenir le ca-
» marade d'un polisson, & la vertu se prêter au
» ton de la licence, pour en triompher plus sûre-
» ment. Quand l'étourdi venoit lui faire ses folles
» confidences & s'épancher avec lui, le Prêtre
» l'écoutoit, le mettoit à son aise; sans approuver
» le mal, il s'intéressoit à tout. Jamais une indis-
» crette censure ne venoit arrêter son babil & res-
» serrer son cœur. Le plaisir avec lequel il se cro-
» yoit écouté, augmentoit celui qu'il prenoit à
» tout dire. Ainsi se fit sa confession générale,
» sans qu'il songeât à rien confesser.

„ Après avoir bien étudié ses sentimens & son
» caractere, le Prêtre vit clairement que, sans
» être ignorant pour son âge, il avoit oublié tout
» ce qu'il lui importoit de savoir, & que l'oppro-
» bre où l'avoit réduit la fortune, étouffoit en
» lui tout vrai sentiment du bien & du mal. Il
» est un dégré d'abrutissement qui ôte la vie à l'a-
» me; & la voix intérieure ne sait point se faire
» entendre à celui qui ne songe qu'à se nourrir.
» Pour garantir le jeune infortuné de cette mort
» morale dont il étoit si près, il commença par
» réveiller en lui l'amour-propre & l'estime de soi-
» même. Il lui montroit un avenir plus heureux
» dans le bon emploi de ses talents; il ranimoit
» dans son cœur une ardeur généreuse, par le

„ récit des belles actions d'autrui ; en lui faifant „ admirer ceux qui les avoient faites, il lui ren- „ doit le defir d'en faire de femblables. Pour le „ détacher infenfiblement de fa vie oifive & vaga- „ bonde, il lui faifoit faire des extraits de livres „ choifis ; & feignant d'avoir befoin de ces ex- „ traits, il nourriffoit en lui le noble fentiment „ de la reconnoiffance. Il l'inftruifoit indirecte- „ ment par ces livres ; il lui faifoit reprendre af- „ fez bonne opinion de lui-même pour ne pas fe „ croire un être inutile à tout bien, & pour ne „ vouloir plus fe rendre méprifable à fes propres „ yeux.

„ Une bagatelle fera juger de l'art qu'emplo- „ yoit cet homme bienfaifant pour élever infenfi- „ blement le cœur de fon difciple au deffus de la „ baffeffe, fans paroître fonger à fon inftruction. „ L'Ecléfiaftique avoit une probité fi bien recon- „ nue & un difcernement fi fûr, que plufieurs „ perfonnes aimoient mieux faire paffer leurs au- „ mônes par fes mains, que par celles des riches „ Curés des villes. Un jour qu'on lui avoit don- „ né quelqu'argent à diftribuer aux pauvres, le „ jeune homme eut, à ce titre, la lâcheté de lui „ en demander. Non, dit-il, nous fommes fre- „ res, vous m'appartenez, & je ne dois pas tou- „ cher à ce dépôt pour mon ufage. Enfuite il lui „ donna de fon propre argent autant qu'il en avoit „ demandé. Des leçons de cette efpece font ra-

„ rement perdues dans le cœur des jeunes gens „ qui ne ſont pas tout-à-fait corrompus.

„ Je me laſſe de parler en tierce perſonne, & „ c'eſt un ſoin fort ſuperflu, car vous ſentez bien, „ cher concitoyen, que ce malheureux fugitif c'eſt „ moi-même; je me crois aſſez loin des déſor„ dres de ma jeuneſſe pour oſer les avouer; & la „ main qui m'en tira mérite bien, qu'aux dépens „ d'un peu de honte, je rende, au moins, quel„ que honneur à ſes bienfaits.

„ Ce qui me frappoit le plus, étoit de voir, „ dans la vie privée de mon digne maître, la ver„ tu ſans hypocriſie, l'humanité ſans foibleſſe, des „ diſcours toujours droits & ſimples, & une con„ duite toujours conforme à ces diſcours. Je ne „ le voyois point s'inquiéter ſi ceux qu'il aidoit „ alloient à Vêpres; s'ils ſe confeſſoient ſouvent; „ s'ils jeûnoient les jours preſcrits; s'ils faiſoient „ maigre: ni leur impoſer d'autres conditions ſem„ blables, ſans leſquelles, dût-on mourir de mi„ ſere, on n'a nulle aſſiſtance à eſpérer des dé„ vots.

„ Encouragé par ces obſervations, loin d'étaler „ moi-même à ſes yeux le zêle affecté d'un nou„ veau converti, je ne lui cachois point trop mes „ manieres de penſer, & ne l'en voyois pas plus „ ſcandaliſé. Quelquefois j'aurois pu me dire; „ il me paſſe mon indifférence pour le culte que „ j'ai embraſſé, en faveur de celle qu'il me voit „ auſſi pour le culte dans lequel je ſuis né; il ſait

„ que

„ que mon dédain n'eſt plus une affaire de parti. „ Mais que devois-je penſer, quand je l'entendois quelquefois approuver des dogmes contraires à ceux de l'Egliſe Romaine, & paroître eſtimer médiocrement toutes ſes cérémonies ? Je l'aurois cru Proteſtant déguiſé, ſi je l'avois vu moins fidele à ces mêmes uſages dont il ſembloit faire aſſez peu de cas ; mais ſachant qu'il s'acquittoit ſans témoin de ſes devoirs de Prêtre auſſi ponctuellement que ſous les yeux du public, je ne ſavois plus que juger de ces contradictions. Au défaut près, qui jadis avoit attiré ſa diſgrace, & dont il n'étoit pas trop bien corrigé ſa vie étoit exemplaire, ſes mœurs étoient irréprochables, ſes diſcours honnêtes & judicieux. En vivant avec lui dans la plus grande intimité, j'apprenois à le reſpecter chaque jour davantage ; & tant de bontés m'ayant tout-à-fait gagné le cœur, j'attendois avec une curieuſe inquiétude le moment d'apprendre ſur quel principe il fondoit l'uniformité d'une vie auſſi ſinguliere.

„ Ce moment ne vint pas ſi-tôt. Avant de „ s'ouvrir à ſon diſciple, il s'efforça de faire germer les ſemences de raiſon & de bonté qu'il jettoit dans ſon ame. Ce qu'il y avoit en moi de plus difficile à détruire étoit une orgueilleuſe miſantropie, une certaine aigreur contre les riches & les heureux du monde, comme s'ils l'euſſent été à mes dépens, & que leur prétendu bonheur eût été uſurpé ſur le mien. La folle va-

„ nité de la jeunesse qui regimbe contre l'humiliation, ne me donnoit que trop de penchant à cette humeur colere; & l'amour-propre que mon Mentor tâchoit de réveiller en moi, me portant à la fierté, rendoit les hommes encore plus vils à mes yeux, & ne faisoit qu'ajouter, pour eux, le mépris à la haine.

„ Sans combattre directement cet orgueil, il l'empêcha de se tourner en dureté d'ame, & sans m'ôter l'estime de moi-même, il la rendit moins dédaigneuse pour mon prochain. En écartant toujours la vaine apparence & me montrant les maux réels qu'elle couvre, il m'apprenoit à déplorer les erreurs de mes semblables, à m'attendrir sur leurs miseres, & à les plaindre plus qu'à les envier. Emu de compassion sur les foiblesses humaines, par le profond sentiment des siennes, il voyoit par-tout les hommes victimes de leurs propres vices & de ceux d'autrui; il voyoit les pauvres gémir sous le joug des riches, & les riches sous le joug des préjugés. Croyez-moi, disoit-il, nos illusions, loin de nous cacher nos maux, les augmentent, en donnant un prix à ce qui n'en a point & nous rendant sensibles à mille fausses privations que nous ne sentirions pas sans elles. La paix de l'ame consiste dans le mépris de tout ce qui peut la troubler; l'homme qui fait le plus de cas de la vie, est celui qui sait le moins en jouir, & celui qui aspire le plus avidement au bonheur, est toujours le plus misérable.

„ Ah! quels triſtes tableaux, m'écriois-je avec „ amertume! s'il faut ſe refuſer à tout, que nous „ a donc ſervi de naître, & s'il faut mépriſer le „ bonheur même, qui eſt-ce qui ſait être heureux? „ C'eſt moi, répondit un jour le Prêtre, d'un ton „ dont je fus frappé. Heureux, vous! ſi peu „ fortuné, ſi pauvre, exilé, perſécuté; vous êtes „ heureux! Et qu'avez-vous fait pour l'être? Mon „ enfant, reprit-il, je vous le dirai volontiers.

„ Là-deſſus il me fit entendre qu'après avoir re- „ çu mes confeſſions, il vouloit me faire les ſien- „ nes. J'épancherai dans votre ſein, me dit-il en „ m'embraſſant, tous les ſentimens de mon cœur. „ Vous me verrez, ſi non tel que je ſuis, au „ moins tel que je me vois moi-même. Quand „ vous aurez reçu mon entiere profeſſion de foi, „ quand vous connoîtrez bien l'état de mon ame, „ vous ſaurez pourquoi je m'eſtime heureux, &, „ ſi vous penſez comme moi, ce que vous avez „ à faire pour l'être. Mais ces aveux ne ſont pas „ l'affaire d'un moment; il faut du tems pour „ vous expoſer tout ce que je penſe ſur le ſort de „ l'homme, & ſur le vrai prix de la vie; pre- „ nons une heure, un lieu commodes pour nous „ livrer paiſiblement à cet entretien.

„ Je marquai de l'empreſſement à l'entendre. „ Le rendez-vous ne fut pas renvoyé plus tard „ qu'au lendemain matin. On étoit en été; nous „ nous levâmes à la pointe du jour. Il me mena „ hors de la ville, ſur une haute colline, au-deſ-

„ ſous de laquelle paſſoit le Pô, dont on voyoit
„ le cours à travers les fertiles rives qu'il baigne.
„ Dans l'éloignement, l'immenſe chaîne des Alpes
„ couronnoit le payſage. Les rayons du ſoleil le-
„ vant raſoient déja les plaines, & projettant ſur
„ les champs par longues ombres les arbres, les
„ côteaux, les maiſons, enrichiſſoient de mille
„ accidens de lumiere, le plus beau tableau dont
„ l'œil humain puiſſe être frappé. On eût dit que
„ la Nature étaloit à nos yeux toute ſa magnifi-
„ cence, pour en offrir le texte à nos entretiens.
„ Ce fut-là, qu'après avoir quelque tems contem-
„ plé ces objets en ſilence, l'homme de paix me
„ parla ainſi.

PROFESSION DE FOI
DU VICAIRE SAVOYARD.

MOn enfant, n'attendez de moi ni des diſcours ſavans, ni de profonds raiſonnemens. Je ne ſuis pas un grand Philoſophe, & je me ſoucie peu de l'être. Mais j'ai quelquefois du bon ſens, & j'aime toujours la vérité. Je ne veux pas argumenter avec vous, ni même tenter de vous convaincre; il me ſuffit de vous expoſer ce que je penſe dans la ſimplicité de mon cœur. Conſultez le vôtre durant mon diſcours; c'eſt tout ce que je vous demande. Si je me trompe, c'eſt de bonne-foi; cela ſuffit pour que mon erreur ne me ſoit pas imputée à cri-

me; quand vous vous tromperiez de même, il y auroit peu de mal à cela: si je pense bien, la raison nous est commune, & nous avons le même intérêt à l'écouter; pourquoi ne penseriez-vous pas comme moi?

Je suis né pauvre & paysan, destiné par mon état à cultiver la terre: mais on crut plus beau que j'apprisse à gagner mon pain dans le métier de Prêtre, & l'on trouva le moyen de me faire étudier. Assurément ni mes parens, ni moi ne songions guere à chercher en cela ce qui étoit bon, véritable, utile, mais ce qu'il falloit savoir pour être ordonné. J'appris ce qu'on vouloit que j'apprisse, je dis ce qu'on vouloit que je disse, je m'engageai comme on voulut, & je fus fait Prêtre. Mais je ne tardai pas à sentir qu'en m'obligeant de n'être pas homme, j'avois promis plus que je ne pouvois tenir.

On nous dit que la conscience est l'ouvrage des préjugés; cependant je sais par mon expérience qu'elle s'obstine à suivre l'ordre de la Nature contre toutes les loix des hommes. On a beau nous défendre ceci ou cela, le remords nous reproche toujours foiblement ce que nous permet la Nature bien ordonnée, à plus forte raison ce qu'elle nous prescrit. O bon jeune homme! elle n'a rien dit encore à vos sens; vivez long-tems dans l'état heureux où sa voix est celle de l'innocence. Souvenez-vous qu'on l'offense encore plus quand on la prévient, que quand on la combat; il faut com-

mencer par apprendre à résister, pour savoir quand on peut céder sans crime.

Dès ma jeunesse j'ai respecté le mariage comme la premiere & la plus sainte institution de la Nature. M'étant ôté le droit de m'y soumettre, je résolus de ne le point profaner ; car malgré mes classes & mes études, ayant toujours mené une vie uniforme & simple, j'avois conservé dans mon esprit toute la clarté des lumieres primitives ; les maximes du monde ne les avoient point obscurcies, & ma pauvreté m'éloignoit des tentations qui dictent les sophismes du vice.

Cette résolution fut précisément ce qui me perdit ; mon respect pour le lit d'autrui laissa mes fautes à découvert. Il fallut expier le scandale ; arrêté, interdit, chassé, je fus bien plus la victime de mes scrupules que de mon incontinence, & j'eus lieu de comprendre aux reproches dont ma disgrace fut accompagnée, qu'il ne faut souvent qu'aggraver la faute pour échapper au châtiment.

Peu d'expériences pareilles menent loin un esprit qui réfléchit. Voyant par de tristes observations renverser les idées que j'avois du juste, de l'honnête, & de tous les devoirs de l'homme, je perdois chaque jour quelqu'une des opinions que j'avois reçues ; celles qui me restoient ne suffisant plus pour faire ensemble un corps qui pût se soutenir par lui-même, je sentis peu-à-peu s'obscurcir dans mon esprit l'évidence des principes ; & réduit enfin à ne savoir plus que penser, je parvins au

même point où vous êtes; avec cette différence, que mon incrédulité, fruit tardif d'un âge plus mûr, s'étoit formée avec plus de peine, & devoit être plus difficile à détruire.

J'étois dans ces dispositions d'incertitude & de doute, que Descartes exige pour la recherche de la vérité. Cet état est peu fait pour durer, il est inquiétant & pénible; il n'y a que l'intérêt du vice ou la paresse de l'ame qui nous y laisse. Je n'avois point le cœur assez corrompu pour m'y plaire; & rien ne conserve mieux l'habitude de réfléchir, que d'être plus content de soi que de sa fortune.

Je méditois donc sur le triste sort des mortels, flottans sur cette mer des opinions humaines, sans gouvernail, sans boussole, & livrés à leurs passions orageuses, sans autre guide qu'un pilote inexpérimenté qui méconnoît sa route, & qui ne sait ni d'où il vient, ni où il va. Je me disois; j'aime la vérité, je la cherche & ne puis la reconnoître: qu'on me la montre, & j'y demeure attaché; pourquoi faut-il qu'elle se dérobe à l'empressement d'un cœur fait pour l'adorer?

Quoique j'aie souvent éprouvé de plus grands maux, je n'ai jamais mené une vie aussi constamment désagréable que dans ces tems de trouble & d'anxiétés, où sans cesse errant de doute en doute, je ne rapportois de mes longues méditations qu'incertitude, obscurité, contradictions sur la cause de mon être & sur la regle de mes devoirs.

Comment peut-on être ſceptique par ſyſtême & de bonne-foi? je ne ſaurois le comprendre. Ces Philoſophes, ou n'exiſtent pas, ou ſont les plus malheureux des hommes. Le doute ſur les choſes qu'il nous importe de connoître, eſt un état trop violent pour l'eſprit humain; il n'y réſiſte pas long-tems, il ſe décide malgré lui de maniere ou d'autre, & il aime mieux ſe tromper que ne rien croire.

Ce qui redoubloit mon embarras, étoit qu'étant né dans une Egliſe qui décide tout, qui ne permet aucun doute, un ſeul point rejetté me faiſoit rejetter tout le reſte, & que l'impoſſibilité d'admettre tant de déciſions abſurdes, me détachoit auſſi de celles qui ne l'étoient pas. En me diſant; croyez tout, on m'empêchoit de rien croire, & je ne ſavois plus où m'arrêter.

Je conſultai les Philoſophes, je feuilletai leurs livres, j'examinai leurs diverſes opinions; je les trouvai tous fiers, affirmatifs, dogmatiques, même dans leur ſcepticiſme prétendu, n'ignorant rien, ne prouvant rien, ſe moquant les uns des autres; & ce point, commun à tous, me parut le ſeul ſur lequel ils ont tous raiſon. Triomphans quand ils attaquent, ils ſont ſans vigueur en ſe défendant. Si vous peſez les raiſons, ils n'en ont que pour détruire; ſi vous comptez les voix, chacun eſt réduit à la ſienne: ils ne s'accordent que pour diſputer: les écouter n'étoit pas le moyen de ſortir de mon incertitude.

Je conçus que l'inſuffiſance de l'eſprit humain eſt la premiere cauſe de cette prodigieuſe diverſité

de ſentimens, & que l'orgueil eſt la ſeconde. Nous n'avons point les meſures de cette machine immenſe, nous n'en pouvons calculer les rapports; nous n'en connoiſſons ni les premieres loix, ni la cauſe finale; nous nous ignorons nous-mêmes; nous ne connoiſſons ni notre nature, ni notre principe actif; à peine ſavons-nous ſi l'homme eſt un être ſimple ou compoſé; des myſteres impénétrables nous environnent de toutes parts; ils ſont au-deſſus de la région ſenſible; pour les percer nous croyons avoir de l'intelligence, & nous n'avons que de l'imagination. Chacun ſe fraie à travers ce monde imaginaire, une route qu'il croit la bonne; nul ne peut ſavoir ſi la ſienne mene au but. Cependant nous voulons tout pénétrer, tout connoître. La ſeule choſe que nous ne ſavons point, eſt d'ignorer ce que nous ne pouvons ſavoir. Nous aimons mieux nous déterminer au hazard, & croire ce qui n'eſt pas, que d'avouer qu'aucun de nous ne peut voir ce qui eſt. Petite partie d'un grand tout dont les bornes nous échappent, & que ſon auteur livre à nos folles diſputes, nous ſommes aſſez vains pour vouloir décider ce qu'eſt ce tout en lui-même, & ce que nous ſommes par rapport à lui.

Quand les Philoſophes ſeroient en état de découvrir la vérité, qui d'entre eux prendroit intérêt à elle? Chacun ſait bien que ſon ſyſtême n'eſt pas mieux fondé que les autres; mais il le ſoutient parce qu'il eſt à lui. Il n'y en a pas un ſeul, qui, venant à connoître le vrai & le faux, ne préférât le

menſonge qu'il a trouvé, à la vérité découverte par un autre. Où eſt le Philoſophe, qui, pour ſa gloire, ne tromperoit pas volontiers le genre humain? Où eſt celui, qui, dans le ſecret de ſon cœur, ſe propoſe un autre objet que de ſe diſtinguer? Pourvu qu'il s'éleve au-deſſus du vulgaire, pourvu qu'il efface l'éclat de ſes concurrens, que demande-t-il de plus? L'eſſenciel eſt de penſer autrement que les autres. Chez les croyans il eſt athée, chez les athées il ſeroit croyant.

Le premier fruit que je tirai de ces réflexions, fut d'apprendre à borner mes recherches à ce qui m'intéreſſoit immédiatement; à me repoſer dans une profonde ignorance ſur tout le reſte, & à ne m'inquiéter, juſqu'au doute, que des choſes qu'il m'importoit de ſavoir.

Je compris encore que, loin de me délivrer de mes doutes inutiles, les Philoſophes ne feroient que multiplier ceux qui me tourmentoient, & n'en réſoudroient aucun. Je pris donc un autre guide, & je me dis; conſultons la lumiere intérieure, elle m'égarera moins qu'ils ne m'égarent, ou, du moins, mon erreur ſera la mienne, & je me dépraverai moins en ſuivant mes propres illuſions, qu'en me livrant à leurs menſonges.

Alors repaſſant dans mon eſprit les diverſes opinions qui m'avoient tour-à-tour entraîné depuis ma naiſſance, je vis que, bien qu'aucune d'elles ne fût aſſez évidente pour produire immédiatement la conviction, elles avoient divers degrés de vraiſem-

blance, & que l'assentiment intérieur s'y prêtoit ou s'y refusoit à différentes mesures. Sur cette premiere observation, comparant entre elles toutes ces différentes idées dans le silence des préjugés, je trouvai que la premiere, & la plus commune, étoit aussi la plus simple & la plus raisonnable, & qu'il ne lui manquoit, pour réunir tous les suffrages, que d'avoir été proposée la derniere. Imaginez tous vos Philosophes Anciens & Modernes, ayant d'abord épuisé leurs bizarres systêmes de forces, de chances, de fatalité, de nécessité, d'atomes, de monde animé, de matiere vivante, de matérialisme de toute espece; & après eux tous l'illustre Clarke, éclairant le monde, annonçant enfin l'Etre des Etres & le dispensateur des choses. Avec quelle universelle admiration, avec quel applaudissement unanime n'eût point été reçu ce nouveau systême si grand, si consolant, si sublime, si propre à élever l'ame, à donner une base à la vertu, & en même tems si frappant, si lumineux, si simple, &, ce me semble, offrant moins de choses incompréhensibles à l'esprit humain, qu'il n'en trouve d'absurdes en tout autre systême! Je me disois; les objections insolubles sont communes à tous, parce que l'esprit de l'homme est trop borné pour les résoudre, elles ne prouvent donc contre aucun par préférence; mais quelle différence entre les preuves directes! Celui-là seul qui explique tout ne doit-il pas être préféré, quand il n'a pas plus de difficulté que les autres?

Portant donc en moi l'amour de la vérité pour toute philosophie, & pour toute méthode une regle facile & simple, qui me dispense de la vaine subtilité des argumens, je reprens, sur cette regle, l'examen des connoissances qui m'intéressent, résolu d'admettre pour évidentes toutes celles auxquelles, dans la sincérité de mon cœur, je ne pourrai refuser mon consentement; pour vraies, toutes celles qui me paroîtront avoir une liaison nécessaire avec ces premieres, & de laisser toutes les autres dans l'incertitude, sans les rejetter ni les admettre, & sans me tourmenter à les éclaircir, quand elles ne menent à rien d'utile pour la pratique.

Mais qui suis-je? Quel droit ai-je de juger les choses, & qu'est-ce qui détermine mes jugemens? S'ils sont entraînés, forcés par les impressions que je reçois, je me fatigue en vain à ces recherches, elles ne se feront point, ou se feront d'elles-mêmes, sans que je me mêle de les diriger. Il faut donc tourner d'abord mes regards sur moi pour connoître l'instrument dont je veux me servir, & jusqu'à quel point je puis me fier à son usage.

J'existe, & j'ai des sens par lesquels je suis affecté. Voilà la premiere vérité qui me frappe, & à laquelle je suis forcé d'acquiescer. Ai-je un sentiment propre de mon existence, ou ne la sens-je que par mes sensations? Voilà mon premier doute, qu'il m'est, quant à présent, impossible de résoudre. Car étant continuellement affecté de sensations, ou immédiatement, ou par la mémoire, comment puis-je savoir

si le sentiment du *moi* est quelque chose hors de ces mêmes sensations, & s'il peut être indépendant d'elles?

Mes sensations se passent en moi, puisqu'elles me font sentir mon existence; mais leur cause m'est étrangere, puisqu'elles m'affectent malgré que j'en aie, & qu'il ne dépend de moi ni de les produire, ni de les anéantir. Je conçois donc clairement que ma sensation qui est moi, & sa cause ou son objet qui est hors de moi, ne sont pas la même chose.

Ainsi non-seulement j'existe, mais il existe d'autres êtres, savoir les objets de mes sensations; & quand ces objets ne seroient que des idées, toujours est-il vrai que ces idées ne sont pas moi.

Or, tout ce que je sens hors de moi & qui agit sur mes sens, je l'appelle matiere; & toutes les portions de matiere que je conçois réunies en êtres individuels, je les appelle des corps. Ainsi toutes les disputes des idéalistes & des matérialistes ne signifient rien pour moi: leurs distinctions sur l'apparence & la réalité des corps sont des chimeres.

Me voici déja tout aussi sûr de l'existence de l'Univers que de la mienne. Ensuite je réfléchis sur les objets de mes sensations; & trouvant en moi la faculté de les comparer, je me sens doué d'une force active que je ne savois pas avoir auparavant.

Appercevoir c'est sentir, comparer c'est juger: juger & sentir ne sont pas la même chose. Par la sensation, les objets s'offrent à moi séparés, isolés, tels qu'ils sont dans la Nature; par la comparaison, je les remue, je les transporte, pour ainsi dire, je

les pose l'un sur l'autre pour prononcer sur leur différence ou sur leur similitude, & généralement sur tous leurs rapports. Selon moi la faculté distinctive de l'être actif ou intelligent, est de pouvoir donner un sens à ce mot *est*. Je cherche en vain, dans l'être purement sensitif, cette force intelligente qui superpose & puis qui prononce; je ne la saurois voir dans sa nature. Cet être passif sentira chaque objet séparément, ou même il sentira l'objet total formé des deux; mais n'ayant aucune force pour les replier l'un sur l'autre, il ne les comparera jamais, il ne les jugera point.

Voir deux objets à la fois ce n'est pas voir leurs rapports, ni juger de leurs différences; appercevoir plusieurs objets les uns hors des autres n'est pas les nombrer. Je puis avoir au même instant l'idée d'un grand bâton & d'un petit bâton sans les comparer, sans juger que l'un est plus petit que l'autre, comme je puis voir à la fois ma main entiere sans faire le compte de mes doigts (*a*). Ces idées comparatives, *plus grand*, *plus petit*, de même que les idées numériques d'*un*, de *deux*, &c. ne sont certainement pas des sensations, quoique mon esprit ne les produise qu'à l'occasion de mes sensations.

On nous dit que l'être sensitif distingue les sensations les unes des autres par les différences qu'ont

(*a*) Les relations de M. de la Condamine nous parlent d'un peuple qui ne savoit compter que jusqu'à trois. Cependant les hommes qui composoient ce peuple ayant des mains, avoient souvent apperçu leurs doigts, sans savoir compter jusqu'à cinq.

entre elles ces mêmes ſenſations : ceci demande explication. Quand les ſenſations ſont différentes, l'être ſenſitif les diſtingue par leurs différences : quand elles ſont ſemblables, il les diſtingue parce qu'il ſent les unes hors des autres. Autrement, comment, dans une ſenſation ſimultanée, diſtingueroit-il deux objets égaux ? Il faudroit néceſſairement qu'il confondît ces deux objets & les prît pour le même, ſur-tout dans un ſyſtême où l'on prétend que les ſenſations repréſentatives de l'étendue ne ſont point étendues.

Quand les deux ſenſations à comparer ſont apperçues, leur impreſſion eſt faite, chaque objet eſt ſenti, les deux ſont ſentis ; mais leur rapport n'eſt pas ſenti pour cela. Si le jugement de ce rapport n'étoit qu'une ſenſation, & me venoit uniquement de l'objet, mes jugemens ne me tromperoient jamais, puiſqu'il n'eſt jamais faux que je ſente ce que je ſens.

Pourquoi donc eſt-ce que je me trompe ſur le rapport de ces deux bâtons, ſur-tout s'ils ne ſont pas paralleles ? Pourquoi, dis-je, par exemple, que le petit bâton eſt le tiers du grand, tandis qu'il n'en eſt que le quart ? Pourquoi l'image, qui eſt la ſenſation, n'eſt-elle pas conforme à ſon modele, qui eſt l'objet ? C'eſt que je ſuis actif quand je juge, que l'opération qui compare eſt fautive, & que mon entendement qui juge les rapports, mêle ſes erreurs à la vérité des ſenſations qui ne montrent que les objets.

Ajoutez à cela une réflexion qui vous frappera, je m'assure, quand vous y aurez pensé; c'est que si nous étions purement passifs dans l'usage de nos sens, il n'y auroit entre eux aucune communication; il nous seroit impossible de connoître que le corps que nous touchons & l'óbjet que nous voyons sont le même. Ou nous ne sentirions jamais rien hors de nous, ou il y auroit pour nous cinq substances sensibles, dont nous n'aurions nul moyen d'appercevoir l'identité.

Qu'on donne tel ou tel nom à cette force de mon esprit qui rapproche & compare mes sensations; qu'on l'appelle attention, méditation, réflexion, ou comme on voudra; toujours est-il vrai qu'elle est en moi & non dans les choses, que c'est moi seul qui la produis, quoique je ne la produise qu'à l'occasion de l'impression que font sur moi les objets. Sans être maître de sentir ou de ne pas sentir, je le suis d'examiner plus ou moins ce que je sens.

Je ne suis donc pas simplement un être sensitif & passif, mais un être actif & intelligent, & quoi qu'en dise la philosophie, j'oserai prétendre à l'honneur de penser. Je sais seulement que la vérité est dans les choses & non pas dans mon esprit qui les juge, & que moins je mets du mien dans les jugemens que j'en porte, plus je suis sûr d'approcher de la vérité: ainsi ma regle de me livrer au sentiment plus qu'à la raison, est confirmée par la raison même.

M'étant,

M'étant, pour ainsi dire, assuré de moi-même, je commence à regarder hors de moi, & je me considere avec une sorte de frémissement, jetté, perdu dans ce vaste univers, & comme noyé dans l'immensité des êtres, sans rien savoir de ce qu'ils sont, ni entre eux, ni par rapport à moi. Je les étudie; je les observe, & le premier objet qui se présente à moi pour les comparer, c'est moi-même.

Tout ce que j'apperçois par les sens est matiere, & je déduis toutes les propriétés essencielles de la matiere des qualités sensibles qui me la font appercevoir, & qui en sont inséparables. Je la vois tantôt en mouvement & tantôt en repos (*b*), d'où j'infere que, ni le repos, ni le mouvement ne lui sont essenciels; mais le mouvement étant une action, est l'effet d'une cause dont le repos n'est que l'absence. Quand donc rien n'agit sur la matiere, elle ne se meut point; & par cela même qu'elle est indifférente au repos & au mouvement, son état naturel est d'être en repos.

J'apperçois dans les corps deux sortes de mouvement, savoir; mouvement communiqué, & mouvement spontané ou volontaire. Dans le premier, la cause motrice est étrangere au corps mû;

(*b*) Ce repos n'est, si l'on veut, que relatif; mais puisque nous observons du plus & du moins dans le mouvement, nous concevons très-clairement un des deux termes extrêmes qui est le repos, & nous le concevons si bien que nous sommes enclins même à prendre pour absolu le repos qui n'est que relatif. Or il n'est pas vrai que le mouvement soit de l'essence de la matiere, si elle peut être conçue en repos.

& dans le second elle eſt en lui-même. Je ne conclurai pas de-là que le mouvement d'une montre, par exemple, eſt ſpontané; car ſi rien d'étranger au reſſort n'agiſſoit ſur lui, il ne tendroit point à ſe redreſſer, & ne tireroit pas la chaîne. Par la même raiſon je n'accorderai point, non plus, la ſpontanéité aux fluides, ni au feu même qui fait leur fluidité (*c*).

Vous me demanderez ſi les mouvemens des animaux ſont ſpontanés; je vous dirai que je n'en ſais rien, mais que l'analogie eſt pour l'affirmative. Vous me demanderez encore comment je ſais donc qu'il y a des mouvemens ſpontanés; je vous dirai que je le ſais parce que je le ſens. Je veux mouvoir mon bras & je le meus, ſans que ce mouvement ait d'autre cauſe immédiate que ma volonté. C'eſt en vain qu'on voudroit raiſonner pour détruire en moi ce ſentiment, il eſt plus fort que toute évidence; autant vaudroit me prouver que je n'exiſte pas.

S'il n'y avoit aucune ſpontanéité dans les actions des hommes, ni dans rien de ce qui ſe fait ſur la terre, on n'en ſeroit que plus embarraſſé à imaginer la premiere cauſe de tout mouvement. Pour moi, je me ſens tellement perſuadé que l'état naturel de la matiere eſt d'être en repos, &

(*c*) Les Chymiſtes regardent le Phlogiſtique ou l'élément du feu comme épars, immobile, & ſtagnant dans les mixtes dont il fait partie, juſqu'à ce que des cauſes étrangeres le dégagent, le réuniſſent, le mettent en mouvement & le changent en feu.

qu'elle n'a par elle-même aucune force pour agir, qu'en voyant un corps en mouvement je juge auſſi-tôt, ou que c'eſt un corps animé, ou que ce mouvement lui a été communiqué. Mon eſprit refuſe tout acquieſcement à l'idée de la matiere non organiſée, ſe mouvant d'elle-même, ou produiſant quelque action.

Cependant cet univers viſible eſt matiere; matiere éparſe & morte (*d*), qui n'a rien dans ſon tout de l'union, de l'organiſation, du ſentiment commun des parties d'un corps animé; puiſqu'il eſt certain que nous qui ſommes parties ne nous ſentons nullement dans le tout. Ce même univers eſt en mouvement, & dans ſes mouvemens réglés, uniformes, aſſujettis à des loix conſtantes, il n'a rien de cette liberté qui paroît dans les mouvemens ſpontanés de l'homme & des animaux. Le monde n'eſt donc pas un grand animal qui ſe meuve de lui-même; il y a donc de ſes mouvemens quelque cauſe étrangere à lui, laquelle je n'apperçois pas; mais la perſuaſion intérieure me rend cette cauſe tellement ſenſible, que je ne puis voir rouler le ſoleil ſans imaginer une force qui le pouſſe, ou que ſi la terre tourne, je crois ſentir une main qui la fait tourner.

(*d*) J'ai fait tous mes efforts pour concevoir une molécule vivante, ſans pouvoir en venir à bout. L'idée de la matiere ſentant ſans avoir des ſens, me paroît inintelligible & contradictoire? Pour adopter ou rejetter cette idée il faudroit commencer par la comprendre, & j'avoue que je n'ai pas ce bonheur-là.

S'il faut admettre des loix générales dont je n'apperçois point les rapports effenciels avec la matiere, de quoi ferai-je avancé? Ces loix n'étant point des êtres réels, des fubftances, ont donc quelqu'autre fondement qui m'eft inconnu. L'expérience & l'obfervation nous ont fait connoître les loix du mouvement, ces loix déterminent les effets fans montrer les caufes; elles ne fuffifent point pour expliquer le fyftême du monde & la marche de l'univers. Defcartes avec des dez formoit le ciel & la terre, mais il ne put donner le premier branle à ces dez, ni mettre en jeu fa force centrifuge qu'à l'aide d'un mouvement de rotation. Newton a trouvé la loi de l'attraction; mais l'attraction feule réduiroit bientôt l'univers en une maffe immobile: à cette loi, il a fallu joindre une force projectile pour faire décrire des courbes aux corps céleftes. Que Defcartes nous dife quelle loi phyfique a fait tourner fes tourbillons; que Newton nous montre la main qui lança les planetes fur la tangente de leurs orbites.

Les premieres caufes du mouvement ne font point dans la matiere; elle reçoit le mouvement & le communique, mais elle ne le produit pas. Plus j'obferve l'action & réaction des forces de la Nature agiffant les unes fur les autres, plus je trouve que d'effets en effets, il faut toujours remonter à quelque volonté pour premiere caufe, car fuppofer un progrès de caufes à l'infini, c'eft n'en point fuppofer du tout. En un mot, tout

mouvement qui n'eſt pas produit par un autre, ne peut venir que d'un acte ſpontané, volontaire ; les corps inanimés n'agiſſent que par le mouvement, & il n'y a point de véritable action ſans volonté. Voilà mon premier principe. Je crois donc qu'une volonté meut l'Univers & anime la Nature. Voilà mon premier dogme, ou mon premier article de foi.

Comment une volonté produit-elle une action phyſique & corporelle? Je n'en ſais rien, mais j'éprouve en moi qu'elle la produit. Je veux agir, & j'agis ; je veux mouvoir mon corps, & mon corps ſe meut ; mais qu'un corps inanimé & en repos vienne à ſe mouvoir de lui-même ou produiſe le mouvement, cela eſt incompréhenſible & ſans exemple. La volonté m'eſt connue par ſes actes, non par ſa nature. Je connois cette volonté comme cauſe motrice, mais concevoir la matiere productrice du mouvement, c'eſt clairement concevoir un effet ſans cauſe, c'eſt ne concevoir abſolument rien.

Il ne m'eſt pas plus poſſible de concevoir comment ma volonté meut mon corps, que comment mes ſenſations affectent mon ame. Je ne ſais pas même pourquoi l'un de ces myſteres a paru plus expliquable que l'autre. Quant à moi, ſoit quand je ſuis paſſif, ſoit quand je ſuis actif, le moyen d'union des deux ſubſtances me paroît abſolument incompréhenſible. Il eſt bien étrange qu'on parte de cette incompréhenſibilité même pour confondre les deux ſubſtances, comme ſi des opérations

de natures ſi différentes s'expliquoient mieux dans un ſeul ſujet que dans deux.

Le dogme que je viens d'établir eſt obſcur, il eſt vrai, mais enfin il offre un ſens, & il n'a rien qui répugne à la raiſon, ni à l'obſervation; en peut-on dire autant du matérialiſme? N'eſt-il pas clair que ſi le mouvement étoit eſſenciel à la matiere, il en ſeroit inſéparable, il y ſeroit toujours en même degré, toujours le même dans chaque portion de matiere, il ſeroit incommunicable, il ne pourroit augmenter ni diminuer, & l'on ne pourroit pas même concevoir la matiere en repos. Quand on me dit que le mouvement ne lui eſt pas eſſenciel, mais néceſſaire, on veut me donner le change par des mots qui ſeroient plus aiſés à réfuter, s'ils avoient un peu plus de ſens. Car, ou le mouvement de la matiere lui vient d'elle-même & alors il lui eſt eſſenciel, ou s'il lui vient d'une cauſe étrangere, il n'eſt néceſſaire à la matiere qu'autant que la cauſe motrice agit ſur elle: nous rentrons dans la premiere difficulté.

Les idées générales & abſtraites ſont la ſource des plus grandes erreurs des hommes; jamais le jargon de la métaphyſique n'a fait découvrir une ſeule vérité, & il a rempli la philoſophie d'abſurdités dont on a honte, ſi-tôt qu'on les dépouille de leurs grands mots. Dites-moi, mon ami, ſi, quand on vous parle d'une force aveugle répandue dans toute la Nature, on porte quelque véritable idée à votre eſprit? On croit dire quelque choſe

par ces mots vagues de force univerſelle, de mouvement néceſſaire, & l'on ne dit rien du tout. L'idée du mouvement n'eſt autre choſe que l'idée du tranſport d'un lieu à un autre, il n'y a point de mouvement ſans quelque direction ; car un être individuel ne ſauroit ſe mouvoir à la fois dans tous les ſens. Dans quel ſens donc la matiere ſe meut-elle néceſſairement ? Toute la matiere en corps a-t-elle un mouvement uniforme, ou chaque atome a-t-il ſon mouvement propre ? Selon la premiere idée, l'Univers entier doit former une maſſe ſolide & indiviſible ; ſelon la ſeconde, il ne doit former qu'un fluide épars & incohérent, ſans qu'il ſoit jamais poſſible que deux atomes ſe réuniſſent. Sur quelle direction ſe fera ce mouvement commun de toute la matiere ? Sera-ce en droite ligne, en haut, en bas, à droite ou à gauche ? Si chaque molécule de matiere a ſa direction particuliere, quelles ſeront les cauſes de toutes ces directions & de toutes ces différences ? Si chaque atome ou molécule de matiere ne faiſoit que tourner ſur ſon propre centre, jamais rien ne ſortiroit de ſa place, & il n'y auroit point de mouvement communiqué ; encore même faudroit-il que ce mouvement circulaire fût déterminé dans quelque ſens. Donner à la matiere le mouvement par abſtraction, c'eſt dire des mots qui ne ſignifient rien, & lui donner un mouvement déterminé, c'eſt ſuppoſer une cauſe qui le détermine. Plus je multiplie les forces particulieres, plus j'ai de nouvelles cauſes à

expliquer, ſans jamais trouver aucun agent commun qui les dirige. Loin de pouvoir imaginer aucun ordre dans le concours fortuit des élémens, je n'en puis pas même imaginer le combat, & le cahos de l'Univers m'eſt plus inconcevable que ſon harmonie. Je comprends que le méchaniſme du monde peut n'être pas intelligible à l'eſprit humain; mais ſi-tôt qu'un homme ſe mêle de l'expliquer, il doit dire des choſes que les hommes entendent.

Si la matiere mue me montre une volonté, la matiere mue ſelon de certaines loix me montre une intelligence: c'eſt mon ſecond article de foi. Agir, comparer, choiſir, ſont des opérations d'un être actif & penſant: donc cet être exiſte. Où le voyez-vous exiſter, m'allez-vous dire? Non-ſeulement dans les Cieux qui roulent, dans l'aſtre qui nous éclaire; non-ſeulement dans moi-même, mais dans la brebis qui paît, dans l'oiſeau qui vole, dans la pierre qui tombe, dans la feuille qu'emporte le vent.

Je juge de l'ordre du monde quoique j'en ignore la fin, parce que pour juger de cet ordre il me ſuffit de comparer les parties entr'elles, d'étudier leur concours, leurs rapports, d'en remarquer le concert. J'ignore pourquoi l'Univers exiſte; mais je ne laiſſe pas de voir comment il eſt modifié; je ne laiſſe pas d'appercevoir l'intime correſpondance par laquelle les êtres qui le compoſent ſe prêtent un ſecours mutuel. Je ſuis comme un homme qui verroit, pour la premiere fois, une

montre

montre ouverte, & qui ne laisseroit pas d'en admirer l'ouvrage, quoiqu'il ne connût pas l'usage de la machine & qu'il n'eût point vu le cadran. Je ne sais, diroit-il, à quoi le tout est bon; mais je vois que chaque piece est faite pour les autres; j'admire l'ouvrier dans le détail de son ouvrage, & je suis bien sûr que tous ces rouages ne marchent ainsi de concert, que pour une fin commune qu'il m'est impossible d'appercevoir.

Comparons les fins particulieres, les moyens, les rapports ordonnés de toute espece, puis écoutons le sentiment intérieur; quel esprit sain peut se refuser à son témoignage; à quels yeux non prévenus l'ordre sensible de l'Univers n'annonce-t-il pas une suprême intelligence, & que de sophismes ne faut-il point entasser pour méconnoître l'harmonie des êtres, & l'admirable concours de chaque piece pour la conservation des autres? Qu'on me parle tant qu'on voudra de combinaison & de chances; que vous sert de me réduire au silence, si vous ne pouvez m'amener à la persuasion, & comment m'ôterez-vous le sentiment involontaire qui vous dément toujours malgré moi? Si les corps organisés se sont combinés fortuitement de mille manieres avant de prendre des formes constantes, s'il s'est formé d'abord des estomacs sans bouches, des pieds sans têtes, des mains sans bras, des organes imparfaits de toute espece qui sont péris faute de pouvoir se conserver, pourquoi nul de ces informes essais ne frappe-t-il plus

nos regards; pourquoi la Nature s'eſt-elle enfin preſcrit des loix auxquelles elle n'étoit pas d'abord aſſujettie? Je ne dois point être ſurpris qu'une choſe arrive lorſqu'elle eſt poſſible, & que la difficulté de l'événement eſt compenſée par la quantité des jets, j'en conviens. Cependant ſi l'on me venoit dire que des caracteres d'imprimerie, projettés au hazard, ont donné l'Enéide toute arrangée, je ne daignerois pas faire un pas pour aller vérifier le menſonge. Vous oubliez, me dira-t-on, la quantité des jets; mais de ces jets-là combien faut-il que j'en ſuppoſe pour rendre la combinaiſon vraiſemblable? Pour moi, qui n'en vois qu'un ſeul, j'ai l'infini à parier contre un, que ſon produit n'eſt point l'effet du hazard. Ajoutez que des combinaiſons & des chances ne donneront jamais que des produits de même nature que les élémens combinés, que l'organiſation & la vie ne réſulteront point d'un jet d'atomes, & qu'un Chymiſte combinant des mixtes, ne les fera point ſentir & penſer dans ſon creuſet (*e*).

(*e*) Croiroit-on, ſi l'on n'en avoit la preuve, que l'extravagance humaine pût être portée à ce point? *Amatus Luſitanus* aſſuroit avoir vu un petit homme long d'un pouce enfermé dans un verre, que *Julius Camillus*, comme un autre Prométhée, avoit fait par la ſcience Alchimique. Paracelſe, *de naturâ rerum*, enſeigne la façon de produire ces petits hommes, & ſoutient que les Pygmées, les Faunes, les Satyres & les Nymphes ont été engendrés par la chymie. En effet je ne vois pas trop qu'il reſte déſormais autre choſe à faire pour établir la poſſibilité de ces faits, ſi ce n'eſt d'avancer que la matiere organique réſiſte à l'ardeur du feu, & que ſes molécules peuvent ſe conſerver en vie dans un fourneau de réverbere.

J'ai lu Nieuventyt avec ſurpriſe, & preſque avec ſcandale. Comment cet homme a-t-il pu vouloir faire un livre des merveilles de la Nature, qui montrent la ſageſſe de ſon Auteur? Son Livre ſeroit auſſi gros que le monde, qu'il n'auroit pas épuiſé ſon ſujet; & ſi-tôt qu'on veut entrer dans les détails, la plus grande merveille échappe, qui eſt l'harmonie & l'accord du tout. La ſeule génération des corps vivans & organiſés eſt l'abyme de l'eſprit humain; la barriere inſurmontable que la Nature a miſe entre les diverſes eſpeces afin qu'elles ne ſe confondiſſent pas, montre ſes intentions avec la derniere évidence. Elle ne s'eſt pas contentée d'établir l'ordre, elle a pris des meſures certaines pour que rien ne pût le troubler.

Il n'y a pas un être dans l'Univers qu'on ne puiſſe, à quelque égard, regarder comme le centre commun de tous les autres, autour duquel ils ſont tous ordonnés, en ſorte qu'ils ſont tous réciproquement fins & moyens les uns relativement aux autres. L'eſprit ſe confond & ſe perd dans cette infinité de rapports, dont pas un n'eſt confondu ni perdu dans la foule. Que d'abſurdes ſuppoſitions pour déduire toute cette harmonie de l'aveugle méchaniſme de la matiere mue fortuitement! Ceux qui nient l'unité d'intention qui ſe manifeſte dans les rapports de toutes les parties de ce grand tout, ont beau couvrir leurs galimathias d'abſtractions, de coordinations, de principes généraux, de termes emblématiques; quoi

qu'ils fassent, il m'est impossible de concevoir un systême d'êtres si constamment ordonnés, que je ne conçoive une intelligence qui l'ordonne. Il ne dépend pas de moi de croire que la matiere passive & morte a pu produire des êtres vivans & sentans, qu'une fatalité aveugle a pu produire des êtres intelligens, que ce qui ne pense point a pu produire des êtres qui pensent.

Je crois donc que le monde est gouverné par une volonté puissante & sage; je le vois, ou plutôt je le sens, & cela m'importe à savoir: mais ce même monde est-il éternel ou créé? Y a-t-il un principe unique des choses? Y en a-t-il deux ou plusieurs, & quelle est leur nature? Je n'en sais rien; & que m'importe? A mesure que ces connoissances me deviendront intéressantes, je m'efforcerai de les acquérir; jusques-là je renonçe à des questions oiseuses qui peuvent inquiéter mon amour-propre, mais qui sont inutiles à ma conduite & supérieures à ma raison.

Souvenez-vous toujours que je n'enseigne point mon sentiment, je l'expose. Que la matiere soit éternelle ou créée, qu'il y ait un principe passif ou qu'il n'y en ait point, toujours est-il certain que le tout est un, & annonce une intelligence unique; car je ne vois rien qui ne soit ordonné dans le même systême, & qui ne concoure à la même fin, savoir la conservation du tout dans l'ordre établi. Cet Etre qui veut & qui peut, cet Etre actif par lui-même; cet Etre, enfin, quel qu'il soit, qui

meut l'Univers & ordonne toutes choſes, je l'appelle Dieu. Je joins à ce nom les idées d'intelligence, de puiſſance, de volonté que j'ai raſſemblées, & celle de bonté qui en eſt une ſuite néceſſaire; mais je n'en connois pas mieux l'Etre auquel je l'ai donné; il ſe dérobe également à mes ſens & à mon entendement; plus j'y penſe, plus je me confonds: je ſais très-certainement qu'il exiſte, & qu'il exiſte par lui-même; je ſais que mon exiſtence eſt ſubordonnée à la ſienne, & que toutes les choſes qui me ſont connues ſont abſolument dans le même cas. J'apperçois Dieu partout dans ſes œuvres, je le ſens en moi, je le vois tout autour de moi; mais ſi-tôt que je veux le contempler en lui-même, ſi-tôt que je veux chercher où il eſt, ce qu'il eſt, quelle eſt ſa ſubſtance, il m'échappe, & mon eſprit troublé n'apperçoit plus rien.

Pénétré de mon inſuffiſance, je ne raiſonnerai jamais ſur la nature de Dieu, que je n'y ſois forcé par le ſentiment de ſes rapports avec moi. Ces raiſonnemens ſont toujours téméraires; un homme ſage ne doit s'y livrer qu'en tremblant, & ſûr qu'il n'eſt pas fait pour les approfondir: car ce qu'il y a de plus injurieux à la Divinité n'eſt pas de n'y point penſer, mais d'en mal penſer.

Après avoir découvert ceux de ſes attribus par leſquels je connois ſon exiſtence, je reviens à moi, & je cherche quel rang j'occupe dans l'ordre des choſes qu'elle gouverne, & que je puis exa-

miner. Je me trouve inconteſtablement au premier par mon eſpece ; car par ma volonté & par les inſtrumens qui ſont en mon pouvoir pour l'exécuter, j'ai plus de force pour agir ſur tous les corps qui m'environnent, ou pour me prêter ou me dérober comme il me plaît à leur action, qu'aucun d'eux n'en a pour agir ſur moi malgré moi par la ſeule impulſion phyſique, &, par mon intelligence, je ſuis le ſeul qui ait inſpection ſur le tout. Quel être ici-bas, hors l'homme, ſait obſerver tous les autres, meſurer, calculer, prévoir leurs mouvemens, leurs effets, & joindre, pour ainſi dire, le ſentiment de l'exiſtence commune à celui de ſon exiſtence individuelle? Qu'y a-t-il de ſi ridicule à penſer que tout eſt fait pour moi, ſi je ſuis le ſeul qui ſache tout rapporter à lui?

Il eſt donc vrai que l'homme eſt le Roi de la terre qu'il habite; car non-ſeulement il dompte tous les animaux, non-ſeulement il diſpoſe des élémens par ſon induſtrie; mais lui ſeul ſur la terre en ſait diſpoſer, & il s'approprie encore, par la contemplation, les aſtres mêmes dont il ne peut approcher. Qu'on me montre un autre animal ſur la terre qui ſache faire uſage du feu, & qui ſache admirer le ſoleil. Quoi! je puis obſerver, connoître les êtres & leurs rapports; je puis ſentir ce que c'eſt qu'ordre, beauté, vertu, je puis contempler l'Univers, m'élever à la main qui le gouverne; je puis aimer le bien, le faire, & je me comparerois aux bêtes? Ame abjecte, c'eſt ta triſte philoſophie qui te rend

ſemblable à elles! ou plutôt tu veux en vain t'avilir; ton génie dépoſe contre tes principes, ton cœur bienfaiſant dément ta doctrine, & l'abus même de tes facultés prouve leur excellence en dépit de toi.

Pour moi, qui n'ai point de ſyſtême à ſoutenir, moi, homme ſimple & vrai que la fureur d'aucun parti n'entraîne, & qui n'aſpire point à l'honneur d'être chef de ſecte, content de la place où Dieu m'a mis, je ne vois rien, après lui, de meilleur que mon eſpece; & ſi j'avois à choiſir ma place dans l'ordre des êtres, que pourrois-je choiſir de plus que d'être homme?

Cette réflexion m'enorgueillit moins qu'elle ne me touche; car cet état n'eſt point de mon choix, & il n'étoit pas dû au mérite d'un être qui n'exiſtoit pas encore. Puis-je me voir ainſi diſtingué ſans me féliciter de remplir ce poſte honorable, & ſans bénir la main qui m'y a placé? De mon premier retour ſur moi naît dans mon cœur un ſentiment de reconnoiſſance & de bénédiction pour l'Auteur de mon eſpece, & de ce ſentiment mon premier hommage à la Divinité bienfaiſante. J'adore la puiſſance ſuprême, & je m'attendris ſur ſes bienfaits. Je n'ai pas beſoin qu'on m'enſeigne ce culte, il m'eſt dicté par la Nature elle-même. N'eſt-ce pas une conſéquence naturelle de l'amour de ſoi, d'honorer ce qui nous protege, & d'admirer ce qui nous veut du bien?

Mais quand pour connoître ensuite ma place individuelle dans mon espece, j'en considere les divers rangs, & les hommes qui les remplissent, que deviens-je? Quel spectacle! Où est l'ordre que j'avois observé? Le tableau de la Nature ne m'offroit qu'harmonie & proportions, celui du genre humain ne m'offre que confusion, désordre! Le concert regne entre les élemens, & les hommes sont dans le cahos! Les animaux sont heureux, leur Roi seul est misérable! O! sagesse, où sont tes loix! ô! Providence, est-ce ainsi que tu régis le monde? Etre bienfaisant, qu'est devenu ton pouvoir? Je vois le mal sur la terre.

Croiriez-vous, mon bon ami, que de ces tristes réflexions, & de ces contradictions apparentes se formerent dans mon esprit les sublimes idées de l'ame, qui n'avoient point jusques-là résulté de mes recherches? En méditant sur la nature de l'homme, j'y crus découvrir deux principes distincts, dont l'un l'élevoit à l'étude des vérités éternelles, à l'amour de la justice & du beau moral, aux régions du monde intellectuel dont la contemplation fait les délices du sage, & dont l'autre le ramenoit bassement en lui-même, l'asservissoit à l'empire des sens, aux passions qui sont leurs ministres, & contrarioit par elles tout ce que lui inspiroit le sentiment du premier. En me sentant entraîné, combattu par ces deux mouvemens contraires, je me disois: non, l'homme n'est point

un ; je veux & je ne veux pas, je me sens à la fois esclave & libre ; je vois le bien, je l'aime, & je fais le mal : je suis actif quand j'écoute la raison, passif quand mes passions m'entraînent, & mon pire tourment, quand je succombe, est de sentir que j'ai pu résister.

Jeune homme, écoutez avec confiance, je serai toujours de bonne-foi. Si la conscience est l'ouvrage des préjugés, j'ai tort, sans doute, & il n'y a point de morale démontrée ; mais si se préférer à tout est un penchant naturel à l'homme, & si pourtant le premier sentiment de la justice est inné dans le cœur humain, que celui qui fait de l'homme un être simple, leve ces contradictions, & je ne reconnois plus qu'une substance.

Vous remarquerez que par ce mot de substance, j'entends en général l'Etre doué de quelque qualité primitive, & abstraction faite de toutes modifications particulieres ou secondaires. Si donc toutes les qualités primitives qui nous sont connues, peuvent se réunir dans un même être, on ne doit admettre qu'une substance ; mais s'il y en a qui s'excluent mutuellement, il y a autant de diverses substances qu'on peut faire de pareilles exclusions. Vous réfléchirez sur cela ; pour moi je n'ai besoin, quoi qu'en dise Locke, de connoître la matiere que comme étendue & divisible, pour être assuré qu'elle ne peut penser ; & quand un Philosophe viendra me dire que les arbres sentent, & que les rochers

penſent (*f*), il aura beau m'embarraſſer dans ſes argumens ſubtils, je ne puis voir en lui qu'un ſophiſte de mauvaiſe foi, qui aime mieux donner le ſentiment aux pierres, que d'accorder une ame à l'homme.

Suppoſons un ſourd qui nie l'exiſtence des ſons, parce qu'ils n'ont jamais frappé ſon oreille. Je mets ſous ſes yeux un inſtrument à corde, dont je fais ſonner l'uniſſon par un autre inſtrument ca-

(*f*) Il me ſemble que loin de dire que les rochers penſent, la philoſophie moderne a découvert au contraire que les hommes ne penſent point. Elle ne reconnoît plus que des êtres ſenſitifs dans la Nature, & toute la différence qu'elle trouve entre un homme & une pierre, eſt que l'homme eſt un être ſenſitif qui a des ſenſations, & la pierre un être ſenſitif qui n'en a pas. Mais s'il eſt vrai que toute matiere ſente, où concevrai-je l'unité ſenſitive, ou le moi individuel? ſera-ce dans chaque molécule de matiere, ou dans des corps aggrégatifs? Placerai-je également cette unité dans les fluides & dans les ſolides, dans les mixtes & dans les élémens? Il n'y a, dit-on, que des individus dans la Nature, mais quels ſont ces individus? cette pierre eſt-elle un individu ou une aggrégation d'individus? eſt-elle un ſeul être ſenſitif, ou en contient-elle autant que de grains de ſable? ſi chaque atome élémentaire eſt un être ſenſitif, comment concevrai-je cette intime communication par laquelle l'un ſe ſent dans l'autre, en ſorte que leurs deux *moi* ſe confondent en un? L'attraction peut être une loi de la Nature dont le myſtere nous eſt inconnu; mais nous concevons au moins que l'attraction, agiſſant ſelon les maſſes, n'a rien d'incompatible avec l'étendue & la diviſibilité. Concevez-vous la même choſe du ſentiment? Les parties ſenſibles ſont étendues, mais l'être ſenſitif eſt indiviſible & un; il ne ſe partage pas, il eſt tout entier ou nul: l'être ſenſitif n'eſt donc pas un corps. Je ne ſais comment l'entendent nos matérialiſtes, mais il me ſemble que les mêmes difficultés qui leur ont fait rejetter la penſée, leur devroient faire auſſi rejetter le ſentiment, & je ne vois pas pourquoi ayant fait le premier pas, ils ne feroient pas auſſi l'autre; que leur en coûteroit-il de plus, & puiſqu'ils ſont ſûrs qu'ils ne penſent pas, comment oſent-ils affirmer qu'ils ſentent?

ché: le ſourd voit frémir la corde; je lui dis, c'eſt le ſon qui fait cela. Point du tout, répond-il; la cauſe du frémiſſement de la corde eſt en elle-même; c'eſt une qualité commune à tous les corps de frémir ainſi: montrez-moi donc, reprends-je, ce frémiſſement dans les autres corps, ou du moins ſa cauſe dans cette corde? Je ne puis, réplique le ſourd; mais parce que je ne conçois pas comment frémit cette corde, pourquoi faut-il que j'aille expliquer cela par vos ſons, dont je n'ai pas la moindre idée? C'eſt expliquer un fait obſcur, par une cauſe encore plus obſcure. Ou rendez-moi vos ſons ſenſibles, ou je dis qu'ils n'exiſtent pas.

Plus je réfléchis ſur la penſée & ſur la nature de l'eſprit humain, plus je trouve que le raiſonnement des matérialiſtes reſſemble à celui de ce ſourd. Ils ſont ſourds, en effet, à la voix intérieure qui leur crie d'un ton difficile à méconnoître: Une machine ne penſe point, il n'y a ni mouvement, ni figure qui produiſe la réflexion: quelque choſe en toi cherche à briſer les liens qui le compriment: l'eſpace n'eſt pas ta meſure, l'Univers entier n'eſt pas aſſez grand pour toi; tes ſentimens, tes deſirs, ton inquiétude, ton orgueil même, ont un autre principe que ce corps étroit dans lequel tu te ſens enchaîné.

Nul être matériel n'eſt actif par lui-même, & moi, je le ſuis. On a beau me diſputer cela, je le ſens, & ce ſentiment qui me parle eſt plus fort que la raiſon qui le combat. J'ai un corps ſur lequel les autres agiſſent & qui agit ſur eux; cette action

réciproque n'eſt pas douteuſe; mais ma volonté eſt indépendante de mes ſens, je conſens ou je réſiſte, je ſuccombe ou je ſuis vainqueur, & je ſens parfaitement en moi-même quand je fais ce que j'ai voulu faire, ou quand je ne fais que céder à mes paſſions. J'ai toujours la puiſſance de vouloir, non la force d'exécuter. Quand je me livre aux tentations, j'agis ſelon l'impulſion des objets externes. Quand je me reproche cette foibleſſe, je n'écoute que ma volonté; je ſuis eſclave par mes vices, & libre par mes remords; le ſentiment de ma liberté ne s'efface en moi que quand je me déprave, & que j'empêche enfin la voix de l'ame de s'élever contre la loi du corps.

Je ne connois la volonté que par le ſentiment de la mienne, & l'entendement ne m'eſt pas mieux connu. Quand on me demande quelle eſt la cauſe qui détermine ma volonté, je demande à mon tour, quelle eſt la cauſe qui détermine mon jugement: car il eſt clair que ces deux cauſes n'en ſont qu'une, & ſi l'on comprend bien que l'homme eſt actif dans ſes jugemens, que ſon entendement n'eſt que le pouvoir de comparer & de juger, on verra que ſa liberté n'eſt qu'un pouvoir ſemblable, ou dérivé de celui-là; il choiſit le bon comme il a jugé le vrai; s'il juge faux il choiſit mal. Quelle eſt donc la cauſe qui détermine ſa volonté? C'eſt ſon jugement. Et quelle eſt la cauſe qui détermine ſon jugement? C'eſt ſa faculté intelligente, c'eſt ſa puiſſance de juger: la cauſe déterminante eſt en lui-même. Paſſé cela, je n'entends plus rien.

Sans doute je ne suis pas libre de ne pas vouloir mon propre bien, je ne suis pas libre de vouloir mon mal; mais ma liberté consiste en cela même, que je ne puis vouloir que ce qui m'est convenable, ou que j'estime tel, sans que rien d'étranger à moi me détermine. S'ensuit-il que je ne sois pas mon maître, parce que je ne suis pas le maître d'être un autre que moi?

Le principe de toute action est dans la volonté d'un être libre, on ne sauroit remonter au-delà. Ce n'est pas le mot de liberté qui ne signifie rien, c'est celui de nécessité. Supposer quelque acte, quelque effet qui ne dérive pas d'un principe actif, c'est vraiment supposer des effets sans cause, c'est tomber dans le cercle vicieux. Ou il n'y a point de premiere impulsion, ou toute premiere impulsion n'a nulle cause antérieure, & il n'y a point de véritable volonté sans liberté. L'homme est donc libre dans ses actions, & comme tel animé d'une substance immatérielle; c'est mon troisieme article de foi. De ces trois premiers vous déduirez aisément tous les autres, sans que je continue à les compter.

Si l'homme est actif & libre, il agit de lui-même; tout ce qu'il fait librement n'entre point dans le systême ordonné de la Providence, & ne peut lui être imputé. Elle ne veut point le mal que fait l'homme, en abusant de la liberté qu'elle lui donne, mais elle ne l'empêche pas de le faire; soit que de la part d'un être si foible ce mal soit nul à

ses yeux ; soit qu'elle ne pût l'empêcher sans gêner sa liberté, & faire un mal plus grand en dégradant sa nature. Elle l'a fait libre afin qu'il fît, non le mal, mais le bien par choix. Elle l'a mis en état de faire ce choix, en usant bien des facultés dont elle l'a doué : mais elle a tellement borné ses forces, que l'abus de la liberté qu'elle lui laisse, ne peut troubler l'ordre général. Le mal que l'homme fait, retombe sur lui, sans rien changer au systême du monde, sans empêcher que l'espece humaine elle-même ne se conserve malgré qu'elle en ait. Murmurer de ce que Dieu ne l'empêche pas de faire le mal, c'est murmurer de ce qu'il la fit d'une nature excellente, de ce qu'il mit à ses actions la moralité qui les ennoblit, de ce qu'il lui donna droit à la vertu. La suprême jouissance est dans le contentement de soi-même ; c'est pour mériter ce contentement que nous sommes placés sur la terre & doués de la liberté, que nous sommes tentés par les passions & retenus par la conscience. Que pouvoit de plus en notre faveur la puissance Divine elle-même ? pouvoit-elle mettre de la contradiction dans notre nature, & donner le prix d'avoir bien fait à qui n'eût pas le pouvoir de mal faire ? Quoi ! pour empêcher l'homme d'être méchant, falloit-il le borner à l'instinct & le faire bête ? Non, Dieu de mon ame, je ne te reprocherai jamais de l'avoir faite à ton image, afin que je pusse être libre, bon & heureux comme toi !

C'eſt l'abus de nos facultés qui nous rend malheureux & méchans. Nos chagrins, nos ſoucis, nos peines nous viennent de nous. Le mal moral eſt inconteſtablement notre ouvrage, & le mal phyſique ne ſeroit rien ſans nos vices qui nous l'ont rendu ſenſible. N'eſt-ce pas pour nous conſerver que la Nature nous fait ſentir nos beſoins? La douleur du corps n'eſt-elle pas un ſigne que la machine ſe dérange, & un avertiſſement d'y pourvoir? La mort... les méchans n'empoiſonnent-ils pas leur vie & la nôtre? Qui eſt-ce qui voudroit toujours vivre? La mort eſt le remede aux maux que vous vous faites! la Nature a voulu que vous ne ſouffriſſiez pas toujours. Combien l'homme vivant dans la ſimplicité primitive eſt ſujet à peu de maux! il vit preſque ſans maladies ainſi que ſans paſſions, & ne prévoit ni ne ſent la mort; quand il la ſent, ſes miſeres la lui rendent déſirable: dès-lors elle n'eſt plus un mal pour lui. Si nous nous contentions d'être ce que nous ſommes, nous n'aurions point à déplorer notre ſort; mais pour chercher un bien-être imaginaire nous nous donnons mille maux réels. Qui ne ſait pas ſupporter un peu de ſouffrance doit s'attendre à beaucoup ſouffrir. Quand on a gâté ſa conſtitution par une vie déréglée, on la veut rétablir par des remedes; au mal qu'on ſent on ajoute celui qu'on craint; la prévoyance de la mort la rend horrible & l'accélere; plus on la veut fuir, plus on la ſent; & l'on meurt de frayeur durant toute ſa vie, en murmurant, contre la Nature, des maux qu'on s'eſt faits en l'offenſant.

Homme, ne cherche plus l'auteur du mal, cet auteur c'eſt toi-même. Il n'exiſte point d'autre mal que celui que tu fais ou que tu ſouffres, & l'un & l'autre te vient de toi. Le mal général ne peut être que dans le déſordre, & je vois dans le ſyſteme du monde un ordre qui ne ſe dément point. Le mal particulier n'eſt que dans le ſentiment de l'être qui ſouffre, & ce ſentiment, l'homme ne l'a pas reçu de la Nature, il ſe l'eſt donné. La douleur a peu de priſe ſur quiconque, ayant peu réfléchi, n'a ni ſouvenir, ni prévoyance. Otez nos funeſtes progrès, ôtez nos erreurs & nos vices, ôtez l'ouvrage de l'homme, & tout eſt bien.

Où tout eſt bien, rien n'eſt injuſte. La juſtice eſt inſéparable de la bonté. Or la bonté eſt l'effet néceſſaire d'une puiſſance ſans borne & de l'amour de ſoi, eſſenciel à tout être qui ſe ſent. Celui qui peut tout, étend, pour ainſi dire, ſon exiſtence avec celle des êtres. Produire & conſerver ſont l'acte perpétuel de la puiſſance; elle n'agit point ſur ce qui n'eſt pas; Dieu n'eſt pas le Dieu des morts, il ne pourroit être deſtructeur & méchant ſans ſe nuire. Celui qui peut tout ne peut vouloir que ce qui eſt bien (*g*). Donc l'Etre ſouverainement bon, parce qu'il eſt ſouverainement puiſſant, doit

(*g*) Quand les Anciens appelloient *Optimus Maximus*, le Dieu ſuprême, ils diſoient très-vrai; mais en diſant *Maximus Optimus*, ils auroient parlé plus exactement, puiſque ſa bonté vient de ſa puiſſance: il eſt bon parce qu'il eſt grand.

doit être auſſi ſouverainement juſte, autrement il ſe contrediroit lui-même; car l'amour de l'ordre qui le produit s'appelle *bonté*, & l'amour de l'ordre qui le conſerve s'appelle *juſtice*.

Dieu, dit-on, ne doit rien à ſes créatures; je crois qu'il leur doit tout ce qu'il leur promit en leur donnant l'être. Or c'eſt leur promettre un bien, que de leur en donner l'idée & de leur en faire ſentir le beſoin. Plus je rentre en moi, plus je me conſulte, & plus je lis ces mots écrits dans mon ame; *ſois juſte & tu ſeras heureux.* Il n'en eſt rien pourtant, à conſidérer l'état préſent des choſes: le méchant proſpere, & le juſte reſte opprimé. Voyez auſſi quelle indignation s'allume en nous quand cette attente eſt fruſtrée! La conſcience s'éleve & murmure contre ſon auteur; elle lui crie en gémiſſant: tu m'as trompé!

Je t'ai trompé, téméraire! & qui te l'a dit? Ton ame eſt-elle anéantie? As-tu ceſſé d'exiſter? O Brutus! ô mon fils! ne ſouille point ta noble vie en la finiſſant: ne laiſſe point ton eſpoir & ta gloire avec ton corps aux champs de Philippes. Pourquoi dis-tu: la vertu n'eſt rien, quand tu vas jouir du prix de la tienne? Tu vas mourir, penſes-tu; non, tu vas vivre, & c'eſt alors que je tiendrai tout ce que je t'ai promis.

On diroit, aux murmures des impatiens mortels, que Dieu leur doit la récompenſe avant le mérite, & qu'il eſt obligé de payer leur vertu d'avance. O! ſoyons bons premiérement, & puis nous

ferons heureux. N'exigeons pas le prix avant la victoire, ni le salaire avant le travail. Ce n'est point dans la Lice, disoit Plutarque, que les vainqueurs de nos jeux sacrés sont couronnés, c'est après qu'ils l'ont parcourue.

Si l'ame est immatérielle, elle peut survivre au corps; & si elle lui survit la providence est justifiée. Quand je n'aurois d'autre preuve de l'immatérialité de l'ame, que le triomphe du méchant, & l'oppression du juste en ce monde, cela seul m'empêcheroit d'en douter. Une si choquante dissonance dans l'harmonie universelle, me feroit chercher à la résoudre. Je me dirois: tout ne finit pas pour nous avec la vie, tout rentre dans l'ordre à la mort. J'aurois, à la vérité, l'embarras de me demander où est l'homme, quand tout ce qu'il avoit de sensible est détruit. Cette question n'est plus une difficulté pour moi, si-tôt que j'ai reconnu deux substances. Il est très-simple que durant ma vie corporelle, n'appercevant rien que par mes sens, ce qui ne leur est point soumis m'échappe. Quand l'union du corps & de l'ame est rompue, je conçois que l'un peut se dissoudre & l'autre se conserver. Pourquoi la destruction de l'un entraîneroit-elle la destruction de l'autre? Au contraire, étant de natures si différentes, ils étoient, par leur union, dans un état violent; & quand cette union cesse, ils rentrent tous deux dans leur état naturel. La substance active & vivante regagne toute la force qu'elle employoit à mouvoir la substance passive & mor-

te. Hélas! je le ſens trop par mes vices; l'homme ne vit qu'à moitié durant ſa vie, & la vie de l'ame ne commence qu'à la mort du corps.

Mais quelle eſt cette vie, & l'ame eſt-elle immortelle par ſa nature? Mon entendement borné ne conçoit rien ſans bornes; tout ce qu'on appelle infini m'échappe. Que puis-je nier, affirmer, quels raiſonnemens puis-je faire ſur ce que je ne puis concevoir? Je crois que l'ame ſurvit au corps aſſez pour le maintien de l'ordre; qui ſait ſi c'eſt aſſez pour durer toujours? Toutefois je conçois comment le corps s'uſe & ſe détruit par la diviſion des parties, mais je ne puis concevoir une deſtruction pareille de l'être penſant; & n'imaginant point comment il peut mourir, je préſume qu'il ne meurt pas. Puiſque cette préſomption me conſole, & n'a rien de déraiſonnable, pourquoi craindrois-je de m'y livrer?

Je ſens mon ame, je la connois par le ſentiment & par la penſée; je ſais qu'elle eſt, ſans ſavoir quelle eſt ſon eſſence; je ne puis raiſonner ſur des idées que je n'ai pas. Ce que je ſais bien, c'eſt que l'identité du *moi* ne ſe prolonge que par la mémoire; & que pour être le même en effet, il faut que je me ſouvienne d'avoir été. Or, je ne ſaurois me rappeller après ma mort ce que j'ai été durant ma vie, que je ne me rappelle auſſi ce que j'ai ſenti, par conſéquent ce que j'ai fait; & je ne doute point que ce ſouvenir ne faſſe un jour la félicité des bons & le tourment des méchans. Ici-

bas mille paſſions ardentes abſorbent le ſentiment interne, & donnent le change aux remords. Les humiliations, les diſgraces, qu'attire l'exercice des vertus, empêchent d'en ſentir tous les charmes. Mais quand, délivrés des illuſions que nous font le corps & les ſens, nous jouirons de la contemplation de l'Etre ſuprême & des vérités éternelles dont il eſt la ſource, quand la beauté de l'ordre frappera toutes les puiſſances de notre ame, & que nous ſerons uniquement occupés à comparer ce que nous avons fait avec ce que nous avons dû faire, c'eſt alors que la voix de la conſcience reprendra ſa force & ſon empire; c'eſt alors que la volupté pure, qui naît du contentement de ſoi-même, & le regret amer de s'être avili, diſtingueront par des ſentimens inépuiſables le ſort que chacun ſe ſera préparé. Ne me demandez point, ô mon bon ami, s'il y aura d'autres ſources de bonheur & de peines; je l'ignore, & c'eſt aſſez de celles que j'imagine pour me conſoler de cette vie & m'en faire eſpérer une autre. Je ne dis point que les bons ſeront récompenſés; car quel autre bien peut attendre un être excellent, que d'exiſter ſelon ſa nature? Mais je dis qu'ils ſeront heureux, parce que leur auteur, l'auteur de toute juſtice les ayant faits ſenſibles, ne les a pas faits pour ſouffrir; & que n'ayant point abuſé de leur liberté ſur la terre, ils n'ont pas trompé leur deſtination par leur faute; ils ont ſouffert pourtant dans cette vie, ils ſeront donc dédommagés dans une autre. Ce

fentiment eft moins fondé fur le mérite de l'homme, que fur la notion de bonté qui me femble inféparable de l'effence divine. Je ne fais que fuppofer les loix de l'ordre obfervées, & Dieu conftant à lui-même (*h*).

Ne me demandez pas non plus fi les tourmens des méchans feront éternels; je l'ignore encore, & n'ai point la vaine curiofité d'éclaircir des queftions inutiles. Que m'importe ce que deviendront les méchans? je prends peu d'intérêt à leur fort. Toutefois j'ai peine à croire qu'ils foient condamnés à des tourmens fans fin. Si la fuprême juftice fe venge, elle fe venge dès cette vie. Vous & vos erreurs, ô nations! êtes fes miniftres. Elle emploie les maux que vous vous faites, à punir les crimes qui les ont attirés. C'eft dans vos cœurs infatiables, rongés d'envie, d'avarice & d'ambition, qu'au fein de vos fauffes profpérités les paffions vengereffes puniffent vos forfaits. Qu'eft-il befoin d'aller chercher l'enfer dans l'autre vie? il eft dès celle-ci dans le cœur des méchans.

Où finiffent nos befoins périffables, où ceffent nos defirs infenfés, doivent ceffer auffi nos paffions & nos crimes. De quelle perverfité de purs efprits feroient-ils fufceptibles. N'ayant befoin de rien, pourquoi feroient-ils méchans? Si, deftitués de nos fens groffiers, tout leur bonheur eft dans la

(*h*) *Non pas pour nous, non pas pour nous, Seigneur,*
Mais pour ton nom, mais pour ton propre honneur,
O Dieu! fais-nous revivre! Pf. 115.

contemplation des êtres, ils ne fauroient vouloir que le bien; & quiconque ceffe d'être méchant, peut-il être à jamais miférable? voilà ce que j'ai du penchant à croire, fans prendre peine à me décider là-deffus. O Etre clément & bon! quels que soient tes décrets, je les adore; fi tu punis les méchans, j'anéantis ma foible raifon devant ta juftice. Mais fi les remords de ces infortunés doivent s'éteindre avec le tems, fi leurs maux doivent finir, & fi la même paix nous attend tous également un jour, je t'en loue. Le méchant n'eft-il pas mon frere? Combien de fois j'ai été tenté de lui reffembler? Que, délivré de fa mifere, il perde auffi la malignité qui l'accompagne; qu'il foit heureux ainfi que moi; loin d'exciter ma jaloufie, fon bonheur ne fera qu'ajouter au mien.

C'eft ainfi que, contemplant Dieu dans fes œuvres, & l'étudiant par ceux de fes attributs qu'il m'importoit de connoître, je fuis parvenu à étendre & augmenter par dégrés l'idée, d'abord imparfaite & bornée, que je me faifois de cet Etre immenfe. Mais fi cette idée eft devenue plus noble & plus grande, elle eft auffi moins proportionnée à la raifon humaine. A mefure que j'approche en efprit de l'éternelle lumiere, fon éclat m'éblouit, me trouble, & je fuis forcé d'abandonner toutes les notions terreftres qui m'aidoient à l'imaginer. Dieu n'eft plus corporel & fenfible; la fuprême intelligence qui régit le monde n'eft plus le monde même: j'éleve & fatigue en vain

mon esprit à concevoir son essence. Quand je pense que c'est elle qui donne la vie & l'activité à la substance vivante & active qui régit les corps animés; quand j'entends dire que mon ame est spirituelle & que Dieu est un esprit, je m'indigne contre cet avilissement de l'essence divine, comme si Dieu & mon ame étoient de même nature; comme si Dieu n'étoit pas le seul être absolu, le seul vraiment actif, sentant, pensant, voulant par lui-même, & duquel nous tenons la pensée, le sentiment, l'activité, la volonté, la liberté, l'être. Nous ne sommes libres que parce qu'il veut que nous le soyons, & sa substance inexpliquable est à nos ames ce que nos ames sont à nos corps. S'il a créé la matiere, les corps, les esprits, le monde, je n'en sais rien. L'idée de création me confond & passe ma portée, je la crois autant que je la puis concevoir; mais je sais qu'il a formé l'univers & tout ce qui existe, qu'il a tout fait, tout ordonné. Dieu est éternel, sans doute; mais mon esprit peut-il embrasser l'idée de l'éternité? pourquoi me payer de mots sans idée? Ce que je conçois, c'est qu'il est avant les choses, qu'il sera tant qu'elles subsisteront, & qu'il seroit même au-delà, si tout devoit finir un jour. Qu'un être que je ne conçois pas donne l'existence à d'autres êtres, cela n'est qu'obscur & incompréhensible; mais que l'être & le néant se convertissent d'eux-mêmes l'un dans l'autre, c'est une contradiction palpable, c'est une claire absurdité.

Dieu eſt intelligent ; mais comment l'eſt-il ? L'homme eſt intelligent quand il raiſonne, & la ſuprême intelligence n'a pas beſoin de raiſonner ; il n'y a pour elle ni prémiſſes, ni conſéquences, il n'y a pas même de propoſition ; elle eſt purement intuitive, elle voit également tout ce qui eſt, & tout ce qui peut être ; toutes les vérités ne ſont pour elle qu'une ſeule idée, comme tous les lieux un ſeul point, & tous les tems un ſeul moment. La puiſſance humaine agit par des moyens, la puiſſance Divine agit par elle-même : Dieu peut, parce qu'il veut, ſa volonté fait ſon pouvoir. Dieu eſt bon, rien n'eſt plus manifeſte : mais la bonté dans l'homme eſt l'amour de ſes ſemblables, & la bonté de Dieu eſt l'amour de l'ordre ; car c'eſt par l'ordre qu'il maintient ce qui exiſte, & lie chaque partie avec le tout. Dieu eſt juſte ; j'en ſuis convaincu, c'eſt une ſuite de ſa bonté ; l'injuſtice des hommes eſt leur œuvre & non pas la ſienne : le déſordre moral qui dépoſe contre la Providence aux yeux des Philoſophes ne fait que la démontrer aux miens. Mais la juſtice de l'homme eſt de rendre à chacun ce qui lui appartient, & la juſtice de Dieu de demander compte à chacun de ce qu'il lui a donné.

Que ſi je viens à découvrir ſucceſſivement ces attributs dont je n'ai nulle idée abſolue, c'eſt par des conſéquences forcées, c'eſt par le bon uſage de ma raiſon : mais je les affirme ſans les comprendre, & dans le fond, c'eſt n'affirmer rien. J'ai beau

beau me dire, Dieu eſt ainſi; je le ſens, je me le prouve; je n'en conçois pas mieux comment Dieu peut être ainſi.

Enfin plus je m'efforce de contempler ſon eſſence infinie, moins je la conçois; mais elle eſt, cela me ſuffit; moins je la conçois, plus je l'adore. Je m'humilie, & lui dis: Etre des êtres, je ſuis, parce que tu es; c'eſt m'élever à ma ſource que de te méditer ſans ceſſe. Le plus digne uſage de ma raiſon eſt de s'anéantir devant toi: c'eſt mon raviſſement d'eſprit, c'eſt le charme de ma foibleſſe de me ſentir accablé de ta grandeur.

Après avoir ainſi de l'impreſſion des objets ſenſibles, & du ſentiment intérieur qui me porte à juger des cauſes ſelon mes lumieres naturelles, déduit les principales vérités qu'il m'importoit de connoître; il me reſte à chercher quelles maximes j'en dois tirer pour ma conduite, & quelles regles je dois me preſcrire pour remplir ma deſtination ſur la terre, ſelon l'intention de celui qui m'y a placé. En ſuivant toujours ma méthode, je ne tire point ces regles des principes d'une haute philoſophie, mais je les trouve au fond de mon cœur écrites par la Nature en caracteres ineffaçables. Je n'ai qu'à me conſulter, ſur ce que je veux faire: tout ce que je ſens être bien eſt bien, tout ce que je ſens être mal eſt mal: le meilleur de tous les Caſuiſtes eſt la conſcience, & ce n'eſt que quand on marchande avec elle, qu'on a recours aux ſubtilités du raiſonnement. Le premier de tous les ſoins

eſt celui de ſoi-même ; cependant combien de fois la voix intérieure nous dit qu'en faiſant notre bien aux dépens d'autrui, nous faiſons mal ! Nous croyons ſuivre l'impulſion de la Nature, & nous lui réſiſtons : en écoutant ce qu'elle dit à nos ſens, nous mépriſons ce qu'elle dit à nos cœurs ; l'être actif obéit, l'être paſſif commande. La conſcience eſt la voix de l'ame, les paſſions ſont la voix du corps. Eſt-il étonnant que ſouvent ces deux langages ſe contrediſent, & alors lequel faut-il écouter ? Trop ſouvent la raiſon nous trompe, nous n'avons que trop acquis le droit de la récuſer ; mais la conſcience ne trompe jamais, elle eſt à l'ame ce que l'inſtinct eſt au corps (*i*) ; qui la

(*i*) La Philoſophie moderne qui n'admet que ce qu'elle explique, n'a garde d'admettre cette obſcure faculté appellée *inſtinct*, qui paroît guider, ſans aucune connoiſſance acquiſe, les animaux vers quelque fin. L'inſtinct, ſelon l'un de nos plus ſages philoſophes, n'eſt qu'une habitude privée de réflexion, mais acquiſe en réfléchiſſant ; &, de la maniere dont il explique ce progrès, on doit conclure que les enfans réfléchiſſent plus que les hommes ; paradoxe aſſez étrange pour valoir la peine d'être examiné. Sans entrer ici dans cette diſcuſſion, je demande quel nom je dois donner à l'ardeur avec laquelle mon chien fait la guerre aux taupes qu'il ne mange point, à la patience avec laquelle il les guette quelquefois des heures entieres, & à l'habileté avec laquelle il les ſaiſit, les jette hors terre au moment qu'elles pouſſent, & les tue enſuite pour les laiſſer-là, ſans que jamais perſonne l'ait dreſſé à cette chaſſe, & lui ait appris qu'il y avoit-là des taupes ? je demande encore, & ceci eſt plus important, pourquoi la premiere fois que j'ai menacé ce même chien, il s'eſt jetté le dos contre terre, les pattes repliées, dans une attitude ſuppliante & la plus propre à me toucher ; poſture dans laquelle il ſe fût bien gardé de reſter, ſi, ſans me laiſſer fléchir, je l'euſſe battu dans cet état ? Quoi ! mon chien tout petit encore, & ne faiſant preſque que de naître, avoit-il acquis déja des

fuit, obéit à la Nature, & ne craint point de s'égarer. Ce point eſt important, pourſuivit mon bienfaiteur, voyant que j'allois l'interrompre, ſouffrez que je m'arrête un peu plus à l'éclaircir.

Toute la moralité de nos actions eſt dans le jugement que nous en portons nous-mêmes. S'il eſt vrai que le bien ſoit bien, il doit l'être au fond de nos cœurs comme dans nos œuvres; & le premier prix de la juſtice eſt de ſentir qu'on la pratique. Si la bonté morale eſt conforme à notre nature, l'homme ne ſauroit être ſain d'eſprit ni bien conſtitué, qu'autant qu'il eſt bon. Si elle ne l'eſt pas, & que l'homme ſoit méchant naturellement, il ne peut ceſſer de l'être ſans ſe corrompre, & la bonté n'eſt en lui qu'un vice contre Nature. Fait pour nuire à ſes ſemblables comme le loup pour égorger ſa proie, un homme humain ſeroit un animal auſſi dépravé qu'un loup pitoyable, & la vertu ſeule nous laiſſeroit des remords.

Rentrons en nous-mêmes, ô mon jeune ami! examinons, tout intérêt perſonnel à part, à quoi nos penchans nous portent. Quel ſpectacle nous

idées morales, ſavoit-il ce que c'étoit que clémence & généroſité? ſur quelles lumieres acquiſes eſpéroit-il m'appaiſer en s'abandonnant ainſi à ma diſcrétion? Tous les chiens du monde font à-peu-près la même choſe dans le même cas, & je ne dis rien ici que chacun ne puiſſe vérifier. Que les Philoſophes, qui rejettent ſi dédaigneuſement l'inſtinct, veuillent bien expliquer ce fait par le ſeul jeu des ſenſations & des connoiſſances qu'elles nous font acquérir: qu'ils l'expliquent d'une maniere ſatisfaiſante pour tout homme ſenſé: alors je n'aurai plus rien à dire, & je ne parlerai plus d'inſtinct.

flatte le plus, celui des tourmens ou du bonheur d'autrui? Qu'eſt-ce qui nous eſt le plus doux à faire, & nous laiſſe une impreſſion plus agréable après l'avoir fait, d'un acte de bienfaiſance ou d'un acte de méchanceté? Pour qui vous intéreſſez-vous ſur vos théâtres? Eſt-ce aux forfaits que vous prenez plaiſir; eſt-ce à leurs auteurs punis que vous donnez des larmes? Tout nous eſt indifférent, diſent-ils, hors notre intérêt; & tout au contraire, les douceurs de l'amitié, de l'humanité, nous conſolent dans nos peines; &, même dans nos plaiſirs, nous ſerions trop ſeuls, trop miſérables, ſi nous n'avions avec qui les partager. S'il n'y a rien de moral dans le cœur de l'homme, d'où lui viennent donc ces tranſports d'admiration pour les actions héroïques, ces raviſſemens d'amour pour les grandes ames? Cet enthouſiaſme de la vertu, quel rapport a-t-il avec notre intérêt privé? Pourquoi voudrois-je être Caton qui déchire ſes entrailles, plutôt que Céſar triomphant? Otez de nos cœurs cet amour du beau, vous ôtez tout le charme de la vie. Celui dont les viles paſſions ont étouffé dans ſon ame étroite ces ſentimens délicieux; celui qui, à force de ſe concentrer au-dedans de lui, vient à bout de n'aimer que lui-même, n'a plus de tranſports, ſon cœur glacé ne palpite plus de joie, un doux attendriſſement n'humecte jamais ſes yeux, il ne jouit plus de rien; le malheureux ne ſent plus, ne vit plus; il eſt déja mort.

Mais quel que soit le nombre des méchans sur la terre, il est peu de ces ames cadavereuses, devenues insensibles, hors leur intérêt, à tout ce qui est juste & bon. L'iniquité ne plaît qu'autant qu'on en profite; dans tout le reste on veut que l'innocent soit protégé. Voit-on dans une rue ou sur un chemin quelque acte de violence & d'injustice? à l'instant un mouvement de colere & d'indignation s'éleve au fond du cœur, & nous porte à prendre la défense de l'opprimé; mais un devoir plus puissant nous retient, & les loix nous ôtent le droit de protéger l'innocence. Au contraire, si quelque acte de clémence ou de générosité frappe nos yeux, quelle admiration, quel amour il nous inspire! Qui est-ce qui ne se dit pas; j'en voudrois avoir fait autant? Il nous importe sûrement fort peu qu'un homme ait été méchant ou juste il y a deux mille ans; & cependant le même intérêt nous affecte dans l'Histoire ancienne, que si tout cela s'étoit passé de nos jours. Que me font à moi les crimes de Catilina? Ai-je peur d'être sa victime? Pourquoi donc ai-je de lui la même horreur que s'il étoit mon contemporain? Nous ne haïssons pas seulement les méchans parce qu'ils nous nuisent; mais parce qu'ils sont méchans. Non-seulement nous voulons être heureux, nous voulons aussi le bonheur d'autrui; & quand ce bonheur ne coûte rien au nôtre, il l'augmente. Enfin l'on a, malgré soi, pitié des infortunés; quand on est témoin de leur mal, on en souffre. Les plus per-

vers ne sauroient perdre tout-à-fait ce penchant. souvent il les met en contradiction avec eux-mêmes. Le voleur qui dépouille les passans, couvre encore la nudité du pauvre ; & le plus féroce assassin soutient un homme tombant en défaillance.

On parle du cri des remords, qui punit en secret les crimes cachés, & les met si souvent en évidence. Hélas ! qui de nous n'entendit jamais cette importune voix ? On parle par expérience, & l'on voudroit étouffer ce sentiment tyrannique qui nous donne tant de tourment. Obéissons à la Nature, nous connoîtrons avec quelle douceur elle regne, & quel charme on trouve après l'avoir écoutée, à se rendre un bon témoignage de soi. Le méchant se craint & se fuit ; il s'égaie en se jettant hors de lui-même : il tourne autour de lui des yeux inquiets, & cherche un objet qui l'amuse ; sans la satyre amere, sans la raillerie insultante, il seroit toujours triste ; le ris moqueur est son seul plaisir. Au contraire, la sérénité du juste est intérieure ; son ris n'est point de malignité, mais de joie : il en porte la source en lui-même : il est aussi gai seul qu'au milieu d'un cercle ; il ne tire pas son contentement de ceux qui l'approchent, il le leur communique.

Jettez les yeux sur toutes les Nations du monde, parcourez toutes les Histoires. Parmi tant de cultes inhumains & bizarres, parmi cette prodigieuse diversité de mœurs & de caracteres, vous trouverez par-tout les mêmes idées de justice & d'honnête, par-tout les mêmes notions du bien & du

mal. L'ancien paganiſme enfanta des Dieux abominables qu'on eût punis ici-bas comme des ſcélérats, & qui n'offroient pour tableau du bonheur ſuprême, que des forfaits à commettre & des paſſions à contenter. Mais le Vice, armé d'une autorité ſacrée, deſcendoit en vain du ſéjour éternel, l'inſtinct moral le repouſſoit du cœur des humains. En célébrant les débauches de Jupiter, on admiroit la continence de Xénocrate; la chaſte Lucrece adoroit l'impudique Vénus; l'intrépide Romain ſacrifioit à la Peur; il invoquoit le Dieu qui mutila ſon pere, & mouroit ſans murmure de la main du ſien: les plus mépriſables Divinités furent ſervies par les plus grands hommes. La ſainte voix de la Nature, plus forte que celle des Dieux, ſe faiſoit reſpecter ſur la terre, & ſembloit reléguer dans le ciel le crime avec les coupables.

Il eſt donc au fond des ames un principe inné de juſtice & de vertu, ſur lequel, malgré nos propres maximes, nous jugeons nos actions & celles d'autrui comme bonnes ou mauvaiſes; & c'eſt à ce principe que je donne le nom de conſcience.

Mais à ce mot j'entends s'élever de toutes parts la clameur des prétendus ſages: erreurs de l'enfance, préjugés de l'éducation, s'écrient-ils tous de concert. Il n'y a rien dans l'eſprit humain que ce qui s'y introduit par l'expérience; & nous ne jugeons d'aucune choſe que ſur des idées acquiſes. Ils font plus; cet accord évident & univerſel de toutes les Nations, ils l'oſent rejetter; & contre l'éclatante

uniformité du jugement des hommes, ils vont chercher dans les ténebres quelque exemple obſcur & connu d'eux ſeuls, comme ſi tous les penchans de la Nature étoient anéantis par la dépravation d'un peuple, & que ſi-tôt qu'il eſt des monſtres, l'eſpece ne fût plus rien. Mais que ſervent au ſceptique Montaigne les tourmens qu'il ſe donne pour déterrer en un coin du monde une coutume oppoſée aux notions de la juſtice? Que lui ſert de donner aux plus ſuſpects voyageurs l'autorité qu'il refuſe aux Ecrivains les plus célebres? Quelques uſages incertains & bizarres, fondés ſur des cauſes locales qui nous ſont inconnues, détruiront-ils l'induction générale tirée du concours de tous les peuples, oppoſés en tout le reſte, & d'accord ſur ce ſeul point? O Montaigne! toi qui te piques de franchiſe & de vérité, ſois ſincere & vrai, ſi un Philoſophe peut l'être, & dis-moi s'il eſt quelque pays ſur la terre où ce ſoit un crime de garder ſa foi, d'être clément, bienfaiſant, généreux; où l'homme de bien ſoit mépriſable, & le perfide honoré?

Chacun, dit-on, concourt au bien public pour ſon intérêt; mais d'où vient donc que le juſte y concourt à ſon préjudice? Qu'eſt-ce qu'aller à la mort pour ſon intérêt? Sans doute nul n'agit que pour ſon bien; mais s'il n'eſt un bien moral dont il faut tenir compte, on n'expliquera jamais par l'intérêt propre que les actions des méchans. Il eſt même à croire qu'on ne tentera point d'aller plus loin. Ce ſeroit une trop abominable philoſophie que cel-

le où l'on feroit embarraffé des actions vertueufes, où l'on ne pourroit fe tirer d'affaire qu'en leur controuvant des intentions baffes & des motifs fans vertu, où l'on feroit forcé d'avilir Socrate & de calomnier Régulus. Si jamais de pareilles doctrines pouvoient germer parmi nous, la voix de la Nature, ainfi que celle de la raifon, s'éleveroient inceffamment contr'elles, & ne laifferoient jamais à un feul de leurs partifans l'excufe de l'être de bonne foi.

Mon deffein n'eft pas d'entrer ici dans des difcuffions métaphyfiques qui paffent ma portée & la vôtre, & qui, dans le fond, ne menent à rien. Je vous ai déja dit que je ne voulois pas philofopher avec vous, mais vous aider à confulter votre cœur. Quand tous les Philofophes prouveroient que j'ai tort, fi vous fentez que j'ai raifon, je n'en veux pas davantage.

Il ne faut pour cela que vous faire diftinguer nos idées acquifes de nos fentimens naturels, car nous fentons avant de connoître; & comme nous n'apprenons point à vouloir notre bien & à fuir notre mal, mais que nous tenons cette volonté de la Nature, de même l'amour du bon & la haine du mauvais nous font auffi naturels que l'amour de nous-mêmes. Les actes de la confcience ne font pas des jugemens, mais des fentimens; quoique toutes nos idées nous viennent du dehors, les fentimens qui les apprécient font au-dedans de nous, & c'eft par eux feuls que nous connoiffons la convenance ou difconvenance qui exifte entre nous & les chofes que nous devons rechercher ou fuir.

Exiſter pour nous, c'eſt ſentir; notre ſenſibilité eſt inconteſtablement antérieure à notre intelligence, & nous avons eu des ſentimens avant des idées. Quelle que ſoit la cauſe de notre être, elle a pourvu à notre conſervation en nous donnant des ſentimens convenables à notre nature, & l'on ne ſauroit nier qu'au moins ceux-là ne ſoient innés. Ces ſentimens, quant à l'individu, ſont l'amour de ſoi, la crainte de la douleur l'horreur de la mort, le deſir du bien-être. Mais ſi, comme on n'en peut douter, l'homme eſt ſociable par ſa nature, ou du moins fait pour le devenir, il ne peut l'être que par d'autres ſentimens innés, relatifs à ſon eſpece; car à ne conſidérer que le beſoin phyſique, il doit certainement diſperſer les hommes au lieu de les rapprocher. Or c'eſt du ſyſtême moral, formé par ce double rapport, à ſoi-même & à ſes ſemblables, que naît l'impulſion de la conſcience. Connoître le bien, ce n'eſt pas l'aimer: l'homme n'en a pas la connoiſſance innée; mais ſi-tôt que ſa raiſon le lui fait connoître, ſa conſcience le porte à l'aimer: c'eſt ce ſentiment qui eſt inné.

Je ne crois donc pas, mon ami, qu'il ſoit impoſſible d'expliquer par des conſéquences de notre nature, le principe immédiat de la conſcience indépendant de la raiſon même; & quand cela feroit impoſſible, encore ne feroit-il pas néceſſaire: car puiſque ceux qui nient ce principe admis & reconnu par tout le genre humain, ne prou-

vent point qu'il n'exiſte pas, mais ſe contentent de l'affirmer; quand nous affirmons qu'il exiſte, nous ſommes tout auſſi bien fondés qu'eux, & nous avons de plus le témoignage intérieur, & la voix de la conſcience qui dépoſe pour elle-même. Si les premieres lueurs du jugement nous éblouiſſent & confondent d'abord les objets à nos regards, attendons que nos foibles yeux ſe rouvrent, ſe raffermiſſent, & bientôt nous reverrons ces mêmes objets aux lumieres de la raiſon, tels que nous les montroit d'abord la Nature; ou plutôt, ſoyons plus ſimples & moins vains; bornons-nous aux premiers ſentimens que nous trouvons en nous-mêmes, puiſque c'eſt toujours à eux que l'étude nous ramene, quand elle ne nous a point égarés.

Conſcience! conſcience! inſtinct divin; immortelle & céleſte voix; guide aſſuré d'un être ignorant & borné, mais intelligent & libre; juge infaillible du bien & du mal, qui rends l'homme ſemblable à Dieu; c'eſt toi qui fais l'excellence de ſa nature & la moralité de ſes actions; ſans toi je ne ſens rien en moi qui m'éleve au-deſſus des bêtes, que le triſte privilege de m'égarer d'erreurs en erreurs à l'aide d'un entendement ſans regle, & d'une raiſon ſans principe.

Grace au Ciel, nous voilà délivrés de tout cet effrayant appareil de philoſophie; nous pouvons être hommes ſans être ſavans; diſpenſés de conſumer notre vie à l'étude de la morale, nous avons à moindres fraix un guide plus aſſuré dans ce déda-

le immenſe des opinions humaines. Mais ce n'eſt pas aſſez que ce guide exiſte, il faut ſavoir le reconnoître & le ſuivre. S'il parle à tous les cœurs, pourquoi donc y en a-t-il ſi peu qui l'entendent? Eh! c'eſt qu'il nous parle la langue de la Nature, que tout nous a fait oublier. La conſcience eſt timide, elle aime la retraite & la paix; le monde & le bruit l'épouvantent; les préjugés dont on la fait naître ſont ſes plus cruels ennemis, elle fuit ou ſe tait devant eux, leur voix bruyante étouffe la ſienne, & l'empêche de ſe faire entendre; le fananiſme oſe la contrefaire, & dicter le crime en ſon nom. Elle ſe rebute enfin à force d'être éconduite; elle ne nous parle plus, elle ne nous répond plus; & après de ſi longs mépris pour elle, il en coûte autant de la rappeller qu'il en coûta de la bannir.

Combien de fois je me ſuis laſſé dans mes recherches de la froideur que je ſentois en moi! Combien de fois la triſteſſe & l'ennui, verſant leur poiſon ſur mes premieres méditations, me les rendirent inſupportables! Mon cœur aride ne donnoit qu'un zêle languiſſant & tiede à l'amour de la vérité. Je me diſois, pourquoi me tourmenter à chercher ce qui n'eſt pas? Le bien moral n'eſt qu'une chimere; il n'y a rien de bon que les plaiſirs des ſens. O quand on a une fois perdu le goût des plaiſirs de l'ame, qu'il eſt difficile de le reprendre! Qu'il eſt plus difficile encore de le prendre quand on ne l'a jamais eu! S'il exiſtoit un homme aſſez

misérable pour n'avoir rien fait en toute sa vie dont le souvenir le rendît content de lui-même, & bien-aise d'avoir vécu, cet homme seroit incapable de jamais se connoître; & faute de sentir quelle bonté convient à sa nature, il resteroit méchant par force, & seroit éternellement malheureux. Mais croyez-vous qu'il y ait sur la terre entiere un seul homme assez dépravé, pour n'avoir jamais livré son cœur à la tentation de bien faire? Cette tentation est si naturelle & si douce, qu'il est impossible de lui résister toujours; & le souvenir du plaisir qu'elle a produit une fois, suffit pour la rappeller sans cesse. Malheureusement elle est d'abord pénible à satisfaire; on a mille raisons pour se refuser au penchant de son cœur; la fausse prudence le resserre dans les bornes du *moi* humain; il faut mille efforts de courage pour oser les franchir. Se plaire à bien faire est le prix d'avoir bien fait, & ce prix ne s'obtient qu'après l'avoir mérité. Rien n'est plus aimable que la vertu, mais il en faut jouir pour la trouver telle. Quand on la veut embrasser, semblable au Prothée de la Fable, elle prend d'abord mille formes effrayantes, & ne se montre enfin sous la sienne qu'à ceux qui n'ont point lâché prise.

Combattu sans cesse par mes sentimens naturels qui parloient pour l'intérêt commun, & par ma raison qui rapportoit tout à moi, j'aurois flotté toute ma vie dans cette continuelle alternative, faisant le mal, aimant le bien, & toujours con-

traire à moi-même, si de nouvelles lumieres n'eussent éclairé mon cœur; si la vérité qui fixa mes opinions, n'eût encore assuré ma conduite & ne m'eût mis d'accord avec moi. On a beau vouloir établir la vertu par la raison seule, quelle solide base peut-on lui donner? La vertu, disent-ils, est l'amour de l'ordre: mais cet amour peut-il donc & doit-il l'emporter en moi sur celui de mon bien-être? Qu'ils me donnent une raison claire & suffisante pour le préférer. Dans le fond, leur prétendu principe est un pur jeu de mots; car je dis aussi moi, que le vice est l'amour de l'ordre, pris dans un sens différent. Il y a quelque ordre moral partout où il y a sentiment & intelligence. La différence est, que le bon s'ordonne par rapport au tout, & que le méchant ordonne le tout par rapport à lui. Celui-ci se fait le centre de toutes choses, l'autre mesure son rayon & se tient à la circonférence. Alors il est ordonné, par rapport au centre commun, qui est Dieu, & par rapport à tous les cercles concentriques, qui sont les créatures. Si la Divinité n'est pas, il n'y a que le méchant qui raisonne, le bon n'est qu'un insensé.

O mon enfant! puissiez-vous sentir un jour de quel poids on est soulagé, quand, après avoir épuisé la vanité des opinions humaines & goûté l'amertume des passions, on trouve enfin si près de soi la route de la sagesse, le prix des travaux de cette vie, & la source du bonheur dont on a désespéré. Tous les devoirs de la loi naturelle,

presque effacés de mon cœur par l'injustice des hommes, s'y retracent au nom de l'éternelle justice, qui me les impose & qui me les voit remplir. Je ne sens plus en moi que l'ouvrage & l'instrument du grand Etre qui veut le bien, qui le fait, qui fera le mien par le concours de mes volontés aux siennes, & par le bon usage de ma liberté: j'acquiesce à l'ordre qu'il établit, sûr de jouir moi-même un jour de cet ordre & d'y trouver ma félicité; car quelle félicité plus douce que de se sentir ordonné dans un systême où tout est bien? En proie à la douleur, je la supporte avec patience, en songeant qu'elle est passagere & qu'elle vient d'un corps qui n'est point à moi. Si je fais une bonne action sans témoin, je sais qu'elle est vue, & je prends acte pour l'autre vie de ma conduite en celle-ci. En souffrant une injustice, je me dis, l'Etre juste, qui régit tout, saura bien m'en dédommager; les besoins de mon corps, les miseres de ma vie me rendent l'idée de la mort plus supportable. Ce seront autant de liens de moins à rompre, quand il faudra tout quitter.

Pourquoi mon ame est-elle soumise à mes sens & enchaînée à ce corps qui l'asservit & la gêne? Je n'en sais rien; suis-je entré dans les décrets de Dieu? Mais je puis, sans témérité, former de modestes conjectures. Je me dis, si l'esprit de l'homme fût resté libre & pur, quel mérite auroit-il d'aimer & suivre l'ordre qu'il verroit établi & qu'il n'auroit nul intérêt à troubler? Il seroit heureux, il

eſt vrai; mais il manqueroit à ſon bonheur le degré le plus ſublime; la gloire de la vertu & le bon témoignage de ſoi; il ne ſeroit que comme les Anges, & ſans doute l'homme vertueux ſera plus qu'eux. Unie à un corps mortel, par des liens non moins puiſſans qu'incompréhenſibles, le ſoin de la conſervation de ce corps excite l'ame à rapporter tout à lui, & lui donne un intérêt contraire à l'ordre général qu'elle eſt pourtant capable de voir & d'aimer; c'eſt alors que le bon uſage de ſa liberté devient à la fois le mérite & la récompenſe, & qu'elle ſe prépare un bonheur inaltérable en combattant ſes paſſions terreſtres, & ſe maintenant dans ſa premiere volonté.

Que ſi même, dans l'état d'abaiſſement où nous ſommes durant cette vie, tous nos premiers penchans ſont légitimes, ſi tous nos vices nous viennent de nous, pourquoi nous plaignons-nous d'être ſubjugués par eux? Pourquoi reprochons-nous à l'Auteur des choſes, les maux que nous nous faiſons, & les ennemis que nous armons contre nous-mêmes? Ah! ne gâtons point l'homme; il ſera toujours bon ſans peine, & toujours heureux ſans remords! Les coupables qui ſe diſent forcés au crime, ſont auſſi menteurs que méchans; comment ne voient-ils point que la foibleſſe dont ils ſe plaignent, eſt leur propre ouvrage; que leur premiere dépravation vient de leur volonté; qu'à force de vouloir céder à leurs tentations, ils leur cedent enfin malgré eux & les rendent irréſiſtibles? Sans doute

doute il ne dépend plus d'eux de n'être pas méchans & foibles; mais il dépendit d'eux de ne le pas devenir. O que nous resterions aisément maîtres de nous & de nos passions, même durant cette vie, si, lorsque nos habitudes ne sont point encore acquises, lorsque notre esprit commence à s'ouvrir, nous savions l'occuper des objets qu'il doit connoître, pour apprécier ceux qu'il ne connoît pas; si nous voulions sincérement nous éclairer, non pour briller aux yeux des autres, mais pour être bons & sages selon notre nature, pour nous rendre heureux en pratiquant nos devoirs! Cette étude nous paroît ennuyeuse & pénible, parce que nous n'y songeons que déja corrompus par le vice, déja livrés à nos passions. Nous fixons nos jugemens & notre estime avant de connoître le bien & le mal; & puis rapportant tout à cette fausse mesure, nous ne donnons à rien sa juste valeur.

Il est un âge, où le cœur libre encore, mais ardent, inquiet, avide du bonheur qu'il ne connoît pas, le cherche avec une curieuse incertitude, & trompé par les sens, se fixe enfin sur sa vaine image, & croit le trouver où il n'est point. Ces illusions ont duré trop long-tems pour moi. Hélas! je les ai trop tard connues, & n'ai pu tout-à-fait les détruire; elles dureront autant que ce corps mortel qui les cause. Au moins elles ont beau me séduire, elles ne m'abusent plus; je les connois pour ce qu'elles sont, en les suivant je les méprise. Loin d'y voir l'objet de mon bonheur, j'y vois

ſon obſtacle. J'aſpire au moment où, délivré des entraves du corps, je ſerai *moi* ſans contradiction, ſans partage, & n'aurai beſoin que de moi pour être heureux; en attendant je le ſuis dès cette vie, parce que j'en compte pour peu tous les maux, que je la regarde comme preſque étrangere à mon être, & que tout le vrai bien que j'en peux retirer dépend de moi.

Pour m'élever d'avance autant qu'il ſe peut à cet état de bonheur, de force & de liberté, je m'exerce aux ſublimes contemplations. Je médite ſur l'ordre de l'Univers, non pour l'expliquer par de vains ſyſtêmes, mais pour l'admirer ſans ceſſe, pour adorer le ſage Auteur qui s'y fait ſentir. Je converſe avec lui, je pénetre toutes mes facultés de ſa divine eſſence; je m'attendris à ſes bienfaits, je le bénis de ſes dons, mais je ne le prie pas; que lui demanderois-je? qu'il changeât pour moi le cours des choſes, qu'il fît des miracles en ma faveur? Moi qui dois aimer par-deſſus tout l'ordre établi par ſa ſageſſe & maintenu par ſa providence, voudrois-je que cet ordre fût troublé pour moi? Non, ce vœu téméraire mériteroit d'être plutôt puni qu'exaucé. Je ne lui demande pas non plus le pouvoir de bien faire; pourquoi lui demander ce qu'il m'a donné? Ne m'a-t-il pas donné la conſcience pour aimer le bien, la raiſon pour le connoître, la liberté pour le choiſir? Si je fais le mal, je n'ai point d'excuſe; je le fais parce que je le veux; lui demander de changer ma volonté, c'eſt

lui demander ce qu'il me demande; c'eſt vouloir qu'il faſſe mon œuvre, & que j'en recueille le ſalaire; n'être pas content de mon état c'eſt ne vouloir plus être homme, c'eſt vouloir autre choſe que ce qui eſt, c'eſt vouloir le déſordre & le mal. Source de juſtice & de vérité, Dieu clément & bon! dans ma confiance en toi, le ſuprême vœu de mon cœur eſt que ta volonté ſoit faite. En y joignant la mienne, je fais ce que tu fais, j'acquieſce à ta bonté; je crois partager d'avance la ſuprême félicité qui en eſt le prix.

Dans la juſte défiance de moi-même la ſeule choſe que je lui demande, ou plutôt que j'attends de ſa juſtice, eſt de redreſſer mon erreur ſi je m'égare, & ſi cette erreur m'eſt dangereuſe. Pour être de bonne foi je ne me crois pas infaillible: mes opinions qui me ſemblent les plus vraies ſont peut-être autant de menſonges; car quel homme ne tient pas aux ſiennes, & combien d'hommes ſont d'accord en tout? L'illuſion qui m'abuſe a beau me venir de moi, c'eſt lui ſeul qui m'en peut guérir. J'ai fait ce que j'ai pû pour atteindre à la vérité; mais ſa ſource eſt trop élevée: quand les forces me manquent pour aller plus loin, de quoi puis-je être coupable? c'eſt à elle à s'approcher.

Le bon Prêtre avoit parlé avec véhémence; il étoit ému, je l'étois auſſi. Je croyois entendre le divin Orphée chanter les premieres Hymnes, & apprendre aux hommes le culte des Dieux. Cepen-

dant je voyois des foules d'objections à lui faire; je n'en fis pas une, parce qu'elles étoient moins solides qu'embarrassantes, & que la persuasion étoit pour lui. A mesure qu'il me parloit selon sa conscience, la mienne sembloit me confirmer ce qu'il m'avoit dit.

Les sentimens que vous venez de m'exposer, lui dis-je, me paroissent plus nouveaux par ce que vous avouez ignorer, que par ce que vous dites croire. J'y vois, à peu de choses près, le théisme ou la religion naturelle, que les chrétiens affectent de confondre avec l'athéisme ou l'irréligion, qui est la doctrine directement opposée. Mais dans l'état actuel de ma foi j'ai plus à remonter qu'à descendre pour adopter vos opinions, & je trouve difficile de rester précisément au point où vous êtes, à moins d'être aussi sage que vous. Pour être, au moins, aussi sincere, je veux consulter avec moi. C'est le sentiment intérieur qui doit me conduire à votre exemple, & vous m'avez appris vous-même qu'après lui avoir long-tems imposé silence, le rappeller n'est pas l'affaire d'un moment. J'emporte vos discours dans mon cœur, il faut que je les médite. Si, après m'être bien consulté, j'en demeure aussi convaincu que vous, vous serez mon dernier apôtre, & je serai votre prosélyte jusqu'à la mort. Continuez, cependant, à m'instruire; vous ne m'avez dit que la moitié de ce que je dois savoir. Parlez-moi de la révélation, des écritures, de ces dogmes obscurs, sur lesquels je vais errant dès mon enfance, sans pouvoir les concevoir ni les croire, & sans savoir ni les admettre ni les rejetter.

Oui, mon enfant, dit-il en m'embraſſant, j'a-cheverai de vous dire ce que je penſe; je ne veux point vous ouvrir mon cœur à demi: mais le deſir que vous me témoignez étoit néceſſaire, pour m'autoriſer à n'avoir aucune réſerve avec vous. Je ne vous ai rien dit juſqu'ici que je ne cruſſe pouvoir vous être utile, & dont je ne fuſſe intimement perſuadé. L'examen qui me reſte à faire eſt bien différent; je n'y vois qu'embarras, myſtere, obſcurité; je n'y porte qu'incertitude & défiance. Je ne me détermine qu'en tremblant, & je vous dis plutôt mes doutes que mon avis. Si vos ſentimens étoient plus ſtables, j'héſiterois de vous expoſer les miens; mais dans l'état où vous êtes, vous gagnerez à penſer comme moi (*k*). Au reſte, ne donnez à mes diſcours que l'autorité de la raiſon; j'ignore ſi je ſuis dans l'erreur. Il eſt difficile, quand on diſcute, de ne pas prendre quelquefois le ton affirmatif; mais ſouvenez-vous qu'ici toutes mes affirmations ne ſont que des raiſons de douter. Cherchez la vérité vous-même; pour moi je ne vous promets que de la bonne foi.

Vous ne voyez dans mon expoſé que la religion naturelle: il eſt bien étrange qu'il en faille une autre! Par où connoîtrai-je cette néceſſité? De quoi puis-je être coupable en ſervant Dieu ſelon les lumieres qu'il donne à mon eſprit, & ſelon les ſentimens qu'il inſpire à mon cœur? Quelle pureté de morale, quel dogme utile à l'homme, & honorable

(*k*) Voilà, je crois, ce que le bon Vicaire pourroit dire à préſent au public.

à son auteur, puis-je tirer d'une doctrine positive, que je ne puisse tirer sans elle du bon usage de mes facultés ? Montrez-moi ce qu'on peut ajouter, pour la gloire de Dieu, pour le bien de la société, & pour mon propre avantage, aux devoirs de la loi naturelle, & quelle vertu vous ferez naître d'un nouveau culte, qui ne soit pas une conséquence du mien ? Les plus grandes idées de la Divinité nous viennent par la raison seule. Voyez le spectacle de la Nature, écoutez la voix intérieure. Dieu n'a-t-il pas tout dit à nos yeux, à notre conscience, à notre jugement ? Qu'est-ce que les hommes nous diront de plus ? Leurs révélations ne font que dégrader Dieu, en lui donnant les passions humaines. Loin d'éclaircir les notions du grand Etre, je vois que les dogmes particuliers les embrouillent ; que loin de les ennoblir ils les avilissent ; qu'aux mysteres inconcevables qui l'environnent, ils ajoutent des contradictions absurdes ; qu'ils rendent l'homme orgueilleux, intolérant, cruel ; qu'au lieu d'établir la paix sur la terre, ils y portent le fer & le feu. Je me demande à quoi bon tout cela, sans savoir me répondre. Je n'y vois que les crimes des hommes & les miseres du genre humain.

On me dit qu'il falloit une révélation pour apprendre aux hommes la maniere dont Dieu vouloit être servi ; on assigne en preuve la diversité des cultes bizarres qu'ils ont institués ; & l'on ne voit pas que cette diversité même vient de la fantaisie des révélations. Dès que les peuples se sont avisés de

faire parler Dieu, chacun l'a fait parler à sa mode, & lui a fait dire ce qu'il a voulu. Si l'on n'eût écouté que ce que Dieu dit au cœur de l'homme, il n'y auroit jamais eu qu'une religion sur la terre.

Il falloit un culte uniforme; je le veux bien: mais ce point étoit-il donc si important qu'il fallût tout l'appareil de la puissance divine pour l'établir? Ne confondons point le cérémonial de la religion avec la religion. Le culte que Dieu demande est celui du cœur; & celui-là, quand il est sincere, est toujours uniforme; c'est avoir une vanité bien folle, de s'imaginer que Dieu prenne un si grand intérêt à la forme de l'habit du Prêtre, à l'ordre des mots qu'il prononce, aux gestes qu'il fait à l'autel, & à toutes ses génuflexions. Eh! mon ami, reste de toute ta hauteur, tu seras toujours assez près de terre. Dieu veut être adoré en esprit & en vérité: ce devoir est de toutes les religions, de tous les pays, de tous les hommes. Quant au culte extérieur, s'il doit être uniforme pour le bon ordre, c'est purement une affaire de police; il ne faut point de révélation pour cela.

Je ne commençai pas par toutes ces réflexions. Entraîné par les préjugés de l'éducation, & par ce dangereux amour-propre qni veut toujours porter l'homme au-dessus de sa sphere, ne pouvant élever mes foibles conceptions jusqu'au grand Etre, je m'efforçois de le rabaisser jusqu'à moi. Je rapprochois les rapports infiniment éloignés, qu'il a mis entre sa nature & la mienne. Je voulois des com-

munications plus immédiates, des inſtructions plus particulieres; & non content de faire Dieu ſemblable à l'homme; pour être privilegié moi-même parmi mes ſemblables, je voulois des lumieres ſurnaturelles; je voulois un culte excluſif; je voulois que Dieu m'eût dit ce qu'il n'avoit pas dit à d'autres, ou ce que d'autres n'auroient pas entendu comme moi.

Regardant le point où j'étois parvenu comme le point commun d'où partoient tous les croyans pour arriver à un culte plus éclairé, je ne trouvois dans la religion naturelle que les élémens de toute religion. Je conſidérois cette diverſité de ſectes qui regnent ſur la terre, & qui s'accuſent mutuellement de menſonge & d'erreur; je demandois, *quelle eſt la bonne?* Chacun me répondoit; c'eſt la mienne (*l*); chacun diſoit, moi ſeul & mes partiſans

(*l*) *Tous*, dit un bon & ſage Prêtre, *diſent qu'ils la tiennent & la croient, (& tous uſent de ce jargon,) que non des hommes, ne d'aucune créature, ains de Dieu.*

Mais à dire vrai ſans rien flatter ni déguiſer, il n'en eſt rien, elles ſont, quoiqu'on die, tenues par mains & moyens humains; teſmoin premiérement la maniere que les Religions ont été reçues au monde, & ſont encore tous les jours par les particuliers: la nation, le pays, le lieu donne la Religion: l'on eſt de celle que le lieu auquel on eſt né & élevé tient: nous ſommes circoncis, baptiſés, Juifs, Mahométans, Chrétiens, avant que nous ſachions que nous ſommes hommes, la Religion n'eſt pas de notre choix & élection; teſmoin après la vie & les mœurs ſi mal accordantes avec la Religion; teſmoin que par occaſions humaines & bien légeres, l'on va contre la teneur de ſa Religion. Charron, de la ſageſſe. L. II. Chap. 5. p. 257. Edition de Bordeaux 1601.

Il y a grande apparence que la ſincere profeſſion de foi du vertueux Théologal de Condom, n'eût pas été fort différente de celle du Vicaire Savoyard.

tiſans penſons juſte, tous les autres ſont dans l'erreur. *Et comment ſavez-vous que votre ſecte eſt la bonne!* Parce que Dieu l'a dit. Et qui vous dit que Dieu l'a dit? Mon Paſteur qui le ſait bien. Mon Paſteur me dit d'ainſi croire, & ainſi je crois; il m'aſſure que tous ceux qui diſent autrement que lui mentent, & je ne les écoute pas.

Quoi, penſois-je, la vérité n'eſt-elle pas une, & ce qui eſt vrai chez moi, peut-il être faux chez vous? ſi la méthode de celui qui ſuit la bonne route & celle de celui qui s'égare eſt la même, quel mérite ou quel tort a l'un de plus que l'autre? Leur choix eſt l'effet du hazard, le leur imputer eſt iniquité; c'eſt récompenſer ou punir, pour être né dans tel ou dans tel pays. Oſer dire que Dieu nous juge ainſi, c'eſt outrager ſa juſtice.

Ou toutes les religions ſont bonnes & agréables à Dieu, ou, s'il en eſt une qu'il preſcrive aux hommes, & qu'il les puniſſe de méconnoître, il lui a donné des ſignes certains & manifeſtes pour être diſtinguée & connue pour la ſeule véritable. Ces ſignes ſont de tous les tems & de tous les lieux, également ſenſibles à tous les hommes, grands & petits, ſavans & ignorans, Européens, Indiens, Afriquains, Sauvages. S'il étoit une religion ſur la terre hors de laquelle il n'y eût que peine éternelle, & qu'en quelque lieu du monde un ſeul mortel de bonne-foi n'eût pas été frappé de ſon évidence, le Dieu de cette religion ſeroit le plus inique & le plus cruel des tyrans.

Cherchons-nous donc sincérement la vérité? Ne donnons rien au droit de la naissance & à l'autorité des peres & des pasteurs, mais rappellons à l'examen de la conscience & de la raison tout ce qu'ils nous ont appris dès notre enfance. Ils ont beau me crier, soumets ta raison: autant m'en peut dire celui qui me trompe; il me faut des raisons pour soumettre ma raison.

Toute la théologie que je puis acquérir de moi-même par l'inspection de l'univers, & par le bon usage de mes facultés, se borne à ce que je vous ai ci-devant expliqué. Pour en savoir davantage, il faut recourir à des moyens extraordinaires. Ces moyens ne sauroient être l'autorité des hommes: car nul homme n'étant d'une autre espece que moi, tout ce qu'un homme connoît naturellement, je puis aussi le connoître, & un autre homme peut se tromper aussi bien que moi: quand je crois ce qu'il dit, ce n'est pas parce qu'il le dit, mais parce qu'il le prouve. Le témoignage des hommes n'est donc au fond que celui de ma raison-même, & n'ajoute rien aux moyens naturels que Dieu m'a donnés de connoître la vérité.

Apôtres de la vérité, qu'avez-vous donc à me dire dont je ne reste pas le juge? Dieu lui-même a parlé; écoutez sa révélation. C'est autre chose. Dieu a parlé! voilà certe un grand mot. Et à qui a-t-il parlé? Il a parlé aux hommes. Pourquoi donc n'en ai-je rien entendu? Il a chargé d'autres hommes de vous rendre sa parole. J'entends: ce

ſont des hommes qui vont me dire ce que Dieu a dit. J'aimerois mieux avoir entendu Dieu lui-même; il ne lui en auroit pas coûté davantage, & j'aurois été à l'abri de la ſéduction. Il vous en garantit, en manifeſtant la miſſion de ſes envoyés. Comment cela? Par des Prodiges. Et où ſont ces prodiges? Dans des livres. Et qui a fait ces livres? Des hommes. Et qui a vu ces prodiges? Des hommes qui les atteſtent. Quoi! toujours des témoignages humains? toujours des hommes qui me rapportent ce que d'autres hommes ont rapporté? Que d'hommes entre Dieu & moi! Voyons toutefois, examinons, comparons, vérifions. O ſi Dieu eût daigné me diſpenſer de tout ce travail, l'en aurois-je ſervi de moins bon cœur?

Conſidérez, mon ami, dans quelle horrible diſcuſſion me voilà engagé: de quelle immenſe érudition j'ai beſoin pour remonter dans les plus hautes antiquités: pour examiner, peſer, confronter les prophéties, les révélations, les faits, tous les monumens de foi propoſés dans tous les pays du monde; pour en aſſigner les tems, les lieux, les auteurs, les occaſions! Quelle juſteſſe de critique m'eſt néceſſaire pour diſtinguer les pieces authentiques des pieces ſuppoſées; pour comparer les objections aux réponſes, les traductions aux originaux; pour juger de l'impartialité des témoins, de leur bon ſens, de leurs lumieres, pour ſavoir ſi l'on n'a rien ſupprimé, rien ajouté, rien tranſpoſé, changé, falſifié; pour lever les contradictions

qui reſtent; pour juger quel poids doit avoir le ſilence des adverſaires dans les faits allégués contre eux; ſi ces allégations leur ont été connues; s'ils en ont fait aſſez de cas pour daigner y répondre; ſi les livres étoient aſſez communs pour que les nôtres leur parvinſſent; ſi nous avons été d'aſſez bonne-foi pour donner cours aux leurs parmi nous, & pour y laiſſer leurs plus fortes objections, telles qu'ils les avoient faites.

Tous ces monumens reconnus pour inconteſtables, il faut paſſer enſuite aux preuves de la miſſion de leurs auteurs; il faut bien ſavoir les loix des ſorts, les probabilités éventives, pour juger quelle prédiction ne peut s'accomplir ſans miracle; le génie des langues originales, pour diſtinguer ce qui eſt prédiction dans ces langues, & ce qui n'eſt que figure oratoire; quels faits ſont dans l'ordre de la Nature, & quels autres faits n'y ſont pas; pour dire juſqu'à quel point un homme adroit peut faſciner les yeux des ſimples, peut étonner même les gens éclairés; chercher de quelle eſpece doit être un prodige & quelle authenticité il doit avoir, non-ſeulement pour être cru, mais pour qu'on ſoit puniſſable d'en douter; comparer les preuves des vrais & des faux prodiges, & trouver les regles ſûres pour les diſcerner; dire enfin pourquoi Dieu choiſit, pour atteſter ſa parole, des moyens qui ont eux-mêmes ſi grand beſoin d'atteſtation, comme s'il ſe jouoit de la crédulité des hommes, & qu'il évitât à deſſein les vrais moyens de les perſuader.

Suppoſons que la Majeſté divine daigne s'abaiſſer aſſez pour rendre un homme l'organe de ſes volontés ſacrées; eſt-il raiſonnable, eſt-il juſte d'exiger que tout le genre humain obéiſſe à la voix de ce miniſtre, ſans le lui faire connoître pour tel? Y a-t-il de l'équité à ne lui donner pour toutes lettres de créance, que quelques ſignes particuliers faits devant peu de gens obſcurs, & dont tout le reſte des hommes ne ſaura jamais rien que par oui-dire? Par tous les pays du monde ſi l'on tenoit pour vrais tous les prodiges que le peuple & les ſimples diſent avoir vus, chaque ſecte ſeroit la bonne, il y auroit plus de prodiges que d'événemens naturels; & le plus grand de tous les miracles ſeroit que, là où il y a des fanatiques perſécutés, il n'y eût point de miracles. C'eſt l'ordre inaltérable de la Nature qui montre le mieux l'Etre ſuprême; s'il arrivoit beaucoup d'exceptions, je ne ſaurois plus qu'en penſer; & pour moi, je crois trop en Dieu pour croire à tant de miracles ſi peu dignes de lui.

Qu'un homme vienne nous tenir ce langage: Mortels, je vous annonce la volonté du Très-Haut; reconnoiſſez à ma voix celui qui m'envoie. J'ordonne au ſoleil de changer ſa courſe, aux étoiles de former un autre arrangement, aux montagnes de s'applanir, aux flots de s'élever, à la terre de prendre un autre aſpect: à ces merveilles, qui ne reconnoîtra pas à l'inſtant le maître de la Nature? Elle n'obéit point aux impoſteurs; leurs miracles ſe font dans des carrefours, dans des déſerts, dans

des chambres; & c'eſt là qu'ils ont bon marché d'un petit nombre de ſpectateurs déja diſpoſés à tout croire. Qui eſt-ce qui m'oſera dire combien il faut de témoins oculaires pour rendre un prodige digne de foi? Si vos miracles faits pour prouver votre doctrine ont eux-mêmes beſoin d'être prouvés, de quoi ſervent-ils? Autant valoit n'en point faire.

Reſte enfin l'examen le plus important dans la doctrine annoncée; car puiſque ceux qui diſent que Dieu fait ici-bas des miracles, prétendent que le diable les imite quelquefois, avec les prodiges les mieux atteſtés nous ne ſommes pas plus avancés qu'auparavant, & puiſque les magiciens de Pharaon oſoient, en préſence même de Moïſe, faire les mêmes ſignes qu'il faiſoit par l'ordre exprès de Dieu, pourquoi dans ſon abſence n'euſſent-ils pas, aux mêmes titres, prétendu la même autorité? Ainſi donc après avoir prouvé la doctrine par le miracle, il faut prouver le miracle par la doctrine (*m*), de peur de prendre l'œuvre du Démon pour l'œuvre de Dieu. Que penſez-vous de ce dialele?

(*m*) Cela eſt formel en mille endroits de l'Ecriture, & entre autres dans le Deutéronome, Chapitre XIII. où il eſt dit que, ſi un Prophète annonçant des Dieux étrangers confirme ſes diſcours par des prodiges, & que ce qu'il prédit arrive, loin d'y avoir aucun égard on doit mettre ce Prophête à mort. Quand donc les Payens mettoient à mort les Apôtres leur annonçant un Dieu étranger, & prouvant leur miſſion par des prédictions & des miracles, je ne vois pas ce qu'on avoit à leur objecter de ſolide, qu'ils ne puſſent à l'inſtant rétorquer contre nous. Or que faire en pareil cas? Une ſeule choſe: Revenir au raiſonnement, & laiſſer-là les miracles. Mieux eût valu n'y pas recourir.

Cette doctrine venant de Dieu, doit porter le sacré caractere de la Divinité; non-seulement elle doit nous éclaircir les idées confuses que le raisonnement en trace dans notre esprit; mais elle doit aussi nous proposer un culte, une morale, & des maximes convenables aux attributs par lesquels seuls nous concevons son essence. Si donc elle ne nous apprenoit que des choses absurdes & sans raison, si elle ne nous inspiroit que des sentimens d'aversion pour nos semblables & de frayeur pour nous-mêmes, si elle ne nous peignoit qu'un Dieu colere, jaloux, vengeur, partial, haïssant les hommes, un Dieu de la guerre & des combats toujours prêt à détruire & foudroyer, toujours parlant de tourmens, de peines, & se vantant de punir même les innocens, mon cœur ne seroit point attiré vers ce Dieu terrible, & je me garderois de quitter la religion naturelle pour embrasser celle-là; car vous voyez bien qu'il faudroit nécessairement opter. Votre Dieu n'est pas le nôtre, dirai-je à ses sectateurs. Celui qui commence par se choisir un

C'est-là du bon-sens le plus simple, qu'on n'obscurcit qu'à force de distinctions tout au moins très-subtiles. Des subtilités dans le Christianisme! Mais Jésus-Christ a donc eu tort de promettre le royaume des Cieux aux simples? il a donc eu tort de commencer le plus beau de ses discours par féliciter les pauvres d'esprit; s'il faut tant d'esprit pour entendre sa doctrine & pour apprendre à croire en lui? Quand vous m'aurez prouvé que je dois me soumettre, tout ira fort bien: mais pour me prouver cela, mettez-vous à ma portée; mesurez vos raisonnemens à la capacité d'un pauvre d'esprit, ou je ne reconnois plus en vous le vrai disciple de votre maître, & ce n'est pas sa doctrine que vous m'annoncez.

feul peuple & profcrire le refte du genre humain, n'eft pas le pere commun des hommes; celui qui deftine au fupplice éternel le plus grand nombre de fes créatures, n'eft pas le Dieu clément & bon que ma raifon m'a montré.

A l'égard des dogmes, elle me dit qu'ils doivent être clairs, lumineux, frappans par leur évidence. Si la religion naturelle eft infuffifante, c'eft par l'obfcurité qu'elle laiffe dans les grandes vérités qu'elle nous enfeigne: c'eft à la révélation de nous enfeigner ces vérités d'une maniere fenfible à l'efprit de l'homme, de les mettre à fa portée, de les lui faire concevoir afin qu'il les croie. La foi s'affure & s'affermit par l'entendement; la meilleure de toutes les religions eft infailliblement la plus claire: celui qui charge de myfteres, de contradictions, le culte qu'il me prêche, m'apprend par cela même à m'en défier. Le Dieu que j'adore n'eft point un Dieu de ténebres, il ne m'a point doué d'un entendement pour m'en interdire l'ufage; me dire de foumettre ma raifon, c'eft outrager fon auteur. Le miniftre de la vérité ne tyrannife point ma raifon; il l'éclaire.

Nous avons mis à part toute autorité humaine; & fans elle je ne faurois voir comment un homme en peut convaincre un autre en lui prêchant une doctrine déraifonnable. Mettons un moment ces deux hommes aux prifes, & cherchons ce qu'ils pourront fe dire dans cette âpreté de langage ordinaire aux deux partis.

L'Inspiré.

„ La raison vous apprend que le tout est plus
„ grand que sa partie; mais moi, je vous ap-
„ prends de la part de Dieu, que c'est la partie
„ qui est plus grande que le tout.

Le Raisonneur.

„ Et qui êtes-vous, pour m'oser dire que Dieu
„ se contredit; & à qui croirai-je par préférence,
„ de lui qui m'apprend par la raison les vérités
„ éternelles, ou de vous qui m'annoncez de sa
„ part une absurdité?

L'Inspiré.

„ A moi; car mon instruction est plus positive,
„ & je vais vous prouver invinciblement que
„ c'est lui qui m'envoie.

Le Raisonneur.

„ Comment! vous me prouverez que c'est Dieu
„ qui vous envoie déposer contre lui? Et de quel
„ genre seront vos preuves pour me convaincre
„ qu'il est plus certain que Dieu me parle par votre
„ bouche, que par l'entendement qu'il m'a donné?

L'Inspiré.

„ L'entendement qu'il vous a donné! Homme
„ petit & vain! comme si vous étiez le premier
„ impie qui s'égare dans sa raison corrompue par
„ le péché.

Le Raisonneur.

„ Homme de Dieu, vous ne seriez pas, non
„ plus, le premier fourbe qui donne son arrogan-
„ ce pour preuve de sa mission.

L'Inſpiré.

„ Quoi! les Philoſophes diſent auſſi des injures !

Le Raiſonneur.

„ Quelquefois, quand les Saints leur en donnent l'exemple.

L'Inſpiré.

„ Oh! moi j'ai le droit d'en dire : je parle de la part de Dieu.

Le Raiſonneur.

„ Il ſeroit bon de montrer vos titres avant d'uſer de vos privileges.

L'Inſpiré.

„ Mes titres ſont authentiques. La terre & les cieux dépoſeront pour moi. Suivez bien mes raiſonnemens, je vous prie.

Le Raiſonneur.

„ Vos raiſonnemens ! vous n'y penſez pas. M'apprendre que ma raiſon me trompe, n'eſt-ce pas réfuter ce qu'elle m'aura dit pour vous? Quiconque veut recuſer la raiſon, doit convaincre ſans ſe ſervir d'elle. Car, ſuppoſons qu'en raiſonnant vous m'ayez convaincu; comment ſaurai-je ſi ce n'eſt point ma raiſon corrompue par le péché qui me fait acquieſcer à ce que vous me dites? D'ailleurs, quelle preuve, quelle démonſtration pourrez-vous jamais employer, plus évidente que l'axiome qu'elle doit détruire? Il eſt tout auſſi croyable qu'un bon ſyllogiſme eſt un menſonge, qu'il l'eſt, que la partie eſt plus grande que le tout.

L'Inspiré.

„ Quelle différence! mes preuves sont sans ré-
„ plique ; elles sont d'un ordre surnaturel.

Le Raisonneur.

„ Surnaturel! Que signifie ce mot? Je ne l'en-
„ tends pas.

L'Inspiré.

„ Des changemens dans l'ordre de la Nature,
„ des prophéties, des miracles, des prodiges
„ de toute espece.

Le Raisonneur.

„ Des prodiges, des miracles! je n'ai jamais
„ rien vu de tout cela.

L'Inspiré.

„ D'autres l'ont vu pour vous. Des nuées de
„ témoins.... le témoignage des peuples.....

Le Raisonneur.

„ Le témoignage des peuples est-il d'un or-
„ dre surnaturel?

L'Inspiré.

„ Non; mais quand il est unanime, il est in-
„ contestable.

Le Raisonneur.

„ Il n'y a rien de plus incontestable que les
„ principes de la raison, & l'on ne peut autori-
„ ser une absurdité sur le témoignage des hom-
„ mes. Encore une fois, voyons des preuves
„ surnaturelles, car l'attestation du genre humain
„ n'en est pas une.

L'Inspiré.

„ O cœur endurci! la grace ne vous parle point.

Le Raisonneur.

„ Ce n'eſt pas ma faute; car ſelon vous, il „ faut avoir déja reçu la grace pour ſavoir la de„ mander. Commencez donc à me parler au „ lieu d'elle.

L'Inspiré.

„ Ah! c'eſt ce que je fais, & vous ne m'é„ coutez pas: mais que dites-vous des prophéties?

Le Raisonneur.

„ Je dis premiérement que je n'ai pas plus en„ tendu de prophéties, que je n'ai vu de mira„ cles. Je dis de plus, qu'aucune prophétie ne „ ſauroit faire autorité pour moi.

L'Inspiré.

„ Satellite du Démon! & pourquoi les pro„ phéties ne font-elles pas autorité pour vous?

Le Raisonneur.

„ Parce que pour qu'elles la fiſſent, il fau„ droit trois choſes dont le concours eſt impoſſi„ ble; ſavoir, que j'euſſe été témoin de la pro„ phétie, que je fuſſe témoin de l'événement, & „ qu'il me fût démontré que cet événement n'a „ pû quadrer fortuitement avec la prophétie: car, „ fût-elle plus préciſe, plus claire, plus lumineu„ ſe qu'un axiome de géométrie; puiſque la clarté „ d'une prédiction faite au hazard n'en rend pas „ l'accompliſſement impoſſible, cet accompliſſe„ ment, quand il a lieu, ne prouve rien à la ri„ gueur pour celui qui l'a prédit.

„ Voyez donc à quoi ſe réduiſent vos préten-
„ dues preuves ſurnaturelles, vos miracles, vos
„ prophéties. A croire tout cela ſur la foi d'au-
„ trui, & à ſoumettre à l'autorité des hommes
„ l'autorité de Dieu parlant à ma raiſon. Si les
„ vérités éternelles que mon eſprit conçoit,
„ pouvoient ſouffrir quelque atteinte, il n'y au-
„ roit plus pour moi nulle eſpece de certitude,
„ & loin d'être ſûr que vous me parlez de la
„ part de Dieu, je ne ſerois pas même aſſuré
„ qu'il exiſte.

Voilà bien des difficultés, mon enfant, & ce n'eſt pas tout. Parmi tant de religions diverſes qui ſe proſcrivent & s'excluent mutuellement, une ſeule eſt la bonne, ſi tant eſt qu'une le ſoit. Pour la reconnoître, il ne ſuffit pas d'en examiner une, il faut les examiner toutes; & dans quelque matiere que ce ſoit, on ne doit point condamner ſans entendre (*n*); il faut comparer les objections aux preuves; il faut ſavoir ce que chacun oppoſe aux autres, & ce qu'il leur répond. Plus un ſentiment nous paroît démontré, plus nous devons chercher

(*n*) Plutarque rapporte que les Stoïciens, entre autres bizarres paradoxes, ſoutenoient que dans un jugement contradictoire, il étoit inutile d'entendre les deux parties: car, diſoient-ils, ou le premier a prouvé ſon dire, ou il ne l'a pas prouvé. S'il l'a prouvé, tout eſt dit, & la partie adverſe doit être condamnée; s'il ne l'a pas prouvé, il a tort, & doit être débouté. Je trouve que la méthode de tous ceux qui admettent une révélation excluſive, reſſemble beaucoup à celle de ces Stoïciens. Si-tôt que chacun prétend avoir ſeul raiſon, pour choiſir entre tant de partis, il les faut tous écouter, ou l'on eſt injuſte.

ſur quoi tant d'hommes ſe fondent pour ne pas le trouver tel. Il faudroit être bien ſimple pour croire qu'il ſuffit d'entendre les Docteurs de ſon parti pour s'inſtruire des raiſons du parti contraire. Où ſont les Théologiens qui ſe piquent de bonne foi ? où ſont ceux qui, pour réfuter les raiſons de leurs adverſaires, ne commencent pas par les affoiblir ? Chacun brille dans ſon parti ; mais tel au milieu des ſiens eſt fier de ſes preuves, qui feroit un fort ſot perſonnage avec ces mêmes preuves parmi des gens d'un autre parti. Voulez-vous vous inſtruire dans les livres ? quelle érudition il faut acquérir, que de langues il faut apprendre, que de bibliotheques il faut feuilleter, quelle immenſe lecture il faut faire ! Qui me guidera dans le choix ? Difficilement trouvera-t on dans un pays les meilleurs livres du parti contraire, à plus forte raiſon ceux de tous les partis ; quand on les trouveroit, ils ſeroient bientôt réfutés. L'abſent a toujours tort, & de mauvaiſes raiſons dites avec aſſurance, effacent aiſément les bonnes expoſées avec mépris. D'ailleurs ſouvent rien n'eſt plus trompeur que les livres, & ne rend moins fidellement les ſentimens de ceux qui les ont écrits. Quand vous avez voulu juger de la Foi catholique ſur le livre de Boſſuet, vous vous êtes trouvé loin de compte après avoir vécu parmi nous. Vous avez vu que la doctrine avec laquelle on répond aux Proteſtans n'eſt point celle qu'on enſeigne au peuple, & que le livre de Boſſuet ne reſſemble guere aux inſtructions

du prône. Pour bien juger d'une religion, il ne faut pas l'étudier dans les livres de ſes ſectateurs, il faut aller l'apprendre chez eux; cela eſt fort différent. Chacun a ſes traditions, ſon ſens, ſes coutumes, ſes préjugés, qui font l'eſprit de ſa croyance, & qu'il y faut joindre pour en juger.

Combien de grands peuples n'impriment point de livres & ne liſent pas les nôtres! Comment jugeront-ils de nos opinions? comment jugerons-nous des leurs? Nous les raillons, ils nous mépriſent; & ſi nos voyageurs les tournent en ridicule, il ne leur manque, pour nous le rendre, que de voyager parmi nous. Dans quel pays n'y a-t-il pas des gens ſenſés, des gens de bonne-foi, d'honnêtes gens amis de la vérité, qui, pour la profeſſer, ne cherchent qu'à la connoître? Cependant chacun la voit dans ſon culte, & trouve abſurdes les cultes des autres Nations; donc ces cultes étrangers ne ſont pas ſi extravagans qu'ils nous ſemblent, ou la raiſon que nous trouvons dans les nôtres ne prouve rien.

Nous avons trois principales religions en Europe. L'une admet une ſeule révélation, l'autre en admet deux, l'autre en admet trois. Chacune déteſte, maudit les deux autres, les accuſe d'aveuglement, d'endurciſſement, d'opiniâtreté, de menſonge. Quel homme impartial oſera juger entr'elles, s'il n'a premiérement bien peſé leurs preuves, bien écouté leurs raiſons? Celle qui n'admet qu'une révélation eſt la plus ancienne, & paroît la plus ſû-

re; celle qui en admet trois eſt la plus moderne, & paroît la plus conſéquente; celle qui en admet deux & rejette la troiſieme peut bien être la meilleure, mais elle a certainement tous les préjugés contr'elle; l'inconſéquence ſaute aux yeux.

Dans les trois révélations, les Livres ſacrés ſont écrits en des langues inconnues aux peuples qui les ſuivent. Les Juifs n'entendent plus l'Hébreu, les Chrétiens n'entendent ni l'Hébreu ni le Grec, les Turcs ni les Perſans n'entendent point l'Arabe, & les Arabes modernes, eux-mêmes, ne parlent plus la langue de Mahomet. Ne voilà-t-il pas une maniere bien ſimple d'inſtruire les hommes, de leur parler toujours une langue qu'ils n'entendent point? On traduit ces livres, dira-t-on; belle réponſe! Qui m'aſſurera que ces livres ſont fidellement traduits, qu'il eſt même poſſible qu'ils le ſoient, & quand Dieu fait tant que de parler aux hommes, pourquoi faut-il qu'il ait beſoin d'interprête?

Je ne concevrai jamais que ce que tout homme eſt obligé de ſavoir ſoit enfermé dans des livres, & que celui qui n'eſt à portée ni de ces livres, ni des gens qui les entendent, ſoit puni d'une ignorance involontaire. Toujours des livres! Quelle manie! Parce que l'Europe eſt pleine de livres, les Européens les regardent comme indiſpenſables, ſans ſonger que ſur les trois quarts de la terre on n'en a jamais vu. Tous les livres n'ont-ils pas été écrits par des hommes? Comment donc l'homme en auroit-il beſoin pour connoître ſes devoirs, & quels moyens

moyens avoit-il de les connoître avant que ces livres fussent faits? Ou il apprendra ces devoirs de lui-même, ou il est dispensé de les savoir.

Nos Catholiques font grand bruit de l'autorité de l'Eglise; mais que gagnent-ils à cela, s'il leur faut un aussi grand appareil de preuves pour établir cette autorité, qu'aux autres sectes pour établir directement leur doctrine? L'Eglise décide que l'Eglise a droit de décider. Ne voilà-t-il pas une autorité bien prouvée? Sortez de-là, vous rentrez dans toutes nos discussions.

Connoissez-vous beaucoup de Chrétiens qui aient pris la peine d'examiner avec soin ce que le Judaïsme allegue contr'eux? Si quelques-uns en ont vu quelque chose, c'est dans les livres des Chrétiens. Bonne maniere de s'instruire des raisons de leurs adversaires! Mais comment faire? Si quelqu'un osoit publier parmi nous des livres où l'on favoriseroit ouvertement le Judaïsme, nous punirions l'Auteur, l'Editeur, le Libraire (*o*). Cette police est commode & sûre pour avoir toujours raison. Il y a plaisir à réfuter des gens qui n'osent parler.

Ceux d'entre nous qui sont à portée de converser avec des Juifs ne sont guere plus avancés. Les

(*o*) Entre mille faits connus, en voici un qui n'a pas besoin de commentaire. Dans le seizieme siecle, les Théologiens catholiques ayant condamné au feu tous les livres des Juifs, sans distinction, l'illustre & savant Reuchlin consulté sur cette affaire, s'en attira de terribles, qui faillirent le perdre, pour avoir seulement été d'avis qu'on pouvoit conserver ceux de ces livres qui ne faisoient rien contre le Christianisme, & qui traitoient de matieres indifférentes à la religion.

malheureux fe fentent à notre difcrétion; la tyrannie qu'on exerce envers eux les rend craintifs; ils favent combien peu l'injuftice & la cruauté coûtent à la charité chrétienne : qu'oferont-ils dire fans s'expofer à nous faire crier au blafphême? L'avidité nous donne du zêle, & ils font trop riches pour n'avoir pas tort. Les plus favans, les plus éclairés font toujours les plus circonfpects. Vous convertirez quelque miférable payé pour calomnier fa fecte; vous ferez parler quelques vils frippiers, qui céderont pour vous flatter; vous triompherez de leur ignorance ou de leur lâcheté, tandis que leurs Docteurs souriront en filence de votre ineptie. Mais croyez-vous que dans les lieux où ils fe fentiroient en fûreté l'on eût auffi bon marché d'eux? En Sorbone, il eft clair comme le jour que les prédictions du Meffie fe rapportent à Jéfus-Chrift. Chez les Rabbins d'Amfterdam, il eft tout auffi clair qu'elles n'y ont pas le moindre rapport. Je ne croirai jamais avoir bien entendu les raifons des Juifs, qu'ils n'aient un Etat libre, des écoles, des univerfités, où ils puiffent parler & difputer fans rifque. Alors, feulement, nous pourrons favoir ce qu'ils ont à dire.

A Conftantinople, les Turcs difent leurs raifons, mais nous n'ofons dire les nôtres; là, c'eft notre tour de ramper. Si les Turcs exigent de nous pour Mahomet, auquel nous ne croyons point, le même refpect que nous exigeons pour Jéfus-Chrift, des Juifs qui n'y croient pas da-

vantage ; les Turcs ont-ils tort, avons-nous raison? Sur quel priucipe équitable résoudrons-nous cette question.

Les deux tiers du genre humain ne sont ni Juifs, ni Mahométans, ni Chrétiens, & combien de millions d'hommes n'ont jamais oui parler de Moïse, de Jésus-Christ, ni de Mahomet? On le nie ; on soutient que nos Missionnaires vont partout. Céla est bientôt dit: mais vont-ils dans le cœur de l'Afrique encore inconnue, & où jamais Européen n'a pénétré jusqu'à présent? Vont-ils dans la Tartarie méditerranée suivre à cheval les Hordes ambulantes dont jamais étranger n'approche, & qui loin d'avoir oui parler du Pape, connoissent à peine le grand Lama? Vont-ils dans les continens immenses de l'Amérique, où des Nations entieres ne savent pas encore que des peuples d'un autre monde ont mis les pieds dans le leur? Vont-ils au Japon, dont leurs manœuvres les ont fait chasser pour jamais, & où leurs prédécesseurs ne sont connus des générations qui naissent, que comme des intriguans rusés, venus avec un zéle hypocrite pour s'emparer doucement de l'Empire? Vont-ils dans les Harems des Princes de l'Asie, annoncer l'Evangile à des milliers de pauvres esclaves? Qu'ont fait les femmes de cette partie du monde pour qu'aucun Missionnaire ne puisse leur prêcher la Foi? Iront-elles toutes en enfer pour avoir été recluses?

Quand il seroit vrai que l'Evangile est annoncé par toute la terre, qu'y gagneroit-on? La veille

du jour que le premier Missionnaire est arrivé dans un pays, il y est sûrement mort quelqu'un qui n'a pu l'entendre. Or, dites-moi ce que nous ferons de ce quelqu'un-là? N'y eût-il dans tout l'univers qu'un seul homme à qui l'on n'auroit jamais prêché Jésus-Christ, l'objection seroit aussi forte pour ce seul homme, que pour le quart du genre humain.

Quand les Ministres de l'Evangile se sont fait entendre aux peuples éloignés, que leur ont-ils dit qu'on pût raisonnablement admettre sur leur parole, & qui ne demandât pas la plus exacte vérification? Vous m'annoncez un Dieu né & mort il y a deux mille ans à l'autre extrémité du monde, dans je ne sais quelle petite ville, & vous me dites que tous ceux qui n'auront point cru à ce mystere seront damnés. Voilà des choses bien étranges pour les croire si vîte sur la seule autorité d'un homme que je ne connois point! Pourquoi votre Dieu a-t-il fait arriver si loin de moi les événemens dont il vouloit m'obliger d'être instruit? Est-ce un crime d'ignorer ce qui se passe aux Antipodes? Puis-je deviner qu'il y a eu dans un autre hémisphere un peuple Hébreu & une ville de Jérusalem? Autant vaudroit m'obliger de savoir ce qui se fait dans la lune. Vous venez, dites-vous, me l'apprendre; mais pourquoi n'êtes-vous pas venu l'apprendre à mon pere, ou, pourquoi damnez-vous ce bon vieillard pour n'en avoir jamais rien sû? Doit-il être éternellement puni de votre paresse, lui qui étoit si bon,

ſi bienfaiſant, & qui ne cherchoit que la vérité? Soyez de bonne-foi, puis mettez-vous à ma place: voyez ſi je dois, ſur votre ſeul témoignage, croire toutes les choſes incroyables que vous me dites, & concilier tant d'injuſtices avec le Dieu juſte que vous m'annoncez. Laiſſez-moi, de grace, aller voir ce pays lointain, où s'opérerent tant de merveilles inouies dans celui-ci; que j'aille ſavoir pourquoi les habitans de cette Jéruſalem ont traité Dieu comme un brigand. Ils ne l'ont pas, dites-vous, reconnu pour Dieu? Que ferai-je donc, moi qui n'en ai jamais entendu parler que par vous? Vous ajoutez qu'ils ont été punis, diſperſés, opprimés, aſſervis; qu'aucun d'eux n'approche plus de la même ville. Aſſurément ils ont bien mérité tout cela: mais les habitans d'aujourd'hui, que diſent-ils du déicide de leurs prédéceſſeurs? Ils le nient, ils ne reconnoiſſent pas non plus Dieu pour Dieu: autant valoit donc laiſſer les enfans des autres.

Quoi! dans cette même ville où Dieu eſt mort, les anciens ni les nouveaux habitans ne l'ont point reconnu, & vous voulez que je le reconnoiſſe, moi qui ſuis né deux mille ans après à deux mille lieues de-là! Ne voyez-vous pas qu'avant que j'ajoute foi à ce livre que vous appellez ſacré, & auquel je ne comprends rien, je dois ſavoir par d'autres que vous quand & par qui il a été fait, comment il s'eſt conſervé, comment il vous eſt parvenu, ce que diſent dans le pays, pour leurs

raiſons, ceux qui le rejettent, quoiqu'ils ſachent auſſi bien que vous tout ce que vous m'apprenez? Vous ſentez bien qu'il faut néceſſairement que j'aille en Europe, en Aſie, en Paleſtine, examiner tout par moi-même; il faudroit que je fuſſe fou pour vous écouter avant ce tems-là.

Non-ſeulement ce diſcours me paroît raiſonnable, mais je ſoutiens que tout homme ſenſé doit, en pareil cas, parler ainſi, & renvoyer bien loin le Miſſionnaire, qui, avant la vérification des preuves, veut ſe dépêcher de l'inſtruire & de le baptiſer. Or je ſoutiens qu'il n'y a pas de révélation contre laquelle les mêmes objections n'aient autant & plus de force que contre le Chriſtianiſme. D'où il ſuit que s'il n'y a qu'une religion véritable, & que tout homme ſoit obligé de la ſuivre ſous peine de damnation, il faut paſſer ſa vie à les étudier toutes, à les approfondir, à les comparer, à parcourir les pays où elles ſont établies: nul n'eſt exempt du premier devoir de l'homme, nul n'a droit de ſe fier au jugement d'autrui. L'artiſan qui ne vit que de ſon travail, le laboureur qui ne ſait pas lire, la jeune fille délicate & timide, l'infirme qui peut à peine ſortir de ſon lit, tous, ſans exception, doivent étudier, méditer, diſputer, voyager, parcourir le monde: il n'y aura plus de peuple fixe & ſtable; la terre entiere ne ſera couverte que de pélerins allant, à grands fraix & avec de longues fatigues, vérifier, comparer, examiner par eux-mêmes les cultes divers qu'on y ſuit. Alors adieu les

métiers, les arts, les ſciences humaines, & toutes les occupations civiles; il ne peut plus y avoir d'autre étude que celle de religion: à grand' peine celui qui aura joui de la ſanté la plus robuſte, le mieux employé ſon tems, le mieux uſé de ſa raiſon, vécu le plus d'années, ſaura-t-il dans ſa vieilleſſe à quoi s'en tenir, & ce ſera beaucoup s'il apprend avant ſa mort dans quel culte il auroit dû vivre.

Voulez-vous mitiger cette méthode, & donner la moindre priſe à l'autorité des hommes? A l'inſtant vous lui rendez tout; & ſi le fils d'un Chrétien fait bien de ſuivre, ſans un examen profond & impartial, la religion de ſon pere, pourquoi le fils d'un Turc feroit-il mal de ſuivre de même la religion du ſien? Je défie tous les intolérans du monde de répondre à cela rien qui contente un homme ſenſé.

Preſſés par ces raiſons, les uns aiment mieux faire Dieu injuſte, & punir les innocens du péché de leur pere, que de renoncer à leur barbare dogme. Les autres ſe tirent d'affaire, en envoyant obligeamment un ange inſtruire quiconque, dans une ignorance invincible, auroit vécu moralement bien. La belle invention que cet ange! Non contens de nous aſſervir à leurs machines, ils mettent Dieu lui-même dans la néceſſité d'en employer.

Voyez, mon fils, à quelle abſurdité menent l'orgueil & l'intolérance, quand chacun veut abonder dans ſon ſens, & croire avoir raiſon excluſivement au reſte du genre humain. Je prends à témoin ce Dieu de paix que j'adore & que je vous

annonce, que toutes mes recherches ont été ſinceres; mais voyant qu'elles étoient, qu'elles ſeroient toujours ſans ſuccès, & que je m'abîmois dans un océan ſans rives, je ſuis revenu ſur mes pas, & j'ai reſſerré ma foi dans mes notions primitives. Je n'ai jamais pû croire que Dieu m'ordonnât, ſous peine de l'enfer, d'être ſi ſavant. J'ai donc refermé tous les livres. Il en eſt un ſeul ouvert à tous les yeux, c'eſt celui de la Nature. C'eſt dans ce grand & ſublime livre que j'apprends à ſervir & adorer ſon divin Auteur. Nul n'eſt excuſable de n'y pas lire, parce qu'il parle à tous les hommes une langue intelligible à tous les eſprits. Quand je ſerois né dans une iſle déſerte, quand je n'aurois point vu d'autre homme que moi, quand je n'aurois jamais appris ce qui s'eſt fait anciennement dans un coin du monde, ſi j'exerce ma raiſon, ſi je la cultive, ſi j'uſe bien des facultés immédiates que Dieu me donne, j'apprendrois de moi-même à le connoître, à l'aimer, à aimer ſes œuvres, à vouloir le bien qu'il veut, & à remplir, pour lui plaire, tous mes devoirs ſur la terre. Qu'eſt-ce que tout le ſavoir des hommes m'apprendra de plus?

A l'égard de la révélation, ſi j'étois meilleur raiſonneur ou mieux inſtruit, peut-être ſentirois-je ſa vérité, ſon utilité pour ceux qui ont le bonheur de la reconnoître; mais ſi je vois en ſa faveur des preuves que je ne puis combattre, je vois auſſi contr'elle des objections que je ne puis réſoudre. Il y a tant de raiſons ſolides pour & contre, que

ne sachant à quoi me déterminer, je ne l'admets ni ne la rejette; je rejette seulement l'obligation de la reconnoître, parce que cette obligation prétendue est incompatible avec la justice de Dieu, & que, loin de lever par-là les obstacles au salut, il les eût multipliés, il les eût rendus insurmontables pour la plus grande partie du genre humain. A cela près, je reste sur ce point dans un doute respectueux. Je n'ai pas la présomption de me croire infaillible: d'autres hommes ont pû décider ce qui me semble indécis; je raisonne pour moi & non pas pour eux; je ne les blâme ni ne les imite: leur jugement peut être meilleur que le mien: mais il n'y a pas de ma faute si ce n'est pas le mien.

Je vous avoue aussi que la majesté des Ecritures m'étonne, la sainteté de l'Evangile parle à mon cœur. Voyez les livres des Philosophes avec toute leur pompe; qu'ils sont petits près de celui-là! Se peut-il qu'un livre, à la fois si sublime & si simple, soit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même? Est-ce-là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire? Quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs! quelle grace touchante dans ses instructions! quelle élévation dans ses maximes! quelle profonde sagesse dans ses discours! quelle présence d'esprit, quelle finesse & quelle justesse dans ses réponses! quel empire sur ses passions! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir & mourir sans foiblesse & sans osten-

tation ? Quand Platon peint ſon juſte imaginaire (*p*) couvert de tout l'opprobre du crime, & digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jéſus-Chriſt: la reſſemblance eſt ſi frappante, que tous les Peres l'ont ſentie, & qu'il n'eſt pas poſſible de s'y tromper. Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir pour oſer comparer le fils de Sophroniſque au fils de Marie ? Quelle diſtance de l'un à l'autre! Socrate mourant ſans douleur, ſans ignominie, ſoutint aiſément juſqu'au bout ſon perſonnage, & ſi cette facile mort n'eût honoré ſa vie, on douteroit ſi Socrate, avec tout ſon eſprit, fut autre choſe qu'un ſophiſte. Il inventa, dit-on, la morale. D'autres avant lui l'avoient miſe en pratique; il ne fit que dire ce qu'ils avoient fait, il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Ariſtide avoit été juſte avant que Socrate eût dit ce que c'étoit que juſtice; Léonidas étoit mort pour ſon pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie; Sparte étoit ſobre avant que Socrate eût loué la ſobriété: avant qu'il eût défini la vertu, la Grece abondoit en homme vertueux. Mais où Jéſus avoit-il pris chez les ſiens cette morale élevée & pure, dont lui ſeul a donné les leçons & l'exemple (*q*)? Du ſein du plus furieux fanatiſme la plus haute ſageſſe ſe fit entendre, & la ſimplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les

(*p*) De Rep. Dial. 1.

(*q*) Voyez dans le diſcours ſur la Montagne, le parallele qu'il fait lui-même de la morale de Moïſe à la ſienne. *Matth. cap.* 5. *vs.* 21. & *ſeq.*

peuples. La mort de Socrate philoſophant tranquillement avec ſes amis, eſt la plus douce qu'on puiſſe deſirer; celle de Jéſus expirant dans les tourmens, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, eſt la plus horrible qu'on puiſſe craindre. Socrate prenant la coupe empoiſonnée, bénit celui qui la lui préſente & qui pleure; Jéſus au milieu d'un ſupplice affreux prie pour ſes bourreaux acharnés. Oui, ſi la vie & la mort de Socrate ſont d'un Sage, la vie & la mort de Jéſus ſont d'un Dieu. Dirons-nous que l'hiſtoire de l'Evangile eſt inventée à plaiſir? Mon ami, ce n'eſt pas ainſi qu'on invente, & les faits de Socrate, dont perſonne ne doute, ſont moins atteſtés que ceux de Jéſus-Chriſt. Au fond, c'eſt reculer la difficulté ſans la détruire; il ſeroit plus inconcevable que pluſieurs hommes d'accord euſſent fabriqué ce livre, qu'il ne l'eſt qu'un ſeul en ait fourni le ſujet. Jamais des Auteurs Juifs n'euſſent trouvé ni ce ton, ni cette morale, & l'Evangile a des caracteres de vérité ſi grands, ſi frappans, ſi parfaitement inimitables, que l'inventeur en ſeroit plus étonnant que le héros. Avec tout cela, ce même Evangile eſt plein de choſes incroyables, de choſes qui répugnent à la raiſon, & qu'il eſt impoſſible à tout homme ſenſé de concevoir ni d'admettre. Que faire au milieu de toutes ces contradictions? Etre toujours modeſte & circonſpect, mon enfant; reſpecter en ſilence ce qu'on ne ſauroit ni rejetter, ni comprendre, & s'humilier devant le grand Etre qui ſeul ſait la vérité.

Voilà le ſcepticiſme involontaire où je ſuis reſté; mais ce ſcepticiſme ne m'eſt nullement pénible, parce qu'il ne s'étend pas aux points eſſenciels à la pratique, & que je ſuis bien décidé ſur les principes de tous mes devoirs. Je ſers Dieu dans la ſimplicité de mon cœur. Je ne cherche à ſavoir que ce qui importe à ma conduite; quant aux dogmes qui n'influent ni ſur les actions, ni ſur la morale, & dont tant de gens ſe tourmentent, je ne m'en mets nullement en peine. Je regarde toutes les religions particulieres comme autant d'inſtitutions ſalutaires qui preſcrivent dans chaque pays une maniere uniforme d'honorer Dieu par un culte public; & qui peuvent toutes avoir leurs raiſons dans le climat, dans le gouvernement, dans le génie du peuple, ou dans quelqu'autre cauſe locale qui rend l'une préférable à l'autre, ſelon les tems & les lieux. Je les crois toutes bonnes quand on y ſert Dieu convenablement: le culte eſſenciel eſt celui du cœur. Dieu n'en rejette point l'hommage, quand il eſt ſincere, ſous quelque forme qu'il lui ſoit offert. Appellé dans celle que je profeſſe au ſervice de l'Egliſe, j'y remplis, avec toute l'exactitude poſſible, les ſoins qui me ſont preſcrits, & ma conſcience me reprocheroit d'y manquer volontairement en quelque point. Après un long interdit, vous ſavez que j'obtins, par le crédit de M. de Mellarede, la permiſſion de reprendre mes fonctions pour m'aider à vivre. Autrefois je diſois la Meſſe avec la légereté qu'on met à la longue aux

choſes les plus graves quand on les fait trop ſouvent. Depuis mes nouveaux principes, je la célebre avec plus de vénération: je me pénetre de la majeſté de l'Etre ſuprême, de ſa préſence, de l'inſuffiſance de l'eſprit humain qui conçoit ſi peu ce qui ſe rapporte à ſon Auteur. En ſongeant que je lui porte les vœux du peuple ſous une forme preſcrite, je ſuis avec ſoin tous les Rites; je récite attentivement: je m'applique à n'omettre jamais ni le moindre mot, ni la moindre cérémonie; quand j'approche du moment de la conſécration, je me recueille pour la faire avec toutes les diſpoſitions qu'exige l'Egliſe & la grandeur du ſacrement; je tâche d'anéantir ma raiſon devant la ſuprême intelligence; je me dis, qui es-tu, pour meſurer la puiſſance infinie? Je prononce avec reſpect les mots ſacramentaux, & je donne à leur effet toute la foi qui dépend de moi. Quoi qu'il en ſoit de ce myſtere inconcevable, je ne crains pas qu'au jour du jugement je ſois puni pour l'avoir jamais profané dans mon cœur.

Honoré du miniſtere ſacré, quoique dans le dernier rang, je ne ferai, ni ne dirai jamais rien qui me rende indigne d'en remplir les ſublimes devoirs. Je prêcherai toujours la vertu aux hommes, je les exhorterai toujours à bien faire; & tant que je pourai, je leur en donnerai l'exemple. Il ne tiendra pas à moi de leur rendre la religion aimable; il ne tiendra pas à moi d'affermir leur foi dans les dogmes vraiment utiles, & que tout hom-

me est obligé de croire : mais à Dieu ne plaise que jamais je leur prêche le dogme cruel de l'intolérance, que jamais je les porte à détester leur prochain, à dire à d'autres hommes, vous serez damnés (*r*). Si j'étois dans un rang plus remarquable, cette réserve pourroit m'attirer des affaires ; mais je suis trop petit pour avoir beaucoup à craindre, & je ne puis guere tomber plus bas que je ne suis. Quoi qu'il arrive, je ne blasphémerai point contre la justice Divine, & ne mentirai point contre le Saint-Esprit.

J'ai long-tems ambitionné l'honneur d'être Curé ; je l'ambitionne encore, mais je ne l'espere plus. Mon bon ami, je ne trouve rien de si beau que d'être Curé. Un bon Curé est un Ministre de bonté, comme un bon Magistrat est un Ministre de justice. Un Curé n'a jamais de mal à faire ; s'il ne peut pas toujours faire le bien par lui-même, il est toujours à sa place quand il le sollicite, & souvent il l'obtient quand il sait se faire respecter. O si jamais dans nos montagnes j'avois quelque pauvre Cure de bonnes gens à desservir, je serois heureux ;

(*r*) Le devoir de suivre & d'aimer la religion de son pays ne s'étend pas jusqu'aux dogmes contraires à la bonne morale, tels que celui de l'intolérance. C'est ce dogme horrible qui arme les hommes les uns contre les autres, & les rend tous ennemis du genre humain. La distinction entre la tolérance civile & la tolérance théologique, est puérile & vaine. Ces deux tolérances sont inséparables, & l'on ne peut admettre l'une sans l'autre. Des Anges mêmes ne vivroient pas en paix avec des hommes qu'ils regarderoient comme les ennemis de Dieu.

car il me ſemble que je ferois le bonheur de mes paroiſſiens! Je ne les rendrois pas riches, mais je partagerois leur pauvreté; j'en ôterois la flétriſſure & le mépris plus inſupportable que l'indigence. Je leur ferois aimer la concorde & l'égalité qui chaſſent ſouvent la miſere & la font toujours ſupporter. Quand ils verroient que je ne ſerois en rien mieux qu'eux, & que pourtant je vivrois content, ils apprendroient à ſe conſoler de leur ſort, & à vivre contens comme moi. Dans mes inſtructions je m'attacherois moins à l'eſprit de l'Egliſe qu'à l'eſprit de l'Evangile, où le dogme eſt ſimple & la morale ſublime, où l'on voit peu de pratiques religieuſes, & beaucoup d'œuvres de charité. Avant de leur enſeigner ce qu'il faut faire, je m'efforcerois toujours de le pratiquer, afin qu'ils viſſent bien que tout ce que je leur dis, je le penſe. Si j'avois des Proteſtans dans mon voiſinage ou dans ma paroiſſe, je ne les diſtinguerois point de mes vrais paroiſſiens en tout ce qui tient à la charité chrétienne; je les porterois tous également à s'entr'aimer, à ſe regarder comme freres, à reſpecter toutes les religions & à vivre en paix chacun dans la ſienne. Je penſe que ſolliciter quelqu'un de quitter celle où il eſt né, c'eſt le ſolliciter de mal faire, & par conſéquent faire mal ſoi-même. En attendant de plus grandes lumieres, gardons l'ordre public; dans tout pays reſpectons les loix, ne troublons point le culte qu'elles preſcrivent, ne portons point les Citoyens à la déſobéiſſance; car nous ne ſavons point

certainement ſi c'eſt un bien pour eux de quitter leurs opinions pour d'autres, & nous ſavons très-certainement que c'eſt un mal de déſobéir aux loix.

Je viens, mon jeune ami, de vous réciter de bouche ma profeſſion de foi telle que Dieu la lit dans mon cœur: vous êtes le premier à qui je l'ai faite; vous êtes le ſeul peut-être à qui je la ferai jamais. Tant qu'il reſte quelque bonne croyance parmi les hommes, il ne faut point troubler les ames paiſibles, ni allarmer la foi des ſimples par des difficultés qu'ils ne peuvent réſoudre & qui les inquietent ſans les éclairer. Mais quand une fois tout eſt ébranlé, on doit conſerver le tronc aux dépens des branches; les conſciences agitées, incertaines, preſque éteintes, & dans l'état où j'ai vu la vôtre, ont beſoin d'être affermies & réveillées, & pour les rétablir ſur la baſe des vérités éternelles, il faut achever d'arracher les piliers flottans, auxquels elles penſent tenir encore.

Vous êtes dans l'âge critique où l'eſprit s'ouvre à la certitude, où le cœur reçoit ſa forme & ſon caractere, & où l'on ſe détermine pour toute la vie, ſoit en bien, ſoit en mal. Plus tard la ſubſtance eſt durcie, & les nouvelles empreintes ne marquent plus. Jeune homme, recevez dans votre ame, encore flexible, le cachet de la vérité. Si j'étois plus ſûr de moi-même, j'aurois pris avec vous un ton dogmatique & déciſif; mais je ſuis homme, ignorant, ſujet à l'erreur, que pouvois-je faire? Je vous ai ouvert mon cœur ſans réſerve; ce

que je tiens pour ſûr, je vous l'ai donné pour tel; je vous ai donné mes doutes pour des doutes, mes opinions pour des opinions; je vous ai dit mes raiſons de douter & de croire. Maintenant c'eſt à vous de juger: vous avez pris du tems; cette précaution eſt ſage, & me fait bien penſer de vous. Commencez par mettre votre conſcience en état de vouloir être éclairée. Soyez ſincere avec vous-même. Appropriez-vous de mes ſentimens ce qui vous aura perſuadé, rejettez le reſte. Vous n'êtes pas encore aſſez dépravé par le vice, pour riſquer de mal choiſir. Je vous propoſerois d'en conférer entre nous; mais ſi-tôt qu'on diſpute, on s'échauffe; la vanité, l'obſtination s'en mêlent, la bonne-foi n'y eſt plus. Mon ami, ne diſputez jamais; car on n'éclaire par la diſpute ni ſoi, ni les autres. Pour moi ce n'eſt qu'après bien des années de méditation que j'ai pris mon parti; je m'y tiens, ma conſcience eſt tranquille, mon cœur eſt content. Si je voulois recommencer un nouvel examen de mes ſentimens, je n'y porterois pas un plus pur amour de la vérité, & mon eſprit déja moins actif feroit moins en état de la connoître. Je reſterai comme je ſuis, de peur qu'inſenſiblement le goût de la contemplation devenant une paſſion oiſeuſe, ne m'attiédît ſur l'exercice de mes devoirs, & de peur de retomber dans mon premier pyrrhoniſme, ſans retrouver la force d'en ſortir. Plus de la moitié de ma vie eſt écoulée; je n'ai plus que le tems qu'il me faut pour en mettre à profit le reſ-

te, & pour effacer mes erreurs par mes vertus. Si je me trompe, c'eſt malgré moi. Celui qui lit au fond de mon cœur ſait bien que je n'aime pas mon aveuglement. Dans l'impuiſſance de m'en tirer par mes propres lumieres, le ſeul moyen qui me reſte pour en ſortir eſt une bonne vie; & ſi des pierres mêmes Dieu peut ſuſciter des enfans à Abraham, tout homme a droit d'eſpérer d'être éclairé lorſqu'il s'en rend digne.

Si mes réflexions vous amenent à penſer comme je penſe, que mes ſentimens ſoient les vôtres, & que nous ayons la même profeſſion de foi, voici le conſeil que je vous donne. N'expoſez plus votre vie aux tentations de la miſere & du déſeſpoir, ne la traînez plus avec ignominie à la merci des étrangers, & ceſſez de manger le vil pain de l'aumône. Retournez dans votre patrie, reprenez la religion de vos peres, ſuivez-la dans la ſincérité de votre cœur, & ne la quittez plus; elle eſt très-ſimple & très-ſainte; je la crois de toutes les religions qui ſont ſur la terre, celle dont la morale eſt la plus pure, & dont la raiſon ſe contente le mieux. Quant aux fraix du voyage, n'en ſoyez point en peine, on y pourvoira. Ne craignez pas, non plus, la mauvaiſe honte d'un retour humiliant; il faut rougir de faire une faute, & non de la réparer. Vous êtes encore dans l'âge où tout ſe pardonne, mais où l'on ne peche plus impunément. Quand vous voudrez écouter votre conſcience, mille vains obſtacles diſparoîtront à ſa voix. Vous ſentirez que,

dans l'incertitude où nous sommes, c'est une inexcusable présomption de professer une autre religion que celle où l'on est né, & une fausseté de ne pas pratiquer sincérement celle qu'on professe. Si l'on s'égare, on s'ôte une grande excuse au tribunal du souverain Juge. Ne pardonnera-t-il pas plutôt l'erreur où l'on fut nourri, que celle qu'on osa choisir soi-même?

Mon fils, tenez votre ame en état de desirer toujours qu'il y ait un Dieu, & vous n'en douterez jamais. Au surplus, quelque parti que vous puissiez prendre, songez que les vrais devoirs de la religion sont indépendans des institutions des hommes; qu'un cœur juste est le vrai temple de la Divinité; qu'en tout pays & dans toute secte, aimer Dieu par-dessus tout & son prochain comme soi-même, est le sommaire de la loi; qu'il n'y a point de religion qui dispense des devoirs de la morale; qu'il n'y a de vraiment essenciels que ceux-là; que le culte intérieur est le premier de ces devoirs, & que sans la foi nulle véritable vertu n'existe.

Fuyez ceux qui, sous prétexte d'expliquer la Nature, sement dans les cœurs des hommes de désolantes doctrines, & dont le scepticisme apparent est cent fois plus affirmatif & plus dogmatique que le ton décidé de leurs adversaires. Sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, vrais, de bonne-foi, ils nous soumettent impérieusement à leurs décisions tranchantes, & prétendent nous donner, pour les vrais principes des choses, les inintelligi-

bles ſyſtêmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reſte, renverſant, détruiſant, foulant aux pieds tout ce que les hommes reſpectent, ils ôtent aux affligés la derniere conſolation de leur miſere, aux puiſſans & aux riches le ſeul frein de leurs paſſions; ils arrachent du fond des cœurs le remords du crime, l'eſpoir de la vertu, & ſe vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, diſent-ils, la vérité n'eſt nuiſible aux hommes: je le crois comme eux, & c'eſt à mon avis une grande preuve que ce qu'ils enſeignent n'eſt pas la vérité (s).

(s) Les deux partis s'attaquent réciproquement par tant de ſophiſmes, que ce ſeroit une entrepriſe immenſe & téméraire de vouloir les relever tous; c'eſt déja beaucoup d'en noter quelques-uns à meſure qu'ils ſe préſentent. Un des plus familiers au parti philoſophiſte eſt d'oppoſer un peuple ſuppoſé de bons Philoſophes à un peuple de mauvais Chrétiens; comme ſi un peuple de vrais Philoſophes étoit plus facile à faire qu'un peuple de vrais Chrétiens? Je ne ſais ſi, parmi les individus, l'un eſt plus facile à trouver que l'autre; mais je ſais bien que, dès qu'il eſt queſtion de peuples, il en faut ſuppoſer qui abuſeront de la philoſophie ſans religion, comme les nôtres abuſent de la religion ſans philoſophie, & cela me paroît changer beaucoup l'état de la queſtion.

Bayle a très-bien prouvé que le Fanatiſme eſt plus pernicieux que l'Athéiſme, & cela eſt inconteſtable; mais ce qu'il n'a eu garde de dire, & qui n'eſt pas moins vrai, c'eſt que le Fanatiſme, quoique ſanguinaire & cruel, eſt pourtant une paſſion grande & forte qui éleve le cœur de l'homme, qui lui fait mépriſer la mort, qui lui donne un reſſort prodigieux, & qu'il ne faut que mieux diriger pour en tirer les plus ſublimes vertus; au lieu que l'irréligion, & en général l'eſprit raiſonneur & philoſophique attache à la vie, efféminé, avilit les ames, concentre toutes les paſſions dans la baſſeſſe de l'intérêt particulier, dans l'abjection du *moi* humain, & ſape ainſi à petit bruit les vrais fondemens de toute ſociété, car ce que les intérêts particuliers ont de commun eſt ſi peu de choſe, qu'il ne balancera jamais ce qu'ils ont d'oppoſé.

Bon jeune homme, soyez sincere & vrai sans orgueil; sachez être ignorant, vous ne tromperez

Si l'Athéisme ne fait pas verser le sang des hommes, c'est moins par amour pour la paix que par indifférence pour le bien; comme que tout aille, peu importe au prétendu sage, pourvu qu'il reste en repos dans son cabinet. Ses principes ne font pas tuer les hommes: mais ils les empêchent de naître, en détruisant les mœurs qui les multiplient, en les détachant de leur espece, en réduisant toutes leurs affections à un secret égoïsme, aussi funeste à la population qu'à la vertu. L'indifférence philosophique ressemble à la tranquillité de l'Etat sous le despotisme: c'est la tranquillité de la mort; elle est plus destructive que la guerre même.

Ainsi le Fanatisme, quoique plus funeste dans ses effets immédiats, que ce qu'on appelle aujourd'hui l'esprit philosophique, l'est beaucoup moins dans ses conséquences. D'ailleurs il est aisé d'étaler les belles maximes dans des livres: mais la question est de savoir si elles tiennent bien à la doctrine, si elles en découlent nécessairement; & c'est ce qui n'a point paru clair jusqu'ici. Reste à savoir encore si la philosophie à son aise & sur le Trône commanderoit bien à la gloriole, à l'intérêt, à l'ambition, aux petites passions de l'homme, & si elle pratiqueroit cette humanité si douce qu'elle nous vante la plume à la main.

Par les principes, la philosophie ne peut faire aucun bien, que la religion ne le fasse encore mieux, & la religion en fait beaucoup, que la philosophie ne sauroit faire.

Par la pratique, c'est autre chose; mais encore faut-il examiner. Nul homme ne suit de tout point sa religion quand il en a une; cela est vrai: la plupart n'en ont guères & ne suivent point du tout celle qu'ils ont; cela est encore vrai: mais enfin quelques-uns en ont une, la suivent du moins en partie, & il est indubitable que des motifs de religion les empêchent souvent de mal faire, & obtiennent d'eux des vertus, des actions louables, qui n'auroient point eu lieu sans ces motifs.

Qu'un Moine nie un dépôt; que s'ensuit-il, si-non qu'un sot le lui avoit confié? Si Pascal en eût nié un, cela prouveroit que Pascal étoit un hypocrite, & rien de plus. Mais un Moine!...... Les gens qui font trafic de la religion sont-ils donc ceux qui en ont? Tous les crimes qui se font dans le Clergé, comme ailleurs, ne prouvent point que la religion soit inutile, mais que très-peu de gens ont de la religion.

ni vous, ni les autres. Si jamais vos talens cultivés vous mettent en état de parler aux hommes,

Nos gouvernemens modernes doivent inconteſtablement au Chriſtianiſme leur plus ſolide autorité, & leurs révolutions moins fréquentes; il les a rendus eux-mêmes moins ſanguinaires; cela ſe prouve par le fait en les comparant aux gouvernemens anciens. La religion mieux connue écartant le fanatiſme a donné plus de douceur aux mœurs chrétiennes. Ce changement n'eſt point l'ouvrage des lettres; car par-tout où elles ont brillé, l'humanité n'en a pas été plus reſpectée; les cruautés des Athéniens, des Egyptiens, des Empereurs de Rome, des Chinois, en ſont foi. Que d'œuvres de miſéricorde ſont l'ouvrage de l'Evangile! Que de reſtitutions, de réparations la confeſſion ne fait-elle point faire chez les Catholiques? Chez nous combien les approches des tems de communion n'operent-elles point de réconciliations & d'aumônes? Combien le jubilé des Hébreux ne rendoit-il pas les uſurpateurs moins avides? Que de miſeres ne prévenoit-il pas? La fraternité légale uniſſoit toute la nation; on ne voyoit pas un mendiant chez eux, on n'en voit point non plus chez les Turcs, où les fondations pieuſes ſont innombrables. Ils ſont par principe de religion hoſpitaliers même envers les ennemis de leur culte.

„ Les Mahométans diſent, ſelon Chardin, qu'après
„ l'examen qui ſuivra la réſurrection univerſelle, tous les
„ corps iront paſſer un pont appellé *Poul-Serrho*, qui eſt
„ jetté ſur le feu éternel, pont qu'on peut appeller, diſent-
„ ils, le troiſieme & dernier examen & le vrai jugement
„ final, parce que c'eſt là où ſe fera la ſéparation des
„ bons d'avec les méchans. . . . . . &c.

„ Les Perſans (pourſuit Chardin) ſont fort infatués de
„ ce pont, & lorſque quelqu'un ſouffre une injure dont,
„ par aucune voie, ni dans aucun tems, il ne peut
„ avoir raiſon, ſa derniere conſolation eſt de dire : *Eh!*
„ *bien par le Dieu vivant, tu me le payeras au double au*
„ *dernier jour; tu ne paſſeras point le Poul-Serrho, que*
„ *tu ne me ſatisfaſſes auparavant : je m'attacherai au bord*
„ *de ta veſte & me jetterai à tes jambes.* J'ai vu beaucoup
„ de gens éminens, & de toutes ſortes de profeſſions,
„ qui, appréhendant qu'on ne criât ainſi *Haro* ſur eux au
„ paſſage de ce pont redoutable, ſollicitoient ceux qui ſe
„ plaignoient d'eux de leur pardonner : cela m'eſt arrivé
„ cent fois à moi-même. Des gens de qualité qui m'a-
„ voient fait faire, par importunité, des démarches autre-

ne leur parlez jamais que felon votre confcience, fans vous embarraffer s'ils applaudiront. L'abus du favoir produit l'incrédulité. Tout favant dédaigne le fentiment vulgaire; chacun en veut avoir un à foi. L'orgueilleufe philofophie mene à l'efprit fort, comme l'aveugle dévotion mene au fanatifme. Evitez ces extrémités; reftez toujours ferme dans la voie de la vérité, ou de ce qui vous paroîtra l'être dans la fimplicité de votre cœur, fans jamais vous en détourner par vanité ni par foibleffe. Ofez confeffer Dieu chez les Philofophes; ofez prêcher l'humanité aux intolérans. Vous ferez feul de votre parti, peut-être; mais vous porterez en vous-même un témoignage qui vous difpenfera de ceux des hommes. Qu'ils vous aiment ou vous haïf-

„ ment que je n'euffe voulu, m'abordoient au bout de „ quelque tems, qu'ils penfoient que le chagrin en étoit „ paffé, & me difoient: *je te prie, hélal becon ant. hifra*, „ c'eft-à-dire, *rends-moi cette affaire licite ou jufte*. „ Quelques-uns même m'ont fait des préfens & rendu des „ fervices, afin que je leur pardonnaffe en déclarant que „ je le faifois de bon cœur; de quoi la caufe n'eft autre „ que cette créance qu'on ne paffera point le pont de „ l'Enfer qu'on n'ait rendu le dernier quatrin à ceux qu'on „ a oppreffés. *T. 7 in-12. p. 50.*

Croirai-je que l'idée de ce pont qui répare tant d'iniquités n'en prévient jamais? Que fi l'on ôtoit aux Perfans cette idée, en leur perfuadant qu'il n'y a ni *Poul-Serrho*, ni rien de femblable, où les opprimés foient vengés de leurs tirans après la mort, n'eft-il pas clair que cela mettroit ceux-ci fort à leur aife, & les délivreroit du foin d'appaifer ces malheureux? Il eft donc faux que cette doctrine ne fût pas nuifible; elle ne feroit donc pas la vérité.

Philofophe, tes loix morales font fort belles, mais montre m'en, de grace, la fanction. Ceffe un moment de battre la campagne, & dis moi nettement ce que tu mets à la place du *Poul-Serrho*.

ſent, qu'ils liſent ou mépriſent vos écrits, il n'importe. Dites ce qui eſt vrai, faites ce qui eſt bien; ce qui importe à l'homme eſt de remplir ſes devoirs ſur la terre, & c'eſt en s'oubliant qu'on travaille pour ſoi. Mon enfant, l'intérêt particulier nous trompe; il n'y a que l'eſpoir du juſte qui ne trompe point.

J'Ai tranſcrit cet écrit, non comme une regle des ſentimens qu'on doit ſuivre en matiere de religion, mais comme un exemple de la maniere dont on peut raiſonner avec ſon éleve, pour ne point s'écarter de la méthode que j'ai tâché d'établir. Tant qu'on ne donne rien à l'autorité des hommes, ni aux préjugés du pays où l'on eſt né; les ſeules lumieres de la raiſon ne peuvent dans l'inſtitution de la Nature nous mener plus loin que la religion naturelle, & c'eſt à quoi je me borne avec mon Emile. S'il en doit avoir une autre, je n'ai plus en cela le droit d'être ſon guide; c'eſt à lui ſeul de la choiſir.

Nous travaillons de concert avec la Nature, & tandis qu'elle forme l'homme phyſique, nous tâchons de former l'homme moral; mais nos progrès ne ſont pas les mêmes. Le corps eſt déja robuſte & fort, que l'ame eſt encore languiſſante & foible; & quoi que l'art humain puiſſe faire, le tempérament precede toujours la raiſon. C'eſt a retenir l'un &

& à exciter l'autre, que nous avons jusqu'ici donné tous nos soins, afin que l'homme fût toujours un, le plus qu'il étoit possible. En développant le naturel, nous avons donné le change à sa sensibilité naissante; nous l'avons réglée en cultivant la raison. Les objets intellectuels modéroient l'impression des objets sensibles. En remontant au principe des choses, nous l'avons soustrait à l'empire des sens; il étoit simple de s'élever de l'étude de la Nature à la recherche de son Auteur.

Quand nous en sommes venus-là, quelles nouvelles prises nous nous sommes données sur notre éleve! que de nouveaux moyens nous avons de parler à son cœur! C'est alors seulement qu'il trouve son véritable intérêt à être bon, à faire le bien loin des regards des hommes & sans y être forcé par les loix, à être juste entre Dieu & lui, à remplir son devoir, même aux dépens de sa vie, & à porter dans son cœur la vertu, non seulement pour l'amour de l'ordre auquel chacun préfere toujours l'amour de soi; mais pour l'amour de l'auteur de son être, amour qui se confond avec ce même amour de soi; pour jouir enfin du bonheur durable que le repos d'une bonne conscience & la contemplation de cet Etre suprême lui promettent dans l'autre vie, après avoir bien usé de celle-ci. Sortez de-là, je ne vois plus qu'injustice, hypocrisie & mensonge parmi les hommes; l'intérêt particulier qui, dans la concurrence, l'emporte nécessairement sur toutes choses, apprend à chacun

d'eux à parer le vice du maſque de la vertu. Que tous les autres hommes faſſent mon bien aux dépens du leur, que tout ſe rapporte à moi ſeul, que tout le genre humain meure, s'il le faut, dans la peine & dans la miſere pour m'épargner un moment de douleur ou de faim; tel eſt le langage intérieur de tout incrédule qui raiſonne. Oui, je le ſoutiendrai toute ma vie, quiconque a dit dans ſon cœur, il n'y a point de Dieu, & parle autrement, n'eſt qu'un menteur, ou un inſenſé.

Lecteur, j'aurai beau faire, je ſens bien que vous & moi ne verrons jamais mon Emile ſous les mêmes traits; vous vous le figurerez toujours ſemblable à vos jeunes gens; toujours étourdi, pétulant, volage, errant de fête en fête, d'amuſement en amuſement, ſans jamais pouvoir ſe fixer à rien. Vous rirez de me voir faire un contemplatif, un Philoſophe, un vrai Théologien d'un jeune homme ardent, vif, emporté, fougueux dans l'âge le plus bouillant de la vie. Vous direz: ce rêveur pourſuit toujours ſa chimere; en nous donnant un éleve de ſa façon, il ne le forme pas ſeulement; il le crée, il le tire de ſon cerveau, & croyant toujours ſuivre la Nature, il s'en écarte à chaque inſtant. Moi, comparant mon éleve aux vôtres, je trouve à peine ce qu'ils peuvent avoir de commun. Nourri ſi différemment, c'eſt preſque un miracle s'il leur reſſemble en quelque choſe. Comme il a paſſé ſon enfance dans toute la liberté qu'ils prennent dans leur jeuneſſe, il commence à prendre dans ſa jeu-

neſſe la regle à laquelle on les a ſoumis enfans; cette regle devient leur fléau, ils la prennent en horreur, ils n'y voient que la longue tyrannie des maîtres, ils croient ne ſortir de l'enfance qu'en ſecouant toute eſpece de joug (*t*); ils ſe dédommagent alors de la longue contrainte où l'on les a tenus, comme un priſonnier délivré des fers, étend, agite & fléchit ſes membres.

Emile, au contraire, s'honore de ſe faire homme & de s'aſſujettir au joug de la raiſon naiſſante; ſon corps déja formé n'a plus beſoin des mêmes mouvemens, & commence à s'arrêter de lui-même, tandis que ſon eſprit à moitié développé cherche à ſon tour à prendre l'eſſor. Ainſi l'âge de raiſon n'eſt pour les uns que l'âge de la licence, pour l'autre il devient l'âge du raiſonnement.

Voulez-vous ſavoir leſquels d'eux ou de lui ſont mieux en cela dans l'ordre de la Nature? conſidérez les différences dans ceux qui en ſont plus ou moins éloignés: obſervez les jeunes gens chez les villageois, & voyez s'ils ſont auſſi pétulans que les vôtres. *Durant l'enfance des Sauvages*, dit le Sr. le Beau, *on les voit toujours actifs, & s'occupant à différens jeux qui leur agitent le corps; mais à peine ont-ils atteint l'âge de l'adoleſcence, qu'ils deviennent tranquilles, rêveurs: ils ne s'appliquent*

(*t*) Il n'y a perſonne qui voie l'enfance avec tant de mépris que ceux qui en ſortent, comme il n'y a pas de pays où les rangs ſoient gardés avec plus d'affectation que ceux où l'inégalité n'eſt pas grande, & où chacun craint toujours d'être confondu avec ſon inférieur.

plus guere qu'à des jeux ſérieux ou de hazard (u). Emile ayant été élevé dans toute la liberté des jeunes payſans & des jeunes ſauvages, doit changer & s'arrêter comme eux en grandiſſant. Toute la différence eſt qu'au lieu d'agir uniquement pour jouer ou pour ſe nourrir, il a dans ſes travaux & dans ſes jeux appris à penſer. Parvenu donc à ce terme par cette route, il ſe trouve tout diſpoſé pour celle où je l'introduis; les ſujets de réflexions que je lui préſente irritent ſa curioſité, parce qu'ils ſont beaux par eux-mêmes, qu'ils ſont tout nouveaux pour lui, & qu'il eſt en état de les comprendre. Au contraire, ennuyés, excédés de vos fades leçons, de vos longues morales, de vos éternels catéchiſmes, comment vos jeunes gens ne ſe refuſeroient-ils pas à l'application d'eſprit qu'on leur a rendu triſte, aux lourds préceptes dont on n'a ceſſé de les accabler, aux méditations ſur l'auteur de leur être, dont on a fait l'ennemi de leurs plaiſirs? Ils n'ont conçu pour tout cela qu'averſion, dégoût; la contrainte les en a rebutés; le moyen déſormais qu'ils s'y livrent quand ils commencent à diſpoſer d'eux? Il leur faut du nouveau pour leur plaire, il ne leur faut plus rien de ce qu'on dit aux enfans. C'eſt la même choſe pour mon éleve; quand il devient homme, je lui parle comme à un homme & ne lui dis que des choſes nouvelles; c'eſt préciſément parce qu'elles ennuient les autres qu'il doit les trouver de ſon goût.

(u) Aventures du Sieur C. le Beau, Avocat en Parlement. T. II. p. 70.

Voilà comment je lui fais doublement gagner du tems, en retardant au profit de la raison le progrès de la Nature; mais ai-je en effet retardé ce progrès? Non; je n'ai fait qu'empêcher l'imagination de l'accélérer; j'ai balancé par des leçons d'une autre espece les leçons précoces que le jeune homme reçoit d'ailleurs. Tandis que le torrent de nos institutions l'entraîne, l'attirer en sens contraire par d'autres institutions, ce n'est pas l'ôter de sa place, c'est l'y maintenir.

Le vrai moment de la Nature arrive enfin; il faut qu'il arrive. Puisqu'il faut que l'homme meure, il faut qu'il se reproduise, afin que l'espece dure & que l'ordre du monde soit conservé. Quand par les signes dont j'ai parlé, vous pressentirez le moment critique, à l'instant quittez avec lui pour jamais votre ancien ton. C'est votre disciple encore, mais ce n'est plus votre éleve. C'est votre ami, c'est un homme; traitez-le désormais comme tel.

Quoi! faut-il abdiquer mon autorité lorsqu'elle m'est le plus nécessaire? Faut-il abandonner l'adulte à lui-même au moment qu'il fait les plus grands écarts? Faut-il renoncer à mes droits quand il lui importe le plus que j'en use? Vos droits! Qui vous dit d'y renoncer? Ce n'est qu'à présent qu'ils commencent pour lui. Jusqu'ici vous n'en obteniez rien que par force ou par ruse; l'autorité, la loi du devoir lui étoient inconnues; il falloit le contraindre ou le tromper pour vous faire obéir. Mais voyez de combien de nouvelles chaînes vous avez

environné ſon cœur. La raiſon, l'amitié, la reconnoiſſance, mille affections lui parlent d'un ton qu'il ne peut méconnoître. Le vice ne l'a point encore rendu ſourd à leur voix. Il n'eſt ſenſible encore qu'aux paſſions de la Nature. La premiere de toutes, qui eſt l'amour de ſoi, le livre à vous; l'habitude vous le livre encore. Si le tranſport d'un moment vous l'arrache, le regret vous le ramene à l'inſtant; le ſentiment qui l'attache à vous, eſt le ſeul permanent; tous les autres paſſent & s'effacent mutuellement. Ne le laiſſez point corrompre, il ſera toujours docile; il ne commence d'être rebelle que quand il eſt déja perverti.

J'avoue bien que, ſi heurtant de front ſes deſirs naiſſans, vous alliez ſottement traiter de crimes les nouveaux beſoins qui ſe ſont ſentir à lui, vous ne ſeriez pas long-tems écouté, mais ſi-tôt que vous quitterez ma méthode, je ne vous réponds plus de rien. Songez toujours que vous êtes le miniſtre de la Nature; vous n'en ſerez jamais l'ennemi.

Mais quel parti prendre? On ne s'attend ici qu'à l'alternative de favoriſer ſes penchans, ou de les combattre; d'être ſon tyran, ou ſon complaiſant: & tous deux ont de ſi dangereuſes conſéquences, qu'il n'y a que trop à balancer ſur le choix.

Le premier moyen qui s'offre pour réſoudre cette difficulté, eſt de le marier bien vîte; c'eſt inconteſtablement l'expédient le plus ſûr & le plus naturel. Je doute pourtant que ce ſoit le meilleur, ni le plus utile; je dirai ci-après mes raiſons: en

attendant, je conviens qu'il faut marier les jeunes gens à l'âge nubile; mais cet âge vient pour eux avant le tems; c'eſt nous qui l'avons rendu précoce; on doit le prolonger juſqu'à la maturité.

S'il ne falloit qu'écouter les penchans & ſuivre les indications, cela ſeroit bientôt fait; mais il y a tant de contradictions entre les droits de la Nature, & nos loix ſociales, que pour les concilier, il faut gauchir & tergiverſer ſans ceſſe: il faut employer beaucoup d'art pour empêcher l'homme ſocial d'être tout-à-fait artificiel.

Sur les raiſons ci-devant expoſées, j'eſtime que par les moyens que j'ai donnés, & d'autres ſemblables, on peut au moins étendre juſqu'à vingt ans l'ignorance des deſirs & la pureté des ſens; cela eſt ſi vrai, que chez les Germains, un jeune homme qui perdoit ſa virginité avant cet âge, en reſtoit diffamé; & les Auteurs attribuent, avec raiſon, à la continence de ces peuples durant leur jeuneſſe, la vigueur de leur conſtitution & la multitude de leurs enfans.

On peut même beaucoup prolonger cette époque, & il y a peu de ſiecles que rien n'étoit plus commun dans la France même. Entre autres exemples connus, le pere de Montagne, homme non moins ſcrupuleux & vrai que fort & bien conſtitué, juroit s'être marié vierge à trente trois ans, après avoir ſervi long-tems dans les guerres d'Italie; & l'on peut voir dans les écrits du fils quelle vigueur & quelle gaité conſervoit le pere à plus de

ſoixante ans. Certainement l'opinion contraire tient plus à nos mœurs & à nos préjugés, qu'à la connoiſſance de l'eſpece en général.

Je puis donc laiſſer à part l'exemple de notre Jeuneſſe, il ne prouve rien pour qui n'a pas été élevé comme elle. Conſidérant que la Nature n'a point là-deſſus de terme fixe qu'on ne puiſſe avancer ou retarder, je crois pouvoir, ſans ſortir de ſa loi, ſuppoſer Emile reſté juſques là par mes ſoins dans ſa primitive innocence, & je vois cette heureuſe époque prête à finir. Entouré de périls toujours croiſſans, il va m'échapper, quoi que je faſſe. A la premiere occaſion, (& cette occaſion ne tardera pas à naître,) il va ſuivre l'aveugle inſtinct des ſens; il y a mille à parier contre un qu'il va ſe perdre. J'ai trop réfléchi ſur les mœurs des hommes, pour ne pas voir l'influence invincible de ce premier moment ſur le reſte de ſa vie. Si je diſſimule & feins de ne rien voir, il ſe prévaut de ma foibleſſe; croyant me tromper, il me mépriſe, & je ſuis le complice de ſa perte. Si j'eſſaie de le ramener, il n'eſt plus tems, il ne m'écoute plus; je lui deviens incommode, odieux, inſupportable; il ne tardera guere à ſe débarraſſer de moi. Je n'ai donc plus qu'un parti raiſonnable à prendre; c'eſt de le rendre comptable de ſes actions à lui-même; de le garantir au moins des ſurpriſes de l'erreur, & de lui montrer à découvert les périls dont il eſt environné. Juſqu'ici je l'arrêtois par ſon ignorance; c'eſt maintenant par ſes lumieres qu'il faut l'arrêter.

Ces

Ces nouvelles inſtructions ſont importantes, & il convient de reprendre les choſes de plus haut. Voici l'inſtant de lui rendre, pour ainſi dire, mes comptes; de lui montrer l'emploi de ſon tems & du mien; de lui déclarer ce qu'il eſt & ce que je ſuis, ce que j'ai fait, ce qu'il a fait, ce que nous devons l'un à l'autre, toutes ſes relations morales, tous les engagemens qu'il a contractés, tous ceux qu'on a contractés avec lui, à quel point il eſt parvenu dans le progrès de ſes facultés, quel chemin lui reſte à faire, les difficultés qu'il y trouvera, les moyens de franchir ces difficultés, en quoi je lui puis aider encore, en quoi lui ſeul peut déſormais s'aider, enfin le point critique où il ſe trouve, les nouveaux périls qui l'environnent, & toutes les ſolides raiſons qui doivent l'engager à veiller attentivement ſur lui-même avant d'écouter ſes deſirs naiſſans.

Songez que pour conduire un adulte, il faut prendre le contre-pied de tout ce que vous avez fait pour conduire un enfant. Ne balancez point à l'inſtruire de ces dangereux myſteres que vous lui avez cachés ſi long-tems avec tant de ſoin. Puiſqu'il faut enfin qu'il les ſache, il importe qu'il ne les apprenne, ni d'un autre, ni de lui même, mais de vous ſeul: puiſque le voilà déſormais forcé de combattre, il faut, de peur de ſurpriſe, qu'il connoiſſe ſon ennemi.

Jamais les jeunes gens qu'on trouve ſavans ſur ces matieres, ſans ſavoir comment ils le ſont devenus, ne le ſont devenus impunément. Cette in-

diſcrette inſtruction ne pouvant avoir un objet honnête, ſouille au moins l'imagination de ceux qui la reçoivent, & les diſpoſe aux vices de ceux qui la donnent. Ce n'eſt pas tout, des domeſtiques s'inſinuent ainſi dans l'eſprit d'un enfant, gagnent ſa confiance, lui font enviſager ſon gouverneur comme un perſonnage triſte & fâcheux, & l'un des ſujets favoris de leurs ſecrets colloques, eſt de médire de lui. Quand l'éleve en eſt-là, le maître peut ſe retirer, il n'a plus rien de bon à faire.

Mais pourquoi l'enfant ſe choiſit-il des confidens particuliers? Toujours par la tyrannie de ceux qui le gouvernent. Pourquoi ſe cacheroit-il d'eux, s'il n'étoit forcé de s'en cacher? Pourquoi s'en plaindroit-il, s'il n'avoit nul ſujet de s'en plaindre? Naturellement ils ſont ſes premiers confidens, on voit à l'empreſſement avec lequel il vient leur dire ce qu'il penſe, qu'il croit ne l'avoir penſé qu'à moitié juſqu'à ce qu'il le leur ait dit. Comptez que ſi l'enfant ne craint de votre part, ni ſermon, ni réprimande, il vous dira toujours tout, & qu'on n'oſera lui rien confier qu'il vous doive taire, quand on ſera bien ſûr qu'il ne vous taira rien.

Ce qui me fait le plus compter ſur ma méthode, c'eſt qu'en ſuivant ſes effets le plus exactement qu'il m'eſt poſſible, je ne vois pas une ſituation dans la vie de mon éleve qui ne me laiſſe de lui quelque image agréable. Au moment même où les fureurs du tempérament l'entraînent, & où, révolté contre la main qui l'arrête, il ſe débat & com-

mence à m'échapper, dans ſes agitations, dans ſes emportemens, je retrouve encore ſa premiere ſimplicité; ſon cœur auſſi pur que ſon corps ne connoît pas plus le déguiſement que le vice; les reproches ni le mépris ne l'ont point rendu lâche; jamais la vile crainte ne lui apprit à ſe déguiſer; il a toute l'indiſcrétion de l'innocence, il eſt naïf ſans ſcrupule, il ne ſait encore à quoi ſert de tromper. Il ne ſe paſſe pas un mouvement dans ſon ame, que ſa bouche ou ſes yeux ne le diſent; & ſouvent les ſentimens qu'il éprouve me ſont connus plutôt qu'à lui.

Tant qu'il continue de m'ouvrir ainſi librement ſon ame, & de me dire avec plaiſir ce qu'il ſent, je n'ai rien à craindre; mais s'il devient plus timide, plus réſervé; que j'apperçoive dans ſes entretiens le premier embarras de la honte: déja l'inſtinct ſe développe, il n'y a plus un moment à perdre; & ſi je ne me hâte de l'inſtruire, il ſera bientôt inſtruit malgré moi.

Plus d'un lecteur, même en adoptant mes idées, penſera qu'il ne s'agit ici que d'une converſation priſe au hazard, & que tout eſt fait. Oh! que ce n'eſt pas ainſi que le cœur humain ſe gouverne! ce qu'on dit ne ſignifie rien, ſi l'on n'a préparé le moment de le dire. Avant de ſemer il faut labourer la terre: la ſemence de la vertu leve difficilement, il faut de longs apprêts pour lui faire prendre racine. Une des choſes qui rendent les prédications le plus inutiles, eſt qu'on les fait indiffé-

remment à tout le monde ſans diſcernement & ſans choix. Comment peut-on penſer que le même ſermon convienne à tant d'auditeurs ſi diverſement diſpoſés, ſi différens d'eſprits, d'humeurs, d'âges, de ſexes, d'états & d'opinions? Il n'y en a peut-être pas deux auxquels ce qu'on dit à tous puiſſe être convenable; & toutes nos affections ont ſi peu de conſtance, qu'il n'y a peut-être pas deux momens dans la vie de chaque d'homme, où le même diſcours fît ſur lui la même impreſſion. Jugez ſi, quand les ſens enflammés alienent l'entendement & tyranniſent la volonté, c'eſt le tems d'écouter les graves leçons de la ſageſſe. Ne parlez donc jamais raiſon aux jeunes gens, même en âge de raiſon, que vous ne les ayiez premiérement mis en état de l'entendre. La plupart des diſcours perdus le ſont bien plus par la faute des maîtres que par celle des diſciples. Le pédant & l'inſtituteur diſent à-peu-près les mêmes choſes; mais le premier les dit à tout propos; le ſecond ne les dit que quand il eſt ſûr de leur effet.

Comme un ſomnambule, errant durant ſon ſommeil, marche en dormant ſur les bords d'un précipice, dans lequel il tomberoit s'il étoit éveillé tout à-coup; ainſi mon Emile, dans le ſommeil de l'ignorance, échappe à des périls qu'il n'apperçoit point: ſi je l'éveille en ſurſaut il eſt perdu. Tâchons premiérement de l'éloigner du précipice, & puis nous l'éveillerons pour le lui montrer de plus loin.

La lecture, la ſolitude, l'oiſiveté, la vie molle & ſédentaire, le commerce des femmes & des jeu-

nes gens; voilà les sentiers dangereux à frayer à son âge, & qui le tiennent sans cesse à côté du péril. C'est par d'autres objets sensibles que je donne le change à ses sens; c'est en traçant un autre cours aux esprits, que je les détourne de celui qu'ils commençoient à prendre; c'est en exerçant son corps à des travaux pénibles, que j'arrête l'activité de l'imagination qui l'entraîne. Quand les bras travaillent beaucoup, l'imagination se repose; quand le corps est bien las, le cœur ne s'échauffe point. La précaution la plus prompte & la plus facile, est de l'arracher au danger local. Je l'emmene d'abord hors des villes, loin des objets capables de le tenter. Mais ce n'est pas assez; dans quel désert, dans quel sauvage asyle échappera-t-il aux images qui le poursuivent? Ce n'est rien d'éloigner les objets dangereux, si je ne trouve l'art de le détacher de tout, si je ne le distrais de lui-même; autant valoit le laisser où il étoit.

Emile sait un métier, mais ce métier n'est pas ici notre ressource; il aime & entend l'agriculture, mais l'agriculture ne nous suffit pas; les occupations qu'il connoît deviennent une routine, en s'y livrant il est comme ne faisant rien; il pense à toute autre chose, la tête & les bras agissent séparément. Il lui faut une occupation nouvelle qui l'intéresse par sa nouveauté, qui le tienne en haleine, qui lui plaise, qui l'applique, qui l'exerce, une occupation dont il se passionne, & à laquelle il soit tout entier. Or la seule qui me paroît

réunir toutes ces conditions est la chasse. Si la chasse est jamais un plaisir innocent, si jamais elle est convenable à l'homme, c'est à présent qu'il y faut avoir recours. Emile a tout ce qu'il faut pour y réussir; il est robuste, adroit, patient, infatigable. Infailliblement il prendra du goût pour cet exercice; il y mettra toute l'ardeur de son âge; il y perdra, du moins pour un tems, les dangereux penchans qui naissent de la mollesse. La chasse endurcit le cœur aussi bien que le corps; elle accoutume au sang, à la cruauté. On a fait Diane ennemie de l'amour, & l'allégorie est très-juste, les langueurs de l'amour ne naissent que dans un doux repos; un violent exercice étouffe les sentimens tendres. Dans les bois, dans les lieux champêtres, l'amant, le chasseur sont si diversement affectés, que sur les mêmes objets ils portent des images toutes différentes. Les ombrages frais, les bocages, les doux asyles du premier, ne sont pour l'autre que des viandis, des forts, des remises: où l'un n'entend que rossignols, que ramages, l'autre se figure les cors, & les cris des chiens; l'un n'imagine que Driades & Nymphes, l'autre que piqueurs, meutes & chevaux. Promenez-vous en campagne avec ces deux sortes d'hommes, à la différence de leur langage, vous connoîtrez bien-tôt que la terre n'a pas pour eux un aspect semblable, & que le tour de leurs idées est aussi divers que le choix de leurs plaisirs.

Je comprends comment ces goûts se réunissent, & comment on trouve enfin du tems pour tout. Mais les passions de la jeunesse ne se partagent pas ainsi: donnez-lui une seule occupation qu'elle aime, & tout le reste sera bien-tôt oublié. La variété des desirs vient de celle des connoissances, & les premiers plaisirs qu'on connoît sont long-tems les seuls qu'on recherche. Je ne veux pas que toute la jeunesse d'Emile se passe à tuer des bêtes, & je ne prétends pas même justifier en tout cette féroce passion; il me suffit qu'elle serve assez à suspendre une passion plus dangereuse pour me faire écouter de sang-froid parlant d'elle, & me donner le tems de la peindre sans l'exciter.

Il est des époques dans la vie humaine, qui sont faites pour n'être jamais oubliées. Telle est, pour Emile, celle de l'instruction dont je parle; elle doit influer sur le reste de ses jours. Tâchons donc de la graver dans sa mémoire, ensorte qu'elle ne s'en efface point. Une des erreurs de notre âge, est d'employer la raison trop nue, comme si les hommes n'étoient qu'esprit. En négligeant la langue des signes qui parlent à l'imagination, l'on a perdu le plus énergique des langages. L'impression de la parole est toujours foible, & l'on parle au cœur par les yeux bien mieux que par les oreilles. En voulant tout donner au raisonnement, nous avons réduit en mots nos préceptes, nous n'avons rien mis dans les actions. La seule raison n'est point active; elle retient quelquefois, rarement el-

le excite, & jamais elle n'a rien fait de grand. Toujours raisonner est la manie des petits esprits. Les ames fortes ont bien un autre langage; c'est par ce langage qu'on persuade & qu'on fait agir.

J'observe que dans les siecles modernes, les hommes n'ont plus de prise les uns sur les autres que par la force & par l'intérêt; au lieu que les anciens agissoient beaucoup plus par la persuasion, par les affections de l'ame, parce qu'ils ne négligeoient pas la langue des signes. Toutes les conventions se passoient avec solemnité pour les rendre plus inviolables: avant que la force fût établie, les Dieux étoient les Magistrats du genre humain; c'est pardevant eux que les particuliers faisoient leurs traités, leurs alliances, prononcoient leurs promesses; la face de la terre étoit le livre où s'en conservoient les archives. Des rochers, des arbres, des monceaux de pierre consacrés par ces actes, & rendus respectables aux hommes barbares, étoient les feuillets de ce livre, ouvert sans cesse à tous les yeux. Le puits du serment, le puits du vivant & voyant, le vieux chêne de Mambré, le monceau du témoin, voilà quels étoient les monumens grossiers, mais augustes, de la sainteté des contrats; nul n'eût osé d'une main sacrilege attenter à ces monumens; & la foi des hommes étoit plus assurée par la garantie de ces témoins muets, qu'elle ne l'est aujourd'hui par toute la vaine rigueur des loix.

Dans le gouvernement, l'auguste appareil de la puissance royale en imposoit aux sujets. Des mar-

ques de dignités, un trône, un ſceptre, une robe de pourpre, une couronne, un bandeau, étoient pour eux des choſes ſacrées. Ces ſignes reſpectés leur rendoient vénérable l'homme qu'ils en voyoient orné; ſans ſoldats, ſans menaces, ſi-tôt qu'il parloit il étoit obéi. Maintenant qu'on affecte d'abolir ces ſignes (*x*), qu'arrive-t-il de ce mépris? Que la majeſté royale s'efface de tous les cœurs, que les Rois ne ſe font plus obéir qu'à force de troupes, & que le reſpect des ſujets n'eſt que dans la crainte du châtiment. Les Rois n'ont plus la peine de porter leur diadême, ni les Grands les marques de leurs dignités; mais il faut avoir cent mille bras toujours prêts pour faire exécuter leurs ordres. Quoique cela leur ſemble plus beau, peut-être, il eſt aiſé de voir qu'à la longue cet échange ne leur tournera pas à profit.

Ce que les anciens ont fait avec l'éloquence eſt prodigieux; mais cette éloquence ne conſiſtoit pas ſeulement en beaux diſcours bien arrangés, & jamais elle n'eut plus d'effet que quand l'orateur par-

(*x*) Le Clergé romain les a très-habilement conſervés, & à ſon exemple quelques Républiques, entre autres, celle de Veniſe. Auſſi le Gouvernement Vénitien, malgré la chute de l'Etat, jouit-il encore ſous l'appareil de ſon antique majeſté, de toute l'affection, de toute l'adoration du peuple; & après le Pape, orné de ſa Tiare, il n'y a peut-être ni Roi, ni Potentat, ni homme au monde auſſi reſpecté que le Doge de Veniſe, ſans pouvoir, ſans autorité, mais rendu ſacré par ſa pompe, & paré ſous ſa corne ducale d'une coëffure de femme. Cette cérémonie du Bucentaure, qui fait tant rire les ſots, feroit verſer à la populace de Veniſe tout ſon ſang pour le maintien de ſon tyrannique Gouvernement.

loit le moins. Ce qu'on difoit le plus vivement ne s'exprimoit pas par des mots, mais par des fignes; on ne le difoit pas, on le montroit. L'objet qu'on expofe aux yeux ébranle l'imagination, excite la curiofité, tient l'efprit dans l'attente de ce qu'on va dire, & fouvent cet objet feul a tout dit. Trafibule & Tarquin coupant des têtes de pavots, Alexandre appliquant fon fceau fur la bouche de fon favori, Diogene marchant devant Zénon, ne parloient-ils pas mieux que s'ils avoient fait de longs difcours? Quel circuit de paroles eût auffi-bien rendu les mêmes idées. Darius engagé dans la Scythie avec fon armée, reçoit de la part du Roi des Scythes un oifeau, une grenouille, une fouris & cinq fleches. L'Ambaffadeur remet fon préfent, & s'en retourne fans rien dire. De nos jours cet homme eût paffé pour fou. Cette terrible harangue fut entendue, & Darius n'eut plus grande hâte que de regagner fon pays comme il put. Subftituez une lettre à ces fignes; plus elle fera menaçante, & moins elle effrayera: ce ne fera qu'une fanfaronnade dont Darius n'eût fait que rire.

Que d'attentions chez les Romains à la langue des fignes! Des vêtemens divers felon les âges, felon les conditions; des toges, des fayes, des prétextes, des bulles, des laticlaves, des chaires, des licteurs, des faifceaux, des haches, des couronnes d'or, d'herbes, de feuilles, des ovations, des triomphes, tout chez eux étoit appareil, repréfentation, cérémonie, & tout faifoit impreffion

ſur les cœurs des citoyens. Il importoit à l'Etat que le peuple s'aſſemblât en tel lieu plutôt qu'en tel autre; qu'il vît ou ne vît pas le Capitole; qu'il fût ou ne fût pas tourné du côté du Sénat; qu'il délibérât tel ou tel jour par préférence. Les accuſés changeoient d'habit, les Candidats en changeoient; les guerriers ne vantoient pas leurs exploits, ils montroient leurs bleſſures. A la mort de Céſar, j'imagine un de nos orateurs voulant émouvoir le peuple, épuiſer tous les lieux communs de l'art, pour faire une pathétique deſcription de ſes plaies, de ſon ſang, de ſon cadavre: Antoine, quoiqu'éloquent, ne dit point tout cela; il fait apporter le corps. Quelle rhétorique!

Mais cette digreſſion m'entraîne inſenſiblement loin de mon ſujet, ainſi que font beaucoup d'autres, & mes écarts ſont trop fréquens pour pouvoir être longs & tolérables: je reviens donc.

Ne raiſonnez jamais ſéchement avec la Jeuneſſe. Revêtez la raiſon d'un corps, ſi vous voulez la lui rendre ſenſible. Faites paſſer par le cœur le langage de l'eſprit, afin qu'il ſe faſſe entendre. Je le répete, les argumens froids peuvent déterminer nos opinions, non nos actions; ils nous font croire & non pas agir; on démontre ce qu'il faut penſer, & non ce qu'il faut faire. Si cela eſt vrai pour tous les hommes, à plus forte raiſon l'eſt-il pour les jeunes gens, encore enveloppés dans leurs ſens, & qui ne penſent qu'autant qu'ils imaginent.

Je me garderai donc bien, même après les préparations dont j'ai parlé, d'aller tout d'un coup dans la chambre d'Emile, lui faire lourdement un long discours sur le sujet dont je veux l'instruire. Je commencerai par émouvoir son imagination; je choisirai le tems, le lieu, les objets les plus favorables à l'impression que je veux faire: j'appellerai, pour ainsi dire, toute la Nature à témoin de nos entretiens; j'attesterai l'Etre éternel, dont elle est l'ouvrage, de la vérité de mes discours; je le prendrai pour juge entre Emile & moi; je marquerai la place où nous sommes, les rochers, les bois, les montagnes qui nous entourent, pour monumens de ses engagemens & des miens; je mettrai dans mes yeux, dans mon accent, dans mon geste, l'enthousiasme & l'ardeur que je lui veux inspirer. Alors je lui parlerai & il m'écoutera, je m'attendrirai & il sera ému. En me pénétrant de la sainteté de mes devoirs, je lui rendrai les siens plus respectables; j'animerai la force du raisonnement d'images & de figures; je ne serai point long & diffus en froides maximes, mais abondant en sentimens qui débordent; ma raison sera grave & sententieuse, mais mon cœur n'aura jamais assez dit. C'est alors qu'en lui montrant tout ce que j'ai fait pour lui, je le lui montrerai comme fait pour moi-même: il verra dans ma tendre affection la raison de tous mes soins. Quelle surprise, quelle agitation je vais lui donner en changeant tout-à-coup de langage! au lieu de lui rétrécir l'ame en lui parlant

toujours de son intérêt, c'eſt du mien ſeul que je lui parlerai déſormais, & je le toucherai davantage; j'enflammerai ſon jeune cœur de tous les ſentimens d'amitié, de généroſité, de reconnoiſſance que j'ai déja fait naître, & qui ſont ſi doux à nourrir. Je le preſſerai contre mon ſein, en verſant ſur lui des larmes d'attendriſſement; je lui dirai: tu es mon bien, mon enfant, mon ouvrage, c'eſt de ton bonheur que j'attends le mien: ſi tu fruſtres mes eſpérances, tu me voles vingt ans de ma vie, & tu fais le malheur de mes vieux jours. C'eſt ainſi qu'on ſe fait écouter d'un jeune homme, & qu'on grave au fond de ſon cœur le ſouvenir de ce qu'on lui dit.

Juſqu'ici j'ai tâché de donner des exemples de la maniere dont un gouverneur doit inſtruire ſon diſciple dans les occaſions difficiles. J'ai tâché d'en faire autant dans celle-ci; mais après bien des eſſais j'y renonce, convaincu que la Langue Françoiſe eſt trop précieuſe pour ſupporter jamais dans un livre la naïveté des premieres inſtructions ſur certains ſujets.

La Langue Françoiſe eſt, dit-on, la plus chaſte des langues; je la crois, moi, la plus obſcene: car il me ſemble que la chaſteté d'une langue ne conſiſte pas à éviter avec ſoin les tours déshonnêtes, mais à ne les pas avoir. En effet, pour les éviter, il faut qu'on y penſe; & il n'y a point de langue où il ſoit plus difficile de parler purement en tout ſens que la Françoiſe. Le Lecteur, toujours plus habile à trouver des ſens obſcenes que

l'Auteur à les écarter, se scandalise & s'effarouche de tout. Comment ce qui passe par des oreilles impures ne contracteroit-il pas leur souillure? Au contraire, un peuple de bonnes mœurs a des termes propres pour toutes choses; & ces termes sont toujours honnêtes, parce qu'ils sont toujours employés honnêtement. Il est impossible d'imaginer un langage plus modeste que celui de la Bible, précisément parce que tout y est dit avec naïveté. Pour rendre immodestes les mêmes choses, il suffit de les traduire en François. Ce que je dois dire à mon Emile n'aura rien que d'honnête & de chaste à son oreille; mais pour le trouver tel à la lecture, il faudroit un cœur aussi pur que le sien.

Je penserois même que des réflexions sur la véritable pureté du discours & sur la fausse délicatesse du vice, pourroient tenir une place utile dans les entretiens de morale où ce sujet nous conduit, car en apprenant le langage de l'honnêteté, il doit apprendre aussi celui de la décence, & il faut bien qu'il sache pourquoi ces deux langages sont si différens. Quoi qu'il en soit, je soutiens qu'au lieu des vains préceptes dont on rebat avant le tems les oreilles de la Jeunesse, & dont elle se moque à l'âge où ils seroient de saison; si l'on attend, si l'on prépare le moment de se faire entendre; qu'alors on lui expose les loix de la Nature dans toute leur vérité; qu'on lui montre la sanction de ces mêmes loix dans les maux physiques & moraux qu'attire leur infraction sur les coupables;

qu'en lui parlant de cet inconcevable myſtere de la génération, l'on joigne à l'idée de l'attrait que l'Auteur de la Nature donne à cet acte, celle de l'attachement excluſif qui le rend délicieux, celle des devoirs de fidélité, de pudeur qui l'environnent, & qui redoublent ſon charme en rempliſſant ſon objet; qu'en lui peignant le mariage, non-ſeulement comme la plus douce des ſociétés, mais comme le plus inviolable & le plus ſaint de tous les contrats, on lui diſe avec force toutes les raiſons qui rendent un nœud ſi ſacré reſpectable à tous les hommes, & qui couvrent de haine & de malédictions quiconque oſe en ſouiller la pureté; qu'on lui faſſe un tableau frappant & vrai des horreurs de la débauche, de ſon ſtupide abrutiſſement, de la pente inſenſible par laquelle un premier déſordre conduit à tous, & traîne enfin celui qui s'y livre à ſa perte; ſi, dis-je, on lui montre avec évidence comment, au goût de la chaſteté, tiennent la ſanté, la force, le courage, les vertus, l'amour même, & tous les vrais biens de l'homme; je ſoutiens qu'alors on lui rendra cette même chaſteté deſirable & chere, & qu'on trouvera ſon eſprit docile aux moyens qu'on lui donnera pour la conſerver; car tant qu'on la conſerve, on la reſpecte; on ne la mépriſe qu'après l'avoir perdue.

Il n'eſt point vrai que le penchant au mal ſoit indomptable, & qu'on ne ſoit pas maître de le vaincre avant d'avoir pris l'habitude d'y ſuccomber. Aurelius Victor dit que pluſieurs hommes tranſpor-

tés d'amour, acheterent volontairement de leur vie une nuit de Cléopatre, & ce facrifice n'eft pas impoffible à l'yvreffe de la paffion. Mais fuppofons que l'homme le plus furieux, & qui commande le moins à fes fens, vît l'appareil du fupplice, fûr d'y périr dans les tourmens un quart heure après; non feulement cet homme, dès cet inftant, deviendroit fupérieur aux tentations, il lui en coûteroit même peu de leur réfifter; bien tôt l'image affreufe dont elles feroient accompagnées le diftrairoit d'elles; & toujours rebutées, elles fe lafferoient de revenir. C'eft la feule tiédeur de notre volonté qui fait toute notre foibleffe, & l'on eft toujours fort pour faire ce qu'on veut fortement: *Volenti nihil difficile*. Oh! fi nous déteftions le vice autant que nous aimons la vie, nous nous abftiendrions auffi aifément d'un crime agréable que d'un poifon mortel dans un mets delicieux?

Comment ne voit-on pas que fi toutes les leçons qu'on donne fur ce point à un jeune homme font fans fuccès, c'eft qu'elles font fans raifon pour fon âge, & qu'il importe à tout âge de revêtir la raifon de formes qui la faffent aimer. Parlez-lui gravement quand il le faut; mais que ce que vous lui dites ait toujours un attrait qui le force à vous écouter. Ne combattez pas fes defirs avec féchereffe, n'étouffez pas fon imagination, guidez-la de peur qu'elle n'engendre des monftres. Parlez-lui de l'amour, des femmes, des plaifirs; faites qu'il trouve dans vos converfations un charme qui flatte fon

son jeune cœur; n'épargnez rien pour devenir son confident, ce n'est qu'à ce titre que vous serez vraiment son maître: alors ne craignez plus que vos entretiens l'ennuient; il vous fera parler plus que vous ne voudrez.

Je ne doute pas un instant que, si sur ces maximes j'ai su prendre toutes les précautions nécessaires, & tenir à mon Emile les discours convenables à la conjoncture où le progrès des ans l'a fait arriver, il ne vienne de lui même au point où je veux le conduire, qu'il ne se mette avec empressement sous ma sauve-garde, & qu'il ne me dise avec toute la chaleur de son âge, frappé des dangers dont il se voit environné; O mon ami, mon protecteur, mon maître! reprenez l'autorité que vous voulez déposer au moment qu'il m'importe le plus qu'elle vous reste; vous ne l'aviez jusqu'ici que par ma foiblesse, vous l'aurez maintenant par ma volonté, & elle m'en sera plus sacrée. Défendez moi de tous les ennemis qui m'assiegent, & sur-tout de ceux que je porte avec moi, & qui me trahissent; veillez sur votre ouvrage, afin qu'il demeure digne de vous. Je veux obéir à vos loix, je le veux toujours, c'est ma volonté constante; si jamais je vous désobéis, ce sera malgré moi; rendez-moi libre en me protégeant contre mes passions qui me font violence; empêchez-moi d'être leur esclave, & forcez moi d'être mon propre maître en n'obéissant point à mes sens, mais à ma raison.

Quand vous aurez amené votre éleve à ce point, (& s'il n'y vient pas, ce sera votre faute;) gardez-vous de le prendre trop vite au mot, de peur que si jamais votre empire lui paroît trop rude, il ne se croie en droit de s'y soustraire en vous accusant de l'avoir surpris. C'est en ce moment que la réserve & la gravité sont à leur place; & ce ton lui en imposera d'autant plus, que ce sera la premiere fois qu'il vous l'aura vu prendre.

Vous lui direz donc: jeune homme, vous prenez légérement des engagemens pénibles: il faudroit les connoître pour être en droit de les former; vous ne savez pas avec quelle fureur les sens entraînent vos pareils dans le gouffre des vices sous l'attrait du plaisir. Vous n'avez point une ame abjecte, je le sais bien; vous ne violerez jamais votre foi, mais combien de fois, peut-être, vous vous repentirez de l'avoir donnée! Combien de fois vous maudirez celui qui vous aime, quand, pour vous dérober aux maux qui vous menacent, il se verra forcé de vous déchirer le cœur! Tel qu'Ulisse, ému du chant des Sirenes, crioit à ses conducteurs de le déchaîner; séduit par l'attrait des plaisirs vous voudrez briser les liens qui vous gênent; vous m'importunerez de vos plaintes; vous me reprocherez ma tyrannie quand je serai le plus tendrement occupé de vous; en ne songeant qu'à vous rendre heureux je m'attirerai votre haine. O mon Emile! je ne supporterai jamais la douleur de t'être odieux; ton bonheur même est trop cher à ce prix. Bon jeune

homme, ne voyez-vous pas qu'en vous obligeant à m'obéir, vous m'obligez à vous conduire, à m'oublier pour me dévouer à vous, à n'écouter ni vos plaintes, ni vos murmures, à combattre inceſſamment vos deſirs & les miens? Vous m'impoſez un joug plus dur que le vôtre. Avant de nous en charger tous deux, conſultons nos forces; prenez du tems, donnez m'en pour y penſer, & ſachez que le plus lent à promettre eſt toujours le plus fidele à tenir.

Sachez auſſi vous-même que plus vous vous rendez difficile ſur l'engagement, & plus vous en facilitez l'exécution. Il importe que le jeune homme ſente qu'il promet beaucoup, & que vous promettez encore plus. Quand le moment ſera venu, & qu'il aura, pour ainſi dire, ſigné le contrat, changez alors de langage, mettez autant de douceur dans votre empire que vous avez annoncé de ſévérité. Vous lui direz: mon jeune ami, l'expérience vous manque, mais j'ai fait en ſorte que la raiſon ne vous manquât pas. Vous êtes en état de voir par-tout les motifs de ma conduite; il ne faut pour cela qu'attendre que vous ſoyez de ſang-froid. Commencez toujours par obéir, & puis demandez-moi compte de mes ordres, je ſerai prêt à vous en rendre raiſon ſi-tôt que vous ſerez en état de m'entendre; & je ne craindrai jamais de vous prendre pour juge entre vous & moi. Vous promettez d'être docile, & moi je promets de n'uſer de cette docilité que pour vous rendre le plus heureux des hommes.

J'ai pour garant de ma promeſſe le ſort dont vous avez joui juſqu'ici. Trouvez quelqu'un de votre âge qui ait paſſé une vie auſſi douce que la vôtre, & je ne vous promets plus rien.

Après l'établiſſement de mon autorité, mon premier ſoin ſera d'écarter la néceſſité d'en faire uſage. Je n'épargnerai rien pour m'établir de plus en plus dans ſa confiance, pour me rendre de plus en plus le confident de ſon cœur & l'arbitre de ſes plaiſirs. Loin de combattre les penchans de ſon âge, je les conſulterai pour en être le maître; j'entrerai dans ſes vues pour les diriger; je ne lui chercherai point, aux dépens du préſent, un bonheur éloigné. Je ne veux point qu'il ſoit heureux une fois, mais toujours, s'il eſt poſſible.

Ceux qui veulent conduire ſagement la Jeuneſſe pour la garantir des pieges des ſens, lui font horreur de l'amour, & lui feroient volontiers un crime d'y ſonger à ſon âge, comme ſi l'amour étoit fait pour les vieillards. Toutes ces leçons trompeuſes que le cœur dément ne perſuadent point. Le jeune homme conduit par un inſtinct plus ſûr, rit en ſecret des triſtes maximes auxquelles il feint d'acquieſcer, & n'attend que le moment de les rendre vaines. Tout cela eſt contre la Nature. En ſuivant une route oppoſée, j'arriverai plus ſûrement au même but. Je ne craindrai point de flatter en lui le doux ſentiment dont il eſt avide; je le lui peindrai comme le ſuprême bonheur de la vie, parce qu'il l'eſt en effet; en le lui peignant je veux

qu'il s'y livre. En lui faiſant ſentir quel charme ajoute à l'attrait des ſens l'union des cœurs, je le dégoûterai du libertinage, & je le rendrai ſage en le rendant amoureux.

Qu'il faut être borné pour ne voir dans les deſirs naiſſans d'un jeune homme qu'un obſtacle aux leçons de la raiſon! Moi, j'y vois le vrai moyen de le rendre docile à ces mêmes leçons. On n'a de priſe ſur les paſſions, que par les paſſions; c'eſt par leur empire qu'il faut combattre leur tyrannie, & c'eſt toujours de la Nature elle-même qu'il faut tirer les inſtrumens propres à la régler.

Emile n'eſt pas fait pour reſter toujours ſolitaire; membre de la ſociété, il en doit remplir les devoirs. Fait pour vivre avec les hommes, il doit les connoître. Il connoît l'homme en général; il lui reſte à connoître les individus. Il ſait ce qu'on fait dans le monde; il lui reſte à voir comment on y vit. Il eſt tems de lui montrer l'extérieur de cette grande ſcene dont il connoît déja tous les jeux cachés. Il n'y portera plus l'admiration ſtupide d'un jeune étourdi, mais le diſcernement d'un eſprit droit & juſte. Ses paſſions pourront l'abuſer, ſans doute; quand eſt-ce qu'elles n'abuſent pas ceux qui s'y livrent? Mais au moins il ne ſera point trompé par celles des autres. S'il les voit, il les verra de l'œil du ſage, ſans être entraîné par leurs exemples, ni ſéduit par leurs préjugés.

Comme il y a un âge propre à l'étude des ſciences, il y en a un pour bien ſaiſir l'uſage du monde.

Quiconque apprend cet uſage trop jeune, le ſuit toute ſa vie, ſans choix, ſans réflexion, &, quoiqu'avec ſuffiſance, ſans jamais bien ſavoir ce qu'il fait. Mais celui qui l'apprend, & qui en voit les raiſons, le ſuit avec plus de diſcernement, & par conſéquent avec plus de juſteſſe & de grace. Donnez-moi un enfant de douze ans qui ne ſache rien du tout, à quinze ans je dois vous le rendre auſſi ſavant que celui que vous avez inſtruit dès le premier âge, avec la différence que le ſavoir du vôtre ne ſera que dans ſa mémoire, & que celui du mien ſera dans ſon jugement. De même, introduiſez un jeune homme de vingt ans dans le monde; bien conduit, il ſera dans un an plus aimable & plus judicieuſement poli, que celui qu'on y aura nourri dès ſon enfance; car le premier étant capable de ſentir les raiſons de tous les procédés relatifs à l'âge, à l'état, au ſexe qui conſtituent cet uſage, les peut réduire en principes, & les étendre aux cas non prévus, au lieu que l'autre n'ayant que ſa routine pour toute regle, eſt embarraſſé ſitôt qu'on l'en ſort.

Les jeunes Demoiſelles Françoiſes ſont toutes élevées dans des Couvens juſqu'à ce qu'on les marie. S'apperçoit-on qu'elles aient peine alors à prendre ces manieres qui leur ſont ſi nouvelles, & accuſera-t-on les femmes de Paris d'avoir l'air gauche & embarraſſé, d'ignorer l'uſage du monde, pour n'y avoir pas été miſes dès leur enfance? Ce préjugé vient des gens du monde eux-mêmes, qui,

ne connoiſſant rien de plus important que cette petite ſcience, s'imaginent fauſſement qu'on ne peut s'y prendre de trop bonne heure pour l'acquérir.

Il eſt vrai qu'il ne faut pas non plus trop attendre. Quiconque a paſſé toute ſa jeuneſſe loin du grand monde, y porte le reſte de ſa vie un air embarraſſé, contraint, un propos toujours hors de propos, des manieres lourdes & mal-adroites, dont l'habitude d'y vivre ne le défait plus, & qui n'acquierent qu'un nouveau ridicule, par l'effort de s'en délivrer. Chaque ſorte d'inſtruction a ſon tems propre qu'il faut connoître, & ſes dangers qu'il faut éviter. C'eſt ſur-tout pour celle-ci qu'ils ſe réuniſſent, mais je n'y expoſe pas non plus mon éleve ſans précautions pour l'en garantir.

Quand ma méthode remplit d'un même objet toutes les vues, & qu'en parant un inconvénient elle en prévient un autre, je juge alors qu'elle eſt bonne, & que je ſuis dans le vrai. C'eſt ce que je crois voir dans l'expédient qu'elle me ſuggere ici. Si je veux être auſtere & ſec avec mon diſciple, je perdrai ſa confiance, & bien-tôt il ſe cachera de moi. Si je veux être complaiſant, facile, ou fermer les yeux, de quoi lui ſert d'être ſous ma garde? Je ne fais qu'autoriſer ſon déſordre, & ſoulager ſa conſcience aux dépens de la mienne. Si je l'introduis dans le monde avec le ſeul projet de l'inſtruire; il s'inſtruira plus que je ne veux. Si je l'en tiens éloigné juſqu'à la fin, qu'aura-t il appris de moi? Tout, peut-être, hors l'art le plus

néceſſaire à l'homme & au citoyen, qui eſt de ſavoir vivre avec ſes ſemblables. Si je donne à ſes ſoins une utilité trop éloignée, elle ſera pour lui comme nulle, il ne fait cas que du préſent; ſi je me contente de lui fournir des amuſemens, quel bien lui fais-je? Il s'amolit & ne s'inſtruit point.

Rien de tout cela. Mon expédient ſeul pourvoit à tout. Ton cœur, dis-je au jeune homme, a beſoin d'une compagne : allons chercher celle qui te convient; nous ne la trouverons pas aiſément, peut-être; le vrai mérite eſt toujours rare; mais ne nous preſſons, ni ne nous rebutons point. Sans doute il en eſt une, & nous la trouverons à la fin, ou du moins celle qui en approche le plus. Avec un projet ſi flatteur pour lui je l'introduis dans le monde; qu'ai-je beſoin d'en dire davantage? Ne voyez-vous pas que j'ai tout fait?

En lui peignant la maîtreſſe que je lui deſtine imaginez ſi je ſaurai m'en faire écouter; ſi je ſaurai lui rendre agréables & cheres les qualités qu'il doit aimer; ſi je ſaurai diſpoſer tous ſes ſentimens à ce qu'il doit rechercher ou fuir? Il faut que je ſois le plus mal-adroit des hommes, ſi je ne le rends d'avance paſſionné ſans ſavoir de qui. Il n'importe que l'objet que je lui peindrai ſoit imaginaire, il ſuffit qu'il le dégoûte de ceux qui pourroient le tenter; il ſuſit qu'il trouve par-tout des comparaiſons qui lui faſſent préférer ſa chimere aux objets réels qui le frapperont, & qu'eſt-ce que le véritable amour lui-même, ſi ce n'eſt chimere,

men-

menſonge, illuſion? On aime bien plus l'image qu'on ſe fait, que l'objet auquel on l'applique. Si l'on voyoit ce qu'on aime exactement tel qu'il eſt, il n'y auroit plus d'amour ſur la terre. Quand on ceſſe d'aimer, la perſonne qu'on aimoit reſte la même qu'auparavant, mais on ne la voit plus la même. Le voile du preſtige tombe & l'amour s'évanouit. Or, en fourniſſant l'objet imaginaire, je ſuis le maître des comparaiſons, & j'empêche aiſément l'illuſion des objets réels.

Je ne veux pas pour cela qu'on trompe un jeune homme en lui peignant un modele de perfection qui ne puiſſe exiſter; mais je choiſirai tellement les défauts de ſa maîtreſſe, qu'ils lui conviennent, qu'ils lui plaiſent, & qu'ils ſervent à corriger les ſiens. Je ne veux pas non plus qu'on lui mente, en affirmant fauſſement que l'objet qu'on lui peint exiſte; mais s'il ſe complait à l'image, il lui ſouhaitera bientôt un original. Du ſouhait à la ſuppoſition, le trajet eſt facile; c'eſt l'affaire de quelques deſcriptions adroites, qui, ſous des traits plus ſenſibles, donneront à cet objet imaginaire un plus grand air de vérité. Je voudrois aller juſqu'à la nommer: je dirois en riant, appellons *Sophie* votre future maîtreſſe: *Sophie* eſt un nom de bon augure; ſi celle que vous choiſirez ne le porte pas, elle ſera digne au moins de le porter; nous pouvons lui en faire honneur d'avance. Après tous ces détails, ſi, ſans affirmer, ſans nier, on s'échappe par des défaites, ſes ſoupçons ſe changeront en

certitude ; il croira qu'on lui fait myſtere de l'épouſe qu'on lui deſtine, & qu'il la verra quand il ſera tems. S'il en eſt une fois là, & qu'on ait bien choiſi les traits qu'il faut lui montrer, tout le reſte eſt facile ; on peut l'expoſer dans le monde preſque ſans riſque ; défendez-le ſeulement de ſes ſens, ſon cœur eſt en ſûreté.

Mais, ſoit qu'il perſonnifie ou non le modele que j'aurai ſu lui rendre aimable ; ce modele, s'il eſt bien fait, ne l'attachera pas moins à tout ce qui lui reſſemble, & ne lui donnera pas moins d'éloignement pour tout ce qui ne lui reſſemble pas, que s'il avoit un objet réel. Quel avantage pour préſerver ſon cœur des dangers auxquels ſa perſonne doit être expoſée, pour réprimer ſes ſens par ſon imagination, pour l'arracher ſur-tout à ces donneuſes d'éducation, qui la font payer ſi cher & ne forment un jeune homme à la politeſſe qu'en lui ôtant toute honnêteté ! Sophie eſt ſi modeſte ! De quel œil verra-t-il leurs avances ? Sophie a tant de ſimplicité ! Comment aimera-t-il leurs airs ? Il y a trop loin de ſes idées à ſes obſervations, pour que celles-ci lui ſoient jamais dangereuſes.

Tous ceux qui parlent du gouvernement des enfans, ſuivent les mêmes préjugés & les mêmes maximes, parce qu'ils obſervent mal & réfléchiſſent plus mal encore. Ce n'eſt ni par le tempérament ni par les ſens que commence l'égarement de la Jeuneſſe, c'eſt par l'opinion. S'il étoit ici queſtion des garçons qu'on éleve dans les Colleges, & des

filles qu'on éleve dans les Couvens, je ferois voir que cela est vrai, même à leur égard; car les premieres leçons que prennent les uns & les autres, les seules qui fructifient, sont celles du vice, & ce n'est pas la Nature qui les corrompt, c'est l'exemple; mais abandonnons les pensionnaires des Colleges & des Couvens à leurs mauvaises mœurs, elles seront toujours sans remede. Je ne parle que de l'éducation domestique. Prenez un jeune homme élevé sagement dans la maison de son pere en province, & l'examinez au moment qu'il arrive à Paris, ou qu'il entre dans le monde; vous le trouverez pensant bien sur les choses honnêtes, & ayant la volonté même aussi saine que la raison. Vous lui trouverez du mépris pour le vice, & de l'horreur pour la débauche. Au nom seul d'une prostituée, vous verrez dans ses yeux le scandale de l'innocence. Je soutiens qu'il n'y en a pas un qui pût se résoudre à entrer seul dans les tristes demeures de ces malheureuses, quand même il en sauroit l'usage, & qu'il en sentiroit le besoin.

A six mois de-là, considérez de nouveau le même jeune homme; vous ne le reconnoîtrez plus. Des propos libres, des maximes du haut ton, des airs dégagés le feroient prendre pour un autre homme, si ses plaisanteries sur sa premiere simplicité, sa honte, quand on la lui rappelle, ne montroient qu'il est le même & qu'il en rougit. O combien il s'est formé dans peu de tems! D'où vient un changement si grand & si brusque? Du progrès du

tempérament? Son tempérament n'eût-il pas fait le même progrès dans la maison paternelle, & sûrement il n'y eût pris ni ce ton, ni ces maximes? Des premiers plaisirs des sens? Tout au contraire. Quand on commence à s'y livrer, on est craintif, inquiet, on fuit le grand jour & le bruit. Les premieres voluptés sont toujours mystérieuses; la pudeur les assaisonne & les cache: la premiere maîtresse ne rend pas effronté, mais timide. Tout absorbé dans un état si nouveau pour lui, le jeune homme se recueille pour le goûter, & tremble toujours de le perdre. S'il est bruyant, il n'est ni voluptueux ni tendre; tant qu'il se vante, il n'a pas joui.

D'autres manieres de penser ont produit seules ces différences. Son cœur est encore le même; mais ses opinions ont changé. Ses sentimens, plus lents à s'altérer, s'altéreront enfin par elles, & c'est alors seulement qu'il sera véritablement corrompu. A peine est-il entré dans le monde qu'il y prend une seconde éducation toute opposée à la premiere, par laquelle il apprend à mépriser ce qu'il estimoit, & à estimer ce qu'il méprisoit: on lui fait regarder les leçons de ses parens & de ses maîtres, comme un jargon pédantesque, & les devoirs qu'ils lui ont prêchés, comme une morale puérile qu'on doit dédaigner étant grand. Il se croit obligé par honneur à changer de conduite; il devient entreprenant sans desirs & fat par mauvaise honte. Il raille les bonnes mœurs avant d'avoir pris du goût pour les mauvaises, & se pique de débau-

che sans savoir être débauché. Je n'oublierai jamais l'aveu d'un jeune Officier aux Gardes-Suisses qui s'ennuyoit beaucoup des plaisirs bruyans de ses camarades, & n'osoit s'y refuser de peur d'être moqué d'eux. „ Je m'exerce à cela, disoit-il, comme à prendre du tabac malgré ma répugnance; „ le goût viendra par l'habitude; il ne faut pas „ toujours être enfant.

Ainsi donc c'est bien moins de la sensualité, que de la vanité qu'il faut préserver un jeune homme entrant dans le monde; il cede plus aux penchans d'autrui qu'aux siens, & l'amour-propre fait plus de libertins que l'Amour.

Cela posé, je demande s'il en est un sur la terre entiere mieux armé que le mien contre tout ce qui peut attaquer ses mœurs, ses sentimens, ses principes? s'il en est un plus en état de résister au torrent? Car, contre quelle séduction n'est-il pas en défense? Si ses desirs l'entraînent vers le sexe, il n'y trouve point ce qu'il cherche, & son cœur préoccupé le retient. Si ses sens l'agitent & le pressent, où trouvera-t-il à les contenter? L'horreur de l'adultere & de la débauche l'éloigne également des filles publiques & des femmes mariées, & c'est toujours par l'un de ces deux états que commencent les désordres de la Jeunesse. Une fille à marier peut être coquette: mais elle ne sera pas effrontée, elle n'ira pas se jetter à la tête d'un jeune homme qui peut l'épouser s'il la croit sage; d'ailleurs, elle aura quelqu'un pour la surveiller.

Emile de ſon côté ne ſera pas tout-à-fait livré à lui-même; toux deux auront, au moins, pour gardes, la crainte & la honte, inſéparables des premiers deſirs; ils ne paſſeront point tout d'un coup aux dernieres familiarités, & n'auront pas le tems d'y venir par degrés ſans obſtacles. Pour s'y prendre autrement, il faut qu'il ait déja pris leçon de ſes camarades, qu'il ait appris d'eux à ſe moquer de ſa retenue, à devenir inſolent à leur imitation. Mais quel homme au monde eſt moins imitateur qu'Emile? Quél homme ſe mene moins par le ton plaiſant, que celui qui n'a point de préjugés & ne ſait rien donner à ceux des autres? J'ai travaillé vingt ans à l'armer contre les moqueurs, il leur faudra plus d'un jour pour en faire leur dupe; car le ridicule n'eſt à ſes yeux que la raiſon des ſots, & rien ne rend plus inſenſible à la raillerie, que d'être au-deſſus de l'opinion. Au lieu de plaiſanteries, il lui faut des raiſons, & tant qu'il en ſera là, je n'ai pas peur que de jeunes foux me l'enlevent; j'ai pour moi la conſcience & la vérité. S'il faut que le préjugé s'y mêle, un attachement de vingt ans eſt auſſi quelque choſe: on ne lui fera jamais croire que je l'aie ennuyé de vaines leçons; &, dans un cœur droit & ſenſible, la voix d'un ami fidele & vrai ſaura bien effacer les cris de vingt ſéducteurs. Comme il n'eſt alors queſtion que de lui montrer qu'ils le trompent, & qu'en feignant de le traiter en homme, ils le traitent réellement en enfant, j'affecterai d'être

toujours ſimple mais grave & clair dans mes raiſonmens, afin qu'il ſente que c'eſt moi qui le traite en homme. Je lui dirai : „ vous voyez que votre ſeul
„ intérêt, qui eſt le mien, dicte mes diſcours, je
„ n'en peux avoir aucun autre ; mais pourquoi ces
„ jeunes gens veulent-ils vous perſuader ? C'eſt
„ qu'ils veulent vous ſéduire : ils ne vous aiment
„ point, ils ne prennent aucun intérêt à vous ; ils
„ ont pour tout motif, un dépit ſecret de voir
„ que vous valez mieux qu'eux ; ils veulent vous
„ rabaiſſer à leur petite meſure, & ne vous re-
„ prochent de vous laiſſer gouverner, qu'afin de
„ vous gouverner eux-mêmes. Pouvez-vous croi-
„ re qu'il y eût à gagner pour vous dans ce chan-
„ gement ? leur ſageſſe eſt-elle donc ſi ſupérieure,
„ & leur attachement d'un jour eſt-il plus fort que
„ le mien ? pour donner quelque poids à leur rail-
„ lerie, il faudroit en pouvoir donner à leur auto-
„ rité, & quelle expérience ont-ils pour élever
„ leurs maximes au-deſſus des nôtres ? ils n'ont fait
„ qu'imiter d'autres étourdis, comme ils veulent
„ être imités à leur tour. Pour ſe mettre au-
„ deſſus des prétendus préjugés de leurs peres,
„ ils s'aſſerviſſent à ceux de leurs camarades ; je
„ ne vois point ce qu'ils gagnent à cela, mais
„ je vois qu'ils y perdent ſûrement deux grands
„ avantages ; celui de l'affection paternelle, dont
„ les conſeils ſont tendres & ſinceres, & celui
„ de l'expérience qui fait juger de ce qu'on con-
„ noît ; car les peres ont été enfans, & les en-
„ fans n'ont pas été peres.

„ Mais les croyez-vous ſinceres au moins dans
„ leurs folles maximes ? Pas même cela, cher Emi-
„ le; ils ſe trompent pour vous tromper, ils ne
„ ſont point d'accord avec eux-mêmes. Leur
„ cœur les dément ſans ceſſe, & ſouvent leur
„ bouche les contredit. Tel d'entr'eux tourne en
„ dériſion tout ce qui eſt honnête, qui ſeroit au
„ déſeſpoir que ſa femme penſât comme lui. Tel
„ autre pouſſera cette indifférence de mœurs, juſ-
„ qu'à celles de la femme qu'il n'a point encore,
„ ou pour comble d'infamie, à celles de la fem-
„ me qu'il a déjà; mais allez plus loin, parlez-
„ lui de ſa mere, & voyez s'il paſſera volontiers
„ pour être un enfant d'adultere & le fils d'une
„ femme de mauvaiſe vie, pour prendre à faux
„ le nom d'une famille, pour en voler le patri-
„ moine à l'héritier naturel; enfin s'il ſe laiſſera
„ patiemment traiter de bâtard! Qui d'entr'eux
„ voudra qu'on rende à ſa fille le déshonneur dont
„ il couvre celle d'autrui? il n'y en a pas un qui
„ n'attentât même à votre vie, ſi vous adoptiez
„ avec lui, dans la pratique, tous les principes
„ qu'il s'efforce de vous donner. C'eſt ainſi qu'ils
„ décelent enfin leur inconſéquence, & qu'on
„ ſent qu'aucun d'eux ne croit ce qu'il dit. Voilà
„ des raiſons, cher Emile, peſez les leurs, s'ils
„ en ont, & comparez. Si je voulois uſer com-
„ me eux de mépris & de raillerie, vous les ver-
„ riez prêter le flanc au ridicule, autant, peut-
„ être, & plus que moi. Mais je n'ai pas peur

„ d'un examen férieux. Le triomphe des mo„ queurs eft de courte durée; la vérité demeure, „ & leur rire infenfé s'évanouit"

Vous n'imaginez pas comment à vingt ans Emile peut être docile? Que nous penfons différemment! Moi je ne conçois pas comment il a pu l'être à dix; car quelle prife avois-je fur lui à cet âge? Il m'a fallu quinze ans de foins pour me ménager cette prife. Je ne l'élevois pas alors, je le préparois pour être élevé; il l'eft maintenant affez pour être docile, il reçonnoit la voix de l'amitié, & il fait obéir à la raifon. Je lui laiffe, il eft vrai, l'apparence de l'indépendance; mais jamais il ne me fut mieux affujetti, car il l'eft parce qu'il veut l'être. Tant que je n'ai pu me rendre maître de fa volonté, je le fuis demeuré de fa perfonne; je ne le quittois pas d'un pas. Maintenant je le laiffe quelquefois à lui-meme, parce que je le gouverne toujours. En le quittant je l'embraffe, & je lui dis d'un air affuré: Emile, je te confie à mon ami, je te livre à fon cœur honnête; c'eft lui qui me répondra de toi.

Ce n'eft pas l'affaire d'un moment de corrompre des affections faines qui n'ont reçu nulle altération précédente, & d'effacer des principes dérivés immédiatement des premieres lumieres de la raifon. Si quelque changement s'y fait durant mon abfence, elle ne fera jamais affez longue; il ne faura jamais affez bien fe cacher de moi, pour que je n'apperçoive pas le danger avant le mal, & que

je ne ſois pas à tems d'y porter remede. Comme on ne ſe déprave pas tout d'un coup, on n'apprend pas tout d'un coup à diſſimuler; & ſi jamais homme eſt mal-adroit en cet art, c'eſt Emile, qui n'eut de ſa vie une ſeule occaſion d'en uſer.

Par ces ſoins, & d'autres ſemblables, je le crois ſi bien garanti des objets étrangers & des maximes vulgaires, que j'aimerois mieux le voir au milieu de la plus mauvaiſe ſociété de Paris, que ſeul dans ſa chambre ou dans un parc, livré à toute l'inquiétude de ſon âge. On a beau faire, de tous les ennemis qui peuvent attaquer un jeune homme, le plus dangereux & le ſeul qu'on ne peut écarter, c'eſt lui-même: cet ennemi, pourtant, n'eſt dangereux que par notre faute; car comme je l'ai dit mille fois, c'eſt par la ſeule imagination que s'éveillent les ſens. Leur beſoin proprement n'eſt point un beſoin phyſique; il n'eſt pas vrai que ce ſoit un vrai beſoin. Si jamais objet laſcif n'eût frappé nos yeux, ſi jamais idée déshonnête ne fût entrée dans notre eſprit, jamais, peut-être, ce prétendu beſoin ne ſe fût fait ſentir à nous, & nous ſerions demeurés chaſtes ſans tentations, ſans efforts & ſans mérite. On ne ſait pas quelles fermentations ſourdes certaines ſituations & certains ſpectacles excitent dans le ſang de la Jeuneſſe, ſans qu'elle ſache démêler elle-même la cauſe de cette premiere inquiétude, qui n'eſt pas facile à calmer, & qui ne tarde pas à renaître. Pour moi, plus je réfléchis à cette importante criſe & à ſes cauſes prochaines

ou éloignées, plus je me persuade qu'un solitaire élevé dans un désert sans livres, sans instructions & sans femmes, y mourroit vierge à quelque âge qu'il fût parvenu.

Mais il n'est pas ici question d'un sauvage de cette espece. En élevant un homme parmi ses semblables, & pour la société, il est impossible, il n'est pas même à propos, de le nourrir toujours dans cette salutaire ignorance; & ce qu'il y a de pis pour la sagesse, est d'être savant à demi. Le souvenir des objets qui nous ont frappés, les idées que nous avons acquises, nous suivent dans la retraite, la peuplent, malgré nous, d'images plus séduisantes que les objets mêmes, & rendent la solitude aussi funeste à celui qui les y porte, qu'elle est utile à celui qui s'y maintient toujours seul.

Veillez donc avec soin sur le jeune homme, il pourra se garantir de tout le reste; mais c'est à vous de le garantir de lui. Ne le laissez seul ni jour ni nuit; couchez, tout au moins, dans sa chambre. Défiez-vous de l'instinct si-tôt que vous ne vous y bornez plus; il est bon tant qu'il agit seul, il est suspect dès qu'il se mêle aux institutions des hommes; il ne faut pas le détruire, il faut le régler, & cela, peut-être, est plus difficile que de l'anéantir. Il seroit très-dangereux qu'il apprît à votre éleve à donner le change à ses sens, & à suppléer aux occasions de les satisfaire; s'il connoît une fois ce dangereux supplément, il est perdu. Dès-lors il aura toujours le corps & le cœur énervés, il por-

tera jusqu'au tombeau les tristes effets de cette habitude, la plus funeste à laquelle un jeune homme puisse être assujetti. Sans doute il vaudroit mieux encore.... Si les fureurs d'un tempérament ardent deviennent invincibles, mon cher Emile, je te plains; mais je ne balancerai pas un moment, je ne souffrirai point que la fin de la Nature soit éludée. S'il faut qu'un tyran te subjugue, je te livre par préférence à celui dont je peux te délivrer; quoi qu'il arrive, je t'arracherai plus aisément aux femmes qu'à toi.

Jusqu'à vingt ans le corps croît, il a besoin de toute sa substance; la continence est alors dans l'ordre de la Nature, & l'on n'y manque guere qu'aux dépens de sa constitution. Depuis vingt ans la continence est un devoir de morale; elle importe pour apprendre à régner sur soi-même, à rester le maître de ses appétits, mais les devoirs moraux ont leurs modifications, leurs exceptions, leurs regles. Quand la foiblesse humaine rend une alternative inévitable, de deux maux préférons le moindre; en tout état de cause il vaut mieux commettre une faute que de contracter un vice.

Souvenez-vous que ce n'est plus de mon éleve que je parle ici, c'est du vôtre. Ses passions que vous avez laissé fermenter vous subjuguent; cédez-leur donc ouvertement, & sans lui déguiser sa victoire. Si vous savez la lui montrer dans son jour, il en sera moins fier que honteux, & vous vous ménagerez le droit de le guider durant son égare-

ment, pour lui faire, au moins, éviter les précipices. Il importe que le disciple ne fasse rien que le maître ne le sache & ne le veuille, pas même ce qui est mal; & il vaut cent fois mieux que le gouverneur approuve une faute & se trompe, que s'il étoit trompé par son éleve, & que la faute se fît sans qu'il en sût rien. Qui croit devoir fermer les yeux sur quelque chose, se voit bientôt forcé de les fermer sur tout; le premier abus toléré en amene un autre, & cette chaîne ne finit plus qu'au renversement de tout ordre & au mépris de toute loi.

Une autre erreur que j'ai déja combattue, mais qui ne sortira jamais des petits esprits, c'est d'affecter toujours la dignité magistrale, & de vouloir passer pour un homme parfait dans l'esprit de son disciple. Cette méthode est à contre-sens. Comment ne voient-ils pas qu'en voulant affermir leur autorité ils la détruisent, que pour faire écouter ce qu'on dit il faut se mettre à la place de ceux à qui l'on s'adresse, & qu'il faut être homme pour savoir parler au cœur humain? Tous ces gens parfaits ne touchent ni ne persuadent; on se dit toujours qu'il leur est bien aisé de combattre des passions qu'ils ne sentent pas. Montrez vos foiblesses à votre éleve, si vous voulez le guérir des siennes; qu'il voie en vous les mêmes combats qu'il éprouve, qu'il apprenne à se vaincre à votre exemple, & qu'il ne dise pas comme les autres: Ces vieillards dépités de n'être plus jeunes, veulent traiter les jeunes gens en vieillards, & parce que tous leurs desirs sont éteints, ils nous font un crime des nôtres.

Montagne dit qu'il demandoit un jour au Seigneur de Langey combien de fois, dans ses négociations d'Allemagne, il s'étoit enivré pour le service du Roi. Je demanderois volontiers au gouverneur de certain jeune homme combien de fois il est entré dans un mauvais lieu pour le service de son éleve. Combien de fois? je me trompe. Si la premiere n'ôte à jamais au libertin le desir d'y rentrer, s'il n'en rapporte le repentir & la honte, s'il ne verse dans votre sein des torrens de larmes, quittez-le à l'instant; il n'est qu'un monstre, ou vous n'êtes qu'un imbécille; vous ne lui servirez jamais à rien. Mais laissons ces expédiens extrêmes aussi tristes que dangereux, & qui n'ont aucun rapport à notre éducation.

Que de précautions à prendre avec un jeune homme bien né, avant que de l'exposer au scandale des mœurs du siecle! Ces précautions sont pénibles, mais elles sont indispensables: c'est la négligence en ce point qui perd toute la Jeunesse; c'est par le désordre du premier âge que les hommes dégénerent, & qu'on les voit devenir ce qu'ils sont aujourd'hui. Vils & lâches dans leurs vices mêmes, ils n'ont que de petites ames, parce que leurs corps usés ont été corrompus de bonne heure; à peine leur reste-t-il assez de vie pour se mouvoir. Leurs subtiles pensées marquent des esprits sans étoffe, ils ne savent rien sentir de grand & de noble; ils n'ont ni simplicité ni vigueur. Abjects en toutes choses, & bassement méchans,

ils ne ſont que vains, fripons, faux; ils n'ont pas même aſſez de courage pour être d'illuſtres ſcélérats. Tels ſont les mépriſables hommes que forme la crapule de la Jeuneſſe; s'il s'en trouvoit un ſeul qui ſût être tempérant & ſobre, qui ſût, au milieu d'eux, préſerver ſon cœur, ſon ſang, ſes mœurs de la contagion de l'exemple, à trente ans il écraſeroit tous ces inſectes, & deviendroit leur maître avec moins de peine qu'il n'en eut à reſter le ſien.

Pour peu que la naiſſance ou la fortune eût fait pour Emile, il ſeroit cet homme s'il vouloit l'être: mais il les mépriſeroit trop pour daigner les aſſervir. Voyons-le maintenant au milieu d'eux entrant dans le monde, non pour y primer, mais pour le connoître, & pour y trouver une compagne digne de lui.

Dans quelque rang qu'il puiſſe être né, dans quelque ſociété qu'il commence à s'introduire, ſon début ſera ſimple & ſans éclat; à Dieu ne plaiſe qu'il ſoit aſſez malheureux pour y briller: les qualités qui frappent au premier coup d'œil ne ſont pas les ſiennes, il ne les a ni ne les veut avoir. Il met trop peu de prix aux jugemens des hommes pour en mettre à leurs préjugés, & ne ſe ſoucie point qu'on l'eſtime avant que de le connoître. Sa maniere de ſe préſenter n'eſt ni modeſte ni vaine, elle eſt naturelle & vraie; il ne connoît ni gêne, ni déguiſement, & il eſt au milieu d'un cercle, ce qu'il eſt ſeul & ſans témoin. Sera-t-il pour cela groſſier, dédaigneux, ſans attention pour perſonne? Tout au contraire; ſi ſeul il ne comp-

te pas pour rien les autres hommes, pourquoi les compteroit il pour rien, vivant avec eux? Il ne les préfere point à lui dans ses manieres, parce qu'il ne les préfére pas à lui dans son cœur; mais il ne leur montre pas, non plus, une indifférence qu'il est bien éloigné d'avoir: s'il n'a pas les formules de la politesse, il a les soins de l'humanité. Il n'aime à voir souffrir personne, il n'offrira pas sa place à un autre par simagrée, mais il la lui cédera volontiers par bonté, si, le voyant oublié, il juge que cet oubli le mortifie; car, il en coûtera moins à mon jeune homme de rester de bout volontairement, que de voir l'autre y rester par force.

Quoiqu'en général Emile n'estime pas les hommes, il ne leur montrera point de mépris, parce qu'il les plaint & s'attendrit sur eux. Ne pouvant leur donner le goût des biens réels, il leur laisse les biens de l'opinion dont ils se contentent, de peur que les leur ôtant à pure perte, il ne les rendît plus malheureux qu'auparavant. Il n'est donc point disputeur, ni contredisant; il n'est pas, non plus, complaisant & flatteur; il dit son avis sans combattre celui de personne, parce qu'il aime la liberté par-dessus toute chose, & que la franchise en est un des plus beaux droits.

Il parle peu parce qu'il ne se soucie guere qu'on s'occupe de lui; par la même raison, il ne dit que des choses utiles: autrement, qu'est-ce qui l'engageroit à parler? Emile est trop instruit pour être jamais babillard. Le grand caquet vient nécessairement,

ment, ou de la prétention à l'esprit, dont je parlerai ci-après, ou du prix qu'on donne à des bagatelles, dont on croit sottement que les autres font autant de cas que nous. Celui qui connoît assez de choses, pour donner à toutes leur véritable prix, ne parle jamais trop: car il sait apprécier aussi l'attention qu'on lui donne, & l'intérêt qu'on peut prendre à ses discours. Généralement les gens qui savent peu, parlent beaucoup, & les gens qui savent beaucoup, parlent peu: il est simple qu'un ignorant trouve important tout ce qu'il sait, & le dise à tout le monde. Mais un homme instruit, n'ouvre pas aisément son répertoire: il auroit trop à dire: & il voit encore plus à dire après lui; il se tait.

Loin de choquer les manieres des autres, Emile s'y conforme assez volontiers; non, pour paroître instruit des usages, ni pour affecter les airs d'un homme poli, mais au contraire, de peur qu'on ne le distingue, pour éviter d'être apperçu; & jamais il n'est plus à son aise, que quand on ne prend pas garde à lui.

Quoiqu'entrant dans le monde, il en ignore absolument les manieres: il n'est pas pour cela timide & craintif; s'il se dérobe, ce n'est point par embarras, c'est que pour bien voir il faut n'être pas vu: car ce qu'on pense de lui, ne l'inquiete guere, & le ridicule ne lui fait pas la moindre peur. Cela fait qu'étant toujours tranquille & de sang-froid, il ne se trouble point par la mauvaise honte. Soit qu'on le regarde ou non, il fait toujours de

son mieux ce qu'il fait; & toujours tout à lui pour bien observer les autres, il saisit les usages avec une aisance que ne peuvent avoir les esclaves de l'opinion. On peut dire qu'il prend plutôt l'usage du monde, précisément parce qu'il en fait peu de cas.

Ne vous trompez pas, cependant, sur sa contenance, & n'allez pas la comparer à celle de vos jeunes agréables. Il est ferme & non suffisant; ses manieres sont libres & non dédaigneuses: l'air insolent n'appartient qu'aux esclaves, l'indépendance n'a rien d'affecté. Je n'ai jamais vu d'homme ayant de la fierté dans l'ame en montrer dans son maintien: cette affectation est bien plus propre aux ames viles & vaines, qui ne peuvent en imposer que par-là. Je lis dans un livre, qu'un étranger se présentant un jour dans la salle du fameux Marcel, celui-ci lui demanda de quel pays il étoit. *Je suis Anglois*, répond l'étranger. *Vous Anglois?* réplique le danseur; *vous seriez de cette Isle où les Citoyens ont part à l'administration publique, & sont une portion de la puissance souveraine* (y)! *Non, Monsieur; ce front baissé, ce regard timide, cette démarche incertaine ne m'annoncent que l'esclave titré d'un Electeur.*

(y) Comme s'il y avoit des Citoyens qui ne fussent pas membres de la Cité, & qui n'eussent pas, comme tels, part à l'autorité souveraine! Mais les François ayant jugé à propos d'usurper ce respectable nom de Citoyen, dû jadis aux membres des Cités Gauloises, en ont dénaturé l'idée, au point qu'on n'y conçoit plus rien. Un homme qui vient de m'écrire beaucoup de bêtises contre la nouvelle Héloïse, a orné sa signature du titre de *Citoyen de Paimbœuf*, & a cru me faire une excellente plaisanterie.

Je ne ſais ſi ce jugement montre une grande connoiſſance du vrai rapport qui eſt entre le caractere d'un homme & ſon extérieur. Pour moi qui n'ai pas l'honneur d'être maître à danſer, j'aurois penſé tout le contraire. J'aurois dit: *cet Anglois n'eſt pas courtiſan; je n'ai jamais oui dire que les courtiſans euſſent le front baiſſé, & la démarche incertaine: un homme timide chez un danſeur, pourroit bien ne l'être pas dans la Chambre des Communes.* Aſſurément ce M. Marcel-là doit prendre ſes compatriotes pour autant de Romains!

Quand on aime on veut être aimé; Emile aime les hommes, il veut donc leur plaire. A plus forte raiſon, il veut plaire aux femmes. Son âge, ſes mœurs, ſon projet, tout concourt à nourrir en lui ce deſir. Je dis ſes mœurs, car elles y font beaucoup; les hommes qui en ont, ſont les vrais adorateurs des femmes. Ils n'ont pas comme les autres, je ne ſais quel jargon moqueur de galanterie, mais ils ont un empreſſement plus vrai, plus tendre & qui part du cœur. Je connoîtrois près d'une jeune femme un homme qui a des mœurs & qui commande à la Nature, entre cent mille débauchés. Jugez de ce que doit être Emile avec un tempérament tout neuf, & tant de raiſons d'y réſiſter! Pour auprès d'elles, je crois qu'il ſera quelquefois timide & embarraſſé; mais ſûrement cet embarras ne leur déplaira pas, & les moins friponnes n'auront encore que trop ſouvent l'art d'en jouir & de l'augmenter. Au reſte, ſon empreſſement changera

fenſiblement de forme ſelon les états. Il ſera plus modeſte & plus reſpectueux pour les femmes, plus vif & plus tendre auprès des filles à marier. Il ne perd point de vue l'objet de ſes recherches, & c'eſt toujours à ce qui les lui rappelle, qu'il marque le plus d'attention.

Perſonne ne ſera plus exact à tous les égards fondés ſur l'ordre de la Nature, & même ſur le bon ordre de la ſociété; mais les premiers ſeront toujours préférés aux autres, & il reſpectera davantage un particulier plus vieux que lui, qu'un Magiſtrat de ſon âge. Etant donc, pour l'ordinaire, un des plus jeunes des ſociétés où il ſe trouvera, il ſera toujours un des plus modeſtes, non par la vanité de paroître humble, mais par un ſentiment naturel & fondé ſur la raiſon. Il n'aura point l'impertinent ſavoir-vivre d'un jeune fat, qui, pour amuſer la compagnie, parle plus haut que les ſages, & coupe la parole aux anciens: il n'autoriſera point, pour ſa part, la réponſe d'un vieux Gentilhomme à Louis XV, qui lui demandoit lequel il préféroit de ſon ſiecle, ou de celui-ci. *Sire, j'ai paſſé ma jeuneſſe à reſpecter les vieillards, & il faut que je paſſe ma vieilleſſe à reſpecter les enfans.*

Ayant une ame tendre & ſenſible, mais n'appréciant rien ſur le taux de l'opinion, quoiqu'il aime à plaire aux autres, il ſe ſouciera peu d'en être conſidéré. D'où il ſuit qu'il ſera plus affectueux que poli, qu'il n'aura jamais d'airs ni de

faste, & qu'il sera plus touché d'une caresse, que de mille éloges. Par les mêmes raisons, il ne négligera ni ses manieres, ni son maintien, il pourra même avoir quelque recherche dans sa parure, non pour paroître un homme de goût, mais pour rendre sa figure plus agréable; il n'aura point recours au cadre doré, & jamais l'enseigne de la richesse ne souillera son ajustement.

On voit que tout cela n'exige point de ma part un étalage de préceptes, & n'est qu'un effet de sa premiere éducation. On nous fait un grand mystere de l'usage du monde, comme si dans l'âge où l'on prend cet usage, on ne le prenoit pas naturellement, & comme si ce n'étoit pas dans un cœur honnête qu'il faut chercher ses premieres loix? La véritable politesse consiste à marquer de la bienveillance aux hommes; elle se montre sans peine quand on en a; c'est pour celui qui n'en a pas, qu'on est forcé de réduire en art ses apparences.

Le plus malheureux effet de la politesse d'usage, est d'enseigner l'art de se passer des vertus qu'elle imite. Qu'on nous inspire dans l'éducation l'humanité & la bienfaisance, nous aurons la politesse, ou nous n'en aurons plus besoin.

Si nous n'avons pas celle qui s'annonce par les graces, nous aurons celle qui annonce l'honnête homme & le citoyen; nous n'aurons pas besoin de recourir à la fausseté.

Au lieu d'être artificieux pour plaire, il suffira

d'être bon; au lieu d'être faux pour flatter les foiblesses des autres, il suffira d'être indulgent.

Ceux avec qui l'on aura de tels procédés, n'en seront ni enorgueillis, ni corrompus; ils n'en seront que reconnoissans, & en deviendront meilleurs (z).

Il me semble que si quelque éducation doit produire l'espece de politesse qu'exige ici M. Duclos, c'est celle dont j'ai tracé le plan jusqu'ici.

Je conviens pourtant qu'avec des maximes si différentes, Emile ne sera point comme tout le monde, & Dieu le préserve de l'être jamais; mais en ce qu'il sera différent des autres, il ne sera ni fâcheux, ni ridicule; la différence sera sensible sans être incommode. Emile sera, si l'on veut, un aimable étranger. D'abord on lui pardonnera ses singularités, en disant: *il se formera.* Dans la suite on sera tout accoutumé à ses manieres, & voyant qu'il n'en change pas, on les lui pardonnera encore, en disant *il est fait ainsi.*

Il ne sera point fêté comme un homme aimable, mais on l'aimera sans savoir pourquoi; personne ne vantera son esprit, mais on le prendra volontiers pour juge entre les gens d'esprit; le sien sera net & borné, il aura le sens droit, & le jugement sain. Ne courant jamais après les idées neuves, il ne sauroit se piquer d'esprit. Je lui ai fait sentir que toutes les idées salutaires & vraiment utiles aux hommes ont été les premieres connues,

(z) Considérations sur les mœurs de ce siecle, par M. Duclos, p. 65.

qu'elles sont de tous tems les seuls vrais liens de la société, & qu'il ne reste aux esprits transcendans qu'à se distinguer par des idées pernicieuses & funestes au genre humain. Cette maniere de se faire admirer ne le touche guere: il sait où il doit trouver le bonheur de sa vie, & en quoi il peut contribuer au bonheur d'autrui. La sphere de ses connoissances ne s'étend pas plus loin que ce qui est profitable. Sa route est étroite & bien marquée; n'étant point tenté d'en sortir, il reste confondu avec ceux qui la suivent, il ne veut ni s'égarer, ni briller. Emile est un homme de bon sens, & ne veut pas être autre chose: on aura beau vouloir l'injurier par ce titre, il s'en tiendra toujours honoré.

Quoique le desir de plaire ne le laisse plus absolument indifférent sur l'opinion d'autrui, il ne prendra de cette opinion que ce qui se rapporte immédiatement à sa personne, sans se soucier des appréciations arbitraires, qui n'ont de loi que la mode ou les préjugés. Il aura l'orgueil de vouloir bien faire tout ce qu'il fait, même de le vouloir faire mieux qu'un autre. A la course il voudra être le plus léger, à la lutte le plus fort, au travail le plus habile, aux jeux d'adresse le plus adroit; mais il recherchera peu les avantages qui ne sont pas clairs par eux-mêmes, & qui ont besoin d'être constatés par le jugement d'autrui, comme d'avoir plus d'esprit qu'un autre, de parler mieux, d'être plus savant, &c. encore moins ceux qui ne tiennent point du tout à la personne, comme d'être

d'une plus grande naiſſance, d'être eſtimé plus riche, plus en crédit, plus conſidéré, d'en impoſer par un plus grand faſte.

Aimant les hommes parce qu'ils ſont ſes ſemblables, il aime ſur-tout ceux qui lui reſſemblent le plus, parce qu'il ſe ſentira bon, & jugeant de cette reſſemblance par la conformité des goûts dans les choſes morales, dans tout ce qui tient au bon caractere, il ſera fort aiſe d'être approuvé. Il ne ſe dira pas préciſément, je me réjouis parce qu'on m'approuve, mais, je me réjouis parce qu'on approuve ce que j'ai fait de bien; je me réjouis de ce que les gens qui m'honorent ſe font honneur; tant qu'ils jugeront auſſi ſainement, il ſera beau d'obtenir leur eſtime.

Etudiant les hommes par leurs mœurs dans le monde comme il les étudioit ci-devant par leurs paſſions dans l'Hiſtoire, il aura ſouvent lieu de réfléchir ſur ce qui flatte ou choque le cœur humain. Le voilà philoſophant ſur les principes du goût, & voilà l'étude qui lui convient durant cette époque.

Plus on va chercher loin les définitions du goût, & plus on s'égare; le goût n'eſt que la faculté de juger de ce qui plaît ou déplaît au plus grand nombre. Sortez de-là, vous ne ſavez plus ce que c'eſt que le goût. Il ne s'enſuit pas qu'il y ait plus de gens de goût que d'autres; car bien que la pluralité juge ſainement de chaque objet, il y a peu d'hommes qui jugent comme elle ſur tous; & bien que le concours des goûts les plus généraux faſſe le bon goût,

goût, il y a peu de gens de goût; de même qu'il y a peu de belles personnes, quoique l'assemblage des traits les plus communs fasse la beauté.

Il faut remarquer qu'il ne s'agit pas ici de ce qu'on aime parce qu'il nous est utile, ni de ce qu'on hait parce qu'il nous nuit. Le goût ne s'exerce que sur les choses indifférentes, ou d'un intérêt d'amusement, tout au plus, & non sur celles qui tiennent à nos besoins; pour juger de celles-ci le goût n'est pas nécessaire, le seul appétit suffit. Voilà ce qui rend si difficiles, & ce semble si arbitraires, les pures décisions du goût; car hors l'instinct qui le détermine, on ne voit plus la raison de ces décisions. On doit distinguer encore ses loix dans les choses morales, & ses loix dans les choses physiques. Dans celles-ci, les principes du goût semblent absolument inexpliquables; mais il importe d'observer qu'il entre du moral dans tout ce qui tient à l'imitation *(aa)*: ainsi l'on explique des beautés qui paroissent physiques, & qui ne le sont réellement point. J'ajouterai que le goût a des regles locales, qui le rendent en mille choses dépendant des climats, des mœurs, du gouvernement, des choses d'institution; qu'il en a d'autres qui tiennent à l'âge, au sexe, au caractere, & que c'est en ce sens qu'il ne faut pas disputer des goûts.

Le goût est naturel à tous les hommes; mais ils ne l'ont pas tous en même mesure, il ne se déve-

(aa) Cela est prouvé dans un essai sur le *principe de la mélodie*, qu'on trouvera dans le recueil de mes écrits.

loppe pas dans tous au même degré, & dans tous il eſt ſujet à s'altérer par diverſes cauſes. La meſure du goût qu'on peut avoir dépend de la ſenſibilité qu'on a reçue; ſa culture & ſa forme dépendent des ſociétés où l'on a vécu. Premiérement il faut vivre dans des ſociétés nombreuſes pour faire beaucoup de comparaiſons: ſecondement il faut des ſociétés d'amuſement & d'oiſiveté; car dans celles d'affaires on a pour regle, non le plaiſir, mais l'intérêt: en troiſieme lieu il faut des ſociétés où l'inégalité ne ſoit pas trop grande, où la tyrannie de l'opinion ſoit modérée, & où regne la volupté plus que la vanité: car dans le cas contraire la mode étouffe le goût, & l'on ne cherche plus ce qui plaît, mais ce qui diſtingue.

Dans ce dernier cas il n'eſt plus vrai que le bon goût eſt celui du plus grand nombre. Pourquoi cela? Parce que l'objet change. Alors la multitude n'a plus de jugement à elle, elle ne juge plus que d'après ceux qu'elle croit plus éclairés qu'elle; elle approuve, non ce qui eſt bien, mais ce qu'ils ont approuvé. Dans tous les tems, faites que chaque homme ait ſon propre ſentiment; & ce qui eſt le plus agréable en ſoi aura toujours la pluralité des ſuffrages.

Les hommes dans leurs travaux ne ſont rien de beau que par imitation. Tous les vrais modeles du goût ſont dans la Nature. Plus nous nous éloignons du maître, plus nos tableaux ſont défigurés. C'eſt alors des objets que nous aimons que nous tirons

nos modeles; & le beau de fantaisie, sujet au caprice & à l'autorité, n'est plus rien que ce qui plaît à ceux qui nous guident.

Ceux qui nous guident sont les artistes, les grands, les riches; & ce qui les guide eux-mêmes, est leur intérêt ou leur vanité: ceux-ci pour étaler leur richesse, & les autres pour en profiter cherchent, à l'envi, de nouveaux moyens de dépense. Par-là le grand luxe établit son empire, & fait aimer ce qui est difficile & coûteux; alors le prétendu beau, loin d'imiter la Nature, n'est tel qu'à force de la contrarier. Voilà comment le luxe & le mauvais goût sont inséparables. Par-tout où le goût est dispendieux, il est faux.

C'est sur-tout dans le commerce des deux sexes que le goût, bon ou mauvais, prend sa forme; sa culture est un effet nécessaire de l'objet de cette société. Mais quand la facilité de jouir attiédit le desir de plaire, le goût doit dégénérer; & c'est-là, ce me semble, une autre raison des plus sensibles pourquoi le bon goût tient aux bonnes mœurs.

Consultez le goût des femmes dans les choses physiques, & qui tiennent au jugement des sens; celui des hommes dans les choses morales, & qui dépendent plus de l'entendement. Quand les femmes seront ce qu'elles doivent être, elles se borneront aux choses de leur compétence, & jugeront toujours bien; mais depuis qu'elles se sont établies les arbitres de la littérature, depuis qu'elles se sont mises à juger les livres & à en faire à toute

force, elles ne se connoissent plus à rien. Les auteurs qui consultent les savantes sur leurs ouvrages, sont toujours sûrs d'être mal conseillés : les galans qui les consultent sur leur parure sont toujours ridiculement mis. J'aurai bientôt occasion de parler des vrais talens de ce sexe, de la maniere de les cultiver, & des choses sur lesquelles ses décisions doivent alors être écoutées.

Voilà les considérations élémentaires que je poserai pour principes en raisonnant avec mon Emile sur une matiere qui ne lui est rien moins qu'indifférente dans la circonstance où il se trouve, & dans la recherche dont il est occupé ; & à qui doit-elle être indifférente ? La connoissance de ce qui peut être agréable ou désagréable aux hommes n'est pas seulement nécessaire à celui qui a besoin d'eux, mais encore à celui qui veut leur être utile ; il importe même de leur plaire pour les servir ; & l'art d'écrire n'est rien moins qu'une étude oiseuse, quand on l'emploie à faire écouter la vérité.

Si, pour cultiver le goût de mon disciple, j'avois à choisir entre des pays où cette culture est encore à naître, & d'autres où elle auroit déja dégénéré, je suivrois l'ordre rétrograde, je commencerois sa tournée par ces derniers, & je finirois par les premiers. La raison de ce choix est que le goût se corrompt par une délicatesse excessive, qui rend sensible à des choses que le gros des hommes n'apperçoit pas : cette délicatesse mene à l'esprit de discussion ; car plus on subtilise les objets, plus ils se

multiplient: cette ſubtilité rend le tact plus délicat & moins uniforme. Il ſe forme alors autant de goûts qu'il y a de têtes. Dans les diſputes ſur la préférence, la philoſophie & les lumieres s'étendent; & c'eſt ainſi qu'on apprend à penſer. Les obſervations fines ne peuvent guere être faites que par des gens très-répandus, attendu qu'elles frappent après toutes les autres, & que les gens peu accoutumés aux ſociétés nombreuſes y épuiſent leur attention ſur les grands traits. Il n'y a pas, peut-être, à préſent un lieu policé ſur la terre, où le goût général ſoit plus mauvais qu'à Paris. Cependant c'eſt dans cette Capitale que le bon goût ſe cultive; & il paroît peu de livres eſtimés dans l'Europe, dont l'auteur n'ait été ſe former à Paris. Ceux qui penſent qu'il ſuffit de lire les livres qui s'y font, ſe trompent; on apprend beaucoup plus dans la converſation des auteurs que dans leurs livres; & les auteurs eux-mêmes ne ſont pas ceux avec qui l'on apprend le plus. C'eſt l'eſprit des ſociétés qui développe une tête penſante, & qui porte la vue auſſi loin qu'elle peut aller. Si vous avez une étincelle de génie, allez paſſer une année à Paris. Bientôt vous ſerez tout ce que vous pouvez être, ou vous ne ſerez jamais rien.

On peut apprendre à penſer dans les lieux où le mauvais goût regne; mais il ne faut pas penſer comme ceux qui ont ce mauvais goût, & il eſt bien difficile que cela n'arrive, quand on reſte avec eux trop long-tems. Il faut perfectionner par

leurs ſoins l'inſtrument qui juge, en évitant de l'employer comme eux. Je me garderai de polir le jugement d'Emile juſqu'à l'altérer; & quand il aura le tact aſſez fin pour ſentir & comparer les divers goûts des hommes, c'eſt ſur des objets plus ſimples que je le ramenerai fixer le ſien.

Je m'y prendrai de plus loin encore pour lui conſerver un goût pur & ſain. Dans le tumulte de la diſſipation je ſaurai me ménager avec lui des entretiens utiles; & les dirigeant toujours ſur des objets qui lui plaiſent, j'aurai ſoin de les lui rendre auſſi amuſans qu'inſtructifs. Voici le tems de la lecture & des livres agréables. Voici le tems de lui apprendre à faire l'analyſe du diſcours, de le rendre ſenſible à toutes les beautés de l'éloquence & de la diction. C'eſt peu de choſe d'apprendre les langues pour elles-mêmes, leur uſage n'eſt pas ſi important qu'on croit; mais l'étude des langues mene à celle de la grammaire générale. Il faut apprendre le Latin pour ſavoir le François; il faut étudier & comparer l'un & l'autre, pour entendre les regles de l'art de parler.

Il y a d'ailleurs une certaine ſimplicité de goût qui va au cœur, & qui ne ſe trouve que dans les écrits des anciens. Dans l'éloquence, dans la poëſie, dans toute eſpece de littérature, il les retrouvera, comme dans l'Hiſtoire, abondans en choſes, & ſobres à juger. Nos auteurs, au contraire, diſent peu & prononcent beaucoup. Nous donner ſans ceſſe leur jugement pour loi, n'eſt pas le mo-

yen de former le nôtre. La différence des deux goûts se fait sentir dans tous les monumens & jusques sur les tombeaux. Les nôtres sont couverts d'éloges; sur ceux des anciens on lisoit des faits.

Sta, viator, Heroëm calcas.

Quand j'aurois trouvé cette épitaphe sur un monument antique, j'aurois d'abord deviné qu'elle étoit moderne; car rien n'est si commun que des Héros parmi nous, mais chez les anciens ils étoient rares. Au lieu de dire qu'un homme étoit un Héros, ils auroient dit ce qu'il avoit fait pour l'être. A l'épitaphe de ce Héros, comparez celle de l'efféminé Sardanapale;

J'ai bâti Tarse & Anchiale en un jour,
& maintenant je suis mort.

Laquelle dit plus à votre avis? Notre style lapidaire avec son enflure n'est bon qu'à souffler des nains. Les anciens montroient les hommes au naturel, & l'on voyoit que c'étoient des hommes. Xénophon honorant la mémoire de quelques guerriers tués en trahison dans la retraite des dix mille, *ils moururent*, dit-il, *irréprochables dans la guerre & dans l'amitié.* Voilà tout; mais considérez dans cet éloge si court & si simple, de quoi l'auteur devoit avoir le cœur plein. Malheur à qui ne trouve pas cela ravissant!

On lisoit ces mots gravés sur un marbre aux Thermophiles:

Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses saintes loix.

On voit bien que ce n'est pas l'Académie des Inscriptions qui a composé celle-là.

Je suis trompé si mon éleve, qui donne si peu de prix aux paroles, ne porte sa premiere attention sur ces différences, & si elles n'influent sur le choix de ses lectures. Entraîné par la mâle éloquence de Démosthène, il dira: c'est un Orateur: mais en lisant Cicéron, il dira: c'est un Avocat.

En général Emile prendra plus de goût pour les livres des anciens que pour les nôtres, par cela seul qu'étant les premiers, les anciens sont les plus près de la Nature, & que leur génie est plus à eux. Quoi qu'en aient pu dire La Motte & l'Abbé Terrasson, il n'y a point de vrai progrès de raison dans l'espece humaine, parce que tout ce qu'on gagne d'un côté, on le perd de l'autre; que tous les esprits partent toujours du même point, & que le tems qu'on emploie à savoir ce que d'autres ont pensé étant perdu pour apprendre à penser soi-même, on a plus de lumieres acquises & moins de vigueur d'esprit. Nos esprits sont comme nos bras exercés à tout faire avec des outils, & rien par eux-mêmes. Fontenelle disoit que toute cette dispute sur les anciens & les modernes se réduisoit à savoir, si les arbres d'autrefois étoient plus grands que ceux d'aujourd'hui. Si l'agriculture avoit changé, cette question ne seroit pas impertinente à faire.

Après l'avoir ainſi fait remonter aux ſources de la pure littérature, je lui en montre auſſi les égoûts dans les réſervoirs des modernes compilateurs; journaux, traductions, dictionnaires, il jette un coup d'œil ſur tout cela, puis le laiſſe pour n'y jamais revenir. Je lui fais entendre, pour le réjouir, le bavardage des Académies; je lui fais remarquer que chacun de ceux qui les compoſent vaut toujours mieux ſeul qu'avec le corps; là-deſſus il tirera de lui-même la conſéquence de l'utilité de tous ces beaux établiſſemens.

Je le mene aux ſpectacles pour étudier, non les mœurs, mais le goût; car c'eſt la ſur-tout qu'il ſe montre à ceux qui ſavent réfléchir. Laiſſez les préceptes & la morale, lui dirois-je; ce n'eſt pas ici qu'il faut les apprendre. Le théâtre n'eſt pas fait pour la vérité; il eſt fait pour flatter, pour amuſer les hommes; il n'y a point d'école où l'on apprenne ſi bien l'art de leur plaire, & d'intéreſſer le cœur humain. L'étude du théâtre mene à celle de la poëſie; elles ont exactement le même objet. Qu'il ait une étincelle de goût pour elle, avec quel plaiſir il cultivera les langues des Poëtes, le Grec, le Latin, l'Italien! Ces études ſeront pour lui des amuſemens ſans contrainte, & n'en profiteront que mieux; elles lui ſeront délicieuſes dans un âge & des circonſtances où le cœur s'intéreſſe avec tant de charme à tous les genres de beautés faits pour le toucher. Figurez-vous d'un côté mon Emile, & de l'autre un poliſſon de college liſant

le quatrieme livre de l'Enéide, ou Tibulle, ou le banquet de Platon; quelle différence! Combien le cœur de l'un est remué de ce qui n'affecte pas même l'autre! O bon jeune homme! arrête, suspends ta lecture, je te vois trop ému: je veux bien que le langage de l'amour te plaise, mais non pas qu'il t'égare; sois homme sensible, mais sois homme sage. Si tu n'es que l'un des deux, tu n'es rien. Au reste, qu'il réussisse ou non dans les langues mortes, dans les belles-lettres, dans la poësie, peu m'importe. Il n'en vaudra pas moins s'il ne sait rien de tout cela, & ce n'est pas de tous ces badinages qu'il s'agit dans son éducation.

Mon principal objet, en lui apprenant à sentir & aimer le beau dans tous les genres, est d'y fixer ses affections & ses goûts, d'empêcher que ses appétits naturels ne s'alterent, & qu'il ne cherche un jour dans sa richesse les moyens d'être heureux, qu'il doit trouver plus près de lui. J'ai dit ailleurs que le goût n'étoit que l'art de se connoître en petites choses, & cela est très-vrai; mais puisque c'est d'un tissu de petites choses que dépend l'agrément de la vie, de tels soins ne sont rien moins qu'indifférens; c'est par eux que nous apprenons à la remplir des biens mis à notre portée, dans toute la vérité qu'ils peuvent avoir pour nous. Je n'entends point ici les biens moraux qui tiennent à la bonne disposition de l'ame, mais seulement ce qui est de sensualité, de volupté réelle, mis à part les préjugés & l'opinion.

Qu'on me permette, pour mieux développer mon idée, de laiſſer un moment Emile, dont le cœur pur & ſain ne peut plus ſervir de regle à perſonne, & de chercher en moi-même un exemple plus ſenſible & plus rapproché des mœurs du Lecteur.

Il y a des états qui ſemblent changer la Nature & refondre, ſoit en mieux, ſoit en pis, les hommes qui les rempliſſent. Un poltron devient brave en entrant dans le régiment de Navarre; ce n'eſt pas ſeulement dans le militaire que l'on prend l'eſprit du Corps, & ce n'eſt pas toujours en bien que ſes effets ſe font ſentir. J'ai penſé cent fois, avec effroi, que ſi j'avois le malheur de remplir aujourd'hui tel emploi que je penſe en certain pays, demain je ſerois preſque inévitablement tyran, concuſſionnaire, deſtructeur du peuple, nuiſible au Prince, ennemi par état de toute humanité, de toute équité, de toute eſpece de vertu.

De même, ſi j'étois riche, j'aurois fait tout ce qu'il faut pour le devenir; je ſerois donc inſolent & bas, ſenſible & délicat pour moi ſeul, impitoyable & dur pour tout le monde, ſpectateur dédaigneux des miſeres de la canaille; car je ne donnerois plus d'autre nom aux indigens, pour faire oublier qu'autrefois je fus de leur claſſe. Enfin je ferois de ma fortune l'inſtrument de mes plaiſirs dont je ſerois uniquement occupé; & juſques-là, je ſerois comme tous les autres.

Mais en quoi je crois que j'en différerois beaucoup, c'eſt que je ſerois ſenſuel & voluptueux

plutôt qu'orgueileux & vain, & que je me livrerois au luxe de molleſſe, bien plus qu'au luxe d'oſtentation. J'aurois même quelque honte d'étaler trop ma richeſſe, & je croirois toujours voir l'envieux que j'écraſerois de mon faſte, dire à ſes voiſins à l'oreille; *voilà un fripon qui a grand peur de n'être pas connu pour tel!*

De cette immenſe profuſion de biens qui couvrent la terre, je chercherois ce qui m'eſt le plus agréable, & que je puis le mieux m'approprier: pour cela, le premier uſage de ma richeſſe, ſeroit d'en acheter du loiſir & la liberté, à quoi j'ajouterois la ſanté, ſi elle étoit à prix; mais comme elle ne s'achette qu'avec la tempérance, & qu'il n'y a point, ſans la ſanté, de vrai plaiſir dans la vie, je ſerois tempérant par ſenſualité.

Je reſterois toujours auſſi près de la Nature qu'il ſeroit poſſible, pour flatter les ſens que j'ai reçus d'elle; bien ſûr que plus elle mettroit du ſien dans mes jouiſſances, plus j'y trouverois de réalité. Dans le choix des objets d'imitation, je la prendrois toujours pour modele: dans mes appétits, je lui donnerois la préférence; dans mes goûts, je la conſulterois toujours; dans les mets, je voudrois toujours ceux dont elle fait le meilleur apprêt, & qui paſſent par le moins de mains pour parvenir ſur nos tables. Je préviendrois les falſifications de la fraude, j'irois au-devant du plaiſir. Ma ſotte & groſſiere gourmandiſe n'enrichiroit point un maître-d'hôtel; il ne me vendroit point au poids de l'or du

poiſon pour du poiſſon; ma table ne ſeroit point couverte avec appareil de magnifiques ordures, & de charognes lointaines; je prodiguerois ma propre peine pour ſatisfaire ma ſenſualité, puiſqu'alors cette peine eſt un plaiſir elle-même, & qu'elle ajoute à celui qu'on en attend. Si je voulois goûter un mets du bout du monde, j'irois, comme Apicius, plutôt l'y chercher, que de l'en faire venir: car les mets les plus exquis manquent toujours d'un aſſaiſonnement qu'on n'apporte pas avec eux, & qu'aucun cuiſinier ne leur donne; l'air du climat qui les a produit.

Par la même raiſon, je n'imiterois pas ceux qui ne ſe trouvant bien qu'où ils ne ſont point, mettent toujours les ſaiſons en contradiction avec elles-mêmes, & les climats en contradiction avec les ſaiſons; qui, cherchant l'été en hiver, & l'hiver en été, vont avoir froid en Italie, & chaud dans le Nord; ſans ſonger qu'en croyant fuir la rigueur des ſaiſons, ils la trouvent, dans les lieux où l'on n'a point appris à s'en garantir. Moi, je reſterois en place, ou je prendrois tout le contre-pied: je voudrois tirer d'une ſaiſon tout ce qu'elle a d'agréable, & d'un climat tout ce qu'il a de particulier. J'aurois une diverſité de plaiſirs & d'habitudes, qui ne ſe reſſembleroient point, & qui ſeroient toujours dans la Nature; j'irois paſſer l'été à Naples, & l'hiver à Pétersbourg; tantôt reſpirant un doux zéphir à demi-couché dans les fraîches grottes de Tarente; tantôt dans l'illumina-

tion d'un palais de glace, hors d'haleine & fatigué des plaisirs du bal.

Je voudrois dans le service de ma table, dans la parure de mon logement, imiter par des ornemens très-simples, la variété des saisons, & tirer de chacune toutes ses délices, sans anticiper sur celles qui la suivront. Il y a de la peine & non du goût à troubler ainsi l'ordre de la Nature, à lui arracher des productions involontaires qu'elle donne à regret, dans sa malédiction, & qui, n'ayant ni qualité, ni saveur, ne peuvent ni nourrir l'estomac, ni flatter le palais. Rien n'est plus insipide que les primeurs; ce n'est qu'à grands fraix que tel riche de Paris avec ses fourneaux & ses serres chaudes vient à bout de n'avoir sur sa table toute l'année que de mauvais légumes & de mauvais fruits. Si j'avois des cerises quand il gele, & des melons ambrés au cœur de l'hiver, avec quel plaisir les goûterois-je, quand mon palais n'a besoin d'être humecté ni rafraîchi? Dans les ardeurs de la canicule le lourd marron me seroit-il fort agréable? le préférerois-je sortant de la poële, à la groseille, à la fraise, & aux fruits désaltérans qui me sont offerts sur la terre sans tant de soins? Couvrir sa cheminée au mois de janvier de végétations forcées, de fleurs pâles & sans odeur, c'est moins parer l'hiver que déparer le printems; c'est s'ôter le plaisir d'aller dans les bois chercher la premiere violette, épier le premier bourgeon, & s'écrier dans un saisissement de joie; mortels, vous n'êtes pas abandonnés, la Nature vit encore!

Pour être bien ſervi j'aurois peu de domeſtiques; cela a déja été dit, & cela eſt bon à redire encore. Un bourgeois tire plus de vrai ſervice de ſon ſeul laquais, qu'un Duc des dix Meſſieurs qui l'entourent. J'ai penſé cent fois qu'ayant à table mon verre à côté de moi, je bois à l'inſtant qu'il me plaît; au lieu que ſi j'avois un grand couvert, il faudroit que vingt voix répétaſſent à boire avant que je puſſe étancher ma ſoif. Tout ce qu'on fait par autrui ſe fait mal, comme qu'on s'y prenne. Je n'enverrois pas chez les Marchands, j'irois moi-même. J'irois pour que mes gens ne traitaſſent pas avec eux avant moi, pour choiſir plus ſûrement, & payer moins chérement; j'irois pour faire un exercice agréable, pour voir un peu ce qui ſe fait hors de chez moi; cela récrée, & quelquefois cela inſtruit: enfin j'irois pour aller, c'eſt toujours quelque choſe: l'ennui commence par la vie trop ſédentaire; quand on va beaucoup, on s'ennuie peu. Ce ſont de mauvais interprêtes qu'un portier & des laquais; je ne voudrois point avoir toujours ces gens-là entre moi & le reſte du monde, ni marcher toujours avec le fracas d'un carroſſe, comme ſi j'avois peur d'être abordé. Les chevaux d'un homme qui ſe ſert de ſes jambes ſont toujours prêts: s'ils ſont fatigués ou malades, il le ſait avant tout autre; & il n'a pas peur d'être obligé de garder le logis ſous ce prétexte, quand ſon cocher veut ſe donner du bon tems: en chemin, mille embarras ne le font point ſécher d'impatience, ni

rester en place au moment qu'il voudroit voler. Enfin, si nul ne nous sert jamais si bien que nous-mêmes, fût-on plus puissant qu'Alexandre & plus riche que Crésus, on ne doit recevoir des autres que les services qu'on ne peut tirer de soi.

Je ne voudrois point avoir un palais pour demeure; car dans ce palais je n'habiterois qu'une chambre; toute piece commune n'est à personne, & la chambre de chacun de mes gens me seroit aussi étrangere que celle de mon voisin. Les Orientaux, bien que très-voluptueux, sont tous logés & meublés simplement. Ils regardent la vie comme un voyage, & leur maison comme un cabaret. Cette raison prend peu sur nous autres riches, qui nous arrangeons pour vivre toujours; mais j'en aurois une différente qui produiroit le même effet. Il me sembleroit que m'établir avec tant d'appareil dans un lieu, seroit me bannir de tous les autres, & m'emprisonner, pour ainsi dire, dans mon palais. C'est un assez beau palais que le monde; tout n'est-il pas au riche quand il veut jouir? *Ubi benè, ibi patria;* c'est-là sa devise; ses lares sont les lieux où l'argent peut tout; son pays est partout où peut passer son coffre-fort, comme Philippe tenoit à lui toute place forte où pouvoit entrer un mulet chargé d'argent. Pourquoi donc s'aller circonscrire par des murs & par des portes comme pour n'en sortir jamais? Une épidémie, une guerre, une révolte me chasse-t-elle d'un lieu? je vais dans un autre, & j'y trouve mon hôtel arrivé avant moi.

moi. Pourquoi prendre le ſoin de m'en faire un moi-même, tandis qu'on en bâtit pour moi par tout l'univers? Pourquoi, ſi preſſé de vivre, m'apprêter de ſi loin des jouiſſances que je puis trouver dès aujourd'hui? L'on ne ſauroit ſe faire un ſort agréable en ſe mettant ſans ceſſe en contradiction avec ſoi. C'eſt ainſi qu'Empédocle reprochoit aux Agrigentins d'entaſſer les plaiſirs comme s'ils n'avoient qu'un jour à vivre, & de bâtir comme s'ils ne devoient jamais mourir.

D'ailleurs que me ſert un logement ſi vaſte, ayant ſi peu de quoi le peupler, & moins de quoi le remplir? Mes meubles ſeroient ſimples comme mes goûts; je n'aurois ni gallerie, ni bibliotheque; ſurtout ſi j'aimois la lecture & que je me connuſſe en tableaux. Je ſaurois alors que de telles collections ne ſont jamais complettes, & que le défaut de ce qui leur manque donne plus de chagrin que de n'avoir rien. En ceci l'abondance fait la miſere; il n'y a pas un faiſeur de collections qui ne l'ait éprouvé. Quand on s'y connoît on n'en doit point faire: on n'a guere un cabinet à montrer aux autres, quand on ſait s'en ſervir pour ſoi.

Le jeu n'eſt point un amuſement d'homme riche, il eſt la reſſource d'un déſœuvré; & mes plaiſirs me donneroient trop d'affaires pour me laiſſer bien du tems à ſi mal remplir. Je ne joue point du tout étant ſolitaire & pauvre, ſi ce n'eſt quelquefois aux échecs, & cela de trop. Si j'étois riche je jouerois moins encore, & ſeulement un

très-petit jeu, pour ne voir point de mécontent, ni l'être. L'intérêt du jeu manquant de motif dans l'opulence, ne peut jamais se changer en fureur que dans un esprit mal-fait. Les profits qu'un homme riche peut faire au jeu lui sont toujours moins sensibles que les pertes; & comme la forme des jeux modérés, qui en use le bénéfice à la longue, fait qu'en général ils vont plus en pertes qu'en gains, on ne peut, en raisonnant bien, s'affectionner beaucoup à un amusement où les risques de toute espece sont contre soi. Celui qui nourrit sa vanité des préférences de la fortune, les peut chercher dans des objets beaucoup plus piquans; & ces préférences ne se marquent pas moins dans le plus petit jeu que dans le plus grand. Le goût du jeu, fruit de l'avarice & de l'ennui, ne prend que dans un esprit & dans un cœur vuides; & il me semble que j'aurois assez de sentiment & de connoissances pour me passer d'un tel supplément. On voit rarement les penseurs se plaire beaucoup au jeu, qui suspend cette habitude ou la tourne sur d'arides combinaisons; aussi l'un des biens, & peut-être le seul qu'ait produit le goût des sciences, est d'amortir un peu cette passion sordide: on aimera mieux s'exercer à prouver l'utilité du jeu que de s'y livrer. Moi je le combattrois parmi les joueurs, & j'aurois plus de plaisir à me moquer d'eux en les voyant perdre, qu'à leur gagner leur argent.

Je serois le même dans ma vie privée & dans le commerce du monde. Je voudrois que ma fortu-

ne mît partout de l'aisance, & ne fît jamais sentir d'inégalité. Le clinquant de la parure est incommode à mille égards. Pour garder parmi les hommes toute la liberté possible, je voudrois être mis de maniere que dans tous les rangs je parusse à ma place, & qu'on ne me distinguât dans aucun; que sans affectation, sans changement sur ma personne, je fusse peuple à la Guinguette & bonne compagnie au Palais-Royal. Par-là plus maître de ma conduite, je mettrois toujours à ma portée les plaisirs de tous les états. Il y a, dit-on, des femmes qui ferment leur porte aux manchettes brodées, & ne reçoivent personne qu'en dentelle; j'irois donc passer ma journée ailleurs: mais si ces femmes étoient jeunes & jolies, je pourrois quelquefois prendre de la dentelle pour y passer la nuit tout au plus.

Le seul lien de mes sociétés seroit l'attachement mutuel, la conformité des goûts, la convenance des caracteres; je m'y livrerois comme homme & non comme riche, je ne souffrirois jamais que leur charme fût empoisonné par l'intérêt. Si mon opulence m'avoit laissé quelque humanité, j'étendrois au loin mes services & mes bienfaits; mais je voudrois avoir autour de moi une société & non une cour, des amis & non des protégés; je ne serois point le patron de mes convives, je serois leur hôte. L'indépendance & l'égalité laisseroient à mes liaisons toute la candeur de la bien veillance; & où le devoir ni l'intérêt n'entreroient

pour rien, le plaiſir & l'amitié feroient ſeuls la loi.

On n'achette ni ſon ami, ni ſa maîtreſſe. Il eſt aiſé d'avoir des femmes avec de l'argent; mais c'eſt le moyen de n'être jamais l'amant d'aucune. Loin que l'amour ſoit à vendre, l'argent le tue infailliblement. Quiconque paie, fût-il le plus aimable des hommes, par cela ſeul qu'il paie, ne peut être longtems aimé. Bientôt il payera pour un autre, ou plutôt cet autre ſera payé de ſon argent; & dans ce double lien formé par l'intérêt, par la débauche, ſans amour, ſans honneur, ſans vrai plaiſir, la femme avide, infidelle & miſérable, traitée par le vil qui reçoit, comme elle traite le ſot qui donne, reſte ainſi quitte envers tous les deux. Il ſeroit doux d'être libéral envers ce qu'on aime, ſi cela ne faiſoit un marché. Je ne connois qu'un moyen de ſatisfaire ce penchant avec ſa maîtreſſe ſans empoiſonner l'amour; c'eſt de lui tout donner, & d'être enſuite nourri par elle. Reſte à ſavoir où eſt la femme avec qui ce procédé ne fût pas extravagant.

Celui qui diſoit: je poſſède Laïs ſans qu'elle me poſſede, diſoit un mot ſans eſprit. La poſſeſſion qui n'eſt pas réciproque n'eſt rien: c'eſt tout au plus la poſſeſſion du ſexe, mais non pas de l'individu. Or, où le moral de l'amour n'eſt pas, pourquoi faire une ſi grande affaire du reſte? Rien n'eſt ſi facile à trouver. Un muletier eſt là-deſſus plus près du bonheur qu'un millionnaire.

Oh! ſi l'on pouvoit développer aſſez les inconſéquences du vice, combien, lorſqu'il obtient ce

qu'il a voulu, on le trouveroit loin de son compte! Pourquoi cette barbare avidité de corrompre l'innocence, de se faire une victime d'un jeune objet qu'on eût dû protéger, & que de ce premier pas on traîne inévitablement dans un gouffre de miseres, dont il ne sortira qu'à la mort? Brutalité, vanité, sottise, erreur & rien davantage. Ce plaisir même n'est pas de la Nature, il est de l'opinion, & de l'opinion la plus vile, puisqu'elle tient au mépris de soi. Celui qui se sent le dernier des hommes, craint la comparaison de tout autre, & veut passer le premier pour être moins odieux. Voyez si les plus avides de ce ragoût imaginaire sont jamais de jeunes gens aimables, dignes de plaire, & qui seroient plus excusables d'être difficiles? Non, avec de la figure, du mérite & des sentimens, on craint peu l'expérience de sa maîtresse; dans une juste confiance, on lui dit: tu connois les plaisirs, n'importe; mon cœur t'en promet que tu n'as jamais connus.

Mais un vieux Satyre usé de débauche, sans agrément, sans ménagement, sans égard, sans aucune espece d'honnêteté; incapable, indigne de plaire à toute femme qui se connoît en gens aimables, croit suppléer à tout cela chez une jeune innocente, en gagnant de vîtesse sur l'expérience, & lui donnant la premiere émotion des sens. Son dernier espoir est de plaire à la faveur de la nouveauté; c'est incontestablement-là le motif secret de cette fantaisie; mais il se trompe, l'horreur

qu'il fait n'eſt pas moins de la Nature, que n'en ſont les deſirs qu'il voudroit exciter; il ſe trompe auſſi dans ſa folle attente; cette même Nature a ſoin de revendiquer ſes droits: toute fille qui ſe vend, s'eſt déja donnée, & s'étant donnée à ſon choix, elle a fait la comparaiſon qu'il craint. Il achete donc un plaiſir imaginaire, & n'en eſt pas moins abhorré.

Pour moi, j'aurai beau changer étant riche; il eſt un point où je ne changerai jamais. S'il ne me reſte ni mœurs, ni vertu, il me reſtera du moins quelque gout, quelque ſens, quelque délicateſſe, & cela me garantira d'uſer ma fortune en dupe à courir après des chimeres, d'épuiſer ma bourſe & ma vie à me faire trahir & moquer par des enfans. Si j'étois jeune, je chercherois les plaiſirs de la jeuneſſe, & les voulant dans toute leur volupté, je ne les chercherois pas en homme riche. Si je reſtois tel que je ſuis, ce ſeroit autre choſe; je me bornerois prudemment aux plaiſirs de mon âge, je prendrois les goûts dont je peux jouir, & j'étouf-ferois ceux qui ne feroient plus que mon ſupplice. Je n'irois point offrir ma barbe griſe aux dédains railleurs des jeunes filles; je ne ſupporterois point de voir mes dégoûtantes careſſes leur faire ſoulever le cœur, de leur préparer à mes dépens les récits les plus ridicules, de les imaginer décrivant les vi-lains plaiſirs du vieux ſinge, de maniere à ſe ven-ger de les avoir endurés. Que ſi des habitudes mal combattues avoient tourné mes anciens deſirs en

besoins, j'y satisferois peut-être, mais avec honte, mais en rougissant de moi. J'ôterois la passion du besoin, je m'assortirois le mieux qu'il me seroit possible, & m'en tiendrois-là; je ne me ferois plus une occupation de ma foiblesse, & je voudrois sur-tout n'en avoir qu'un seul témoin. La vie humaine a d'autres plaisirs quand ceux-là manquent; en courant vainement après ceux qui fuient, on s'ôte encore ceux qui nous sont laissés. Changeons de goûts avec les années, ne déplaçons pas plus les âges que les saisons: il faut être soi dans tous les tems, & ne point lutter contre la Nature: ces vains efforts usent la vie, & nous empêchent d'en user.

Le peuple ne s'ennuie guere, sa vie est active; si ses amusemens ne sont pas variés, ils sont rares, beaucoup de jours de fatigue lui font goûter avec délices quelques jours de fêtes. Une alternative de longs travaux & de courts loisirs tient lieu d'assaisonnement aux plaisirs de son état. Pour les riches, leur grand fléau c'est l'ennui: au sein de tant d'amusemens rassemblés à grands fraix, au milieu de tant de gens concourans à leur plaire, l'ennui les consume & les tue; ils passent leur vie à le fuir & à en être atteints; ils sont accablés de son poids insupportable: les femmes, sur-tout, qui ne savent plus s'occuper, ni s'amuser, en sont dévorées sous le nom de vapeurs; il se transforme pour elles en un mal horrible, qui leur ôte quelquefois la raison, & enfin la vie. Pour moi, je ne connois

point de sort plus affreux que celui d'une jolie femme de Paris, après celui du petit agréable qui s'attache à elle, qui, changé de même en femme oisive, s'éloigne ainsi doublement de son état, & à qui la vanité d'être homme à bonnes fortunes, fait supporter la longueur des plus tristes jours qu'ait jamais passé créature humaine.

Les bienséances, les modes, les usages qui dérivent du luxe & du bon air, renferment le cours de la vie dans la plus maussade uniformité. Le plaisir qu'on veut avoir aux yeux des autres, est perdu pour tout le monde; on ne l'a ni pour eux, ni pour soi (*bb*). Le ridicule que l'opinion redoute sur toute chose, est toujours à côté d'elle pour la tyranniser & pour la punir. On n'est jamais ridicule que par des formes déterminées; celui qui sait varier ses situations & ses plaisirs, efface aujourd'hui l'impression d'hier; il est comme nul dans l'esprit des hommes, mais il jouit; car il est tout entier à chaque heure & à chaque chose. Ma seule forme constante seroit celle-là; dans chaque situation je ne m'occuperois d'aucune autre, & je prendrois chaque jour en lui-même, comme indépendant de la veille & du lendemain. Comme je

(*bb*) Deux femmes du monde, pour avoir l'air de s'amuser beaucoup, se sont une loi de ne jamais se coucher qu'à cinq heures du matin. Dans la rigueur de l'hiver leurs gens passent la nuit dans la rue à les attendre, fort embarrassés à s'y garantir d'être gelés. On entre un soir, ou, pour mieux dire, un matin, dans l'appartement où ces deux personnes si amusées laissoient couler les heures sans les compter: on les trouve exactement seules, dormant chacune dans son fauteuil.

serois peuple avec le peuple, je serois campagnard aux champs, & quand je parlerois d'agriculture, le paysan ne se moqueroit pas de moi. Je n'irois pas me bâtir une ville en campagne, & mettre au fond d'une Province les Tuilleries devant mon appartement. Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée; j'aurois une petite maison rustique, une maison blanche avec des contrevents verds, & quoiqu'une couverture de chaume soit en toute saison la meilleure, je préférerois magnifiquement, non la triste ardoise, mais la tuile, parce qu'elle a l'air plus propre & plus gai que le chaume, qu'on ne couvre pas autrement les maisons dans mon pays, & que cela me rappelleroit un peu l'heureux tems de ma jeunesse. J'aurois pour cour une basse-cour, & pour écurie une étable avec des vaches, pour avoir du laitage que j'aime beaucoup. J'aurois un potager pour jardin, & pour parc un joli verger, semblable à celui dont il sera parlé ci-après. Les fruits, à la discrétion des promeneurs, ne seroient ni comptés, ni cueillis par mon jardinier, & mon avare magnificence n'étaleroit point aux yeux des espaliers superbes, auxquels à peine on osât toucher. Or, cette petite prodigalité seroit peu coûteuse, parce que j'aurois choisi mon asyle dans quelque Province éloignée où l'on voit peu d'argent & beaucoup de denrées, & où regnent l'abondance & la pauvreté.

Là, je rassemblerois une société, plus choisie que nombreuse, d'amis aimant le plaisir & s'y con-

noiſſant, de femmes qui puſſent ſortir de leur fauteuil & ſe prêter aux jeux champêtres, prendre quelquefois, au lieu de la navette & des cartes, la ligne, les gluaux, le rateau des faneuſes, & le panier des vendangeurs. Là, tous les airs de la ville ſeroient oubliés, & devenus villageois au village, nous nous trouverions livrés à des foules d'amuſemens divers, qui ne nous donneroient chaque ſoir que l'embarras du choix pour le lendemain. L'exercice & la vie active nous feroient un nouvel eſtomac & de nouveaux goûts. Tous nos repas ſeroient des feſtins, où l'abondance plairoit plus que la délicateſſe. La gaîté, les travaux ruſtiques, les folâtres jeux ſont les premiers cuiſiniers du monde, & les ragoûts fins ſont bien ridicules à des gens en haleine depuis le lever du ſoleil. Le ſervice n'auroit pas plus d'ordre que d'élégance ; la ſalle à manger ſeroit par-tout, dans le jardin, dans un bateau, ſous un arbre ; quelquefois au loin, près d'une ſource vive, ſur l'herbe verdoyante & fraîche, ſous des touffes d'aulnes & de coudriers, une longue proceſſion de gais convives porteroit en chantant l'apprêt du feſtin ; on auroit le gazon pour table & pour chaiſe, les bords de la fontaine ſerviroient de buffet, & le deſſert pendroit aux arbres. Les mets ſeroient ſervis ſans ordre, l'appétit diſpenſeroit des façons ; chacun ſe préférant ouvertement à tout autre, trouveroit bon que tout autre ſe préférât de même à lui ; de cette familiarité cordiale & modérée, naîtroit ſans groſſiéreté,

sans fausseté, sans contrainte, un conflit badin, plus charmant cent fois que la politesse, & plus fait pour lier les cœurs. Point d'importuns laquais épiant nos discours, critiquant tout bas nos maintiens, comptant nos morceaux d'un œil avide, s'amusant à nous faire attendre à boire, & murmurant d'un trop long dîné. Nous serions nos valets pour être nos maîtres, chacun seroit servi par tous, le tems passeroit sans le compter, le repas seroit le repos & dureroit autant que l'ardeur du jour. S'il passoit près de nous quelque paysan retournant au travail ses outils sur l'épaule, je lui réjouirois le cœur par quelques bons propos, par quelques coups de bon vin, qui lui feroient porter plus gaiment sa misere; & moi j'aurois aussi le plaisir de me sentir émouvoir un peu les entrailles, & de me dire en secret, je suis encore homme.

Si quelque fête champêtre rassembloit les habitans du lieu, j'y serois des premiers avec ma troupe; si quelques mariages, plus bénis du ciel que ceux des villes, se faisoient à mon voisinage, on sauroit que j'aime la joie, & j'y serois invité. Je porterois à ces bonnes gens quelques dons simples comme eux, qui contribueroient à la fête, & j'y trouverois en échange des biens d'un prix inestimable, des biens si peu connus de mes égaux, la franchise & le vrai plaisir. Je souperois gaiment au bout de leur longue table, j'y ferois chorus au refrein d'une vieille chanson rustique, & je danserois dans leur grange de meilleur cœur qu'au bal de l'Opéra.

Jusqu'ici tout eſt à merveille, me dira-t-on: mais la chaſſe? eſt-ce être en campagne que de n'y pas chaſſer? J'entends; je ne voulois qu'une métairie, & j'avois tort. Je me ſuppoſe riche, il me faut donc des plaiſirs excluſifs, des plaiſirs deſtructifs; voici de tout autres affaires. Il me faut des terres, des bois, des gardes, des redevances, des honneurs ſeigneuriaux, ſur-tout de l'encens & de l'eau-bénite.

Fort bien; mais cette terre aura des voiſins jaloux de leurs droits, & deſireux d'uſurper ceux des autres: nos gardes ſe chamailleront, & peut-être les maîtres; voilà des altercations, des querelles, des haines, des procès tout au moins; cela n'eſt déja pas fort agréable. Mes vaſſaux ne verront point avec plaiſir labourer leurs bleds par mes lievres, & leurs fèves par mes ſangliers; chacun n'oſant tuer l'ennemi qui détruit ſon travail, voudra du moins le chaſſer de ſon champ: après avoir paſſé le jour à cultiver leurs terres, il faudra qu'ils paſſent la nuit à les garder; ils auront des mâtins, des tambours, des cornets, des ſonnettes: avec tout ce tintamarre ils troubleront mon ſommeil: je ſongerai malgré moi à la miſere de ces pauvres gens, & ne pourrai m'empêcher de me la reprocher. Si j'avois l'honneur d'être Prince, tout cela ne me toucheroit guere; mais moi, nouveau parvenu, nouveau riche, j'aurai le cœur encore un peu roturier.

Ce n'eſt pas tout; l'abondance du gibier tentera les chaſſeurs, j'aurai bientôt des braconniers à pu-

nir; il me faudra des prisons, des geoliers, des archers, des galeres: tout cela me paroît assez cruel. Les femmes de ces malheureux viendront assiéger ma porte & m'importuner de leurs cris, ou bien il faudra qu'on les chasse, qu'on les maltraite. Les pauvres gens qui n'auront point braconné, & dont mon gibier aura fouragé la récolte, viendront se plaindre de leur côté; les uns seront punis pour avoir tué le gibier, les autres ruinés pour l'avoir épargné: quelle triste alternative! Je ne verrai de tous côtés qu'objets de misere, je n'entendrai que gémissemens: cela doit troubler beaucoup, ce me semble, le plaisir de massacrer à son aise des foules de perdrix & de lievres presque sous ses pieds.

Voulez-vous dégager les plaisirs de leurs peines? Otez-en l'exclusion; plus vous les laisserez communs aux hommes, plus vous les goûterez toujours purs. Je ne ferai donc point tout ce que je viens de dire; mais sans changer de goûts je suivrai celui que je me suppose, à moindres fraix. J'établirai mon séjour champêtre dans un pays où la chasse soit libre à tout le monde, & où j'en puisse avoir l'amusement sans embarras. Le gibier sera plus rare; mais il y aura plus d'adresse à le chercher & de plaisir à l'atteindre. Je me souviendrai des battemens de cœur qu'éprouvoit mon pere au vol de la premiere perdrix, & des transports de joie avec lesquels il trouvoit le lievre qu'il avoit cherché tout le jour. Oui, je soutiens que, seul avec son chien, chargé de son fusil, de son carnier, de son four-

niment, de sa petite proie, il revenoit le soir, rendu de fatigue & déchiré des ronces, plus content de sa journée que tous vos chasseurs de ruelle, qui, sur un bon cheval, suivis de vingt fusils chargés, ne font qu'en changer, tirer & tuer autour d'eux, sans art, sans gloire, & presque sans exercice. Le plaisir n'est donc pas moindre; & l'inconvénient est ôté quand on n'a ni terre à garder, ni braconnier à punir, ni misérable à tourmenter. Voilà donc une solide raison de préférence. Quoi qu'on fasse, on ne tourmente point sans fin les hommes, qu'on n'en reçoive aussi quelque malaise; & les longues malédictions du peuple rendent tôt ou tard le gibier amer.

Encore un coup, les plaisirs exclusifs sont la mort du plaisir. Les vrais amusemens sont ceux qu'on partage avec le peuple; ceux qu'on veut avoir à soi seul, on ne les a plus. Si les murs que j'éleve autour de mon parc m'en font une triste clôture, je n'ai fait à grands fraix que m'ôter le plaisir de la promenade; me voilà forcé de l'aller chercher au loin. Le démon de la propriété infecte tout ce qu'il touche. Un riche veut être par-tout le maître, & ne se trouve bien qu'où il ne l'est pas; il est forcé de se fuir toujours. Pour moi, je ferai là-dessus, dans ma richesse, ce que j'ai fait dans ma pauvreté. Plus riche maintenant du bien des autres que je ne serai jamais du mien, je m'empare de tout ce qui me convient dans mon voisinage; il n'y a pas de conquérant plus déterminé que

moi; j'usurpe sur les Princes mêmes; je m'accommode sans distinction de tous les terreins ouverts qui me plaisent; je leur donne des noms, je fais de l'un mon parc, de l'autre ma terrasse, & m'en voilà le maître; dès-lors je m'y promene impunément, j'y reviens souvent pour maintenir la possession; j'use autant que je veux le sol à force d'y marcher; & l'on ne me persuadera jamais que le titulaire du fonds que je m'approprie, tire plus d'usage de l'argent qu'il lui produit, que j'en tire de son terrein. Que si l'on vient à me vexer par des fossés, par des haies, peu m'importe; je prends mon parc sur mes épaules, & je vais le poser ailleurs; les emplacemens ne manquent pas aux environs, & j'aurai long-tems à piller mes voisins avant de manquer d'asyle.

Voilà quelque essai du vrai goût dans le choix des loisirs agréables: voilà dans quel esprit on jouit; tout le reste n'est qu'illusion, chimere, sotte vanité. Quiconque s'écartera de ces regles, quelque riche qu'il puisse être, mangera son or en fumier, & ne connoîtra jamais le prix de la vie.

On m'objectera, sans doute, que de tels amusemens sont à la portée de tous les hommes, & qu'on n'a pas besoin d'être riche pour les goûter. C'est précisément à quoi j'en voulois venir. On a du plaisir quand on en veut avoir: c'est l'opinion seule qui rend tout difficile, qui chasse le bonheur devant nous; & il est cent fois plus aisé d'être heureux que de le paroître. L'homme de goût, &

vraiment voluptueux, n'a que faire de richesse; il lui suffit d'être libre & maître de lui. Quiconque jouit de la santé & ne manque pas du nécessaire, s'il arrache de son cœur les biens de l'opinion, est assez riche: c'est l'*aurea mediocritas* d'Horace. Gens à coffres-forts, cherchez donc quelque autre emploi de votre opulence; car pour le plaisir elle n'est bonne à rien. Emile ne saura pas tout cela mieux que moi; mais ayant le cœur plus pur & plus sain, il le sentira mieux encore, & toutes ses observations dans le monde ne feront que le lui confirmer.

En passant ainsi le tems, nous cherchons toujours Sophie, & nous ne la trouvons point. Il importoit qu'elle ne se trouvât pas si vîte, & nous l'avons cherchée où j'étois bien sûr qu'elle n'étoit pas (*cc*).

Enfin le moment presse; il est tems de la chercher tout de bon, de peur qu'il ne s'en fasse une qu'il prenne pour elle, & qu'il ne connoisse trop tard son erreur. Adieu donc Paris, Ville célebre, Ville de bruit, de fumée & de boue, où les femmes ne croient plus à l'honneur, ni les hommes à la vertu. Adieu Paris; nous cherchons l'amour, le bonheur, l'innocence; nous ne serons jamais assez loin de toi.

(*cc*) *Mulierem fortem quis inveniet! Procul, & de ultimis finibus pretium ejus.* Prov. xxxj. 10.

FIN DU TOME TROISIEME.

ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

PAR

JEAN JAQUES ROUSSEAU.

Citoyen de Genève.

TOME QUATRIEME.

A AMSTERDAM,

MDCCLXXIII.

EMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

LIVRE CINQUIEME.

Nous voici parvenus au dernier acte de la jeunesse, mais nous ne sommes pas encore au dénouement.

Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Emile est homme; nous lui avons promis une compagne, il faut la lui donner. Cette compagne est Sophie. En quels lieux est son asyle? Où la trouverons-nous? Pour la trouver il la faut connoître. Sachons premiérement ce qu'elle est, nous jugerons mieux des lieux qu'elle habite; & quand nous l'aurons trouvée, encore tout ne sera-t-il pas fait. *Puisque notre jeune Gentilhomme*, dit Locke, *est prêt à se marier, il est tems de le laisser auprès de sa Maîtresse.* Et là-dessus il finit son ouvrage. Pour moi qui n'ai pas l'honneur d'élever un Gentilhomme, je me garderai d'imiter Locke en cela.

SOPHIE OU LA FEMME.

Sophie doit être femme comme Emile est homme; c'est-à-dire, avoir tout ce qui convient à la constitution de son espece & de son sexe pour remplir sa place dans l'ordre physique & moral. Commençons donc par examiner les conformités & les différences de son sexe & du nôtre.

En tout ce qui ne tient pas au sexe la femme est homme; elle a les mêmes organes, les mêmes besoins, les mêmes facultés; la machine est construite de la même maniere, les pieces en sont les mêmes, le jeu de l'une est celui de l'autre, la figure est semblable, & sous quelque rapport qu'on les considere, ils ne different entr'eux que du plus au moins.

En tout ce qui tient au sexe la femme & l'homme ont par-tout des rapports & par-tout des différences; la dificulté de les comparer vient de celle de déterminer dans la constitution de l'un & de l'autre ce qui est du sexe & ce qui n'en est pas. Par l'anatomie comparée, & même à la seule inspection, l'on trouve entr'eux des différences générales qui paroissent ne point tenir au sexe; elles y tiennent pourtant, mais par des liaisons que nous sommes hors d'état d'appercevoir; nous ne savons jusqu'où ces liaisons peuvent s'étendre; la seule

chose que nous savons avec certitude, est que tout ce qu'ils ont de commun est de l'espece, & que tout ce qu'ils ont de différent est du sexe; sous ce double point de vue, nous trouvons entr'eux tant de rapports & tant d'oppositions, que c'est peut être une des merveilles de la nature d'avoir pu faire deux êtres si semblables en les constituant si différemment.

Ces rapports & ces différences doivent influer sur le moral; cette conséquence est sensible, conforme à l'expérience, & montre la vanité des disputes sur la préférence ou l'égalité des sexes; comme si chacun des deux allant aux fins de la nature, selon sa destination particuliere, n'étoit pas plus parfait en cela que s'il ressembloit davantage à l'autre? En ce qu'ils ont de commun ils sont égaux; en ce qu'ils ont de différent ils ne sont pas comparables: une femme parfaite & un homme parfait, ne doivent pas plus se ressembler d'esprit que de visage, & la perfection n'est pas susceptible de plus & de moins.

Dans l'union des sexes chacun concourt également à l'objet commun, mais non pas de la même maniere. De cette diversité naît la premiere différence assignable entre les rapports moraux de l'un & de l'autre. L'un doit être actif & fort, l'autre passif & foible; il faut nécessairement que l'un veuille & puisse; il suffit que l'autre résiste peu.

Ce principe établi, il s'ensuit que la femme est faite spécialement pour plaire à l'homme: si l'hom-

me doit lui plaire à ſon tour, c'eſt d'une néceſſité moins directe: ſon mérite eſt dans ſa puiſſance, il plaît par cela ſeul qu'il eſt fort. Ce n'eſt pas ici la loi de l'amour, j'en conviens; mais c'eſt celle de la nature, antérieure à l'amour même.

Si la femme eſt faite pour plaire & pour être ſubjuguée, elle doit ſe rendre agréable à l'homme au lieu de le provoquer: ſa violence à elle eſt dans ſes charmes; c'eſt par eux qu'elle doit le contraindre à trouver ſa force & à en uſer. L'art le plus ſûr d'animer cette force, eſt de la rendre néceſſaire par la réſiſtance. Alors l'amour-propre ſe joint au deſir, & l'un triomphe de la victoire que l'autre lui fait remporter. De-là naiſſent l'attaque & la défenſe, l'audace d'un ſexe & la timidité de l'autre, enfin la modeſtie & la honte dont la nature arma le foible pour aſſervir le fort.

Qui eſt-ce qui peut penſer qu'elle ait preſcrit indifféremment les mêmes avances aux uns & aux autres, & que le premier à former des deſirs, doive être auſſi le premier à les témoigner? Quelle étrange dépravation de jugement! L'entrepriſe ayant des conſéquences ſi différentes pour les deux ſexes, eſt-il naturel qu'ils aient la même audace à s'y livrer? Comment ne voit-on pas qu'avec une ſi grande inégalité dans la miſe commune, ſi la réſerve n'impoſoit à l'un la modération que la nature impoſe à l'autre, il en réſulteroit bientôt la ruine de tous deux, & que le genre humain périroit par les moyens établis pour le conſerver? Avec la fa-

cilité qu'ont les femmes d'émouvoir les ſens des hommes, & d'aller réveiller au fond de leurs cœurs les reſtes d'un tempérament preſque éteint, s'il étoit quelque malheureux climat ſur la terre, où la Philoſophie eût introduit cet uſage, ſur-tout dans les pays chauds où il naît plus de femmes que d'hommes, tyranniſés par elles ils ſeroient enfin leurs victimes, & ſe verroient tous traîner à la mort ſans qu'ils puſſent jamais s'en défendre.

Si les femelles des animaux n'ont pas la même honte, que s'enſuit-il? Ont-elles comme les femmes les deſirs illimités auxquels cette honte ſert de frein? Le deſir ne vient pour elles qu'avec le beſoin; le beſoin ſatisfait, le deſir ceſſe; elles ne repouſſent plus le mâle par feinte (*a*), mais tout de bon; elles font tout le contraire de ce que faiſoit la fille d'Auguſte, elles ne reçoivent plus de paſſagers quand le navire a ſa cargaiſon. Même quand elles ſont libres leurs tems de bonne volonté ſont courts & bientôt paſſés, l'inſtinct les pouſſe & l'inſtinct les arrête; où ſera le ſupplément de cet inſtinct négatif dans les femmes quand vous leur aurez ôté la pudeur? Attendre qu'elles ne ſe ſoucient plus des hommes, c'eſt attendre qu'ils ne ſoient plus bons à rien.

(*a*) J'ai déja remarqué que les refus de ſimagrée & d'agacerie ſont communs à preſque toutes les femelles, même parmi les animaux, & même quand elles ſont le plus diſpoſées à ſe rendre; il faut n'avoir jamais obſervé leur manege pour diſconvenir de cela.

L'être suprême a voulu faire en tout honneur à l'espece humaine; en donnant à l'homme des penchans sans mesure, il lui donne en même tems la loi qui les regle, afin qu'il soit libre & se commande à lui-même; en le livrant à des passions immodérées, il joint à ces passions la raison pour les gouverner: en livrant la femme à des desirs illimités, il joint à ces desirs la pudeur pour les contenir. Pour surcroît, il ajoute encore une récompense actuelle au bon usage de ses facultés, savoir le goût qu'on prend aux choses honnêtes lorsqu'on en fait la regle de ses actions. Tout cela vaut bien, ce me semble, l'instinct des bêtes.

Soit donc que la femelle de l'homme partage ou non ses desirs & veuille ou non les satisfaire, elle le repousse & se défend toujours, mais non pas toujours avec la même force, ni par conséquent avec le même succès. Pour que l'attaquant soit victorieux, il faut que l'attaqué le permette ou l'ordonne; car que de moyens adroits n'a-t-il pas pour forcer l'aggresseur d'user de force? Le plus libre & le plus doux de tous les actes n'admet point de violence réelle, la nature & la raison s'y opposent: la nature, en ce qu'elle a pourvu le plus foible, d'autant de force qu'il en faut pour résister quand il lui plaît; la raison, en ce qu'une violence réelle est non-seulement le plus brutal de tous les actes, mais le plus contraire à sa fin; soit parce que l'homme déclare ainsi la guerre à sa compagne & l'autorise à défendre sa personne & sa li-

berté aux dépens même de la vie de l'aggresseur ; soit parce que la femme seule est juge de l'état où elle se trouve, & qu'un enfant n'auroit point de pere, si tout homme en pouvoit usurper les droits.

Voici donc une troisieme conséquence de la constitution des sexes ; c'est que le plus fort soit le maître en apparence & dépende en effet du plus foible ; & cela, non par un frivole usage de galanterie, ni par une orgueilleuse générosité de protecteur, mais par une invariable loi de la nature qui, donnant à la femme plus de facilité d'exciter les desirs qu'à l'homme de les satisfaire, fait dépendre celui-ci, malgré qu'il en ait, du bon plaisir de l'autre, & le contraint de chercher à son tour à lui plaire, pour obtenir qu'elle consente à le laisser être le plus fort. Alors ce qu'il y a de plus doux pour l'homme dans sa victoire, est de douter si c'est la foiblesse qui cede à la force, ou si c'est la volonté qui se rend ; & la ruse ordinaire de la femme est de laisser toujours ce doute entre elle & lui. L'esprit des femmes répond en ceci parfaitement à leur constitution : loin de rougir de leur foiblesse, elles en font gloire ; leurs tendres muscles sont sans résistance ; elles affectent de ne pouvoir soulever les plus légers fardeaux ; elles auroient honte d'être fortes : pourquoi cela ? ce n'est pas seulement pour paroître délicates, c'est par une précaution plus adroite ; elles se ménagent de loin des excuses, & le droit d'être foibles au besoin.

Le progrès des lumieres acquises par nos vices, a beaucoup changé sur ce point les anciennes opinions parmi nous, & l'on ne parle plus gueres de violences, depuis qu'elles sont si peu nécessaires, & que les hommes n'y croient plus (*b*); au lieu qu'elles sont très-communes dans les hautes antiquités Grecques & Juives, parce que ces mêmes opinions sont dans la simplicité de la nature, & que la seule expérience du libertinage a pu les déraciner. Si l'on cite de nos jours moins d'actes de violence, ce n'est sûrement pas que les hommes soient plus tempérans, mais c'est qu'ils ont moins de crédulité, & que telle plainte qui jadis eût persuadé des peuples simples, ne feroit de nos jours qu'attirer les ris des moqueurs; on gagne davantage à se taire. Il y a dans le Deutéronome une loi par laquelle une fille abusée étoit punie avec le séducteur, si le délit avoit été commis dans la ville; mais s'il avoit été commis à la campagne ou dans des lieux écartés, l'homme seul étoit puni, *car*, dit la Loi, *la fille a crié, & n'a point été entendue.* Cette bénigne interprétation apprenoit aux filles à ne pas se laisser surprendre en des lieux fréquentés.

L'effet de ces diversités d'opinions sur les mœurs est sensible. La galanterie moderne en est l'ouvrage. Les hommes, trouvant que leurs plaisirs dépendoient

(*b*) Il peut y avoir une telle disproportion d'âge & de force qu'une violence réelle ait lieu, mais traitant ici de l'état relatif des sexes selon l'ordre de la nature, je les prends tous deux dans le rapport commun qui constitue cet état.

doient plus de la volonté du beau ſexe qu'ils n'avoient cru, ont captivé cette volonté par des complaiſances dont il les a bien dédommagés.

Voyez comment le phyſique nous amene inſenſiblement au moral, & comment de la groſſiere union des ſexes naiſſent peu-à-peu les plus douces loix de l'amour. L'empire des femmes n'eſt point à elles parce que les hommes l'ont voulu, mais parce qu'ainſi le veut la nature; il étoit à elles avant qu'elles paruſſent l'avoir: ce même Hercule qui crut faire violence aux cinquante filles de Theſpitius, fut pourtant contraint de filer près d'Omphale, & le fort Samſon n'étoit pas ſi fort que Dalila. Cet empire eſt aux femmes & ne peut leur être ôté, même quand elles en abuſent; ſi jamais elles pouvoient le perdre, il y a longtems qu'elles l'auroient perdu.

Il n'y a nulle parité entre les deux ſexes quant à la conſéquence du ſexe. Le mâle n'eſt mâle qu'en certains inſtans, la femelle eſt femelle toute ſa vie, ou du moins toute ſa jeuneſſe; tout la rappelle ſans ceſſe à ſon ſexe, & pour en bien remplir les fonctions, il lui faut une conſtitution qui s'y rapporte. Il lui faut du ménagement durant ſa groſſeſſe, il lui faut du repos dans ſes couches, il lui faut une vie molle & ſédentaire pour allaiter ſes enfans, il lui faut pour les élever de la patience & de la douceur, un zêle, une affection que rien ne rebute, elle ſert de liaiſon entre eux & leur pere, elle ſeule les lui fait aimer & lui donne la confian-

ce de les appeller ſiens. Que de tendreſſe & de ſoins ne lui faut-il point pour maintenir dans l'union toute la famille! Et enfin tout cela ne doit pas être des vertus, mais des goûts, ſans quoi l'eſpece humaine ſeroit bientôt éteinte.

La rigidité des devoirs relatifs des deux ſexes n'eſt ni ne peut être la même. Quand la femme ſe plaint là-deſſus de l'injuſte inégalité qu'y met l'homme, elle a tort; cette inégalité n'eſt point une inſtitution humaine, ou du moins elle n'eſt point l'ouvrage du préjugé, mais de la raiſon: c'eſt à celui des deux que la nature a chargé du dépôt des enfans d'en répondre à l'autre. Sans doute il n'eſt permis à perſonne de violer ſa foi, & tout mari infidele qui prive ſa femme du ſeul prix des auſteres devoirs de ſon ſexe eſt un homme injuſte & barbare: mais la femme infidelle fait plus, elle diſſout la famille, & briſe tous les liens de la nature; en donnant à l'homme des enfans qui ne ſont pas à lui, elle trahit les uns & les autres, elle joint la perfidie à l'infidélité. J'ai peine à voir quel déſordre & quel crime ne tient pas à celui-là. S'il eſt un état affreux au monde, c'eſt celui d'un malheureux pere, qui, ſans confiance en ſa femme, n'oſe ſe livrer aux plus doux ſentimens de ſon cœur, qui doute en embraſſant ſon enfant s'il n'embraſſe point l'enfant d'un autre, le gage de ſon déshonneur, le raviſſeur du bien de ſes propres enfans. Qu'eſt-ce alors que la famille, ſi ce n'eſt une

ſociété d'ennemis ſecrets qu'une femme coupable arme l'un contre l'autre en les forçant de feindre de s'entre-aimer?

Il n'importe donc pas ſeulement que la femme ſoit fidelle, mais qu'elle ſoit jugée telle par ſon mari, par ſes proches, par tout le monde; il importe qu'elle ſoit modeſte, attentive, réſervée, & qu'elle porte aux yeux d'autrui, comme en ſa propre conſcience, le témoignage de ſa vertu: s'il importe qu'un pere aime ſes enfans, il importe qu'il eſtime leur mere. Telles ſont les raiſons qui mettent l'apparence même au nombre des devoirs des femmes, & leur rendent l'honneur & la réputation non moins indiſpenſables que la chaſteté. De ces principes dérive avec la différence morale des ſexes un motif nouveau de devoir & de convenance, qui preſcrit ſpécialement aux femmes l'attention la plus ſcrupuleuſe ſur leur conduite, ſur leurs manieres, ſur leur maintien. Soutenir vaguement que les deux ſexes ſont égaux & que leurs devoirs ſont les mêmes; c'eſt ſe perdre en déclamations vaines, c'eſt ne rien dire tant qu'on ne répondra pas à cela.

N'eſt-ce pas une maniere de raiſonner bien ſolide de donner des exceptions pour réponſe à des loix générales auſſi bien fondées? Les femmes, dites-vous, ne ſont pas toujours des enfans? Non? mais leur deſtination propre eſt d'en faire. Quoi! parce qu'il y a dans l'Univers une centaine de grandes villes où les femmes vivant dans la licence ſont

peu d'enfans, vous prétendez que l'état des femmes eſt d'en faire peu! Et que deviendroient vos villes, ſi les campagnes éloignées, où les femmes vivent plus ſimplement & plus chaſtement, ne réparoient la ſtérilité des Dames? Dans combien de Provinces les femmes qui n'ont fait que quatre ou cinq enfans paſſent pour peu fécondes (*c*)! Enfin que telle ou telle femme faſſe peu d'enfans, qu'importe? L'état de la femme eſt-il moins d'être mere, & n'eſt-ce pas par des loix générales que la nature & les mœurs doivent pourvoir à cet état?

Quand il y auroit entre les groſſeſſes d'auſſi longs intervalles qu'on le ſuppoſe, une femme changera-t-elle ainſi bruſquement & alternativement de maniere de vivre ſans péril & ſans riſque? Sera-t-elle aujourd'hui nourrice & demain guerriere? Changera-t-elle de tempérament & de goûts comme un caméléon de couleurs? Paſſera-t-elle tout-à-coup de l'ombre de la clôture, & des ſoins domeſtiques, aux injures de l'air, aux travaux, aux fatigues, aux périls de la guerre? Sera-t-elle tantôt craintive (*d*) & tantôt brave, tantôt délicate & tantôt robuſte? Si les jeunes gens élevés dans Paris ont

(*c*) Sans cela l'eſpece dépériroit néceſſairement: pour qu'elle ſe conſerve il faut, tout compenſé, que chaque femme faſſe à-peu-près quatre enfans: car des enfans qui naiſſent, il en meurt près de la moitié avant qu'ils puiſſent en avoir d'autres, & il en faut deux reſtans pour repréſenter le pere & la mere. Voyez ſi les villes vous fourniront cette population là.

(*d*) La timidité des femmes eſt encore un inſtinct de la nature contre le double riſque qu'elles courent durant leur groſſeſſe.

peine à ſupporter le métier des armes; des femmes qui n'ont jamais affronté le ſoleil, & qui ſavent à peine marcher, le ſupporteront-elles après cinquante ans de molleſſe? Prendront-elles ce dur métier à l'âge où les hommes le quittent?

Il y a des pays où les femmes accouchent preſque ſans peine, & nourriſſent leurs enfans preſque ſans ſoins; j'en conviens: mais dans ces mêmes pays les hommes vont demi-nuds en tout tems, terraſſent les bêtes féroces, portent un canot comme un havre-ſac, font des chaſſes de ſept ou huit cents lieues, dorment à l'air à plate-terre, ſupportent des fatigues incroyables, & paſſent pluſieurs jours ſans manger. Quand les femmes deviennent robuſtes, les hommes le deviennent encore plus; quand les hommes s'amolliſſent, les femmes s'amolliſſent davantage; quand les deux termes changent également, la différence reſte la même.

Platon dans ſa République donne aux femmes les mêmes exercices qu'aux hommes; je le crois bien. Ayant ôté de ſon Gouvernement les familles particulieres, & ne ſachant plus que faire des femmes, il ſe vit forcé de les faire hommes. Ce beau génie avoit tout combiné, tout prévu; il alloit au-devant d'une objection que perſonne peut-être n'eût ſongé à lui faire, mais il a mal réſolu celle qu'on lui fait. Je ne parle point de cette prétendue communauté de femmes dont le reproche tant répété, prouve que ceux qui le lui font ne l'ont jamais lû: je parle de cette promiſcuité civile

qui confond par-tout les deux fexes dans les mêmes emplois, dans les mêmes travaux, & ne peut manquer d'engendrer les plus intolérables abus; je parle de cette fubverfion des plus doux fentimens de la nature immolés à un fentiment artificiel qui ne peut fubfifter que par eux; comme s'il ne falloit pas une prife naturelle pour former des liens de convention; comme fi l'amour qu'on a pour fes proches n'étoit pas le principe de celui qu'on doit à l'Etat; comme fi ce n'étoit pas par la petite patrie, qui eft la famille, que le cœur s'attache à la grande; comme fi ce n'étoient pas le bon fils, le bon mari, le bon pere, qui font le bon Citoyen.

Dès qu'une fois il eft démontré que l'homme & la femme ne font ni ne doivent être conftitués de même, de caractere ni de tempérament, il s'enfuit qu'ils ne doivent pas avoir la même éducation. En fuivant les directions de la nature, ils doivent agir de concert, mais ils ne doivent pas faire les mêmes chofes; la fin des travaux eft commune, mais les travaux font différens, & par conféquent les goûts qui les dirigent. Après avoir tâché de former l'homme naturel, pour ne pas laiffer imparfait notre ouvrage, voyons comment doit fe former auffi la femme qui convient à cet homme.

Voulez-vous toujours être bien guidé? fuivez toujours les indications de la nature. Tout ce qui caractérife le fexe doit être refpecté comme établi par elle. Vous dites fans ceffe; les femmes ont tel & tel défaut que nous n'avons pas: votre or-

gueil vous trompe: ce feroient des défauts pour vous, ce font des qualités pour elles; tout iroit moins bien fi elles ne les avoient pas. Empêchez ces prétendus défauts de dégénérer; mais gardez-vous de les détruire.

Les femmes de leur côté ne ceffent de crier que nous les élevons pour être vaines & coquettes, que nous les amufons fans ceffe à des puérilités pour refter plus facilement les maîtres; elles s'en prennent à nous des défauts que nous leur reprochons. Quelle folie! Et depuis quand font-ce les hommes qui fe mêlent de l'éducation des filles? Qui eft-ce qui empêche les meres de les élever comme il leur plaît? Elles n'ont point de Colleges, grand malheur! Eh, plût à Dieu qu'il n'y en eût point pour les garçons, ils feroient plus fenfément, plus honnêtement élevés! Force-t-on vos filles à perdre leur tems en niaiferies? leur fait-on malgré elles paffer la moitié de leur vie à leur toilette à votre exemple? Vous empêche-t-on de les inftruire & faire inftruire à votre gré? Eft-ce notre faute fi elles nous plaifent quand elles font belles, fi leurs minauderies nous féduifent, fi l'art qu'elles apprennent de vous nous attire & nous flatte, fi nous aimons à les voir mifes avec goût, fi nous leur laiffons affiler à loifir les armes dont elles nous fubjugent? Eh! prenez le parti de les élever comme des hommes; ils y confentiront de bon cœur! Plus elles voudront leur reffembler, moins elles

les gouverneront; & c'eſt alors qu'ils feront vraiment les maîtres

Toutes les facultés communes aux deux ſexes ne leur ſont pas également partagées, mais priſes en tout, elles ſe compenſent; la femme vaut mieux comme femme & moins comme homme; par-tout où elle fait valoir ſes droits, elle a l'avantage; par-tout où elle veut uſurper les nôtres, elle reſte au-deſſous de nous. On ne peut répondre à cette vérité générale que par des exceptions; conſtante maniere d'argumenter des galans partiſans du beau ſexe.

Cultiver dans les femmes les qualités de l'homme & négliger celles qui leur ſont propres, c'eſt donc viſiblement travailler à leur préjudice: les ruſées le voient trop bien pour en être les dupes; en tâchant d'uſurper nos avantages elles n'abandonnent pas les leurs; mais il arrive de-là que, ne pouvant bien ménager les uns & les autres, parce qu'ils ſont incompatibles, elles reſtent au-deſſous de leur portée ſans ſe mettre à la nôtre, & perdent la moitié de leur prix. Croyez-moi, mere judicieuſe, ne faites point de votre fille un honnête homme, comme pour donner un démenti à la nature; faites-en une honnête femme, & ſoyez ſûre qu'elle en vaudra mieux pour elle & pour nous.

S'enſuit-il qu'elle doive être élevée dans l'ignorance de toute choſe & bornée aux ſeules fonctions du ménage? L'homme fera-t-il ſa ſervante de ſa compagne, ſe privera-t-il auprès d'elle du plus grand charme de la ſociété? Pour mieux l'aſſervir l'em-

l'empêchera-t-il de rien sentir, de rien connoître? En fera-t-il un véritable automate? Non, sans doute, ainsi ne l'a pas dit la nature, qui donne aux femmes un esprit si agréable & si délié; au contraire, elle veut qu'elles pensent, qu'elles jugent, qu'elles aiment, qu'elles connoissent, qu'elles cultivent leur esprit comme leur figure; ce sont les armes qu'elle leur donne pour suppléer à la force qui leur manque & pour diriger la nôtre. Elles doivent apprendre beaucoup de choses, mais seulement celles qu'il leur convient de savoir.

Soit que je considere la destination particuliere du sexe, soit que j'observe ses penchans, soit que je compte ses devoirs, tout concourt également à m'indiquer la forme d'éducation qui lui convient. La femme & l'homme sont faits l'un pour l'autre, mais leur mutuelle dépendance n'est pas égale: les hommes dépendent des femmes par leurs desirs; les femmes dépendent des hommes, & par leurs desirs & par leurs besoins; nous subsisterions plutôt sans elles qu'elles sans nous. Pour qu'elles aient le nécessaire, pour qu'elles soient dans leur état, il faut que nous le leur donnions, que nous voulions le leur donner, que nous les en estimions dignes; elles dépendent de nos sentimens, du prix que nous mettons à leur mérite, du cas que nous faisons de leurs charmes & de leurs vertus. Par la loi même de la nature les femmes, tant pour elles que pour leurs enfans, sont à la merci des jugemens des hommes: il ne suffit pas qu'elles soient estimables,

il faut qu'elles ſoient eſtimées; il ne leur ſuffit pas d'être belles, il faut qu'elles plaiſent; il ne leur ſuffit pas d'être ſages, il faut qu'elles ſoient reconnues pour telles; leur honneur n'eſt pas ſeulement dans leur conduite, mais dans leur réputation, & il n'eſt pas poſſible que celle qui conſent à paſſer pour infâme puiſſe jamais être honnête. L'homme en bien faiſant ne dépend que de lui-même & peut braver le jugement public, mais la femme en bien faiſant n'a fait que la moitié de ſa tâche, & ce que l'on penſe d'elle ne lui importe pas moins que ce qu'elle eſt en effet. Il ſuit de-là que le ſyſtême de ſon éducation doit être, à cet égard, contraire à celui de la nôtre: l'opinion eſt le tombeau de la vertu parmi les hommes, & ſon trône parmi les femmes.

De la bonne conſtitution des meres dépend d'abord celle des enfans; du ſoin des femmes dépend la premiere éducation des hommes; des femmes dépendent encore leurs mœurs, leurs paſſions, leurs goûts, leurs plaiſirs, leur bonheur même. Ainſi toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, ſe faire aimer & honorer d'eux, les élever jeunes, les ſoigner grands, les conſeiller, les conſoler, leur rendre la vie agréable & douce, voilà les devoirs des femmes dans tous les temps, & ce qu'on doit leur apprendre dès leur enfance. Tant qu'on ne remontera pas à ce principe on s'écartera du but, & tous les préceptes qu'on leur donnera ne ſerviront de rien pour leur bonheur ni pour le nôtre.

Mais quoique toute femme veuille plaire aux hommes & doive le vouloir, il y a bien de la différence entre vouloir plaire à l'homme de mérite, à l'homme vraiment aimable, & vouloir plaire à ces petits agréables qui déshonorent leur ſexe & celui qu'ils imitent. Ni la nature, ni la raiſon ne peuvent porter la femme à aimer dans les hommes ce qui lui reſſemble, & ce n'eſt pas non plus en prenant leurs manieres qu'elle doit chercher à s'en faire aimer.

Lors donc que quittant le ton modeſte & poſé de leur ſexe elles prennent les airs de ces étourdis, loin de ſuivre leur vocation elles y renoncent, elles s'ôtent à elles-mêmes les droits qu'elles penſent uſurper: ſi nous étions autrement, diſent-elles, nous ne plairions point aux hommes; elles mentent. Il faut être folle pour aimer les foux; le deſir d'attirer ces gens-là montre le goût de celle qui s'y livre. S'il n'y avoit point d'hommes frivoles elle ſe preſſeroit d'en faire, & leurs frivolités ſont bien plus ſon ouvrage, que les ſiennes ne ſont le leur. La femme qui aime les vrais hommes & qui veut leur plaire prend des moyens aſſortis à ſon deſſein. La femme eſt coquette par état, mais ſa coquetterie change de forme & d'objet ſelon ſes vues; réglons ſes vues ſur celles de la nature, la femme aura l'éducation qui lui convient.

Les petites filles preſque en naiſſant aiment la parure: non contentes d'être jolies elles veulent qu'on les trouve telles; on voit dans leurs petits airs que ce ſoin les occupe déja, & à peine ſont-

elles en état d'entendre ce qu'on leur dit, qu'on les gouverne en leur parlant de ce qu'on pensera d'elles. Il s'en faut bien que le même motif très-indiscrettement proposé aux petits garçons n'ait sur eux le même empire. Pourvu qu'ils soient indépendans & qu'ils aient du plaisir, ils se soucient fort peu de ce qu'on pourra penser d'eux. Ce n'est qu'à force de tems & de peine qu'on les assujettit à la même loi.

De quelque part que vienne aux filles cette premiere leçon, elle est très-bonne. Puisque le corps naît, pour ainsi dire, avant l'ame, la premiere culture doit être celle du corps: cet ordre est commun aux deux sexes, mais l'objet de cette culture est différent; dans l'un cet objet est le développement des forces, dans l'autre il est celui des agrémens: non que ces qualités doivent être exclusives dans chaque sexe; l'ordre seulement est renversé: il faut assez de force aux femmes pour faire tout ce qu'elles font avec grace, il faut assez d'adresse aux hommes pour faire tout ce qu'ils font avec facilité.

Par l'extrême mollesse des femmes commence celle des hommes. Les femmes ne doivent pas être robustes comme eux, mais pour eux, pour que les hommes qui naîtront d'elles le soient aussi. En ceci les Couvens, où les Pensionnaires ont une nourriture grossiere, mais beaucoup d'ébats, de courses, de jeux en plein air & dans des jardins, sont à préférer à la maison paternelle où une fille délicatement nourrie, toujours flattée ou tancée,

toujours assise sous les yeux de sa mere dans une chambre bien close, n'ose se lever, ni marcher, ni parler, ni souffler, & n'a pas un moment de liberté pour jouer, sauter, courir, crier, se livrer à la pétulance naturelle à son âge: toujours ou relâchement dangereux, ou sévérité mal-entendue; jamais rien selon la raison. Voilà comment on ruine le corps & le cœur de la Jeunesse.

Les filles de Sparte s'exerçoient comme les garçons aux jeux militaires, non pour aller à la guerre, mais pour porter un jour des enfans capables d'en soutenir les fatigues. Ce n'est pas-là ce que j'approuve: il n'est point nécessaire pour donner des soldats à l'Etat que les meres aient porté le mousquet & fait l'exercice à la Prussienne; mais je trouve qu'en général l'Education Grecque étoit très-bien entendue en cette partie. Les jeunes filles paroissoient souvent en public, non pas mêlées avec les garçons, mais rassemblées entre elles. Il n'y avoit presque pas une fête, pas un sacrifice, pas une cérémonie où l'on ne vît des bandes de filles des premiers Citoyens couronnées de fleurs, chantant des hymnes, formant des chœurs de danses, portant des corbeilles, des vases, des offrandes, & présentant aux sens dépravés des Grecs un spectacle charmant & propre à balancer le mauvais effet de leur indécente gymnastique. Quelque impression que fît cet usage sur les cœurs des hommes, toujours étoit-il excellent pour donner au sexe une bonne constitution dans la jeunesse, par des exer-

cices agréables, modérés, ſalutaires, & pour aiguiſer & former ſon goût par le deſir continuel de plaire, ſans jamais expoſer ſes mœurs.

Sitôt que ces jeunes perſonnes étoient mariées, on ne les voyoit plus en public; renfermées dans leurs maiſons, elles bornoient tous leurs ſoins à leur ménage & à leur famille. Telle eſt la maniere de vivre que la nature & la raiſon preſcrit au ſexe; auſſi de ces meres-là naiſſoient les hommes les plus ſains, les plus robuſtes, les mieux faits de la terre: & malgré le mauvais renom de quelques Isles, il eſt conſtant que de tous les Peuples du monde, ſans en excepter même les Romains, on n'en cite aucun où les femmes aient été à la fois plus ſages & plus aimables, & aient mieux réuni les mœurs & la beauté, que l'ancienne Grece.

On ſait que l'aiſance des vêtemens qui ne gênoient point le corps, contribuoit beaucoup à lui laiſſer dans les deux ſexes ces belles proportions qu'on voit dans leurs ſtatues, & qui ſervent encore de modele à l'art, quand la nature défigurée a ceſſé de lui en fournir parmi nous. De toutes ces entraves gothiques, de ces multitudes de ligatures qui tiennent de toutes parts nos membres en preſſe, ils n'en avoient pas une ſeule. Leurs femmes ignoroient l'uſage de ces corps de baleine par leſquels les nôtres contre-font leur taille plutôt qu'elles ne la marquent. Je ne puis concevoir que cet abus pouſſé en Angleterre à un point inconcevable, n'y faſſe pas à la fin dégénérer l'eſpece, & je ſou-

tiens même que l'objet d'agrément qu'on se propose en cela est de mauvais goût. Il n'est point agréable de voir une femme coupée en deux comme une guêpe; cela choque la vue & fait souffrir l'imagination. La finesse de la taille a, comme tout le reste, ses proportions, sa mesure, passé laquelle elle est certainement un défaut: ce défaut seroit même frappant à l'œil sur le nû; pourquoi seroit-il une beauté sous le vêtement?

Je n'ose presser les raisons sur lesquelles les femmes s'obstinent à s'encuirasser ainsi: un sein qui tombe, un ventre qui grossit, &c. cela déplaît fort, j'en conviens, dans une personne de vingt ans, mais cela ne choque plus à trente; & comme il faut en dépit de nous être en tout tems ce qu'il plaît à la nature, & que l'œil de l'homme ne s'y trompe point, ces défauts sont moins déplaisans à tout âge, que la sotte affectation d'une petite fille de quarante ans.

Tout ce qui gêne & contraint la nature est de mauvais goût; cela est vrai des parures du corps comme des ornemens de l'esprit: la vie, la santé, la raison, le bien-être doivent aller avant tout; la grace ne va point sans l'aisance; la délicatesse n'est pas la langueur, & il ne faut pas être mal-saine pour plaire. On excite la pitié quand on souffre, mais le plaisir & le desir cherchent la fraîcheur de la santé.

Les enfans des deux sexes ont beaucoup d'amusemens communs, & cela doit être; n'en ont-ils pas de même étant grands? Ils ont aussi des goûts

propres qui les distinguent. Les garçons cherchent le mouvement & le bruit; des tambours, des sabots, de petits carrosses: les filles aiment mieux ce qui donne dans la vue & sert à l'ornement, des miroirs, des bijoux, des chiffons, sur-tout des poupées; la poupée est l'amusement spécial de ce sexe; voilà très-évidemment son goût déterminé sur sa destination. Le physique de l'art de plaire est dans la parure; c'est tout ce que des enfans peuvent cultiver de cet art.

Voyez une petite fille passer la journée autour de sa poupée, lui changer sans cesse d'ajustement, l'habiller, la déshabiller cent & cent fois, chercher continuellement de nouvelles combinaisons d'ornemens: bien ou mal assortis, il n'importe: les doigts manquent d'adresse, le goût n'est pas formé, mais déja le penchant se montre; dans cette éternelle occupation le tems coule sans qu'elle y songe, les heures passent, elle n'en sait rien, elle oublie les repas mêmes, elle a plus faim de parure que d'aliment: mais, direz-vous, elle pare sa poupée & non sa personne; sans doute, elle voit sa poupée & ne se voit pas, elle ne peut rien faire pour elle-même, elle n'est pas formée, elle n'a ni talent ni force, elle n'est rien encore; elle est toute dans sa poupée, elle y met toute sa coquetterie, elle ne l'y laissera pas toujours; elle attend le moment d'être sa poupée elle-même.

Voilà donc un premier goût bien décidé: vous n'avez qu'à le suivre & le régler. Il est sûr que la

petite voudroit de tout ſon cœur ſavoir orner ſa poupée: faire ſes nœuds de manche, ſon fichu, ſon falbala, ſa dentelle; en tout cela on la fait dépendre ſi durement du bon plaiſir d'autrui, qu'il lui ſeroit bien plus commode de tout devoir à ſon induſtrie. Ainſi vient la raiſon des premieres leçons qu'on lui donne; ce ne ſont pas des tâches qu'on lui preſcrit, ce ſont des bontés qu'on a pour elle. Et en effet preſque toutes les petites filles apprennent avec répugnance à lire & à écrire; mais quant à tenir l'aiguille, c'eſt ce qu'elles apprennent toujours volontiers. Elles imaginent d'avance être grandes, & ſongent avec plaiſir que ces talens pourront un jour leur ſervir à ſe parer.

Cette premiere route ouverte eſt facile à ſuivre: la couture, la broderie, la dentelle viennent d'elles-mêmes: la tapiſſerie n'eſt plus ſi fort à leur gré. Les meubles ſont trop loin d'elles, ils ne tiennent point à la perſonne, ils tiennent à d'autres opinions. La tapiſſerie eſt l'amuſement des femmes; de jeunes filles n'y prendront jamais un fort grand plaiſir.

Ces progrès volontaires s'étendront aiſément juſqu'au deſſein, car cet art n'eſt pas indifférent à celui de ſe mettre avec goût: mais je ne voudrois point qu'on les appliquât au payſage, encore moins à la figure. Des feuillages, des fruits, des fleurs, des draperies, tout ce qui peut ſervir à donner un contour élégant aux ajuſtemens, & à faire ſoi-même un patron de broderie quand on n'en trouve pas à ſon gré, cela leur ſuffit. En général, s'i

importe aux hommes de borner leurs études à des connoiſſances d'uſage, cela importe encore plus aux femmes; parce que la vie de celles-ci, bien que moins laborieuſe, étant ou devant être plus aſſidue à leurs ſoins & plus entre-coupée de ſoins divers, ne leur permet pas de ſe livrer par choix à aucun talent au préjudice de leurs devoirs.

Quoi qu'en diſent les plaiſans, le bon ſens eſt également des deux ſexes. Les filles en général ſont plus dociles que les garçons, & l'on doit même uſer ſur elles de plus d'autorité, comme je le dirai tout à l'heure: mais il ne s'enſuit pas que l'on doive exiger d'elles rien dont elles ne puiſſent voir l'utilité; l'art des meres eſt de la leur montrer dans tout ce qu'elles leur preſcrivent, & cela eſt d'autant plus aiſé que l'intelligence dans les filles, eſt plus précoce que dans les garçons. Cette regle bannit de leur ſexe, ainſi que du nôtre, non-ſeulement toutes les études oiſives qui n'aboutiſſent à rien de bon & ne rendent pas même plus agréables aux autres ceux qui les ont faites, mais même toutes celles dont l'utilité n'eſt pas de l'âge, & où l'enfant ne peut la prévoir dans un âge plus avancé. Si je ne veux pas qu'on preſſe un garçon d'apprendre à lire, à plus forte raiſon je ne veux pas qu'on y force de jeunes filles avant de leur faire bien ſentir à quoi ſert la lecture, & dans la maniere dont on leur montre ordinairement cette utilité, on ſuit bien plus ſa propre idée que la leur. Après tout, où eſt la néceſſité qu'une fille ſache lire & écrire

de ſi bonne heure? Aura-t-elle ſitôt un ménage à gouverner? Il y en a bien peu qui ne faſſent plus d'abus que d'uſage de cette fatale ſcience, & toutes ſont un peu trop curieuſes pour ne pas l'apprendre ſans qu'on les y force, quand elles en auront le loiſir & l'occaſion. Peut-être devroient-elles apprendre à chiffrer avant tout, car rien n'offre une utilité plus ſenſible en tout tems, ne demande un plus long uſage, & ne laiſſe tant de priſe à l'erreur que les comptes. Si la petite n'avoit les ceriſes de ſon goûté que par une opération d'arithmétique, je vous réponds qu'elle ſauroit bientôt calculer.

Je connois une jeune perſonne qui apprit à écrire plutôt qu'à lire, & qui commença d'écrire avec l'aiguille avant que d'écrire avec la plume. De toute l'écriture elle ne voulut d'abord faire que des *O*. Elle faiſoit inceſſamment des *O* grands & petits, des *O* de toutes les tailles, des *O* les uns dans les autres, & toujours tracés à rebours. Malheureuſement, un jour qu'elle étoit occupée à cet utile exercice, elle ſe vit dans un miroir, & trouvant que cette attitude contrainte lui donnoit mauvaiſe grace, comme une autre Minerve, elle jetta la plume & ne voulut plus faire des *O*. Son frere n'aimoit pas plus à écrire qu'elle, mais ce qui le fâchoit étoit la gêne, & non pas l'air qu'elle lui donnoit. On prit un autre tour pour la ramener à l'écriture; la petite fille étoit délicate & vaine, elle n'entendoit point que ſon linge ſervît à ſes ſœurs: on le marquoit, on ne voulut plus le marquer; il

fallut apprendre à marquer elle-même: on conçoit le reste du progrès.

Justifiez toujours les soins que vous imposez aux jeunes filles; mais imposez-leur-en toujours. L'oisiveté & l'indocilité sont les deux défauts les plus dangereux pour elles, & dont on guérit le moins quand on les a contractés. Les filles doivent être vigilantes & laborieuses; ce n'est pas tout, elles doivent être gênées de bonne heure. Ce malheur, si c'en est un pour elles, est inséparable de leur sexe, & jamais elles ne s'en délivrent que pour en souffrir de bien plus cruels. Elles seront toute leur vie asservies à la gêne la plus continuelle & la plus sévere, qui est celle des bienséances: il faut les exercer d'abord à la contrainte, afin qu'elle ne leur coûte jamais rien: à dompter toutes leurs fantaisies pour les soumettre aux volontés d'autrui. Si elles vouloient toujours travailler, on devroit quelquefois les forcer à ne rien faire. La dissipation, la frivolité, l'inconstance, sont des défauts qui naissent aisément de leurs premiers goûts corrompus & toujours suivis. Pour prévenir cet abus, apprenez-leur sur-tout à se vaincre. Dans nos insensés établissemens, la vie de l'honnête femme est un combat perpétuel contre elle-même; il est juste que ce sexe partage la peine des maux qu'il nous a causés.

Empêchez que les filles ne s'ennuient dans leurs occupations & ne se passionnent dans leurs amusemens, comme il arrive toujours dans les éducations vulgaires, où l'on met, comme dit Fenelon,

tout l'ennui d'un côté & tout le plaiſir de l'autre. Le premier de ces deux inconvéniens n'aura lieu, ſi on ſuit les regles précédentes, que quand les perſonnes qui feront avec elles leur déplairont. Une petite fille qui aimera ſa mere ou ſa mie travaillera tout le jour à ſes côtés ſans ennui : le babil ſeul la dédommagera de toute ſa gêne. Mais ſi celle qui la gouverne lui eſt inſupportable, elle prendra dans le même dégoût tout ce qu'elle fera ſous ſes yeux. Il eſt très-difficile que celles qui ne ſe plaiſent pas avec leurs meres plus qu'avec perſonne au monde, puiſſent un jour tourner à bien : mais pour juger de leurs vrais ſentimens, il faut les étudier, & non pas ſe fier à ce qu'elles diſent; car elles ſont flatteuſes, diſſimulées, & ſavent de bonne heure ſe déguiſer. On ne doit pas non plus leur preſcrire d'aimer leur mere ; l'affection ne vient point par devoir, & ce n'eſt pas ici que ſert la contrainte. L'attachement, les ſoins, la ſeule habitude feront aimer la mere de la fille, ſi elle ne fait rien pour s'attirer ſa haine. La gêne même où elle la tient, bien dirigée, loin d'affoiblir cet attachement, ne fera que l'augmenter, parce que la dépendance étant un état naturel aux femmes, les filles ſe ſentent faites pour obéir.

Par la même raiſon qu'elles ont ou doivent avoir peu de liberté, elles portent à l'excès celle qu'on leur laiſſe; extrêmes en tout, elles ſe livrent à leurs jeux avec plus d'emportement encore que les garçons : c'eſt le ſecond des inconvéniens dont je

viens de parler. Cet emportement doit être modéré ; car il eſt la cauſe de pluſieurs vices particuliers aux femmes, comme entr'autres le caprice & l'engouement, par leſquels une femme ſe tranſporte aujourd'hui pour tel objet qu'elle ne regardera pas demain. L'inconſtance des goûts leur eſt auſſi funeſte que leur excès, & l'un & l'autre leur vient de la même ſource. Ne leur ôtez pas la gaîté, les ris, le bruit, les folâtres jeux, mais empêchez qu'elles ne ſe raſſaſient de l'un pour courir à l'autre ; ne ſouffrez pas qu'un ſeul inſtant dans leur vie elles ne connoiſſent plus de frein. Accoutumez-les à ſe voir interrompre au milieu de leurs jeux, & ramener à d'autres ſoins ſans murmurer. La ſeule habitude ſuffit encore en ceci, parce qu'elle ne fait que ſeconder la nature.

Il réſulte de cette contrainte habituelle une docilité dont les femmes ont beſoin toute leur vie, puiſqu'elles ne ceſſent jamais d'être aſſujetties ou à un homme, ou aux jugemens des hommes, & qu'il ne leur eſt jamais permis de ſe mettre au-deſſus de ces jugemens. La premiere & la plus importante qualité d'une femme eſt la douceur : faite pour obéir à un être auſſi imparfait que l'homme, ſouvent ſi plein de vices, & toujours ſi plein de défauts, elle doit apprendre de bonne heure à ſouffrir même l'injuſtice, & à ſupporter les torts d'un mari ſans ſe plaindre ; ce n'eſt pas pour lui, c'eſt pour elle qu'elle doit être douce : l'aigreur & l'opiniâtreté des femmes ne font jamais qu'augmenter leurs maux

& les mauvais procédés des maris ; ils ſentent que ce n'eſt pas avec ces armes-là qu'elles doivent les vaincre. Le ciel ne les fit point inſinuantes & perſuaſives pour devenir acariâtres ; il ne les fit point foibles pour être impérieuſes, il ne leur donna point une voix ſi douce pour dire des injures ; il ne leur fit point des traits ſi délicats pour les défigurer par la colere. Quand elles ſe fâchent, elles s'oublient ; elles ont ſouvent raiſon de ſe plaindre, mais elles ont toujours tort de gronder. Chacun doit garder le ton de ſon ſexe ; un mari trop doux peut rendre une femme impertinente ; mais, à moins qu'un homme ne ſoit un monſtre, la douceur d'une femme le ramene, & triomphe de lui tôt au tard.

Que les filles ſoient toujours ſoumiſes, mais que les meres ne ſoient pas toujours inexorables. Pour rendre docile une jeune perſonne, il ne faut pas la rendre malheureuſe ; pour la rendre modeſte, il ne faut pas l'abrutir. Au contraire, je ne ſerois pas fâché qu'on lui laiſsât mettre un peu d'adreſſe, non pas à éluder la punition dans ſa déſobéiſſance, mais à ſe faire exempter d'obéir. Il n'eſt pas queſtion de lui rendre ſa dépendance pénible, il ſuffit de la lui faire ſentir. La ruſe eſt un talent naturel au ſexe ; & perſuadé que tous les penchans naturels ſont bons & droits par eux-mêmes, je ſuis d'avis qu'on cultive celui-là comme les autres : il ne s'agit que d'en prévenir l'abus.

Je m'en rapporte ſur la vérité de cette remarque à tout obſervateur de bonne foi. Je ne veux point

qu'on examine là-dessus les femmes mêmes; nos gênantes institutions peuvent les forcer d'aiguiser leur esprit. Je veux qu'on examine les filles, les petites filles qui ne sont, pour ainsi dire, que de naître; qu'on les compare avec les petits garçons du même âge; & si ceux-ci ne paroissent lourds, étourdis, bêtes auprès d'elles, j'aurai tort incontestablement. Qu'on me permette un seul exemple pris dans toute la naïveté puérile.

Il est très-commun de défendre aux enfans de rien demander à table; car on ne croit jamais mieux réussir dans leur éducation qu'en les surchargeant de préceptes inutiles; comme si un morceau de ceci ou de cela n'étoit pas bientôt accordé ou refusé (*e*), sans faire mourir sans cesse un pauvre enfant d'une convoitise aiguisée par l'espérance. Tout le monde sait l'adresse d'un jeune garçon soumis à cette loi, lequel ayant été oublié à table s'avisa de demander du sel, &c. Je ne dirai pas qu'on pouvoit le chicaner pour avoir demandé directement du sel & indirectement de la viande; l'omission étoit si cruelle, que quand il eût enfreint ouvertement la loi & dit sans détour qu'il avoit faim, je ne puis croire qu'on l'en eût puni. Mais voici comment s'y prit en ma présence une petite fille de six ans dans un cas beaucoup plus difficile; car outre qu'il lui étoit rigoureusement

(*e*) Un enfant se rend importun quand il trouve son compte à l'être: mais il ne demandera jamais deux fois la même chose, si la premiere réponse est toujours irrévocable.

reuſement défendu de demander jamais rien ni directement ni indirectement, la déſobéiſſance n'eût pas été graciable, puiſqu'elle avoit mangé de tous les plats hormis un ſeul, dont on avoit oublié de lui donner, & qu'elle convoitoit beaucoup.

Or pour obtenir qu'on réparât cet oubli ſans qu'on pût l'accuſer de déſobéiſſance, elle fit, en avançant ſon doigt, la revue de tous les plats, diſant tout haut à meſure qu'elle les montroit, *j'ai mangé de ça, j'ai mangé de ça:* mais elle affecta ſi viſiblement de paſſer ſans rien dire celui dont elle n'avoit point mangé, que quelqu'un s'en appercevant, lui dit; & de cela, en avez-vous mangé? *Oh! non*, reprit doucement la petite gourmande, en baiſſant les yeux. Je n'ajouterai rien; comparez; ce tour-ci eſt une ruſe de fille; l'autre eſt une ruſe de garçon.

Ce qui eſt, eſt bien, & aucune loi générale n'eſt mauvaiſe. Cette adreſſe particuliere donnée au ſexe, eſt un dédommagement très-équitable de la force qu'il a de moins, ſans quoi la femme ne ſeroit pas la compagne de l'homme, elle ſeroit ſon eſclave; c'eſt par cette ſupériorité de talent qu'elle ſe maintient ſon égale, & qu'elle le gouverne en lui obéiſſant. La femme a tout contre elle, nos défauts, ſa timidité, ſa foibleſſe; elle n'a pour elle que ſon art & ſa beauté. N'eſt-il pas juſte qu'elle cultive l'un & l'autre? Mais la beauté n'eſt pas générale; elle périt par mille accidens, elle paſſe avec les années, l'habitude en détruit l'effet. L'eſ-

prit ſeul eſt la véritable reſſource du ſexe; non ce ſot eſprit auquel on donne tant de prix dans le monde, & qui ne ſert à rien pour rendre la vie heureuſe; mais l'eſprit de ſon état, l'art de tirer parti du nôtre, & de ſe prévaloir de nos propres avantages. On ne ſait pas combien cette adreſſe des femmes nous eſt utile à nous-mêmes, combien elle ajoute de charme à la ſociété des deux ſexes, combien elle ſert à réprimer la pétulance des enfans, combien elle contient de maris brutaux, combien elle maintient de bons ménages que la diſcorde troubleroit ſans cela. Les femmes artificieuſes & méchantes en abuſent, je le ſais bien: mais de quoi le vice n'abuſe-t-il pas? Ne détruiſons point les inſtrumens du bonheur, parce que les méchans s'en ſervent quelquefois à nuire.

On peut briller par la parure, mais on ne plaît que par la perſonne; nos ajuſtemens ne ſont point nous: ſouvent ils déparent à force d'être recherchés, & ſouvent ceux qui ſont le plus remarquer celle qui les porte, ſont ceux qu'on remarque le moins. L'éducation des jeunes filles eſt en ce point tout-à-fait à contre-ſens. On leur promet des ornemens pour récompenſe, on leur fait aimer les atours recherchés; *qu'elle eſt belle!* leur dit-on quand elles ſont fort parées; & tout au contraire, on devroit leur faire entendre que tant d'ajuſtement n'eſt fait que pour cacher des défauts, & que le vrai triomphe de la beauté eſt de briller par elle-même. L'amour des modes eſt de mauvais goût,

parce que les vifages ne changent pas avec elles, & que la figure reftant la même, ce qui lui fied une fois lui fied toujours.

Quand je verrois la jeune fille fe pavaner dans fes atours, je paroîtrois inquiete de fa figure ainfi déguifée & de ce qu'on en pourra penfer: je dirois; tous ces ornemens la parent trop, c'eft dommage; croyez-vous qu'elle en pût fupporter de plus fimples? Eft-elle affez belle pour fe paffer de ceci ou de cela? Peut-être fera-t-elle alors la premiere à prier qu'on lui ôte cet ornement, & qu'on juge: c'eft le cas de l'applaudir s'il y a lieu. Je ne la louerois jamais tant que quand elle feroit le plus fimplement mife. Quand elle ne regardera la parure que comme un fupplément aux graces de la perfonne, & comme un aveu tacite qu'elle a befoin de fecours pour plaire, elle ne fera point fiere de fon ajuftement, elle en fera humble; & fi, plus parée que de coutume, elle s'entend dire, *qu'elle eft belle!* elle en rougira de dépit.

Au refte, il y a des figures qui ont befoin de parure, mais il n'y en a point qui exigent de riches atours. Les parures ruineufes font la vanité du rang & non de la perfonne, elles tiennent uniquement au préjugé. La véritable coquetterie eft quelquefois recherchée; mais elle n'eft jamais faftueufe, & Junon fe mettoit plus fuperbement que Vénus. *Ne pouvant la faire belle, tu la fais riche*, difoit Appelles à un mauvais Peintre, qui peignoit Hélene fort chargée d'atours. J'ai auffi remarqué

que les plus pompeuſes parures annonçoient le plus ſouvent de laides femmes : on ne ſauroit avoir une vanité plus mal-adroite. Donnez à une jeune fille qui ait du goût & qui mépriſe la mode, des rubans, de la gaze, de la mouſſeline & des fleurs ; ſans diamans, ſans pompons, ſans dentelle (*f*), elle va ſe faire un ajuſtement qui la rendra cent fois plus charmante, que n'euſſent fait tous les brillans chiffons de la Duchapt.

Comme ce qui eſt bien eſt toujours bien, & qu'il faut être toujours le mieux qu'il eſt poſſible, les femmes qui ſe connoiſſent en ajuſtemens choiſiſſent les bons, s'y tiennent ; & n'en changeant pas tous les jours, elles en ſont moins occupées que celles qui ne ſavent à quoi ſe fixer. Le vrai ſoin de la parure demande peu de toilette : les jeunes Demoiſelles ont rarement des toilettes d'appareil : le travail, les leçons rempliſſent leur journée, cependant en général elles ſont miſes, au rouge près, avec autant de ſoin que les Dames, & ſouvent de meilleur goût. L'abus de la toilette n'eſt pas ce qu'on penſe, il vient bien plus d'ennui que de vanité. Une femme qui paſſe ſix heures à ſa toilette, n'ignore point qu'elle n'en ſort pas mieux miſe que celle qui n'y paſſe qu'une demi-heure : mais c'eſt autant de pris ſur l'aſſomman-

(*f*) Les femmes qui ont la peau aſſez blanche pour ſe paſſer de dentelle, donneroient bien du dépit aux autres ſi elles n'en portoient pas. Ce ſont preſque toujours de laides perſonnes qui amenent les modes auxquelles les belles ont la bêtiſe de s'aſſujettir.

te longueur du tems, & il vaux mieux s'amuſer de ſoi que de s'ennuyer de tout. Sans la toilette que feroit-on de la vie depuis midi juſqu'à neuf heures? En raſſemblant des femmes autour de ſoi on s'amuſe à les impatienter; c'eſt déja quelque choſe; on évite les tête-à-tête avec un mari qu'on ne voit qu'à cette heure-là, c'eſt beaucoup plus: & puis viennent les Marchandes, les Brocanteurs, les petits Meſſieurs, les petits Auteurs, les vers, les chanſons, les brochures: ſans la toilette, on ne réuniroit jamais ſi bien tout cela. Le ſeul profit réel qui tienne à la choſe eſt le prétexte de s'étaler un peu plus que quand on eſt vétue; mais ce profit n'eſt peut-être pas ſi grand qu'on penſe, & les femmes à toilette n'y gagnent pas tant qu'elles diroient bien. Donnez ſans ſcrupule une éducation de femme aux femmes, faites qu'elles aiment les ſoins de leur ſexe, qu'elles aient de la modeſtie, qu'elles ſachent veiller à leur ménage & s'occuper dans leur maiſon, la grande toilette tombera d'elle-même, & elles n'en feront miſes que de meilleur goût.

La premiere choſe que remarquent en grandiſſant les jeunes perſonnes, c'eſt que tous ces agrémens étrangers ne leur ſuffiſent pas, ſi elles n'en ont qui ſoient à elles. On ne peut jamais ſe donner la beauté, & l'on n'eſt pas ſitôt en état d'acquerir la coquetterie; mais on peut déja chercher à donner un tour agréable à ſes geſtes, un accent flatteur à ſa voix, à compoſer ſon maintien, à marcher avec légéreté, à prendre des attitudes gracieuſes &

à choiſir par-tout ſes avantages. La voix s'étend, s'affermit & prend du timbre ; les bras ſe développent, la démarche s'aſſure, & l'on s'apperçoit que, de quelque maniere qu'on ſoit miſe, il y a un art de ſe faire regarder. Dès-lors il ne s'agit plus ſeulement d'aiguille & d'induſtrie ; de nouveaux talens ſe préſentent, & ſont déja ſentir leur utilité.

Je ſais que les ſéveres Inſtituteurs veulent qu'on n'apprenne aux jeunes filles ni chant, ni danſe, ni aucun des arts agréables. Cela me paroît plaiſant ! & à qui veulent-ils donc qu'on les apprenne ? aux garçons ? A qui des hommes ou des femmes appartient-il d'avoir ces talens par préférence ? A perſonne, répondront-ils. Les chanſons profanes ſont autant de crimes ; la danſe eſt une invention du démon ; une jeune fille ne doit avoir d'amuſement que ſon travail & la priere. Voilà d'étranges amuſemens pour un enfant de dix ans ! Pour moi j'ai grand' peur que toutes ces petites ſaintes qu'on force de paſſer leur enfance à prier Dieu, ne paſſent leur jeuneſſe à toute autre choſe, & ne réparent de leur mieux, étant mariées, le tems qu'elles penſent avoir perdu filles. J'eſtime qu'il faut avoir égard à ce qui convient à l'âge auſſi bien qu'au ſexe, qu'une jeune fille ne doit pas vivre comme ſa grand' mere, qu'elle doit être vive, enjouée, folâtre, chanter, danſer autant qu'il lui plaît, & goûter tous les innocens plaiſirs de ſon âge : le tems ne viendra que trop tôt d'être poſée, & de prendre un maintien plus ſérieux.

Mais la néceſſité de ce changement même eſt-elle bien réelle? N'eſt-elle point peut-être encore un fruit de nos préjugés? En n'aſſerviſſant les honnêtes femmes qu'à de triſtes devoirs, on a banni du mariage tout ce qui pouvoit le rendre agréable aux hommes. Faut-il s'étonner ſi la taciturnité qu'ils voient régner chez eux les en chaſſe, ou s'ils ſont peu tentés d'embraſſer un état ſi déplaiſant? A force d'outrer tous les devoirs, le Chriſtianiſme les rend impratiquables & vains; à force d'interdire aux femmes le chant, la danſe & tous les amuſemens du monde, il les rend mauſſades, grondeuſes, inſupportables dans leurs maiſons. Il n'y a point de religion où le mariage ſoit ſoumis à des devoirs ſi ſéveres, & point où un engagement ſi ſaint ſoit ſi mépriſé. On a tant fait pour empêcher les femmes d'être aimables, qu'on a rendu les maris indifférens. Cela ne devroit pas être; j'entends fort bien: mais moi je dis que cela devoit être, puiſqu'enfin les Chrétiens ſont hommes. Pour moi, je voudrois qu'une jeune Angloiſe cultivât avec autant de ſoin les talens agréables pour plaire au mari qu'elle aura, qu'une jeune Albanoiſe les cultive pour le Harem d'Iſpahan. Les maris, dira-t-on, ne ſe ſoucient point trop de tous ces talens: vraiment je le crois, quand ces talens, loin d'être employés à leur plaire, ne ſervent que d'amorce pour attirer chez eux de jeunes impudens qui les déshonorent. Mais penſez-vous qu'une femme aimable & ſage, ornée de pareils talens, & qui les conſacreroit à

l'amuſement de ſon mari, n'ajouteroit pas au bonheur de ſa vie, & ne l'empêcheroit pas, ſortant de ſon cabinet la tête épuiſée, d'aller chercher des récréations hors de chez lui? Perſonne n'a-t-il vu d'heureuſes familles ainſi réunies, où chacun ſait fournir du ſien aux amuſemens communs? Qu'il diſe ſi la confiance & la familiarité qui s'y joint, ſi l'innocence & la douceur des plaiſirs qu'on y goûte, ne rachetent pas bien ce que les plaiſirs publics ont de plus bruyant.

On a trop réduit en art les talens agréables. On les a trop généraliſés; on a tout ſait maxime & précepte, & l'on a rendu fort ennuyeux aux jeunes perſonnes ce qui ne doit être pour elles qu'amuſement & folâtres jeux. Je n'imagine rien de plus ridicule que de voir un vieux maître-à-danſer ou à-chanter aborder, d'un air refrogné, de jeunes perſonnes qui ne cherchent qu'à rire, & prendre pour leur enſeigner ſa frivole ſcience un ton plus pédanteſque & plus magiſtral que s'il s'agiſſoit de leur catéchiſme. Eſt-ce, par exemple, que l'art de chanter tient à la muſique écrite? Ne ſauroit-on rendre ſa voix flexible & juſte, apprendre à chanter avec goût, même à s'accompagner, ſans connoître une ſeule note? Le même genre de chant va-t-il à toutes les voix? La même méthode va-t-elle à tous les eſprits? on ne me fera jamais croire que les mêmes attitudes, les mêmes pas, les mêmes mouvemens, les mêmes geſtes, les mêmes danſes conviennent à une petite brune vive & piquante, & à une grande

grande belle blonde aux yeux languiſſans. Quand donc je vois un maître donner exactement à toutes deux les mêmes leçons, je dis; cet homme ſuit ſa routine, mais il n'entend rien à ſon art.

On demande s'il faut aux filles des maîtres ou des maîtreſſes? Je ne ſais; je voudrois bien qu'elles n'euſſent beſoin ni des uns ni des autres, qu'elles appriſſent librement ce qu'elles ont tant de penchant à vouloir apprendre, & qu'on ne vît pas ſans ceſſe errer dans nos villes tant de baladins chamarrés. J'ai quelque peine à croire que le commerce de ces gens-là ne ſoit pas plus nuiſible à de jeunes filles que leurs leçons ne leur ſont utiles; & que leur jargon, leur ton, leurs airs ne donnent pas à leurs écolieres le premier goût des frivolités, pour eux ſi importantes, dont elles ne tarderont guere, à leur exemple, de faire leur unique occupation.

Dans les arts qui n'ont que l'agrément pour objet, tout peut ſervir de maître aux jeunes perſonnes. Leur pere, leur mere, leur frere, leur ſœur, leurs amies, leurs gouvernantes, leur miroir, & ſur-tout leur propre goût. On ne doit point offrir de leur donner leçon, il faut que ce ſoient elles qui la demandent: on ne doit point faire une tâche d'une récompenſe, & c'eſt ſur-tout dans ces ſortes d'études que le premier ſuccès eſt de vouloir réuſſir. Au reſte, s'il faut abſolument des leçons en regle, je ne déciderai point du ſexe de ceux qui les doivent donner. Je ne ſais s'il faut qu'un maître-à-danſer prenne une jeune écoliere par ſa main déli-

cate & blanche, qu'il lui faſſe accourcir la jupe, lever les yeux, déployer les bras, avancer un ſein palpitant; mais je ſais bien que pour rien au monde je ne voudrois être ce maître-là.

Par l'induſtrie & les talens le goût ſe forme; par le goût l'eſprit s'ouvre inſenſiblement aux idées du beau dans tous les genres, & enfin aux notions morales qui s'y rapportent. C'eſt peut-être une des raiſons pourquoi le ſentiment de la décence & de l'honnêteté s'inſinue plutôt chez les filles que chez les garçons; car pour croire que ce ſentiment précoce ſoit l'ouvrage des Gouvernantes, il faudroit être fort mal inſtruit de la tournure de leurs leçons & de la marche de l'eſprit humain. Le talent de parler tient le premier rang dans l'art de plaire, c'eſt par lui ſeul qu'on peut ajouter de nouveaux charmes à ceux auxquels l'habitude accoutume les ſens. C'eſt l'eſprit qui non-ſeulement vivifie le corps, mais qui le renouvelle en quelque ſorte; c'eſt par la ſucceſſion des ſentimens & des idées qu'il anime & varie la phyſionomie; & c'eſt par les diſcours qu'il inſpire, que l'attention, tenue en haleine, ſoutient long-tems le même intérêt ſur le même objet. C'eſt, je crois, par toutes ces raiſons que les jeunes filles acquierent ſi vîte un petit babil agréable, qu'elles mettent de l'accent dans leurs propos, même avant que de les ſentir, & que les hommes s'amuſent ſitôt à les écouter, même avant qu'elles puiſſent les entendre; ils épient le premier moment de cette intelligence pour pénétrer ainſi celui du ſentiment.

Les femmes ont la langue flexible; elles parlent plutôt, plus aisément & plus agréablement que les hommes; on les accuse aussi de parler davantage: cela doit être, & je changerois volontiers ce reproche en éloge: la bouche & les yeux ont chez elles la même activité & par la même raison. L'homme dit ce qu'il sait, la femme dit ce qui plaît; l'un pour parler a besoin de connoissance, & l'autre de goût; l'un doit avoir pour objet principal les choses utiles, l'autre les agréables. Leurs discours ne doivent avoir de formes communes que celles de la vérité.

On ne doit donc pas contenir le babil des filles comme celui des garçons par cette interrogation dure; *à quoi cela est-il bon?* mais par cette autre à laquelle il n'est pas plus aisé de répondre; *quel effet cela fera-t-il?* Dans ce premier âge où, ne pouvant discerner encore le bien & le mal, elles ne sont les juges de personne, elles doivent s'imposer pour loi de ne jamais rien dire que d'agréable à ceux à qui elles parlent, & ce qui rend la pratique de cette regle plus difficile, est qu'elle reste toujours subordonnée à la premiere, qui est de ne jamais mentir.

J'y vois bien d'autres difficultés encore, mais elles sont d'un âge plus avancé. Quant-à-présent, il n'en peut coûter aux jeunes filles pour être vraies que de l'être sans grossiéreté, & comme naturellement cette grossiéreté leur répugne, l'éducation leur apprend aisément à l'éviter. Je remarque en général dans le commerce du monde que la poli-

teſſe des hommes eſt plus officieuſe, & celle des femmes plus careſſante. Cette différence n'eſt point d'inſtitution, elle eſt naturelle. L'homme paroît chercher davantage à vous ſervir, & la femme à vous agréer. Il ſuit de-là que, quoi qu'il en ſoit du caractere des femmes, leur politeſſe eſt moins fauſſe que la nôtre, elle ne fait qu'étendre leur premier inſtinct; mais quand un homme feint de préférer mon intérêt au ſien propre, de quelque démonſtration qu'il colore ce menſonge, je ſuis très-ſûr qu'il en fait un. Il n'en coûte donc guere aux femmes d'être polies, ni par conſéquent aux filles d'apprendre à le devenir. La premiere leçon vient de la nature, l'art ne fait plus que la ſuivre, & déterminer ſuivant nos uſages ſous quelle forme elle doit ſe montrer. A l'égard de leur politeſſe entre elles, c'eſt toute autre choſe. Elles y mettent un air ſi contraint, & des attentions ſi froides, qu'en ſe gênant mutuellement elles n'ont pas grand ſoin de cacher leur gêne, & ſemblent ſinceres dans leur menſonge, en ne cherchant guere à le déguiſer. Cependant les jeunes perſonnes ſe ſont quelquefois tout de bon des amitiés plus franches. A leur âge la gaîté tient lieu de bon naturel, & contentes d'elles, elles le ſont de tout le monde. Il eſt conſtant auſſi qu'elles ſe baiſent de meilleur cœur, & ſe careſſent avec plus de grace devant les hommes, fieres d'aiguiſer impunément leur convoitiſe par l'image des faveurs qu'elles ſavent leur faire envier.

Si l'on ne doit pas permettre aux jeunes garçons des questions indiscrettes, à plus forte raison doit-on les interdire à de jeunes filles, dont la curiosité satisfaite ou mal éludée est bien d'une autre conséquence, vû leur pénétration à pressentir les mysteres qu'on leur cache, & leur adresse à les découvrir. Mais sans souffrir leurs interrogations, je voudrois qu'on les interrogeât beaucoup elles-mêmes, qu'on eût soin de les faire causer, qu'on les agaçât pour les exciter à parler aisément, pour les rendre vives à la risposte, pour leur délier l'esprit & la langue tandis qu'on le peut sans danger. Ces conversations, toujours tournées en gaîté, mais ménagées avec art & bien dirigées, feroient un amusement charmant pour cet âge, & pourroient porter dans les cœurs innocens de ces jeunes personnes les premieres, & peut-être les plus utiles leçons de morale qu'elles prendront de leur vie, en leur apprenant sous l'attrait du plaisir & de la vanité à quelles qualités les hommes accordent véritablement leur estime, & en quoi consiste la gloire & le bonheur d'une honnête femme.

On comprend bien que si les enfans mâles sont hors d'état de se former aucune véritable idée de religion, à plus forte raison la même idée est-elle au-dessus de la conception des filles ; c'est pour cela même que je voudrois en parler à celles-ci de meilleure heure ; car s'il falloit attendre qu'elles fussent en état de discuter méthodiquement ces questions profondes, on courroit risque de ne leur en parler

jamais. La raiſon des femmes eſt une raiſon pratique, qui leur fait trouver très-habilement les moyens d'arriver à une fin connue, mais qui ne leur fait pas trouver cette fin. La relation ſociale des ſexes eſt admirable. De cette ſociété réſulte une perſonne morale dont la femme eſt l'œil & l'homme le bras, mais avec une telle dépendance l'une de l'autre, que c'eſt de l'homme que la femme apprend ce qu'il faut voir, & de la femme que l'homme apprend ce qu'il faut faire. Si la femme pouvoit remonter auſſi bien que l'homme aux principes, & que l'homme eût auſſi bien qu'elle l'eſprit des détails, toujours indépendans l'un de l'autre, ils vivroient dans une diſcorde éternelle, & leur ſociété ne pourroit ſubſiſter. Mais dans l'harmonie qui regne entre eux tout tend à la fin commune, on ne ſait lequel met le plus du ſien; chacun ſuit l'impulſion de l'autre; chacun obéit, & tous deux ſont les maîtres.

Par cela même que la conduite de la femme eſt aſſervie à l'opinion publique, ſa croyance eſt aſſervie à l'autorité. Toute fille doit avoir la religion de ſa mere, & toute femme celle de ſon mari. Quand cette religion ſeroit fauſſe, la docilité qui ſoumet la mere & la fille à l'ordre de la nature, efface auprès de Dieu le péché de l'erreur. Hors d'état d'être juges elles-mêmes, elles doivent recevoir la déciſion des peres & des maris comme celle de l'Egliſe.

Ne pouvant tirer d'elles ſeules la regle de leur foi, les femmes ne peuvent lui donner pour bor-

nes celles de l'évidence & de la raiſon, mais ſe laiſſant entraîner par mille impulſions étrangeres, elles ſont toujours au-deçà ou au-delà du vrai. Toujours extrêmes, elles ſont toutes libertines ou dévotes; on n'en voit point ſavoir réunir la ſageſſe à la piété. La ſource du mal n'eſt pas ſeulement dans le caractere outré de leur ſexe, mais auſſi dans l'autorité mal réglée du nôtre: le libertinage des mœurs la fait mépriſer, l'effroi du repentir la rend tyrannique, & voilà comment on en fait toujours trop ou trop peu.

Puiſque l'autorité doit régler la religion des femmes, il ne s'agit pas tant de leur expliquer les raiſons qu'on a de croire, que de leur expoſer nettement ce qu'on croit: car la foi qu'on donne à des idées obſcures eſt la premiere ſource du fanatiſme, & celle qu'on exige pour des choſes abſurdes mene à la folie ou à l'incrédulité. Je ne ſais à quoi nos catéchiſmes portent le plus, d'être impie ou fanatique, mais je ſais bien qu'ils ſont néceſſairement l'un ou l'autre.

Premiérement, pour enſeigner la religion à de jeunes filles, n'en faites jamais pour elles un objet de triſteſſe & de gêne, jamais une tâche ni un devoir; par conſéquent ne leur faites jamais rien apprendre par cœur qui s'y rapporte, pas même les prieres. Contentez-vous de faire réguliérement les vôtres devant elles, ſans les forcer pourtant d'y aſſiſter. Faites les courtes ſelon l'inſtruction de Jéſus-Chriſt. Faites-les toujours avec le recueille-

ment & le respect convenables; songez qu'en demandant à l'Etre suprême de l'attention pour nous écouter, cela vaut bien qu'on en mette à ce qu'on va lui dire.

Il importe moins que de jeunes filles sachent sitôt leur religion, qu'il n'importe qu'elles la sachent bien, & sur-tout qu'elles l'aiment. Quand vous la leur rendez onéreuse, quand vous leur peignez toujours Dieu fâché contre elles, quand vous leur imposez en son nom mille devoirs pénibles qu'elles ne vous voient jamais remplir, que peuvent-elles penser, sinon que savoir son catéchisme & prier Dieu sont les devoirs des petites filles, & desirer d'être grandes pour s'exempter comme vous de tout cet assujettissement? L'exemple, l'exemple! sans cela jamais on ne réussit à rien auprès des enfans.

Quand vous leur expliquez des articles de foi, que ce soit en forme d'instruction directe, & non par demandes & par réponses. Elles ne doivent jamais répondre que ce qu'elles pensent & non ce qu'on leur a dicté. Toutes les réponses du catéchisme sont à contre-sens, c'est l'Ecolier qui instruit le Maître; elles sont même des mensonges dans la bouche des enfans, puisqu'ils expliquent ce qu'ils n'entendent point, & qu'ils affirment ce qu'ils sont hors d'état de croire. Parmi les hommes les plus intelligens, qu'on me montre ceux qui ne mentent pas en disant leur catéchisme?

La premiere question que je vois dans le nôtre est celle-ci. *Qui vous a créée & mise au monde?*

A quoi la petite fille, croyant bien que c'eſt ſa mere, dis pourtant ſans héſiter que c'eſt Dieu. La ſeule choſe qu'elle voit là, c'eſt qu'à une demande qu'elle n'entend gueres, elle fait une réponſe qu'elle n'entend point du tout.

Je voudrois qu'un homme qui connoîtroit bien la marche de l'eſprit des enfans, voulût faire pour eux un catéchiſme. Ce ſeroit peut-être le livre le plus utile qu'on eût jamais écrit, & ce ne ſeroit pas, à mon avis, celui qui feroit le moins d'honneur à ſon Auteur. Ce qu'il y a de bien ſûr, c'eſt que ſi ce livre étoit bon, il ne reſſembleroit gueres aux nôtres.

Un tel catéchiſme ne ſera bon que quand ſur les ſeules demandes l'enfant fera de lui-même les réponſes ſans les apprendre. Bien entendu qu'il ſera quelquefois dans le cas d'interroger à ſon tour. Pour faire entendre ce que je veux dire, il faudroit une eſpece de modele, & je ſens bien ce qui me manque pour le tracer. J'eſſayerai du moins d'en donner quelque légere idée.

Je m'imagine donc que pour venir à la premiere queſtion de notre catéchiſme, il faudroit que celui-là commençât à-peu-près ainſi.

La Bonne.

Vous ſouvenez-vous du tems que votre mere étoit fille?

La Petite.

Non, ma Bonne.

La Bonne.

Pourquoi, non? vous qui avez ſi bonne mémoire?

La Petite.

C'eſt que je n'étois pas au monde.

La Bonne.

Vous n'avez donc pas toujours vécu?

La Petite.

Non.

La Bonne.

Vivrez-vous toujours?

La Petite.

Oui.

La Bonne.

Etes-vous jeune ou vieille?

La Petite.

Je ſuis jeune.

La Bonne.

Et votre grand-maman, eſt-elle jeune ou vieille?

La Petite.

Elle eſt vieille.

La Bonne.

A-t-elle été jeune?

La Petite.

Oui.

La Bonne.

Pourquoi ne l'eſt-elle plus?

La Petite.

C'eſt qu'elle a vieilli.

La Bonne.

Vieillirez-vous comme elle?

La Petite.

Je ne sais (*g*).

La Bonne.

Où sont vos robes de l'année passée?

La Petite.

On les a défaites.

La Bonne.

Et pourquoi les a-t-on défaites?

La Petite.

Parce qu'elles m'étoient trop petites.

La Bonne.

Et pourquoi vous étoient-elles trop petites?

La Petite.

Parce que j'ai grandi.

La Bonne.

Grandirez-vous encore?

La Petite.

Oh! oui.

La Bonne.

Et que deviennent les grandes filles?

La Petite.

Elles deviennent femmes.

La Bonne.

Et que deviennent les femmes?

La Petite.

Elles deviennent meres.

La Bonne.

Et les meres, que deviennent-elles?

(*g*) Si par-tout où j'ai mis, *je ne sçais*, la petite répond autrement, il faut se défier de sa réponse & la lui faire expliquer avec soin.

La Petite.

Elles deviennent vieilles.

La Bonne.

Vous deviendrez donc vieille ?

La Petite.

Quand je ſerai mere.

La Bonne.

Et que deviennent les vieilles gens?

La Petite.

Je ne ſais.

La Bonne.

Qu'eſt devenu votre grand-papa ?

La Petite.

Il eſt mort (*h*).

La Bonne.

Et pourquoi eſt-il mort ?

La Petite.

Parce qu'il étoit vieux.

La Bonne.

Que deviennent donc les vieilles gens?

La Petite.

Ils meurent.

La Bonne.

Et vous, quand vous ſerez vieille, que......

(*h*) La Petite dira cela, parce qu'elle l'a entendu dire ; mais il faut vérifier ſi elle a quelque juſte idée de la mort, car cette idée n'eſt pas ſi ſimple ni ſi à la portée des enfans que l'on penſe. On peut voir dans le petit poëme d'Abel un exemple de la maniere dont on doit la leur donner. Ce charmant ouvrage reſpire une ſimplicité délicieuſe dont on ne peut trop ſe nourrir pour converſer avec les enfans.

La Petite, l'interrompant.

Oh ma bonne! je ne veux pas mourir.

La Bonne.

Mon enfant, perſonne ne veut mourir, & tout le monde meurt.

La Petite.

Comment? eſt-ce que maman mourra auſſi?

La Bonne.

Comme tout le monde. Les femmes vieilliſſent ainſi que les hommes, & la vieilleſſe mene à la mort.

La Petite.

Que faut-il faire pour vieillir bien tard?

La Bonne.

Vivre ſagement tandis qu'on eſt jeune.

La Petite.

Ma bonne, je ſerai toujours ſage.

La Bonne.

Tant mieux pour vous. Mais, enfin, croyez-vous de vivre toujours?

La Petite.

Quand je ſerai bien vieille, bien vieille.....

La Bonne.

Hé bien?

La Petite.

Enfin quand on eſt ſi vieille, vous dites qu'il faut bien mourir.

La Bonne.

Vous mourrez donc une fois?

La Petite.

Hélas! oui.

La Bonne.

Qui eſt-ce qui vivoit avant vous?

La Petite.

Mon pere & ma mere.

La Bonne.

Qui eſt-ce qui vivoit avant eux?

La Petite.

Leur pere & leur mere.

La Bonne.

Qui eſt-ce qui vivra après vous?

La Petite.

Mes enfans.

La Bonne.

Qui eſt-ce qui vivra après eux.

La Petite.

Leurs enfans, &c.

En ſuivant cette route on trouve à la race humaine, par des inductions ſenſibles, un commencement & une fin, comme à toutes choſes; c'eſt-à-dire, un pere & une mere qui n'ont eu ni pere ni mere, & des enfans qui n'auront point d'enfans (*i*). Ce n'eſt qu'après une longue ſuite de queſtions pareilles, que la premiere queſtion du catéchiſme eſt ſuffiſamment préparée. Alors ſeulement on peut la faire & l'enfant peut l'entendre. Mais de-là juſqu'à la deuxieme réponſe, qui eſt, pour ainſi di-

(*i*) L'idée de l'éternité ne ſauroit s'appliquer aux générations humaines avec le conſentement de l'eſprit. Toute ſucceſſion numérique réduite en acte eſt incompatible avec cette idée.

re, la définition de l'essence divine, quel saut immense! Quand cet intervalle sera-t-il rempli? Dieu est un esprit! Et qu'est-ce qu'un esprit? Irai-je embarquer celui d'un enfant dans cette obscure métaphysique dont les hommes ont tant de peine à se tirer? Ce n'est pas à une petite fille à résoudre ces questions, c'est tout au plus à elle à les faire. Alors je lui répondrois simplement; vous me demandez ce que c'est que Dieu: cela n'est pas facile à dire. On ne peut entendre, ni voir, ni toucher Dieu; on ne le connoît que par ses œuvres. Pour juger ce qu'il est, attendez de savoir ce qu'il a fait.

Si nos dogmes sont tous de la même vérité, tous ne sont pas pour cela de la même importance. Il est fort indifférent à la gloire de Dieu qu'elle nous soit connue en toutes choses, mais il importe à la société humaine & à chacun de ses membres, que tout homme connoisse & remplisse les devoirs que lui impose la loi de Dieu envers son prochain & envers soi-même. Voilà ce que nous devons incessamment nous enseigner les uns aux autres, & voilà sur-tout de quoi les peres & les meres sont tenus d'instruire leurs enfans. Qu'une Vierge soit la mere de son Créateur, qu'elle ait enfanté Dieu ou seulement un homme auquel Dieu s'est joint, que la substance du Pere & du Fils soit la même ou ne soit que semblable, que l'esprit procede de l'un des deux qui sont le même, ou de tous deux conjointement, je ne vois pas que la décision de ces questions en apparence essenciel-

les, importe plus à l'espece humaine, que de savoir quel jour de la lune on doit célébrer la Pâque, s'il faut dire le chapelet, jeûner, faire maigre, parler Latin ou François à l'Eglise, orner les murs d'images, dire ou entendre la Messe, & n'avoir point de femme en propre. Que chacun pense là-dessus comme il lui plaira, j'ignore en quoi cela peut intéresser les autres, quant à moi cela ne m'intéresse point du tout. Mais ce qui m'intéresse, moi & tous mes semblables, c'est que chacun sache qu'il existe un arbitre du sort des humains duquel nous sommes tous les enfans, qui nous prescrit à tous d'être justes, de nous aimer les uns les autres, d'être bienfaisans & miséricordieux, de tenir nos engagemens envers tout le monde, même envers nos ennemis & les siens; que l'apparent bonheur de cette vie n'est rien; qu'il en est une autre après elle, dans laquelle cet Etre suprême sera le rémunérateur des bons & le juge des méchans. Ces dogmes & les dogmes semblables sont ceux qu'il importe d'enseigner à la jeunesse & de persuader à tous les Citoyens. Quiconque les combat mérite châtiment, sans doute; il est le perturbateur de l'ordre & l'ennemi de la société. Quiconque les passe, & veut nous asservir à ses opinions particulieres, vient au même point par une route opposée; pour établir l'ordre à sa maniere il trouble la paix; dans son téméraire orgueil il se rend l'interprête de la Divinité, il exige en son nom les hommages & les respects des hommes, il se

ſe fait Dieu tant qu'il peut à ſa place; on devroit le punir comme ſacrilege, quand on ne le puniroit pas comme intolérant.

Négligez donc tous ces dogmes myſtérieux qui ne ſont pour nous que des mots ſans idées, toutes ces doctrines bizarres dont la vaine étude tient lieu de vertus à ceux qui s'y livrent, & ſert plutôt à les rendre foux que bons. Maintenez toujours vos enfans dans le cercle étroit des dogmes qui tiennent à la morale. Perſuadez-leur bien qu'il n'y a rien pour nous d'utile à ſavoir que ce qui nous apprend à bien faire. Ne faites point de vos filles des Théologiennes & des raiſonneuſes, ne leur apprenez des choſes du Ciel que ce qui ſert à la ſageſſe humaine: accoutumez-les à ſe ſentir toujours ſous les yeux de Dieu, à l'avoir pour témoin de leurs actions, de leurs penſées, de leur vertu, de leurs plaiſirs; à faire le bien ſans oſtentation, parce qu'il l'aime; à ſouffrir le mal ſans murmure, parce qu'il les en dédommagera; à être, enfin, tous les jours de leur vie ce qu'elles ſeront bien aiſes d'avoir été lorſqu'elles comparoîtront devant lui. Voilà la véritable religion, voilà la ſeule qui n'eſt ſuſceptible ni d'abus, ni d'impiété, ni de fanatiſme. Qu'on en prêche tant qu'on voudra de plus ſublimes; pour moi, je n'en reconnois point d'autre que celle-là.

Au reſte, il eſt bon d'obſerver que juſqu'à l'âge où la raiſon s'éclaire & où le ſentiment naiſſant fait parler la conſcience, ce qui eſt bien ou mal pour

les jeunes perſonnes, eſt ce que les gens qui les entourent ont décidé tel. Ce qu'on leur commande eſt bien, ce qu'on leur défend eſt mal; elles n'en doivent pas ſavoir davantage; par où l'on voit de quelle importance eſt, encore plus pour elles que pour les garçons, le choix des perſonnes qui doivent les approcher & avoir quelque autorité ſur elles. Enfin, le moment vient où elles commencent à juger des choſes par elles-mêmes, & alors il eſt tems de changer le plan de leur éducation.

J'en ai trop dit juſqu'ici peut-être. A quoi réduirons-nous les femmes, ſi nous ne leur donnons pour loi que les préjugés publics? N'abaiſſons pas à ce point le ſexe qui nous gouverne, & qui nous honore quand nous ne l'avons pas avili. Il exiſte pour toute l'eſpece humaine une regle antérieure à l'opinion. C'eſt à l'inflexible direction de cette regle que ſe doivent rapporter toutes les autres; elle juge le préjugé même, & ce n'eſt qu'autant que l'eſtime des hommes s'accorde avec elle, que cette eſtime doit faire autorité pour nous.

Cette regle eſt le ſentiment intérieur. Je ne répéterai point ce qui en a été dit ci-devant: il me ſuffit de remarquer que ſi ces deux regles ne concourent à l'éducation des femmes, elle ſera toujours défectueuſe. Le ſentiment ſans l'opinion ne leur donnera point cette délicateſſe d'ame qui pare les bonnes mœurs de l'honneur du monde, & l'opinion ſans le ſentiment n'en fera jamais que des femmes fauſſes & déshonnêtes, qui mettent l'apparence à la place de la vertu.

Il leur importe donc de cultiver une faculté qui ſerve d'arbitre entre les deux guides, qui ne laiſſe point égarer la conſcience, & qui redreſſe les erreurs du préjugé. Cette faculté eſt la raiſon; mais à ce mot que de queſtions s'élevent! les femmes ſont-elles capables d'un ſolide raiſonnement? Importe-t-il qu'elles le cultivent? Le cultiveront-elles avec ſuccès? Cette culture eſt-elle utile aux fonctions qui leur ſont impoſées, eſt-elle compatible avec la ſimplicité qui leur convient?

Les diverſes manieres d'enviſager & de réſoudre ces queſtions font que, donnant dans les excès contraires, les uns bornent la femme à coudre & filer dans ſon ménage avec ſes ſervantes, & n'en font ainſi que la premiere ſervante du maître: les autres, non contens d'aſſurer ſes droits, lui font encore uſurper les nôtres; car, la laiſſer au-deſſus de nous dans les qualités propres à ſon ſexe, & la rendre notre égale dans tout le reſte, qu'eſt-ce autre choſe que tranſporter à la femme la primauté que la nature donne au mari?

La raiſon qui mene l'homme à la connoiſſance de ſes devoirs n'eſt pas fort compoſée; la raiſon qui mene la femme à la connoiſſance des ſiens eſt plus ſimple encore. L'obéiſſance & la fidélité qu'elle doit à ſon mari, la tendreſſe & les ſoins qu'elle doit à ſes enfans, ſont des conſéquences ſi naturelles & ſi ſenſibles de ſa condition, qu'elle ne peut ſans mauvaiſe foi refuſer ſon conſentement au ſentiment intérieur qui la guide, ni mé-

connoître le devoir dans le penchant qui n'est point encore altéré.

Je ne blâmerois pas sans distinction qu'une femme fût bornée aux seuls travaux de son sexe, & qu'on la laissât dans une profonde ignorance sur tout le reste; mais il faudroit pour cela des mœurs publiques très simples, très-saines, ou une maniere de vivre très-retirée. Dans de grandes villes & parmi des hommes corrompus, cette femme seroit trop facile à séduire; souvent sa vertu ne tiendroit qu'aux occasions; dans ce siecle philosophe il lui en faut une à l'épreuve. Il faut qu'elle sache d'avance, & ce qu'on lui peut dire, & ce qu'elle en doit penser.

D'ailleurs, soumise au jugement des hommes, elle doit mériter leur estime; elle doit sur-tout obtenir celle de son époux; elle ne doit pas seulement lui faire aimer sa personne, mais lui faire approuver sa conduite; elle doit justifier devant le public le choix qu'il a fait, & faire honorer le mari, de l'honneur qu'on rend à la femme. Or comment s'y prendra-t-elle pour tout cela, si elle ignore nos institutions, si elle ne sait rien de nos usages, de nos bienséances; si elle ne connoît ni la source des jugemens humains, ni les passions qui les déterminent? Dès là qu'elle dépend à la fois de sa propre conscience & des opinions des autres, il faut qu'elle apprenne à comparer ces deux regles, à les concilier, & à ne préférer la premiere que quand elles sont en opposition. Elle devient le juge

de ses juges, elle décide quand elle doit s'y soumettre & quand elle doit les récuser. Avant de rejetter ou d'admettre leurs préjugés elle les pese; elle apprend à remonter à leur source, à les prévenir, à se les rendre favorables; elle a soin de ne jamais s'attirer le blâme quand son devoir lui permet de l'éviter. Rien de tout cela ne peut bien se faire sans cultiver son esprit & sa raison.

Je reviens toujours au principe, & il me fournit la solution de toutes mes difficultés. J'étudie ce qui est, j'en recherche la cause, & je trouve enfin que ce qui est, est bien. J'entre dans des maisons ouvertes dont le maître & la maîtresse font conjointement les honneurs. Tous deux ont eu la même éducation, tous deux sont d'une égale politesse, tous deux également pourvus de goût & d'esprit, tous deux animés du même desir de bien recevoir leur monde & de renvoyer chacun content d'eux. Le mari n'omet aucun soin pour être attentif à tout; il va, vient, fait la ronde & se donne mille peines; il voudroit être tout attention. La femme reste à sa place; un petit cercle se rassemble autour d'elle & semble lui cacher le reste de l'assemblée; cependant il ne s'y passe rien qu'elle n'apperçoive, il n'en sort personne à qui elle n'ait parlé; elle n'a rien omis de ce qui pouvoit intéresser tout le monde, elle n'a rien dit à chacun qui ne lui fût agréable, & sans rien troubler à l'ordre, le moindre de la compagnie n'est pas plus oublié que le premier. On est servi, l'on se met à table; l'homme, in-

ſtruit des gens qui ſe conviennent, les placera ſelon ce qu'il ſait; la femme ſans rien ſavoir ne s'y trompera pas. Elle aura déja lû dans les yeux, dans le maintien toutes les convenances, & chacun ſe trouvera placé comme il veut l'être. Je ne dis point qu'au ſervice perſonne n'eſt oublié. Le maître de la maiſon en faiſant la ronde aura pû n'oublier perſonne. Mais la femme devine ce qu'on regarde avec plaiſir & vous en offre; en parlant à ſon voiſin elle a l'œil au bout de la table; elle diſcerne celui qui ne mange point, parce qu'il n'a pas faim, & celui qui n'oſe ſe ſervir ou demander parce qu'il eſt mal-adroit ou timide. En ſortant de table chacun croit qu'elle n'a ſongé qu'à lui; tous ne penſent pas qu'elle ait eu le tems de manger un ſeul morceau: mais la vérité eſt qu'elle a mangé plus que perſonne.

Quand tout le monde eſt parti, l'on parle de ce qui s'eſt paſſé. L'homme rapporte ce qu'on lui a dit, ce qu'ont dit & fait ceux avec leſquels il s'eſt entretenu. Si ce n'eſt pas toujours là-deſſus que la femme eſt la plus exacte, en revanche elle a vu ce qui s'eſt dit tout bas à l'autre bout de la ſalle; elle ſait ce qu'un tel a penſé, à quoi tenoit tel propos ou tel geſte; il s'eſt fait à peine un mouvement expreſſif, dont elle n'ait l'interprétation toute prête & preſque toujours conforme à la vérité.

Le même tour d'eſprit qui fait exceller une femme du monde dans l'art de tenir maiſon, fait exceller une coquette dans l'art d'amuſer pluſieurs

ſoupirans. Le manege de la coquetterie exige un diſcernement encore plus fin que celui de la politeſſe; car pourvu qu'une femme polie le ſoit envers tout le monde, elle a toujours aſſez bien fait; mais la coquette perdroit bientôt ſon empire par cette uniformité mal-adroite. A force de vouloir obliger tous ſes amans, elle les rebuteroit tous. Dans la ſociété les manieres qu'on prend avec tous les hommes ne laiſſent pas de plaire à chacun; pourvu qu'on ſoit bien traité, l'on n'y regarde pas de ſi près ſur les préférences: mais en amour une faveur qui n'eſt pas excluſive eſt une injure. Un homme ſenſible aimeroit cent fois mieux être ſeul maltraité que careſſé avec tous les autres, & ce qui peut arriver de pis eſt de n'être point diſtingué. Il faut donc qu'une femme qui veut conſerver pluſieurs amans perſuade à chacun d'eux qu'elle le préfere, & qu'elle le lui perſuade ſous les yeux de tous les autres, à qui elle en perſuade autant ſous les ſiens.

Voulez-vous voir un perſonnage embarraſſé? placez un homme entre deux femmes avec chacune deſquelles il aura des liaiſons ſecrettes, puis obſervez quelle ſotte figure il y fera. Placez en même cas une femme entre deux hommes, (& ſurement l'exemple ne ſera pas plus rare), vous ſerez émerveillé de l'adreſſe avec laquelle elle donnera le change à tous deux & fera que chacun ſe rira de l'autre. Or ſi cette femme leur témoignoit la même confiance & prenoit avec eux la même familiarité, comment ſeroient-ils un inſtant ſes du-

pes? En les traitant également ne montreroit-elle pas qu'ils ont les mêmes droits sur elle? Oh, qu'elle s'y prend bien mieux que cela! Loin de les traiter de la même maniere, elle affecte de mettre entr'eux de l'inégalité; elle fait si bien que celui qu'elle flatte croit que c'est par tendresse, & que celui qu'elle maltraite croit que c'est par dépit. Ainsi chacun content de son partage la voit toujours s'occuper de lui, tandis qu'elle ne s'occupe en effet que d'elle seule.

Dans le desir général de plaire la coquetterie suggere de semblables moyens; les caprices ne feroient que rebuter, s'ils n'étoient sagement ménagés; & c'est en les dispensant avec art qu'elle en fait les plus fortes chaînes de ses esclaves.

> Usa ogn'arte la donna, onde sia colto
> Nella sua rete alcun novello amante;
> Ne con tutti, ne sempre un stesso volto
> Serba, ma cangia a tempo atto e sembiante.

A quoi tient tout cet art, si ce n'est à des observations fines & continuelles qui lui font voir à chaque instant ce qui se passe dans les cœurs des hommes, & qui la disposent à porter à chaque mouvement secret qu'elle apperçoit la force qu'il faut pour le suspendre ou l'accelérer? Or cet art s'apprend-il? Non: il naît avec les femmes; elles l'ont toutes, & jamais les hommes ne l'ont au même degré. Tel est un des caracteres distinctifs du sexe. La présence d'esprit, la pénétration, les obser-

ſervations fines ſont la ſcience des femmes; l'habileté de s'en prévaloir eſt leur talent.

Voilà ce qui eſt, & l'on a vu pourquoi cela doit être. Les femmes ſont fauſſes, nous dit-on: elles le deviennent. Le don qui leur eſt propre eſt l'adreſſe & non pas la fauſſeté; dans les vrais penchans de leur ſexe, même en mentant, elles ne ſont point fauſſes. Pourquoi conſultez-vous leur bouche, quand ce n'eſt pas elle qui doit parler. Conſultez leurs yeux, leur teint, leur reſpiration, leur air craintif, leur molle réſiſtance: voilà le langage que la nature leur donne pour vous répondre. La bouche dit toujours, non, & doit le dire; mais l'accent qu'elle y joint n'eſt pas toujours le même, & cet accent ne ſait point mentir. La femme n'a-t-elle pas les mêmes beſoins que l'homme, ſans avoir le même droit de les témoigner? Son ſort ſeroit trop cruel, ſi même dans les deſirs légitimes elle n'avoit un langage équivalent à celui qu'elle n'oſe tenir? Faut-il que ſa pudeur la rende malheureuſe? Ne lui faut-il pas un art de communiquer ſes penchans ſans les découvrir? De quelle adreſſe n'a-t elle pas beſoin pour faire qu'on lui dérobe ce qu'elle brûle d'accorder? Combien ne lui importe-t-il point d'apprendre à toucher le cœur de l'homme ſans paroître ſonger à lui? Quel diſcours charmant n'eſt-ce pas que la pomme de Galathée & ſa fuite mal-adroite? Que faudra-t-il qu'elle ajoute à cela? Ira-t-elle dire au Berger qui la ſuit entre les ſaules qu'elle n'y fuit qu'à deſſein

de l'attirer? Elle mentiroit, pour ainſi dire; car alors elle ne l'attireroit plus. Plus une femme a de réſerve, plus elle doit avoir d'art, même avec ſon mari. Oui, je ſoutiens qu'en tenant la coquetterie dans ſes limites on la rend modeſte & vraie, on en fait une loi de l'honnêteté.

La vertu eſt une, diſoit très-bien un de mes adverſaires; on ne la décompoſe pas pour admettre une partie & rejetter l'autre. Quand on l'aime, on l'aime dans toute ſon intégrité, & l'on refuſe ſon cœur quand on peut, & toujours ſa bouche aux ſentimens qu'on ne doit point avoir. La vérité morale n'eſt pas ce qui eſt, mais ce qui eſt bien; ce qui eſt mal ne devroit point être, & ne doit point être avoué, ſur-tout quand cet aveu lui donne un effet qu'il n'auroit pas eu ſans cela. Si j'étois tenté de voler & qu'en le diſant je tentaſſe un autre d'être mon complice, lui déclarer ma tentation, ne ſeroit-ce pas y ſuccomber? Pourquoi dites-vous que la pudeur rend les femmes fauſſes? Celles qui la perdent le plus, ſont-elles, au reſte, plus vraies que les autres? Tant s'en faut; elles ſont plus fauſſes mille fois. On n'arrive à ce point de dépravation qu'à force de vices qu'on garde tous, & qui ne regnent qu'à la faveur de l'intrigue & du menſonge (*k*). Au contraire, celles qui

(*k*) Je ſais que les femmes qui ont ouvertement pris leur parti ſur un certain point, prétendent bien ſe faire valoir de cette franchiſe, & jurent qu'à cela près, il n'y a rien d'eſtimable qu'on ne trouve en elles; mais je ſais bien auſſi qu'elles n'ont jamais perſuadé cela qu'à des ſots.

ont encore de la honte, qui ne s'enorgueilliſſent point de leurs fautes, qui ſavent cacher leurs deſirs à ceux-mêmes qui les inſpirent, celles dont ils en arrachent les aveux avec le plus de peine, ſont d'ailleurs les plus vraies, les plus ſinceres, les plus conſtantes dans tous leurs engagemens, & celles ſur la foi deſquelles on peut généralement le plus compter.

Je ne ſache que la ſeule Mademoiſelle de l'Enclos qu'on ait pû citer pour exception connue à ces remarques. Auſſi Mademoiſelle de l'Enclos a-t-elle paſſé pour un prodige. Dans le mépris des vertus de ſon ſexe, elle avoit, dit-on, conſervé celles du nôtre: on vante ſa franchiſe, ſa droiture, la ſureté de ſon commerce, ſa fidélité dans l'amitié. Enfin, pour achever le tableau de ſa gloire, on dit qu'elle s'étoit faite homme: à la bonne heure. Mais avec toute ſa haute réputation, je n'aurois pas plus voulu de cet homme-là pour mon ami que pour ma maîtreſſe.

Tout ceci n'eſt pas ſi hors de propos qu'il paroît être. Je vois où tendent les maximes de la Philoſophie moderne en tournant en dériſion la pudeur du ſexe & ſa fauſſeté prétendue; & je vois que l'effet le plus aſſuré de cette philoſophie,

Le plus grand frein de leur ſexe ôté, que reſte-t-il qui les retienne, & de quel honneur feront-elles cas, après avoir renoncé à celui qui leur eſt propre? Ayant mis une fois leurs paſſions à l'aiſe, elles n'ont plus aucun intérêt d'y réſiſter, *nec femina amiſſa pudicitia alia abnuerit.* Jamais Auteur connut-il mieux le cœur humain dans les deux ſexes, que celui qui a dit cela?

fera d'ôter aux femmes de notre ſiecle le peu d'honneur qui leur eſt reſté.

Sur ces conſidérations je crois qu'on peut déterminer en général qu'elle eſpece de culture convient à l'eſprit des femmes, & ſur quels objets on doit tourner leurs réflexions dès leurs jeuneſſe.

Je l'ai déjà dit, les devoirs de leur ſexe ſont plus aiſés à voir qu'à remplir. La premiere choſe qu'elles doivent apprendre eſt à les aimer par la conſidération de leurs avantages; c'eſt le ſeul moyen de les leur rendre faciles. Chaque état & chaque âge a ſes devoirs. On connoît bientôt les ſiens pourvu qu'on les aime. Honorez votre état de femme, & dans quelque rang que le Ciel vous place vous ſerez toujours une femme de bien. L'eſſenciel eſt d'être ce que nous fit la nature; on n'eſt toujours que trop ce que les hommes veulent que l'on ſoit.

La recherche des vérités abſtraites & ſpéculatives, des principes, des axiomes dans les ſciences, tout ce qui tend à généraliſer les idées n'eſt point du reſſort des femmes; leurs études doivent ſe rapporter toutes à la pratique; c'eſt à elles à faire l'application des principes que l'homme a trouvés, & c'eſt à elles de faire les obſervations qui menent l'homme à l'établiſſement des principes. Toutes les réflexions des femmes, en ce qui ne tient pas immédiatement à leurs devoirs, doivent tendre à l'étude des hommes ou aux connoiſſances agréables qui n'ont que le goût pour objet; car quant aux ouvrages de génie ils paſſent leur portée; elles n'ont

pas, non plus, assez de justesse & d'attention pour réussir aux sciences exactes; & quant aux connoissances physiques, c'est à celui des deux qui est le plus agissant, le plus allant, qui voit le plus d'objets, c'est à celui qui a le plus de force, & qui l'exerce davantage, à juger des rapports des êtres sensibles & des loix de la nature. La femme, qui est foible & qui ne voit rien au-dehors, apprécie & juge les mobiles qu'elle peut mettre en œuvre pour suppléer à sa foiblesse, & ces mobiles sont les passions de l'homme. Sa méchanique à elle est plus forte que la nôtre, tous ses léviers vont ébranler le cœur humain. Tout ce que son sexe ne peut faire par lui-même & qui lui est nécessaire ou agréable, il faut qu'il ait l'art de nous le faire vouloir: il faut donc qu'elle étudie à fond l'esprit de l'homme, non par abstraction l'esprit de l'homme en général, mais l'esprit des hommes qui l'entourent, l'esprit des hommes auxquels elle est assujettie, soit par la loi, soit par l'opinion. Il faut qu'elle apprenne à pénétrer leurs sentimens par leurs discours, par leurs actions, par leurs regards, par leurs gestes. Il faut que par ses discours, par ses actions, par ses regards, par ses gestes, elle sache leur donner les sentimens qu'il lui plaît, sans même paroître y songer. Ils philosopheront mieux qu'elle sur le cœur humain; mais elle lira mieux qu'eux dans les cœurs des hommes. C'est aux femmes à trouver, pour ainsi dire, la morale expérimentale, à nous à la réduire en systême. La femme a plus

d'esprit, & l'homme plus de génie; la femme observe & l'homme raisonne; de ce concours résultent la lumiere la plus claire & la science la plus complette que puisse acquérir de lui-même l'esprit humain, la plus sure connoissance, en un mot, de soi & des autres qui soit à la portée de notre espece; & voilà comment l'art peut tendre incessamment à perfectionner l'instrument donné par la nature.

Le monde est le livre des femmes; quand elles y lisent mal, c'est leur faute, ou quelque passion les aveugle. Cependant la véritable mere de famille, loin d'être une femme du monde, n'est gueres moins recluse dans sa maison que la Religieuse dans son cloître. Il faudroit donc faire, pour les jeunes personnes qu'on marie, comme on fait ou comme on doit faire pour celles qu'on met dans des Couvens; leur montrer les plaisirs qu'elles quittent avant de les y laisser renoncer, de peur que la fausse image de ces plaisirs qui leur sont inconnus, ne vienne un jour égarer leurs cœurs & troubler le bonheur de leur retraite. En France, les filles vivent dans des Couvens, & les femmes courent le monde. Chez les anciens, c'étoit tout le contraire: les filles avoient, comme je l'ai dit, beaucoup de jeux & de fêtes publiques: les femmes vivoient retirées. Cet usage étoit plus raisonnable & maintenoit mieux les mœurs. Une sorte de coquetterie est permise aux filles à marier, s'amuser est leur grande affaire. Les femmes ont d'autres soins chez elles, & n'ont plus de maris à chercher; mais elles ne trouveroient

pas leur compte à cette réforme, & malheureusement elles donnent le ton. Meres, faites du moins vos compagnes de vos filles. Donnez-leur un sens droit & une ame honnête, puis ne leur cachez rien de ce qu'un œil chaste peut regarder. Le bal, les festins, les jeux, même le théâtre; tout ce qui, mal vu, fait le charme d'une imprudente jeunesse, peut être offert sans risque à des yeux sains. Mieux elles verront ces bruyans plaisirs, plutôt elles en seront dégoûtées.

J'entends la clameur qui s'éleve contre moi. Quelle fille résiste à ce dangereux exemple? A peine ont-elles vu le monde que la tête leur tourne à toutes; pas une d'elles ne veut le quitter. Cela peut être; mais avant de leur offrir ce tableau trompeur, les avez-vous bien préparées à le voir sans émotion? Leur avez-vous bien annoncé les objets qu'il représente? Les leur avez-vous bien peints tels qu'ils sont? Les avez-vous bien armées contre les illusions de la vanité? Avez vous porté dans leurs jeunes cœurs le goût des vrais plaisirs qu'on ne trouve point dans ce tumulte? Quelles précautions, quelles mesures avez-vous prises pour les préserver du faux goût qui les égare? Loin de rien opposer dans leur esprit à l'empire des préjugés publics, vous les y avez nourries. Vous leur avez fait aimer d'avance tous les frivoles amusemens qu'elles trouvent. Vous les leur faites aimer encore en s'y livrant. De jeunes personnes entrant dans le monde n'ont d'autre gouvernante que leur mere,

ſouvent plus folle qu'elles, & qui ne peut leur montrer les objets autrement qu'elle ne les voit. Son exemple, plus fort que la raiſon même, les juſtifie à leurs propres yeux, & l'autorité de la mere eſt pour la fille une excuſe ſans réplique. Quand je veux qu'une mere introduiſe ſa fille dans le monde, c'eſt en ſuppoſant qu'elle le lui fera voir tel qu'il eſt.

Le mal commence plutôt encore. Les Couvens ſont de véritables écoles de coquetterie; non de cette coquetterie honnête dont j'ai parlé, mais de celle qui produit tous les travers des femmes, & fait les plus extravagantes petites-maîtreſſes. En ſortant de-là pour entrer tout d'un coup dans des ſociétés bruyantes, de jeunes femmes s'y ſentent d'abord à leur place. Elles ont été élevées pour y vivre; faut-il s'étonner qu'elles s'y trouvent bien. Je n'avancerai point ce que je vais dire ſans crainte de prendre un préjugé pour une obſervation; mais il me ſemble qu'en général dans les pays Proteſtans il y a plus d'attachement de famille, de plus dignes épouſes & de plus tendres meres que dans les pays Catholiques; & ſi cela eſt, on ne peut douter que cette différence ne ſoit due en partie à l'éducation des Couvens.

Pour aimer la vie paiſible & domeſtique il faut la connoître; il faut en avoir ſenti les douceurs dès l'enfance. Ce n'eſt que dans la maiſon paternelle qu'on prend du goût pour ſa propre maiſon, & toute femme que ſa mere n'a point élevée n'aime-

ra point à élever ses enfans. Malheureusement il n'y a plus d'éducation privée dans les grandes Villes. La société y est si générale & si mêlée qu'il ne reste plus d'asile pour la retraite, & qu'on est en public jusques chez soi. A force de vivre avec tout le monde on n'a plus de famille, à peine connoît-on ses parens; on les voit en étrangers, & la simplicité des mœurs domestiques s'éteint avec la douce familiarité qui en faisoit le charme. C'est ainsi qu'on suce avec le lait le goût des plaisirs du siecle & des maximes qu'on y voit régner.

On impose aux filles une gêne apparente pour trouver des dupes qui les épousent sur leur maintien. Mais étudiez un moment ces jeunes personnes; sous un air contraint elles déguisent mal la convoitise qui les dévore, & déja on lit dans leurs yeux l'ardent desir d'imiter leurs meres. Ce qu'elles convoitent n'est pas un mari, mais la licence du mariage. Qu'a-t-on besoin d'un mari avec tant de ressources pour s'en passer? Mais on a besoin d'un mari pour couvrir ces ressources (*l*). La modestie est sur leur visage, & le libertinage est au fond de leur cœur; cette feinte modestie elle-même en est un signe. Elles ne l'affectent que pour pouvoir s'en débarrasser plutôt. Femmes de Paris & de Londres, pardonnez-le moi, je vous supplie. Nul séjour n'exclut les miracles, mais pour moi je n'en connois

(*l*) La voie de l'homme dans sa jeunesse étoit une des quatre choses que le Sage ne pouvoit comprendre: la cinquieme étoit l'impudence de la femme adultere, *quæ comedit, & tergens os suum, dicit; non sum operata malum.* Prov. XXX. 20.

point; & ſi une ſeule d'entre vous a l'ame vraiment honnête, je n'entends rien à nos inſtitutions.

Toutes ces éducations diverſes livrent également de jeunes perſonnes au goût des plaiſirs du grand monde, & aux paſſions qui naiſſent bientôt de ce goût. Dans les grandes villes la dépravation commence avec la vie, & dans les petites elle commence avec la raiſon. De jeunes provinciales inſtruites à mépriſer l'heureuſe ſimplicité de leurs mœurs, s'empreſſent à venir à Paris partager la corruption des nôtres; les vices ornés du beau nom de talens ſont l'unique objet de leur voyage; & honteuſes en arrivant de ſe trouver ſi loin de la noble licence des femmes du pays, elles ne tardent pas à mériter d'être auſſi de la Capitale. Où commence le mal à votre avis? dans les lieux où l'on le projette, ou dans ceux où l'on l'accomplit?

Je ne veux pas que de la province une mere ſenſée amene ſa fille à Paris pour lui montrer ces tableaux ſi pernicieux pour d'autres; mais je dis que quand cela feroit, ou cette fille eſt mal élevée, ou ces tableaux ſeront peu dangereux pour elle. Avec du goût, du ſens, & l'amour des choſes honnêtes, on ne les trouve pas ſi attrayans qu'ils le ſont pour ceux qui s'en laiſſent charmer. On remarque à Paris les jeunes écervelées qui viennent ſe hâter de prendre le ton du pays, & ſe mettre à la mode ſix mois durant pour ſe faire ſiffler le reſte de leur vie; mais qui eſt-ce qui remarque celles qui, rebutées de tout ce fracas, s'en re-

tournent dans leur province, contentes de leur ſort, après l'avoir comparé à celui qu'envient les autres? Combien j'ai vû de jeunes femmes amenées dans la capitale par des maris complaiſans & maîtres de s'y fixer, les en détourner elles-mêmes, repartir plus volontiers qu'elles n'étoient venues, & dire avec attendriſſement la veille de leur depart; ah! retournons dans notre chaumiere! on y vit plus heureux que dans les palais d'ici! On ne ſait pas combien il reſte encore de bonnes gens qui n'ont point fléchi le genouil devant l'idole, & qui mépriſent ſon culte inſenſé. Il n'y a de bruyantes que les folles; les femmes ſages ne font point de ſenſation.

Que ſi, malgré la corruption générale, malgré les préjugés univerſels, malgré la mauvaiſe éducation des filles, pluſieurs gardent encore un jugement à l'épreuve, que ſera-ce quand ce jugement aura été nourri par des inſtructions convenables, ou, pour mieux dire, quand on ne l'aura point altéré par des inſtructions vicieuſes? car tout conſiſte toujours à conſerver ou rétablir les ſentimens naturels. Il ne s'agit point pour cela d'ennuyer de jeunes filles de vos longs prônes, ni de leur débiter vos ſeches moralités. Les moralités pour les deux ſexes ſont la mort de toute bonne éducation. De triſtes leçons ne ſont bonnes qu'à faire prendre en haine & ceux qui les donnent & tout ce qu'ils diſent. Il ne s'agit point en parlant à de jeunes perſonnes de leur faire peur de leurs devoirs, ni d'aggraver le joug qui leur eſt impoſé par la nature. En leur expoſant ces

devoirs ſoyez préciſe & facile, ne leur laiſſez pas croire qu'on eſt chagrine quand on les remplit, point d'air fâché, point de morgue. Tout ce qui doit paſſer au cœur doit en ſortir; leur catéchiſme de morale doit être auſſi court & auſſi clair que leur catéchiſme de religion, mais il ne doit pas être auſſi grave. Montrez-leur dans les mêmes devoirs la ſource de leurs plaiſirs & le fondement de leurs droits. Eſt-il ſi pénible d'aimer pour être aimée, de ſe rendre aimable pour être heureuſe, de ſe rendre eſtimable pour être obéie, de s'honorer pour ſe faire honorer? Que ces droits ſont beaux! qu'ils ſont reſpectables! qu'ils ſont chers au cœur de l'homme quand la femme ſait les faire valoir! Il ne faut point attendre les ans ni la vieilleſſe pour en jouir. Son empire commence avec ſes vertus; à peine ſes attraits ſe développent, qu'elle regne déja par la douceur de ſon caractere & rend ſa modeſtie impoſante. Quel homme inſenſible & barbare n'adoucit pas ſa fierté, & ne prend pas des manieres plus attentives près d'une fille de ſeize ans, aimable & ſage, qui parle peu, qui écoute, qui met de la décence dans ſon maintien & de l'honnêteté dans ſes propos, à qui ſa beauté ne fait oublier ni ſon ſexe ni ſa jeuneſſe, qui ſait intéreſſer par ſa timidité même, & s'attirer le reſpect qu'elle porte à tout le monde?

Ces témoignages, bien qu'extérieurs, ne ſont point frivoles; ils ne ſont point fondés ſeulement ſur l'attrait des ſens; ils partent de ce ſentiment intime que nous avons tous, que les femmes ſont

les juges naturels du mérite des hommes. Qui eft-ce qui veut être méprifé des femmes? perfonne au monde; non pas même celui qui ne veut plus les aimer. Et moi qui leur dis des vérités fi dures; croyez-vous que leurs jugemens me foient indifférens? Non, leurs fuffrages me font plus chers que les vôtres, Lecteurs fouvent plus femmes qu'elles. En méprifant leurs mœurs je veux encore honorer leur juftice. Peu m'importe qu'elles me haiffent, fi je les force à m'eftimer.

Que de grandes chofes on feroit avec ce reffort fi l'on favoit le mettre en œuvre! Malheur au fiecle où les femmes perdent leur afcendant, & où leurs jugemens ne font plus rien aux hommes! C'eft le dernier degré de la dépravation. Tous les Peuples qui ont eu des mœurs ont refpecté les femmes. Voyez Sparte, voyez les Germains, voyez Rome; Rome le fiege de la gloire & de la vertu, fi jamais elles en eurent un fur la terre. C'eft là que les femmes honoroient les exploits des grands Généraux, qu'elles pleuroient publiquement les peres de la patrie, que leurs vœux ou leurs deuils étoient confacrés comme le plus folemnel jugement de la République. Toutes les grandes révolutions y vinrent des femmes; par une femme Rome acquit la liberté, par une femme les Plébeyens obtinrent le Confulat, par une femme finit la tyrannie des Décemvirs, par les femmes Rome affiégée fut fauvée des mains d'un Profcrit. Galans François, qu'euffiez-vous dit en voyant paffer cette

procession, si ridicule à vos yeux moqueurs? Vous l'eussiez accompagnée de vos huées. Que nous voyons d'un œil différent les mêmes objets! & peut-être avons-nous tous raison. Formez ce cortege de belles Dames Françoises: je n'en connois point de plus indécent: mais composez-le de Romaines, vous aurez, tous, les yeux des Volsques, & le cœur de Coriolan.

Je dirai d'avantage, & je soutiens que la vertu n'est pas moins favorable à l'amour qu'aux autres droits de la nature, & que l'autorité des maîtresses n'y gagne pas moins que celle des femmes & des meres. Il n'y a point de véritable amour sans enthousiasme, & point d'enthousiasme sans un objet de perfection réel ou chimérique, mais toujours existant dans l'imagination. De quoi s'enflammeront des amans pour qui cette perfection n'est plus rien, & qui ne voient dans ce qu'ils aiment que l'objet du plaisir des sens? Non, ce n'est pas ainsi que l'ame s'échauffe, & se livre à ces transports sublimes qui font le délire des amans & le charme de leur passion. Tout n'est qu'illusion dans l'amour, je l'avoue; mais ce qui est réel, ce sont les sentimens dont il nous anime pour le vrai beau qu'il nous fait aimer. Ce beau n'est point dans l'objet qu'on aime, il est l'ouvrage de nos erreurs. Eh! qu'importe? En sacrifie-t-on moins tous ses sentimens bas à ce modele imaginaire? En pénétre-t-on moins son cœur des vertus qu'on prête à ce qu'il chérit? S'en détache-t on moins de la bassesse du moi humain?

Où eſt le véritable amant qui n'eſt pas prêt à immoler ſa vie à ſa maîtreſſe, & où eſt la paſſion ſenſuelle & groſſiere dans un homme qui veut mourir? Nous nous moquons des Paladins! c'eſt qu'ils connoiſſoient l'amour, & que nous ne connoiſſons plus que la débauche. Quand ces maximes romaneſques commencerent à devenir ridicules, ce changement fut moins l'ouvrage de la raiſon que celui des mauvaiſes mœurs.

Dans quelque ſiecle que ce ſoit, les relations naturelles ne changent point; la convenance ou diſconvenance qui en réſulte reſte la même, les préjugés ſous le vain nom de raiſon n'en changent que l'apparence. Il ſera toujours grand & beau de régner ſur ſoi, fût-ce pour obéir à des opinions fantaſtiques; & les vrais motifs d'honneur parlerons toujours au cœur de toute femme de jugement, qui ſaura chercher dans ſon état le bonheur de la vie. La chaſteté doit être une vertu délicieuſe pour une belle femme qui à quelque élévation dans l'ame. Tandis qu'elle voit toute la terre à ſes pieds, elle triomphe de tout & d'elle-même: elle s'éleve dans ſon propre cœur un trône auquel tout vient rendre hommage; les ſentimens tendres ou jaloux, mais toujours reſpectueux, des deux ſexes, l'eſtime univerſelle & la ſienne propre, lui paient ſans ceſſe en tribut de gloire les combats de quelques inſtans. Les privations ſont paſſageres, mais le prix en eſt permanent; quelle jouiſſance pour une ame noble, que l'orgueil de la vertu jointe à la beauté! Réaliſez

une héroïne de Roman, elle goûtera des voluptés plus exquiſes que les Laïs & les Cléopatres; & quand ſa beauté ne ſera plus, ſa gloire & ſes plaiſirs reſteront encore; elle ſeule ſaura jouir du paſſé.

Plus les devoirs ſont grands & pénibles, plus les raiſons ſur leſquelles on les fonde doivent être ſenſibles & fortes. Il y a un certain langage dévot dont, ſur les ſujets les plus graves, on rebat les oreilles des jeunes perſonnes ſans produire la perſuaſion. De ce langage trop diſproportionné à leurs idées, & du peu de cas qu'elles en font en ſecret, naît la facilité de céder à leurs penchans, faute de raiſons d'y réſiſter tirées des choſes mêmes. Une fille élevée ſagement & pieuſement, a ſans doute de fortes armes contre les tentations, mais celle dont on nourrit uniquement le cœur ou plutôt les oreilles du jargon myſtique devient infailliblement la proie du premier ſéducteur adroit qui l'entreprend. Jamais une jeune & belle perſonne ne mépriſera ſon corps, jamais elle ne s'affligera de bonne foi des grands péchés que ſa beauté fait commettre, jamais elle ne pleurera ſincérement & devant Dieu d'être un objet de convoitiſe, jamais elle ne pourra croire en elle-même que le plus doux ſentiment du cœur ſoit une invention de Satan. Donnez-lui d'autres raiſons en dedans & pour elle même; car celles-là ne pénétreront pas. Ce ſera pis encore ſi l'on met, comme on n'y manque gueres, de la contradiction dans ſes idées, & qu'après l'avoir humiliée en aviliſſant ſon corps & ſes charmes

comme

comme la souillure du péché, on lui fasse ensuite respecter comme le temple de Jésus-Christ, ce même corps qu'on lui a rendu si méprisable. Les idées trop sublimes & trop basses sont également insuffisantes & ne peuvent s'associer: il faut une raison à la portée du sexe & de l'âge. La considération du devoir n'a de force qu'autant qu'on y joint des motifs qui nous portent à le remplir:

Quæ quia non liceat nōn facit, illa facit:

On ne se douteroit pas que c'est Ovide qui porte un jugement si sévere.

Voulez-vous donc inspirer l'amour des bonnes mœurs aux jeunes personnes? sans leur dire incessamment, soyez sages, donnez-leur un grand intérêt à l'être; faites-leur sentir tout le prix de la sagesse, & vous la leur ferez aimer. Il ne suffit pas de prendre cet intérêt au loin dans l'avenir; montrez-le leur dans le moment même, dans les relations de leur âge, dans le caractere de leurs amans. Dépeignez-leur l'homme de bien, l'homme de mérite, apprenez-leur à le reconnoître, à l'aimer, & à l'aimer pour elles; prouvez-leur qu'amies, femmes ou maîtresses, cet homme seul peut les rendre heureuses. Amenez la vertu par la raison: faites-leur sentir que l'empire de leur sexe & tous ses avantages ne tiennent pas seulement à sa bonne conduite, à ses mœurs, mais encore à celles des hommes; qu'elles ont peu de prise sur des ames viles & basses, & qu'on ne sait servir sa maîtresse

que comme on sait servir la vertu. Soyez sûrs qu'alors en leur dépeignant les mœurs de nos jours, vous leur en inspirerez un dégoût sincere ; en leur montrant les gens à la mode vous les leur ferez mépriser, vous ne leur donnerez qu'éloignement pour leurs maximes, aversion pour leurs sentimens, dédain pour leurs vaines galanteries ; vous leur ferez naître une ambition plus noble, celle de régner sur des ames grandes & fortes, celle des femmes de Sparte, qui étoit de commander à des hommes. Une femme hardie, effrontée, intrigante, qui ne sait attirer ses amans que par la coquetterie, ni les conserver que par les faveurs, les fait obéir comme des valets dans les choses serviles & communes ; dans les choses importantes & graves elle est sans autorité sur eux. Mais la femme à la fois honnête, aimable & sage, celle qui force les siens à la respecter, celle qui a de la réserve & de la modestie, celle, en un mot, qui soutient l'amour par l'estime, les envoie d'un signe au bout du monde, au combat, à la gloire, à la mort, où il lui plaît ; cet empire est beau, ce me semble, & vaut bien la peine d'être acheté (*m*).

(*m*) Brantôme dit que, du tems de François premier, une jeune personne ayant un amant babillard, lui imposa un silence absolu & illimité, qu'il garda si fidèlement deux ans entiers, qu'on le crut devenu muet par maladie. Un jour en pleine assemblée, sa maîtresse, qui, dans ces tems où l'amour se faisoit avec mystère, n'étoit point connue pour telle, se vanta de le guérir sur le champ, & le fit avec ce seul mot ; *parlez*. N'y a-t-il pas quelque chose de grand & d'héroïque dans cet amour-là ? Qu'eût fait de plus la Philosophie de Pithagore avec tout son faste ? Quelle femme aujourd'hui pourroit compter sur un pareil silence un seul jour, dût-elle le payer de tout le prix qu'elle y peut mettre ?

Voilà dans quel esprit Sophie a été élevée avec plus de soin que de peine, & plutôt en suivant son goût qu'en le gênant. Disons maintenant un mot de sa personne, selon le portrait que j'en ai fait à Emile, & selon qu'il imagine lui-même l'épouse qui peut le rendre heureux.

Je ne redirai jamais trop que je laisse à part les prodiges. Emile n'en est pas un, Sophie n'en est pas un non plus. Emile est homme, & Sophie est femme; voilà toute leur gloire. Dans la confusion des sexes qui regne entre nous, c'est presque un prodige d'être du sien.

Sophie est bien née, elle est d'un bon naturel; elle a le cœur très-sensible, & cette extrême sensibilité lui donne quelquefois une activité d'imagination difficile à modérer. Elle a l'esprit moins juste que pénétrant, l'humeur facile & pourtant inégale, la figure commune, mais agréable; une physionomie qui promet une ame & qui ne ment pas; on peut l'aborder avec indifférence, mais non pas la quitter sans émotion. D'autres ont de bonnes qualités qui lui manquent; d'autres ont à plus grande mesure celles qu'elle a; mais nulle n'a des qualités mieux assorties pour faire un heureux caractere. Elle sait tirer parti de ses défauts mêmes, & si elle étoit plus parfaite elle plairoit beaucoup moins.

Sophie n'est pas belle, mais auprès d'elle les hommes oublient les belles femmes, & les belles femmes sont mécontentes d'elles-mêmes. A peine est-elle jolie au premier aspect, mais plus on la

voit & plus elle s'embellit; elle gagne où tant d'autres perdent, & ce qu'elle gagne elle ne le perd plus. On peut avoir de plus beaux yeux, une plus belle bouche, une figure plus imposante; mais on ne sauroit avoir une taille mieux prise, un plus beau teint, une main plus blanche, un pied plus mignon, un regard plus doux, une physionomie plus touchante. Sans éblouir elle intéresse, elle charme, & l'on ne sauroit dire pourquoi.

Sophie aime la parure & s'y connoît; sa mere n'a point d'autre femme de chambre qu'elle: elle a beaucoup de goût pour se mettre avec avantage, mais elle hait les riches habillemens; on voit toujours dans le sien la simplicité jointe à l'élégance; elle n'aime point ce qui brille, mais ce qui sied. Elle ignore quelles sont les couleurs à la mode, mais elle sait à merveille celles qui lui sont favorables. Il n'y a pas une jeune personne qui paroisse mise avec moins de recherche; & dont l'ajustement soit plus recherché; pas une piece du sien n'est prise au hasard, & l'art ne paroît dans aucune. Sa parure est très-modeste en apparence & très-coquette en effet; elle n'étale point ses charmes, elle les couvre, mais en les couvrant elle sait les faire imaginer. En la voyant on dit; voilà une fille modeste & sage; mais tant qu'on reste auprès d'elle les yeux & le cœur errent sur toute sa personne, sans qu'on puisse les en détacher, & l'on diroit que tout cet ajustement si simple n'est mis à sa place, que pour en être ôté piece à piece par l'imagination.

Sophie a des talens naturels; elle les ſent & ne les a pas négligés; mais n'ayant pas été à portée de mettre beaucoup d'art à leur culture, elle s'eſt contentée d'exercer ſa jolie voix à chanter juſte & avec goût, ſes petits pieds à marcher légérement, facilement, avec grace, à faire la révérence en toutes ſortes de ſituations ſans gêne & ſans maladreſſe. Du reſte, elle n'a eu de maître à chanter que ſon pere, de maîtreſſe à danſer que ſa mere, & un organiſte du voiſinage lui a donné ſur le clavecin quelques leçons d'accompagnement qu'elle a depuis cultivé ſeule. D'abord elle ne ſongeoit qu'à faire paroître ſa main avec avantage ſur ces touches noires; enſuite elle trouva que le ſon aigre & ſec du clavecin rendoit plus doux le ſon de la voix, peu-à-peu elle devint ſenſible à l'harmonie; enfin en grandiſſant elle a commencé de ſentir les charmes de l'expreſſion, & d'aimer la muſique pour elle-même. Mais c'eſt un goût plutôt qu'un talent; elle ne ſait point déchiffrer un air ſur la note.

Ce que Sophie ſait le mieux & qu'on lui a fait apprendre avec le plus de ſoin, ce ſont les travaux de ſon ſexe, même ceux dont on ne s'aviſe point, comme de tailler & coudre ſes robes. Il n'y a pas un ouvrage à l'aiguille qu'elle ne ſache faire & qu'elle ne faſſe avec plaiſir: mais le travail qu'elle préfere à tout autre eſt la dentelle, parce qu'il n'y en a pas un qui donne une attitude plus agréable, & où les doigts s'exercent avec plus de grace & de légéreté. Elle s'eſt appliquée auſſi à tous les

détails du ménage. Elle entend la cuiſine & l'office; elle ſait les prix des denrées, elle en connoît les qualités; elle ſait fort bien tenir les comptes, elle ſert de maître-d'hôtel à ſa mere. Faite pour être un jour mere de famille elle-même, en gouvernant la maiſon paternelle elle apprend à gouverner la ſienne; elle peut ſuppléer aux fonctions des domeſtiques & le fait toujours volontiers. On ne ſait jamais bien commander que ce qu'on ſait exécuter ſoi-même: c'eſt la raiſon de ſa mere pour l'occuper ainſi; pour Sophie, elle ne va pas ſi loin. Son premier devoir eſt celui de fille, & c'eſt maintenant le ſeul qu'elle ſonge à remplir. Son unique vue eſt de ſervir ſa mere & de la ſoulager d'une partie de ſes ſoins. Il eſt pourtant vrai qu'elle ne les remplit pas tous avec un plaiſir égal. Par exemple, quoiqu'elle ſoit gourmande, elle n'aime pas la cuiſine: le détail en a quelque choſe qui la dégoûte; elle n'y trouve jamais aſſez de propreté. Elle eſt là-deſſus d'une délicateſſe extrême, & cette délicateſſe pouſſée à l'excès eſt devenue un de ſes défauts: elle laiſſeroit plutôt aller tout le dîné par le feu que de tacher ſa manchette. Elle n'a jamais voulu de l'inſpection du jardin par la même raiſon. La terre lui paroît mal-propre; ſitôt qu'elle voit du fumier, elle croit en ſentir l'odeur.

Elle doit ce défaut aux leçons de ſa mere. Selon elle, entre les devoirs de la femme, un des premiers eſt la propreté: devoir ſpécial, indiſpenſable, impoſé par la nature; il n'y a pas au monde

un objet plus dégoûtant qu'une femme mal-propre, & le mari qui s'en dégoûte n'a jamais tort. Elle a tant prêché ce devoir à sa fille dès son enfance; elle en a tant exigé de propreté sur sa personne, tant pour ses hardes, pour son appartement, pour son travail, pour sa toilette, que toutes ces attentions tournées en habitude prennent une assez grande partie de son tems & président encore à l'autre; ensorte que bien faire ce qu'elle fait n'est que le second de ses soins; le premier est toujours de le faire proprement.

Cependant tout cela n'a point dégénéré en vaine affectation ni en mollesse; les rafinemens du luxe n'y sont pour rien. Jamais il n'entra dans son appartement que de l'eau simple; elle ne connoît d'autre parfum que celui des fleurs, & jamais son mari n'en respirera de plus doux que son haleine. Enfin l'attention qu'elle donne à l'extérieur ne lui fait pas oublier qu'elle doit sa vie & son tems à des soins plus nobles: elle ignore ou dédaigne cette excessive propreté du corps qui souille l'ame; Sophie est bien plus que propre, elle est pure.

J'ai dit que Sophie étoit gourmande. Elle l'étoit naturellement; mais elle est devenue sobre par habitude, & maintenant elle l'est par vertu. Il n'en est pas des filles comme des garçons, qu'on peut jusqu'à certain point gouverner par la gourmandise. Ce penchant n'est point sans conséquence pour le sexe; il est trop dangereux de le lui laisser. La petite Sophie dans son enfance entrant seule dans le cabinet de sa mere, n'en revenoit pas toujours

à vuide, & n'étoit pas d'une fidélité à toute épreuve sur les dragées & sur les bonbons. Sa mere la surprit, la reprit, la punit, la fit jeûner. Elle vint enfin à bout de lui persuader que les bonbons gâtoient les dents, & que de trop manger grossissoit la taille. Ainsi Sophie se corrigea; en grandissant elle a pris d'autres goûts qui l'ont détournée de cette sensualité basse. Dans les femmes, comme dans les hommes, sitôt que le cœur s'anime, la gourmandise n'est plus un vice dominant. Sophie a conservé le goût propre de son sexe; elle aime le laitage & les sucreries; elle aime la pâtisserie & les entre-mets, mais fort peu la viande; elle n'a jamais goûté ni vin ni liqueurs fortes. Au surplus elle mange de tout très-médiocrement; son sexe moins laborieux que le nôtre a moins besoin de réparation. En toute chose elle aime ce qui est bon & le sait goûter; elle sait aussi s'accommoder de ce qui ne l'est pas, sans que cette privation lui coûte.

Sophie a l'esprit agréable sans être brillant, & solide sans être profond, un esprit dont on ne dit rien, parce qu'on ne lui en trouve jamais ni plus ni moins qu'à soi. Elle a toujours celui qui plaît aux gens qui lui parlent, quoiqu'il ne soit pas fort orné, selon l'idée que nous avons de la culture de l'esprit des femmes: car le sien ne s'est point formé par la lecture; mais seulement par les conversations de son pere & de sa mere, par ses propres réflexions, & par les observations qu'elle a faites dans le peu de monde qu'elle a vu. Sophie a naturellement

rellement de la gaîté; elle étoit même folâtre dans son enfance, mais peu-à-peu sa mere a pris soin de réprimer ses airs évaporés, de peur que bientôt un changement trop subit n'instruisît du moment qui l'avoit rendu nécessaire. Elle est donc devenuë modeste & réservée même avant le tems de l'être; & maintenant que ce tems est venu, il lui est plus aisé de garder le ton qu'elle a pris, qu'il ne lui seroit de le prendre sans indiquer la raison de ce changement: c'est une chose plaisante de la voir se livrer quelquefois par un reste d'habitude à des vivacités de l'enfance, puis tout-d'un-coup rentrer en elle-même, se taire, baisser les yeux & rougir: il faut bien que le terme intermédiaire entre les deux âges participe un peu de chacun des deux.

Sophie est d'une sensibilité trop grande pour conserver une parfaite égalité d'humeur: mais elle a trop de douceur pour que cette sensibilité soit fort importune aux autres; c'est à elle seule qu'elle fait du mal. Qu'on dise un seul mot qui la blesse: elle ne boude pas, mais son cœur se gonfle; elle tâche de s'échapper pour aller pleurer. Qu'au milieu de ses pleurs son pere ou sa mere la rappelle & dise un seul mot, elle vient à l'instant jouer & rire en s'essuyant adroitement les yeux, & tâchant d'étouffer ses sanglots.

Elle n'est pas, non plus, tout-à-fait exempte de caprice. Son humeur, un peu trop poussée, dégénere en mutinerie, & alors elle est sujette à s'oublier. Mais laissez-lui le tems de revenir à elle,

& sa maniere d'effacer son tort lui en fera presque un mérite. Si on la punit, elle est docile & soumise, & l'on voit que sa honte ne vient pas tant du châtiment que de la faute. Si on ne lui dit rien, jamais elle ne manque de la réparer d'elle-même, mais si franchement & de si bonne grace, qu'il n'est pas possible d'en garder la rancune. Elle baiseroit la terre devant le dernier domestique, sans que cet abaissement lui fît la moindre peine, & sitôt qu'elle est pardonnée, sa joie & ses caresses montrent de quel poids son bon cœur est soulagé. En un mot, elle souffre avec patience les torts des autres & répare avec plaisir les siens. Tel est l'aimable naturel de son sexe avant que nous l'ayons gâté. La femme est faite pour céder à l'homme & pour supporter même son injustice; vous ne réduirez jamais les jeunes garçons au même point. Le sentiment intérieur s'éleve & se révolte en eux contre l'injustice; la nature ne les fit pas pour la tolérer.

gravem
Pelidæ stomachum cedere nescii.

Sophie a de la religion, mais une religion raisonnable & simple, peu de dogme & moins de pratiques de dévotion; ou plutôt, ne connoissant de pratique essencielle que la morale, elle dévoue sa vie entiere à servir Dieu en faisant le bien. Dans toutes les instructions que ses parens lui ont données sur ce sujet, ils l'ont accoutumée à une soumission respectueuse en lui disant toujours: „ Ma fille, ces connoissances ne sont pas de votre âge,

„ votre mari vous en inſtruira quand il ſera tems". Du reſte, au lieu de longs diſcours de piété, ils ſe contentent de la lui prêcher par leur exemple, & cet exemple eſt gravé dans ſon cœur.

Sophie aime la vertu; cet amour eſt devenu ſa paſſion dominante. Elle l'aime parce qu'il n'y a rien de ſi beau que la vertu; elle l'aime parce que la vertu fait la gloire de la femme, & qu'une femme vertueuſe lui paroît preſque égale aux anges; elle l'aime comme la ſeule route du vrai bonheur, & parce qu'elle ne voit que miſere, abandon, malheur, ignominie dans la vie d'une femme déshonnête: elle l'aime enfin comme chere à ſon reſpectable pere, à ſa tendre & digne mere; non contens d'être heureux de leur propre vertu, ils veulent l'être auſſi de la ſienne, & ſon premier bonheur à elle-même eſt l'eſpoir de faire le leur. Tous ces ſentimens lui inſpirent un enthouſiaſme qui lui éleve l'ame, & tient tous ſes petits penchans aſſervis à une paſſion ſi noble. Sophie ſera chaſte & honnête juſqu'à ſon dernier ſoupir; elle l'a juré dans le fond de ſon ame, & elle l'a juré dans un tems où elle ſentoit déjà tout ce qu'un tel ſerment coûte à tenir; elle l'a juré quand elle en auroit dû révoquer l'engagement, ſi ſes ſens étoient faits pour régner ſur elle.

Sophie n'a pas le bonheur d'être une aimable Françoiſe, froide par tempérament & coquette par vanité, voulant plutôt briller que plaire, cherchant l'amuſement & non le plaiſir. Le ſeul beſoin d'aimer la dévore, il vient la diſtraire & troubler ſon

cœur dans les fêtes; elle a perdu son ancienne gaîté; les folâtres jeux ne sont plus faits pour elle; loin de craindre l'ennui de la solitude elle la cherche: elle y pense à celui qui doit la lui rendre douce; tous les indifférens l'importunent; il ne lui faut pas une cour, mais un amant; elle aime mieux plaire à un seul honnête homme, & lui plaire toujours, que d'élever en sa faveur le cri de la mode qui dure un jour, & le lendemain se change en huée.

Les femmes ont le jugement plutôt formé que les hommes; étant sur la défensive presque dès leur enfance, & chargées d'un dépôt difficile à garder, le bien & le mal leur sont nécessairement plutôt connus. Sophie, précoce en tout, parce que son tempérament la porte à l'être, a aussi le jugement plutôt formé que d'autres filles de son âge. Il n'y a rien à cela de fort extraordinaire: la maturité n'est pas par-tout la même en même-tems.

Sophie est instruite des devoirs & des droits de son sexe & du nôtre. Elle connoît les défauts des hommes & les vices des femmes; elle connoît aussi les qualités, les vertus contraires, & les a toutes empreintes au fond de son cœur. On ne peut pas avoir une plus haute idée de l'honnête femme que celle qu'elle en a conçue, & cette idée ne l'épouvante point: mais elle pense avec plus de complaisance à l'honnête homme, à l'homme de mérite; elle sent qu'elle est faite pour cet homme-là, qu'elle en est digne, qu'elle peut lui rendre le bonheur qu'elle recevra de lui; elle sent qu'elle saura

bien le reconnoître ; il ne s'agit que de le trouver.

Les femmes ſont les juges naturels du mérite des hommes, comme ils le ſont du mérite des femmes ; cela eſt de leur droit réciproque, & ni les uns ni les autres ne l'ignorent. Sophie connoît ce droit & en uſe, mais avec la modeſtie qui convient à ſa jeuneſſe, à ſon inexpérience, à ſon état ; elle ne juge que des choſes qui ſont à ſa portée, & elle n'en juge que quand cela ſert à développer quelque maxime utile. Elle ne parle des abſens qu'avec la plus grande circonſpection, ſur-tout ſi ce ſont des femmes. Elle penſe que ce qui les rend médiſantes & ſatyriques, eſt de parler de leur ſexe : tant qu'elles ſe bornent à parler du nôtre, elle ne ſont qu'équitables. Sophie s'y borne donc. Quant aux femmes, elle n'en parle jamais que pour en dire le bien qu'elle ſait : c'eſt un honneur qu'elle croit devoir à ſon ſexe ; & pour celles dont elle ne ſait aucun bien à dire, elle n'en dit rien du tout, & cela s'entend.

Sophie a peu d'uſage du monde ; mais elle eſt obligeante, attentive, & met de la grace à tout ce qu'elle fait. Un heureux naturel la ſert mieux que beaucoup d'art. Elle a une certaine politeſſe à elle qui ne tient point aux formules, qui n'eſt point aſſervie aux modes, qui ne change point avec elles, qui ne fait rien par uſage, mais qui vient d'un vrai deſir de plaire, & qui plaît. Elle ne ſait point les complimens triviaux & n'en invente point de plus recherchés ; elle ne dit pas qu'elle

eſt très-obligée, qu'on lui fait beaucoup d'honneur, qu'on ne prenne pas la peine, &c. elle s'aviſe encore moins de tourner des phraſes. Pour une attention, pour une politeſſe établie, elle répond par une révérence ou par un ſimple, *je vous remercie ;* mais ce mot dit de ſa bouche en vaut bien un autre. Pour un vrai ſervice elle laiſſe parler ſon cœur, & ce n'eſt pas un compliment qu'il trouve. Elle n'a jamais ſouffert que l'uſage François l'aſſervît au joug des ſimagrées, comme d'étendre ſa main en paſſant d'une chambre à l'autre ſur un bras ſexagénaire qu'elle auroit grande envie de ſoutenir. Quand un galant muſqué lui offre cet impertinent ſervice, elle laiſſe l'officieux bras ſur l'eſcalier & s'élance en deux ſauts dans la chambre, en diſant qu'elle n'eſt pas boiteuſe. En effet, quoiqu'elle ne ſoit pas grande, elle n'a jamais voulu de talons hauts : elle a les pieds aſſez petits pour s'en paſſer.

Non-ſeulement elle ſe tient dans le ſilence & dans le reſpect avec les femmes, mais même avec les hommes mariés, ou beaucoup plus âgés qu'elle ; elle n'acceptera jamais de place au-deſſus d'eux que par obéiſſance, & reprendra la ſienne au-deſſous ſi-tôt qu'elle le pourra ; car elle ſait que les droits de l'âge vont avant ceux du ſexe, comme ayant pour eux le préjugé de la ſageſſe, qui doit être honorée avant tout.

Avec les jeunes gens de ſon âge, c'eſt autre choſe ; elle a beſoin d'un ton différent pour leur en impoſer, & elle ſait le prendre ſans quitter l'air

modeſte qui lui convient. S'ils ſont modeſtes & réſervés eux-mêmes, elle gardera volontiers avec eux l'aimable familiarité de la jeuneſſe; leurs entretiens pleins d'innocence ſeront badins, mais décens; s'ils deviennent ſérieux, elle veut qu'ils ſoient utiles; s'ils dégénerent en fadeurs, elle les fera bientôt ceſſer; car elle mépriſe ſur-tout le petit jargon de la galanterie, comme très-offenſant pour ſon ſexe. Elle ſait bien que l'homme qu'elle cherche n'a pas ce jargon-là, & jamais elle ne ſouffre volontiers d'un autre ce qui ne convient pas à celui dont elle a le caractere empreint au fond du cœur. La haute opinion qu'elle a des droits de ſon ſexe, la fierté d'ame que lui donne la pureté de ſes ſentimens, cette énergie de la vertu qu'elle ſent en elle-même, & qui la rend reſpectable à ſes propres yeux, lui font écouter avec indignation les propos doucereux dont on prétend l'amuſer. Elle ne les reçoit point avec une colere apparente, mais avec un ironique applaudiſſement qui déconcerte, ou d'un ton froid auquel on ne s'attend point. Qu'un beau Phébus lui débite ſes gentilleſſes, la loue avec eſprit ſur le ſien, ſur ſa beauté, ſur ſes graces, ſur le prix du bonheur de lui plaire, elle eſt fille à l'interrompre en lui diſant poliment: „ Monſieur, j'ai grand'-
„ peur de ſavoir ces choſes-là mieux que vous; ſi
„ nous n'avons rien de plus curieux à dire, je
„ crois que nous pouvons finir ici l'entretien ".
Accompagner ces mots d'une grande révérence, & puis ſe trouver à vingt pas de lui n'eſt pour elle

que l'affaire d'un inſtant. Demandez à vos agréables s'il eſt aiſé d'étaler ſon caquet avec un eſprit auſſi rebours que celui-là.

Ce n'eſt pas pourtant qu'elle n'aime fort à être louée, pourvu que ce ſoit tout de bon, & qu'elle puiſſe croire qu'on penſe en effet le bien qu'on lui dit d'elle. Pour paroître touché de ſon mérite, il faut commencer par en montrer. Un hommage fondé ſur l'eſtime peut flatter ſon cœur altier, mais tout galant perſifflage eſt toujours rebuté; Sophie n'eſt pas faite pour exercer les petits talens d'un baladin.

Avec une ſi grande maturité de jugement & formée à tous égards comme une fille de vingt ans, Sophie à quinze ne ſera point traitée en enfant par ſes parens. A peine appercevront-ils en elle la premiere inquiétude de la jeuneſſe, qu'avant le progrès ils ſe hâteront d'y pourvoir; ils lui tiendront des diſcours tendres & ſenſés. Les diſcours tendres & ſenſés ſont de ſon âge & de ſon caractere. Si ce caractere eſt tel que je l'imagine, pourquoi ſon pere ne lui parleroit-il pas à-peu-près ainſi:

„ Sophie, vous voilà grande fille, & ce n'eſt „ pas pour l'être toujours qu'on le devient. Nous „ voulons que vous ſoyiez heureuſe; c'eſt pour nous „ que nous le voulons, parce que notre bonheur „ dépend du vôtre. Le bonheur d'une honnête fil- „ le eſt de faire celui d'un honnête homme; il faut „ donc penſer à vous marier, il y faut penſer de „ bonne heure, car du mariage dépend le ſort de la „ vie, & l'on n'a jamais trop de tems pour y penſer.

„ Rien n'eſt plus difficile que le choix d'un „ bon mari, ſi ce n'eſt peut-être celui d'une bon- „ ne femme. Sophie, vous ſerez cette femme ra- „ re, vous ſerez la gloire de notre vie & le bon- „ heur de nos vieux jours: mais de quelque méri- „ te que vous ſoyiez pourvue, la terre ne manque „ pas d'hommes qui en ont encore plus que vous. „ Il n'y en a pas un qui ne dût s'honorer de vous „ obtenir; il y en a beaucoup qui vous honore- „ roient davantage. Dans ce nombre, il s'agit d'en „ trouver un qui vous convienne, de le connoître „ & de vous faire connoître à lui.

„ Le plus grand bonheur du mariage dépend „ de tant de convenances, que c'eſt une folie de „ les vouloir toutes raſſembler. Il faut d'abord „ s'aſſurer des plus importantes; quand les autres „ s'y trouvent, on s'en prévaut; quand elles man- „ quent, on s'en paſſe. Le bonheur parfait n'eſt „ pas ſur la terre; mais le plus grand des malheurs „ & celui qu'on peut toujours éviter, eſt d'être „ malheureux par ſa faute.

„ Il y a des convenances naturelles, il y en a „ d'inſtitution, il y en a qui ne tiennent qu'à l'o- „ pinion ſeule. Les parens ſont juges des deux „ dernieres eſpeces, les enfans ſeuls le ſont de la „ premiere. Dans les mariages qui ſe font par „ l'autorité des peres, on ſe regle uniquement „ ſur les convenances d'inſtitution & d'opinion; „ ce ne ſont pas les perſonnes qu'on marie, ce „ ſont les conditions & les biens; mais tout cela

„ peut changer, les perſonnes ſeules reſtent tou-
„ jours, elles ſe portent par-tout avec elles; en
„ dépit de la fortune, ce n'eſt que par les rap-
„ ports perſonnels qu'un mariage peut être heu-
„ reux ou malheureux.

„ Votre mere étoit de condition, j'étois riche;
„ voilà les ſeules conſidérations qui porterent nos
„ parens à nous unir. J'ai perdu mes biens, elle
„ a perdu ſon nom; oubliée de ſa famille, que
„ lui ſert aujourd'hui d'être née Demoiſelle? Dans
„ nos déſaſtres, l'union de nos cœurs nous a con-
„ ſolés de tout; la conformité de nos goûts nous
„ a fait choiſir cette retraite; nous y vivons heu-
„ reux dans la pauvreté, nous nous tenons lieu de
„ tout l'un à l'autre: Sophie eſt notre tréſor com-
„ mun; nous béniſſons le ciel de nous avoir don-
„ né celui-là, & de nous avoir ôté tout le reſte.
„ Voyez, mon enfant, où nous a conduit la Pro-
„ vidence! Les convenances qui nous firent ma-
„ rier ſont évanouies; nous ne ſommes heureux
„ que par celles que l'on compta pour rien.

„ C'eſt aux époux à s'aſſortir. Le penchant
„ mutuel doit être leur premier lien: leurs yeux,
„ leurs cœurs doivent être leurs premiers guides;
„ car comme leur premier devoir, étant unis, eſt
„ de s'aimer, & qu'aimer ou n'aimer pas ne dé-
„ pend point de nous-mêmes, ce devoir en em-
„ porte néceſſairement un autre, qui eſt de com-
„ mencer par s'aimer avant de s'unir. C'eſt-là le
„ droit de la nature que rien ne peut abroger:

„ ceux qui l'ont gênée par tant de loix civiles, ont
„ eu plus d'égard à l'ordre apparent qu'au bonheur
„ du mariage & aux mœurs des Citoyens. Vous
„ voyez, ma Sophie, que nous ne vous prêchons
„ pas une morale difficile. Elle ne tend qu'à vous
„ rendre maîtreſſe de vous-même, & à nous en
„ rapporter à vous ſur le choix de votre époux.

„ Après vous avoir dit nos raiſons pour vous
„ laiſſer une entiere liberté, il eſt juſte de vous
„ parler auſſi des vôtres pour en uſer avec ſageſſe.
„ Ma fille, vous êtes bonne & raiſonnable, vous
„ avez de la droiture & de la piété, vous avez
„ les talens qui conviennent à d'honnêtes femmes,
„ & vous n'êtes pas dépourvue d'agrémens; mais
„ vous êtes pauvre; vous avez les biens les plus
„ eſtimables, & vous manquez de ceux qu'on
„ eſtime le plus. N'aſpirez donc qu'à ce que vous
„ pouvez obtenir, & réglez votre ambition, non
„ ſur vos jugemens ni ſur les nôtres, mais ſur l'o-
„ pinion des hommes. S'il n'étoit queſtion que
„ d'une égalité de mérite, j'ignore à quoi je de-
„ vrois borner vos eſpérances: mais ne les élevez
„ point au-deſſus de votre fortune, & n'oubliez
„ pas qu'elle eſt au plus bas rang. Bien qu'un
„ homme digne de vous ne compte pas cette iné-
„ galité pour un obſtacle, vous devez faire alors
„ ce qu'il ne fera pas: Sophie doit imiter ſa me-
„ re, & n'entrer que dans une famille qui s'hono-
„ re d'elle. Vous n'avez point vu notre opulence,
„ vous êtes née durant notre pauvreté; vous nous

„ la rendez douce & vous la partagez ſans peine.
„ Croyez-moi, Sophie, ne cherchez point des
„ biens dont nous béniſſons le Ciel de nous avoir
„ délivrés; nous n'avons goûté le bonheur qu'a-
„ près avoir perdu la richeſſe.

„ Vous êtes trop aimable pour ne plaire à per-
„ ſonne, & votre miſere n'eſt pas telle qu'un hon-
„ nête homme ſe trouve embarraſſé de vous. Vous
„ ſerez recherchée, & vous pourrez l'être de
„ gens qui ne vous vaudront pas. S'ils ſe mon-
„ troient à vous tels qu'ils ſont, vous les eſtime-
„ riez ce qu'ils valent, tout leur faſte ne vous en
„ imposeroit pas long-tems; mais quoique vous
„ ayiez le jugement bon, & que vous vous con-
„ connoiſſiez en mérite, vous manquez d'expé-
„ rience & vous ignorez juſqu'où les hommes peu-
„ vent ſe contrefaire. Un fourbe adroit peut étu-
„ dier vos goûts pour vous ſéduire, & feindre
„ auprès de vous des vertus qu'il n'aura point. Il
„ vous perdroit, Sophie, avant que vous vous en
„ fuſſiez apperçue, & vous ne connoîtriez votre
„ erreur que pour la pleurer. Le plus dangereux
„ de tous les pieges, & le ſeul que la raiſon ne
„ peut éviter, eſt celui des ſens; ſi jamais vous
„ avez le malheur d'y tomber, vous ne verrez
„ plus qu'illuſions & chimeres, vos yeux ſe faſci-
„ neront, votre jugement ſe troublera, votre vo-
„ lonté ſera corrompue, votre erreur même vous
„ ſera chere, & quand vous feriez en état de la
„ connoître, vous n'en voudriez pas revenir. Ma

„ fille, c'eſt à la raiſon de Sophie que je vous livre; je ne vous livre point au penchant de ſon cœur. Tant que vous ſerez de ſang-froid, reſtez votre propre juge; mais ſitôt que vous aimerez, rendez à votre mere le ſoin de vous.

„ Je vous propoſe un accord qui vous marque notre eſtime & rétabliſſe entre nous l'ordre naturel. Les parens choiſiſſent l'époux de leur fille & ne la conſultent que pour la forme; tel eſt l'uſage. Nous ferons entre nous tout le contraire; vous choiſirez & nous ſerons conſultés. Uſez de votre droit, Sophie; uſez-en librement & ſagement. L'époux qui vous convient doit être de votre choix & non pas du nôtre, mais c'eſt à nous de juger ſi vous ne vous trompez pas ſur les convenances, & ſi, ſans le ſavoir vous ne faites point autre choſe que ce que vous voulez. La naiſſance, les biens, le rang, l'opinion n'entreront pour rien dans nos raiſons. Prenez un honnête homme dont la perſonne vous plaiſe & dont le caractere vous convienne, quel qu'il ſoit d'ailleurs, nous l'acceptons pour notre gendre. Son bien ſera toujours aſſez grand, s'il a des bras, des mœurs, & qu'il aime ſa famille. Son rang ſera toujours aſſez illuſtre, s'il l'ennoblit par la vertu. Quand toute la terre nous blâmeroit, qu'importe? nous ne cherchons pas l'approbation publique; il nous ſuffit de votre bonheur".

Lecteurs, j'ignore quel effet feroit un pareil diſcours ſur les filles élevées à votre maniere. Quant

à Sophie, elle pourra n'y pas répondre par des paroles. La honte & l'attendriſſement ne la laiſſeroient pas aiſément s'exprimer: mais je ſuis bien ſûr qu'il reſtera gravé dans ſon cœur le reſte de ſa vie, & que ſi l'on peut compter ſur quelque réſolution humaine, c'eſt ſur celle qu'il lui fera faire d'être digne de l'eſtime de ſes parens.

Mettons la choſe au pis, & donnons lui un tempérament ardent qui lui rende pénible une longue attente. Je dis que ſon jugement, ſes connoiſſances, ſon goût, ſa délicateſſe, & ſur-tout les ſentimens dont ſon cœur a été nourri dans ſon enfance, oppoſeront à l'impétuoſité des ſens un contre-poids qui lui ſuffira pour les vaincre, ou du moins pour leur réſiſter longtems. Elle mourroit plutôt martyre de ſon état, que d'affliger ſes parens, d'épouſer un homme ſans mérite, & de s'expoſer aux malheurs d'un mariage mal aſſorti. La liberté même qu'elle a reçue ne fait que lui donner une nouvelle élévation d'ame, & la rendre plus difficile ſur le choix de ſon maître. Avec le tempérament d'une Italienne & la ſenſibilité d'une Angloiſe, elle a pour contenir ſon cœur & ſes ſens la fierté d'une Eſpagnole, qui, même en cherchant un amant, ne trouve pas aiſément celui qu'elle eſtime digne d'elle.

Il n'appartient pas à tout le monde de ſentir quel reſſort l'amour des choſes honnêtes peut donner à l'ame, & quelle force on peut trouver en ſoi quand on veut être ſincérement vertueux. Il y

à des gens à qui tout ce qui eſt grand paroît chimérique, & qui dans leur baſſe & vile raiſon, ne connoîtront jamais ce que peut ſur les paſſions humaines la folie même de la vertu. Il ne faut parler à ces gens-là que par des exemples: tant-pis pour eux s'ils s'obſtinent à les nier. Si je leur diſois que Sophie n'eſt point un être imaginaire, que ſon nom ſeul eſt de mon invention, que ſon éducation, ſes mœurs, ſon caractere, ſa figure même ont réellement exiſté, & que ſa mémoire coûte encore des larmes à toute une honnête famille, ſans doute ils n'en croiroient rien: mais enfin: que riſquerai-je d'achever ſans détour l'hiſtoire d'une fille ſi ſemblable à Sophie, que cette hiſtoire pourroit être la ſienne ſans qu'on dût en être ſurpris. Qu'on la croie véritable ou non, peu importe; j'aurai, ſi l'on veut, raconté des fictions, mais j'aurai toujours expliqué ma méthode, & j'irai toujours à mes fins.

La jeune perſonne, avec le tempérament dont je viens de charger Sophie, avoit d'ailleurs avec elle toutes les conformités qui pouvoient lui en faire mériter le nom, & je le lui laiſſe. Après l'entretien que j'ai rapporté, ſon pere & ſa mere jugeant que les partis ne viendroient pas s'offrir dans le hameau qu'ils habitoient, l'envoyerent paſſer un hiver à la ville, chez une tante qu'on inſtruiſit en ſecret du ſujet de ce voyage. Car la fiere Sophie portoit au fond de ſon cœur le noble orgueil de ſavoir triompher d'elle, & quelque beſoin qu'elle eût d'un mari, elle fût morte fille plutôt que de ſe réſoudre à l'aller chercher.

Pour répondre aux vues de ſes parens, ſa tante la préſenta dans les maiſons, la mena dans les ſociétés, dans les fêtes; lui fit voir le monde ou plutôt l'y fit voir, car Sophie ſe ſoucioit peu de tout ce fracas. On remarqua pourtant qu'elle ne fuyoit pas les jeunes gens d'une figure agréable qui paroiſſoient décens & modeſtes. Elle avoit dans ſa réſerve même un certain art de les attirer, qui reſſembloit aſſez à de la coquetterie: mais après s'être entretenue avec eux deux ou trois fois elle s'en rebutoit. Bientôt à cet air d'autorité, qui ſemble accepter les hommages, elle ſubſtituoit un maintien plus humble & une politeſſe plus repouſſante. Toujours attentive ſur elle-même, elle ne leur laiſſoit plus l'occaſion de lui rendre le moindre ſervice: c'étoit dire aſſez qu'elle ne vouloit pas être leur maîtreſſe.

Jamais les cœurs ſenſibles n'aimerent les plaiſirs bruyans, vain & ſtérile bonheur des gens qui ne ſentent rien, & qui croient qu'étourdir ſa vie c'eſt en jouir. Sophie ne trouvant point ce qu'elle cherchoit, & déſeſpérant de le trouver ainſi, s'ennuya de la ville. Elle aimoit tendrement ſes parens, rien ne la dédommageoit d'eux, rien n'étoit propre à les lui faire oublier; elle retourna les joindre long-tems avant le terme fixé pour ſon retour.

A peine eut-elle repris ſes fonctions dans la maiſon paternelle, qu'on vit qu'en gardant la même conduite elle avoit changé d'humeur. Elle avoit des diſtractions, de l'impatience, elle étoit triſte

&

& rêveuſe, elle ſe cachoit pour pleurer. On crut d'abord qu'elle aimoit & qu'elle en avoit honte: on lui en parla, elle s'en défendit. Elle proteſta n'avoir vu perſonne qui pût toucher ſon cœur, & Sophie ne mentoit point.

Cependant ſa langueur augmentoit ſans ceſſe, & ſa ſanté commençoit à s'altérer. Sa mere inquiette de ce changement réſolut enfin d'en ſavoir la cauſe. Elle la prit en particulier & mit en œuvre auprès d'elle ce langage inſinuant & ces careſſes invincibles que la ſeule tendreſſe maternelle ſait employer. Ma fille, toi que j'ai portée dans mes entrailles & que je porte inceſſamment dans mon cœur, verſe les ſecrets du tien dans le ſein de ta mere. Quels ſont donc ces ſecrets qu'une mere ne peut ſavoir? Qui eſt-ce qui plaint tes peines? Qui eſt-ce qui les partage? Qui eſt-ce qui veut les ſoulager, ſi ce n'eſt ton pere & moi? Ah! mon enfant, veux-tu que je meure de ta douleur ſans la connoître?

Loin de cacher ſes chagrins à ſa mere, la jeune fille ne demandoit pas mieux que de l'avoir pour conſolatrice & pour confidente. Mais la honte l'empêchoit de parler, & ſa modeſtie ne trouvoit point de langage pour décrire un état ſi peu digne d'elle, que l'émotion qui troubloit ſes ſens malgré qu'elle en eût. Enfin, ſa honte, même ſervant d'indice à la mere, elle lui arracha ces humilians aveux. Loin de l'affliger par d'injuſtes réprimandes, elle la conſola, la plaignit, pleura ſur elle; elle étoit trop ſage pour lui faire un crime d'un mal

que fa vertu feule rendoit fi cruel. Mais pourquoi fupporter fans néceffité un mal dont le remede étoit fi facile & fi légitime? Que n'ufoit-elle de la liberté qu'on lui avoit donnée? Que n'acceptoit-elle un mari, que ne le choififfoit-elle? Ne favoit-elle pas que fon fort dépendoit d'elle feule, & que, quel que fût fon choix, il feroit confirmé, puifqu'elle n'en pouvoit faire un qui ne fût honnête? On l'avoit envoyée à la ville, elle n'y avoit point voulu refter; plufieurs partis s'étoient préfentés, elle les avoit tous rebutés. Qu'attendoit-elle donc? Que vouloit-elle? Quelle inexplicable contradiction!

La réponfe étoit fimple. S'il ne s'agiffoit que d'un fecours pour la jeuneffe, le choix feroit bientôt fait: mais un maître pour toute la vie n'eft pas fi facile à choifir; & puifqu'on ne peut féparer ces deux choix, il faut bien attendre, & fouvent perdre fa jeuneffe, avant de trouver l'homme avec qui l'on veut paffer fes jours. Tel étoit le cas de Sophie: elle avoit befoin d'un amant, mais cet amant devoit être un mari; & pour le cœur qu'il falloit au fien, l'un étoit prefque auffi difficile à trouver que l'autre. Tous ces jeunes gens fi brillans n'avoient avec elle que la convenance de l'âge, les autres leur manquoient toujours; leur efprit fuperficiel, leur vanité, leur jargon, leurs mœurs fans regle, leurs frivoles imitations la dégoûtoient d'eux. Elle cherchoit un homme & ne trouvoit que des finges; elle cherchoit une ame & n'en trouvoit point.

Que je suis malheureuse, disoit-elle à sa mere! J'ai besoin d'aimer & ne vois rien qui me plaise. Mon cœur repousse tous ceux qu'attirent mes sens. Je n'en vois pas un qui n'excite mes desirs, & pas un qui ne les réprime; un goût sans estime ne peut durer. Ah! ce n'est pas-là l'homme qu'il faut à votre Sophie! son charmant modele est empreint trop avant dans son ame. Elle ne peut aimer que lui, elle ne peut rendre heureux que lui, elle ne peut être heureuse qu'avec lui seul. Elle aime mieux se consumer & combattre sans cesse, elle aime mieux mourir malheureuse & libre, que désespérée auprès d'un homme qu'elle n'aimeroit pas & qu'elle rendroit malheureux lui-même; il vaut mieux n'être plus que de n'être que pour souffrir.

Frappée de ces singularités, sa mere les trouva trop bizarres pour n'y pas soupçonner quelque mystere. Sophie n'étoit ni précieuse ni ridicule. Comment cette délicatesse outrée avoit elle pu lui convenir; à elle à qui l'on n'avoit rien tant appris dès son enfance qu'à s'accommoder des gens avec qui elle avoit à vivre, & à faire de nécessité vertu? Ce modele de l'homme aimable, duquel elle étoit si enchantée, & qui revenoit si souvent dans tous ses entretiens, fit conjecturer à sa mere que ce caprice avoit quelque autre fondement qu'elle ignoroit encore, & que Sophie n'avoit pas tout dit. L'infortunée, surchargée de sa peine secrette, ne cherchoit qu'à s'épancher. Sa mere la presse; elle hésite, elle se rend enfin, & sortant sans rien dire,

elle rentre un moment après un livre à la main. Plaignez votre malheureuſe fille, ſa triſteſſe eſt ſans remede, ſes pleurs ne peuvent tarir. Vous en voulez ſavoir la cauſe: eh! bien la voilà, dit-elle en jettant le livre ſur la table. La mere prend le livre & l'ouvre? c'étoient les aventures de Télémaque. Elle ne comprend rien d'abord à cette énigme: à force de queſtions & de réponſes obſcures, elle voit enfin avec une ſurpriſe facile à concevoir, que ſa fille eſt la rivale d'Eucharis.

Sophie aimoit Télémaque, & l'aimoit avec une paſſion dont rien ne put la guérir. Sitôt que ſon pere & ſa mere connurent ſa manie, ils en rirent & crurent la ramener par la raiſon. Ils ſe tromperent: la raiſon n'étoit pas toute de leur côté; Sophie avoit auſſi la ſienne & ſavoit la faire valoir. Combien de fois elle les réduiſit au ſilence en ſe ſervant contre eux de leurs propres raiſonnemens, en leur montrant qu'ils avoient fait tout le mal eux-mêmes, qu'ils ne l'avoient point formée pour un homme de ſon ſiecle, qu'il faudroit néceſſairement qu'elle adoptât les manieres de penſer de ſon mari ou qu'elle lui donnât les ſiennes; qu'ils lui avoient rendu le premier moyen impoſſible par la maniere dont ils l'avoient élevée, & que l'autre étoit préciſément ce qu'elle cherchoit. Donnez-moi, diſoit-elle, un homme imbu de mes maximes, ou que j'y puiſſe amener, & je l'épouſe; mais juſques-là pourquoi me grondez-vous? Plaignez-moi. Je ſuis malheureuſe & non pas folle. Le cœur dépend-il

de la volonté? Mon pere ne l'a-t-il pas dit lui-même? Eſt-ce ma faute ſi j'aime ce qui n'eſt pas? Je ne ſuis point viſionnaire; je ne veux point un Prince, je ne cherche point Télémaque, je ſais qu'il n'eſt qu'une fiction: je cherche quelqu'un qui lui reſſemble; & pourquoi ce quelqu'un ne peut-il exiſter, puiſque j'exiſte, moi qui me ſens un cœur ſi ſemblable au ſien? Non, ne déshonorons pas ainſi l'humanité; ne penſons pas qu'un homme aimable & vertueux ne ſoit qu'une chimere. Il existe, il vit, il me cherche peut-être; il cherche une ame qui le ſache aimer. Mais qu'eſt-il? Où eſt-il? Je l'ignore; il n'eſt aucun de ceux que j'ai vus; ſans doute il n'eſt aucun de ceux que je verrai. O ma mere! pourquoi m'avez-vous rendu la vertu trop aimable? Si je ne puis aimer qu'elle, le tort en eſt moins à moi qu'à vous.

Amenerai-je ce triſte récit juſqu'à ſa cataſtrophe? Dirai-je les longs débats qui la précéderent? Repréſenterai-je une mere impatientée changeant en rigueurs ſes premieres careſſes? Montrerai-je un pere irrité oubliant ſes premiers engagemens, & traitant comme une folle la plus vertueuſe des filles? Peindrai-je enfin l'infortunée, encore plus attachée à ſa chimere par la perſécution qu'elle lui fait ſouffrir, marchant à pas lents vers la mort, & deſcendant dans la tombe au moment qu'on croit l'entraîner à l'autel? Non, j'écarte ces objets funeſtes. Je n'ai pas beſoin d'aller ſi loin pour montrer par un exemple aſſez frappant, ce me ſemble,

que malgré les préjugés qui naissent des mœurs du siecle, l'enthousiasme de l'honnête & du beau n'est pas plus étranger aux femmes qu'aux hommes, & qu'il n'y a rien que, sous la direction de la nature, on ne puisse obtenir d'elles comme de nous.

On m'arrête ici pour me demander si c'est la nature qui nous prescrit de prendre tant de peines pour réprimer des desirs immodérés ? Je réponds que non, mais qu'aussi ce n'est point la nature qui nous donne tant de desirs immodérés. Or tout ce qui n'est pas d'elle est contre elle; j'ai prouvé cela mille fois.

Rendons à notre Emile sa Sophie; ressuscitons cette aimable fille pour lui donner une imagination moins vive & un destin plus heureux. Je voulois peindre une femme ordinaire, & à force de lui élever l'ame j'ai troublé sa raison; je me suis égaré moi-même. Revenons sur nos pas. Sophie n'a qu'un bon naturel dans une ame commune; tout ce qu'elle a de plus que les autres, est l'effet de son éducation.

JE me suis proposé dans ce Livre de dire tout ce qui se pouvoit faire, laissant à chacun le choix de ce qui est à sa portée dans ce que je puis avoir dit de bien. J'avois pensé dès le commencement à former de loin la compagne d'Emile, & à les élever l'un pour l'autre & l'un avec l'autre. Mais en y réfléchissant, j'ai trouvé que tous ces arrangemens trop prématurés étoient mal-entendus, & qu'il

étoit abſurde de deſtiner deux enfans à s'unir, avant de pouvoir connoître ſi cette union étoit dans l'ordre de la nature, & s'ils auroient entre eux les rapports convenables pour la former. Il ne faut pas confondre ce qui eſt naturel à l'état ſauvage & ce qui eſt naturel à l'état civil. Dans le premier état toutes les femmes conviennent à tous les hommes, parce que les uns & les autres n'ont encore que la forme primitive & commune; dans le ſecond, chaque caractere étant développé par les inſtitutions ſociales, & chaque eſprit ayant reçu ſa forme propre & déterminée, non de l'éducation ſeule, mais du concours bien ou mal ordonné du naturel & de l'éducation, on ne peut plus les aſſortir qu'en les préſentant l'un à l'autre pour voir s'ils ſe conviennent à tous égards, ou pour préférer au moins le choix qui donne le plus de ces convenances.

Le mal eſt qu'en développant les caracteres l'état ſocial diſtingue les rangs, & que l'un de ces deux ordres n'étant point ſemblable à l'autre, plus on diſtingue les conditions, plus on confond les caracteres. De-là les mariages mal aſſortis & tous les déſordres qui en dérivent; d'où l'on voit, par une conſéquence évidente, que plus on s'éloigne de l'égalité, plus les ſentimens naturels s'alterent; plus l'intervalle des grands aux petits s'accroît, plus le lien conjugal ſe relâche; plus il y a de riches & de pauvres, moins il y a de peres & de maris. Le maître ni l'eſclave n'ont plus de famille, chacun des deux ne voit que ſon état.

Voulez-vous prévenir les abus & faire d'heureux mariages; étouffez les préjugés, oubliez les institutions humaines, & consultez la nature. N'unissez pas des gens qui ne se conviennent que dans une condition donnée, & qui ne se conviendront plus, cette condition venant à changer; mais des gens qui se conviendront dans quelque situation qu'ils se trouvent, dans quelque pays qu'ils habitent, dans quelque rang qu'ils puissent tomber. Je ne dis pas que les rapports conventionnels soient indifférens dans le mariage, mais je dis que l'influence des rapports naturels l'emporte tellement sur la leur, que c'est elle seule qui décide du sort de la vie, & qu'il y a telle convenance de goûts, d'humeurs, de sentimens, de caracteres qui devroit engager un pere sage, fût-il Prince, fût-il Monarque, à donner sans balancer à son fils la fille avec laquelle il auroit toutes ces convenances, fût-elle née dans une famille déshonnête, fût-elle la fille du Bourreau. Oui, je soutiens que, tous les malheurs imaginables dussent-ils tomber sur deux époux bien unis, ils jouiront d'un plus vrai bonheur à pleurer ensemble, qu'ils n'en auroient dans toutes les fortunes de la terre empoisonnées par la désunion des cœurs.

Au lieu donc de destiner dès l'enfance une épouse à mon Emile, j'ai attendu de connoître celle qui lui convient. Ce n'est point moi qui fais cette destination, c'est la nature; mon affaire est de trouver le choix qu'elle a fait. Mon affaire,

je

je dis la mienne & non celle du pere; car en me confiant son fils il me cede sa place, il substitue mon droit au sien; c'est moi qui suis le vrai pere d'Emile, c'est moi qui l'ai fait homme. J'aurois refusé de l'élever si je n'avois pas été le maître de le marier à son choix, c'est-à dire au mien. Il n'y a que le plaisir de faire un heureux, qui puisse payer ce qu'il en coûte pour mettre un homme en état de le devenir.

Mais ne croyez pas, non plus, que j'aie attendu pour trouver l'épouse d'Emile, que je le misse en devoir de la chercher. Cette feinte recherche n'est qu'un prétexte pour lui faire connoître les femmes, afin qu'il sente le prix de celle qui lui convient. Dès longtems Sophie est trouvée; peut-être Emile l'a-t-il déja vue; mais il ne la reconnoîtra que quand il en sera tems.

Quoique l'égalité des conditions ne soit pas nécessaire au mariage, quand cette égalité se joint aux autres convenances, elle leur donne un nouveau prix; elle n'entre en balance avec aucune, mais la fait pancher quand tout est égal.

Un homme, à moins qu'il ne soit Monarque, ne peut pas chercher une femme dans tous les états; car les préjugés qu'il n'aura pas il les trouvera dans les autres, & telle fille lui conviendroit peut-être qu'il ne l'obtiendroit pas pour cela. Il y a donc des maximes de prudence qui doivent borner les recherches d'un pere judicieux. Il ne doit point vouloir donner à son éleve un établissement

au-deſſus de ſon rang, car cela ne dépend pas de lui. Quand il le pourroit, il ne devroit pas le vouloir encore; car qu'importe le rang au jeune homme, du moins au mien? & cependant, en montant, il s'expoſe à mille maux réels qu'il ſentira toute ſa vie. Je dis même qu'il ne doit pas vouloir compenſer des biens de différentes natures, comme la nobleſſe & l'argent, parce que chacun des deux ajoute moins de prix à l'autre qu'il n'en reçoit d'altération; que de plus on ne s'accorde jamais ſur l'eſtimation commune; qu'enfin la préférence que chacun donne à ſa miſe prépare la diſcorde entre deux familles, & ſouvent entre deux époux.

Il eſt encore fort différent pour l'ordre du mariage, que l'homme s'allie au-deſſus ou au-deſſous de lui. Le premier cas eſt tout à-fait contraire à la raiſon, le ſecond y eſt plus conforme: comme la famille ne tient à la ſociété que par ſon chef, c'eſt l'état de ce chef qui regle celui de la famille entiere. Quand il s'allie dans un rang plus bas il ne deſcend point, il éleve ſon épouſe; au contraire, en prenant une femme au deſſus de lui, il l'abaiſſe ſans s'élever: ainſi, dans le premier cas il y a du bien ſans mal, dans le ſecond du mal ſans bien. De plus, il eſt dans l'ordre de la nature que la femme obéiſſe à l'homme. Quand donc il la prend dans un rang inférieur, l'ordre naturel & l'ordre civil s'accordent, & tout va bien. C'eſt le contraire quand, s'alliant au deſſus de lui, l'homme ſe met dans l'alternative de bleſſer ſon droit ou

ſa reconnoiſſance, & d'être ingrat ou mépriſé. Alors la femme, prétendant à l'autorité, ſe rend le tyran de ſon chef; & le maître devenu l'eſclave ſe trouve la plus ridicule & la plus miſérable des créatures. Tels ſont ces malheureux favoris que les Rois de l'Aſie honorent & tourmentent de leur alliance, & qui, dit-on, pour coucher avec leurs femmes, n'oſent entrer dans le lit que par le pied.

Je m'attends que beaucoup de Lecteurs, ſe ſouvenant que je donne à la femme un talent naturel pour gouverner l'homme, m'accuſeront ici de contradiction; ils ſe tromperont pourtant. Il y a bien de la différence entre s'arroger le droit de commander, & gouverner celui qui commande. L'empire de la femme eſt un empire de douceur, d'adreſſe & de complaiſance; ſes ordres ſont des careſſes, ſes menaces ſont des pleurs. Elle doit régner dans la maiſon comme un Miniſtre dans l'Etat, en ſe faiſant commander ce qu'elle veut faire. En ce ſens, il eſt conſtant que les meilleurs ménages ſont ceux où la femme a le plus d'autorité. Mais quand elle méconnoît la voix du chef, qu'elle veut uſurper ſes droits & commander elle-même, il ne réſulte jamais de ce déſordre que miſere, ſcandale & déshonneur.

Reſte le choix entre ſes égales & ſes inférieures, & je crois qu'il y a encore quelque reſtriction à faire pour ces dernieres; car il eſt difficile de trouver dans la lie du peuple une épouſe capable de faire le bonheur d'un honnête homme : non

qu'on ſoit plus vicieux dans les derniers rangs que dans les premiers, mais parce qu'on y a peu d'idées de ce qui eſt beau & honnête, & que l'injuſtice des autres états fait voir à celui-ci la juſtice dans ſes vices mêmes.

Naturellement l'homme ne penſe gueres. Penſer eſt un art qu'il apprend comme tous les autres & même plus difficilement. Je ne connois pour les deux ſexes que deux claſſes réellement diſtinguées; l'une des gens qui penſent, l'autre des gens qui ne penſent point, & cette différence vient preſque uniquement de l'éducation. Un homme de la premiere de ces deux claſſes ne doit point s'allier dans l'autre? car le plus grand charme de la ſociété manque à la ſienne, lorſqu'ayant une femme il eſt réduit à penſer ſeul. Les gens qui paſſent exactement la vie entiere à travailler pour vivre, n'ont d'autre idée que celle de leur travail ou de leur intérêt, & tout leur eſprit ſemble être au bout de leurs bras. Cette ignorance ne nuit ni à la probité ni aux mœurs; ſouvent même elle y ſert; ſouvent on compoſe avec ſes devoirs à force d'y réfléchir, & l'on finit par mettre un jargon à la place des choſes. La conſcience eſt le plus éclairé des Philoſophes: on n'a pas beſoin de ſavoir les offices de Cicéron pour être homme de bien; & la femme du monde la plus honnête ſait peut-être le moins ce que c'eſt qu'honnêteté. Mais il n'en eſt pas moins vrai qu'un eſprit cultivé rend ſeul le commerce agréable, & c'eſt une triſte choſe pour

un pere de famille qui se plaît dans sa maison, d'être forcé de s'y renfermer en lui-même, & de ne pouvoir s'y faire entendre à personne.

D'ailleurs, comment une femme qui n'a nulle habitude de réfléchir élevera-t-elle ses enfans? Comment discernera-t-elle ce qui leur convient? Comment les disposera-t-elle aux vertus qu'elle ne connoît pas, au mérite dont elle n'a nulle idée? Elle ne saura que les flatter ou les menacer, les rendre insolens ou craintifs; elle en fera des singes maniérés ou d'étourdis poliçons, jamais de bons esprits ni des enfans aimables.

Il ne convient donc pas à un homme qui a de l'éducation de prendre une femme qui n'en ait point, ni par conséquent dans un rang où l'on ne sauroit en avoir. Mais j'aimerois encore cent fois mieux une fille simple & grossiérement élevée, qu'une fille savante & bel-esprit qui viendroit établir dans ma maison un tribunal de littérature dont elle se feroit la présidente. Une femme bel-esprit est le fléau de son mari, de ses enfans, de ses amis, de ses valets, de tout le monde. De la sublime élévation de son beau génie, elle dédaigne tous ses devoirs de femme, & commence toujours par se faire homme à la maniere de Mademoiselle de l'Enclos. Au-dehors elle est toujours ridicule & très-justement critiquée, parce qu'on ne peut manquer de l'être aussitôt qu'on sort de son état, & qu'on n'est point fait pour celui qu'on veut prendre. Toutes ces femmes à grands talens n'en

imposent jamais qu'aux sots. On sait toujours quel est l'artiste ou l'ami qui tient la plume ou le pinceau quand elles travaillent. On sait quel est le discret homme de lettres qui leur dicte en secret leurs oracles. Tout cette charlatanerie est indigne d'une honnête femme. Quand elle auroit de vrais talens, sa prétention les aviliroit. Sa dignité est d'être ignorée : sa gloire est dans l'estime de son mari ; ses plaisirs sont dans le bonheur de sa famille. Lecteur, je m'en rapporte à vous-même : soyez de bonne foi. Lequel vous donne meilleure opinion d'une femme en entrant dans sa chambre, lequel vous la fait aborder avec plus de respect, de la voir occupée des travaux de son sexe, des soins de son ménage, environnée des hardes de ses enfans, ou de la trouver écrivant des vers sur sa toilette, entourée de brochures de toutes les sortes, & de petits billets peints de toutes les couleurs ? Toute fille lettrée restera fille toute sa vie, quand il n'y aura que des hommes sensés sur la terre :

Quæris cur nolim te ducere, Galla ? diserta es.

Après ces considérations vient celle de la figure ; c'est la premiere qui frappe & la derniere qu'on doit faire, mais encore ne la faut-il pas compter pour rien. La grande beauté me paroît plutôt à fuir qu'à rechercher dans le mariage. La beauté s'use promptement par la possession ; au bout de six semaines elle n'est plus rien pour le possesseur, mais ses dangers durent autant quelle. A moins

qu'une belle femme ne soit un ange, son mari est le plus malheureux des hommes; & quand elle seroit un ange, comment empêchera-t elle qu'il ne soit sans cesse entouré d'ennemis? Si l'extrême laideur n'étoit pas dégoûtante, je la préférerois à l'extrême beauté; car en peu de tems l'une & l'autre étant nulle pour le mari, la beauté devient un inconvénient & la laideur un avantage: mais la laideur qui produit le dégoût est le plus grand des malheurs; ce sentiment, loin de s'effacer, augmente sans cesse & se tourne en haine. C'est un enfer qu'un pareil mariage; il vaudroit mieux être morts qu'unis ainsi.

Desirez en tout la médiocrité, sans en excepter la beauté même. Une figure agréable & prévénante, qui n'inspire pas l'amour, mais la bienveillance, est ce qu'on doit préférer; elle est sans préjudice pour le mari, & l'avantage en tourne au profit commun. Les graces ne s'usent pas comme la beauté; elles ont de la vie, elles se renouvellent sans cesse; & au bout de trente ans de mariage, une honnête femme avec des graces plaît à son mari comme le premier jour.

Telles sont les réflexions qui m'ont déterminé dans le choix de Sophie. Eleve de la nature, ainsi qu'Emile, elle est faite pour lui plus qu'aucune autre; elle sera la femme de l'homme. Elle est son égale par la naissance & par le mérite, son inférieure par la fortune. Elle n'enchante pas au premier coup-d'œil, mais elle plaît chaque jour

davantage. Son plus grand charme n'agit que par degrés, il ne se déploie que dans l'intimité du commerce, & son mari le sentira plus que personne au monde; son éducation n'est ni brillante ni négligée; elle a du goût sans étude, des talens sans art, du jugement sans connoissance. Son esprit ne sait pas, mais il est cultivé pour apprendre; c'est une terre bien préparée qui n'attend que le grain pour rapporter. Elle n'a jamais lû de livre que Barrême, & Télémaque qui lui tomba par hazard dans les mains, mais une fille capable de se passionner pour Télémaque a-t-elle un cœur sans sentiment & un esprit sans délicatesse? O l'aimable ignorante! Heureux celui qu'on destine à l'instruire. Elle ne sera point le Professeur de son mari, mais son disciple; loin de vouloir l'assujettir à ses goûts, elle prendra les siens. Elle vaudra mieux pour lui que si elle étoit savante: il aura le plaisir de lui tout enseigner. Il est tems, enfin, qu'ils se voient; travaillons à les rapprocher.

Nous partons de Paris tristes & rêveurs. Ce lieu de babil n'est pas notre centre. Emile tourne un œil de dédain vers cette grande ville & dit avec dépit; que de jours perdus en vaines recherches! Ah! ce n'est pas là qu'est l'épouse de mon cœur; mon ami, vous le saviez bien; mais mon tems ne vous coûte gueres, & mes maux vous font peu souffrir. Je le regarde fixement & lui dis sans m'émouvoir: Emile; croyez-vous ce que vous dites? A l'instant il me saute au cou tout confus,

& me ferre dans fes bras fans répondre. C'eft toujours fa réponfe quand il a tort.

Nous voici par les champs en vrais Chevaliers errans; non pas comme eux cherchant les aventures; nous les fuyons, au contraire, en quittant Paris; mais imitant affez leur allure errante, inégale, tantôt piquant des deux, & tantôt marchant à petits pas. A force de fuivre ma pratique, on en aura pris enfin l'efprit; & je n'imagine aucun Lecteur encore affez prévenu par les ufages, pour nous fuppofer tous deux endormis dans une bonne chaife de pofte bien fermée, marchant fans rien voir, fans rien obferver, rendant nul pour nous l'intervalle du départ à l'arrivée, & dans la vîteffe de notre marche, perdant le tems pour le ménager.

Les hommes difent que la vie eft courte, & je vois qu'ils s'efforcent de la rendre telle. Ne fachant pas l'employer, ils fe plaignent de la rapidité du tems; & je vois qu'il coule trop lentement à leur gré. Toujours pleins de l'objet auquel ils tendent, ils voient à regret l'intervalle qui les en fépare: l'un voudroit être à demain, l'autre au mois prochain, l'autre à dix ans de-là; nul ne veut vivre aujourd'hui; nul n'eft content de l'heure préfente, tous la trouvent trop lente à paffer. Quand ils fe plaignent que le tems coule trop vîte, ils mentent; ils payeroient volontiers le pouvoir de l'accélérer. Ils emploiroient volontiers leur fortune à confumer leur vie entiere; & il n'y en a peut-être pas un qui n'eût réduit fes ans à très-peu

d'heures, s'il eût été le maître d'en ôter au gré de ſon ennui celles qui lui étoient à charge, & au gré de ſon impatience celles qui le ſéparoient du moment deſiré. Tel paſſe la moitié de ſa vie à ſe rendre de Paris à Verſailles, de Verſailles à Paris, de la ville à la campagne, de la campagne à la ville, & d'un quartier à l'autre, qui ſeroit fort embarraſſé de ſes heures s'il n'avoit le ſecret de les perdre ainſi, & qui s'éloigne exprès de ſes affaires pour s'occuper à les aller chercher: il croit gagner le tems qu'il y met de plus, & dont autrement il ne ſauroit que faire; ou bien, au contraire, il court pour courir, & vient en poſte ſans autre objet que de retourner de même. Mortel, ne ceſſerez-vous jamais de calomnier la nature? Pourquoi vous plaindre que la vie eſt courte, puiſqu'elle ne l'eſt pas encore aſſez à votre gré? S'il eſt un ſeul d'entre vous qui ſache mettre aſſez de tempérance à ſes deſirs pour ne jamais ſouhaiter que le tems s'écoule, celui-là ne l'eſtimera point trop courte. Vivre & jouir ſeront pour lui la même choſe, & dût-il mourir jeune, il ne mourra que raſſaſié de jours.

Quand je n'aurois que cet avantage dans ma méthode, par cela ſeul il la faudroit préférer à toute autre. Je n'ai point élevé mon Emile pour deſirer ni pour attendre, mais pour jouir; & quand il porte ſes deſirs au-delà du préſent, ce n'eſt point avec une ardeur aſſez impétueuſe pour être importuné de la lenteur du tems. Il ne jouira pas ſeulement du plaiſir de deſirer, mais de celui d'aller à

l'objet qu'il desire; & ses passions sont tellement modérées, qu'il est toujours plus où il est, qu'où il sera.

Nous ne voyageons donc point en courriers, mais en voyageurs. Nous ne songeons pas seulement aux deux termes, mais à l'intervalle qui les sépare. Le voyage même est un plaisir pour nous. Nous ne le faisons point tristement assis & comme emprisonnés dans une petite cage bien fermée. Nous ne voyageons point dans la mollesse & dans le repos des femmes. Nous ne nous ôtons ni le grand air, ni la vue des objets qui nous environnent, ni la commodité de les contempler à notre gré quand il nous plaît. Emile n'entra jamais dans une chaise de poste, & ne court guere en poste s'il n'est pressé. Mais de quoi jamais Emile peut-il être pressé? D'une seule chose, de jouir de la vie. Ajouterai-je, & de faire du bien quand il le peut? non, car cela même est jouir de la vie.

Je ne conçois qu'une maniere de voyager plus agréable que d'aller à cheval; c'est d'aller à pied. On part à son moment, on s'arrête à sa volonté, on fait tant & si peu d'exercice qu'on veut. On observe tout le pays; on se détourne à droite, à gauche; on examine tout ce qui nous flatte; on s'arrête à tous les points de vue. Apperçois-je une riviere? je la cotoie; un bois touffu? je vais sous son ombre; une grotte? je la visite; une carriere? j'examine les minéraux. Par-tout où je me plais, j'y reste. A l'instant que je m'ennuie, je m'en vais. Je ne dépends ni des chevaux ni du postillon. Je

n'ai pas beſoin de choiſir des chemins tout faits, des routes commodes, je paſſe par-tout où un homme peut paſſer; je vois tout ce qu'un homme peut voir, & ne dépendant que de moi-même, je jouis de toute la liberté dont un homme peut jouir. Si le mauvais tems m'arrête & que l'ennui me gagne, alors je prends des chevaux. Si je ſuis las.... mais Emile ne ſe laſſe gueres; il eſt robuſte; & pourquoi ſe laſſeroit-il? Il n'eſt point preſſé. S'il s'arrête, comment peut-il s'ennuyer? Il porte partout de quoi s'amuſer. Il entre chez un maître, il travaille; il exerce ſes bras pour repoſer ſes pieds.

Voyager à pied c'eſt voyager comme Thalès, Platon, Pithagore. J'ai peine à comprendre comment un Philoſophe peut ſe réſoudre à voyager autrement, & s'arracher à l'examen des richeſſes qu'il foule aux pieds, & que la terre prodigue à ſa vue. Qui eſt-ce qui, aimant un peu l'agriculture, ne veut pas connoître les productions particulieres au climat des lieux qu'il traverſe, & la maniere de les cultiver? Qui eſt-ce qui, ayant un peu de goût pour l'hiſtoire naturelle, peut ſe réſoudre à paſſer un terrein ſans l'examiner, un rocher ſans l'écorner, des montagnes ſans herboriſer, des cailloux ſans chercher des foſſiles? Vos Philoſophes de ruelles étudient l'hiſtoire naturelle dans des cabinets; ils ont des colifichets, ils ſavent des noms & n'ont aucune idée de la nature. Mais le cabinet d'Emile eſt plus riche que ceux des Rois; ce cabinet eſt la terre entiere. Chaque

chofe y eft à fa place : le Naturalifte qui en prend foin a rangé le tout dans un fort bel ordre ; d'Aubenton ne feroit pas mieux.

Combien de plaifirs différens on raffemble par cette agréable maniere de voyager ! fans compter la fanté qui s'affermit, l'humeur qui s'égaie. J'ai toujours vu ceux qui voyagoient dans de bonnes voitures bien douces, rêveurs, triftes, grondans ou fouffrans ; & les piétons toujours gais, légers, & contens de tout. Combien le cœur rit quand on approche du gîte ? Combien un repas groffier paroît favoureux ! avec quel plaifir on fe repofe à table ! Quel bon fommeil on fait dans un mauvais lit ! Quand on ne veut qu'arriver, on peut courir en chaife de pofte ; mais quand on veut voyager, il faut aller à pied.

Si, avant que nous ayons fait cinquante lieues de la maniere que j'imagine, Sophie n'eft pas oubliée, il faut que je ne fois guere adroit, ou qu'Emile foit bien peu curieux : car avec tant de connoiffances élémentaires, il eft difficile qu'il ne foit pas tenté d'en acquérir davantage. On n'eft curieux qu'à proportion qu'on eft inftruit ; il fait précifément affez pour vouloir apprendre.

Cependant un objet en attire un autre, & nous avançons toujours. J'ai mis à notre premiere courfe un terme éloigné ; le prétexte en eft facile ; en fortant de Paris, il faut aller chercher une femme au loin.

Quelque jour, après nous être égarés plus qu'à l'ordinaire dans des vallons, dans des montagnes

où l'on n'apperçoit aucun chemin, nous ne savons retrouver le nôtre. Peu nous importe, tous chemins sont bons pourvu qu'on arrive: mais encore faut-il arriver quelque part quand on a faim. Heureusement nous trouvons un paysan qui nous mene dans sa chaumiere; nous mangeons de grand appétit son maigre dîné. En nous voyant si fatigués, si affamés, il nous dit: si le bon Dieu vous eût conduits de l'autre côté de la colline, vous eussiez été mieux reçus ..... vous auriez trouvé une maison de paix ..... des gens si charitables .... de si bonnes gens! ... Ils n'ont pas meilleur cœur que moi, mais ils sont plus riches, quoiqu'on dise qu'ils l'étoient bien plus autrefois .... ils ne pâtissent pas, Dieu merci; & tout le pays se sent de ce qui leur reste.

A ce mot de bonnes gens, le cœur du bon Emile s'épanouit. Mon ami, dit-il en me regardant, allons à cette maison dont les maîtres sont bénis dans le voisinage: je serois bien aise de les voir; peut-être seront-ils bien aises de nous voir aussi. Je suis sûr qu'ils nous recevront bien: s'ils sont des nôtres, nous serons des leurs.

La maison bien indiquée, on part, on erre dans les bois; une grande pluie nous surprend en chemin, elle nous retarde sans nous arrêter. Enfin l'on se retrouve, & le soir nous arrivons à la maison désignée. Dans le hameau qui l'entoure, cette seule maison, quoique simple, a quelque apparence; nous nous présentons, nous demandons l'hospitali-

té; l'on nous fait parler au maître, il nous questionne, mais poliment: sans dire le ſujet de notre voyage nous diſons celui de notre détour. Il a gardé de ſon ancienne opulence la facilité de connoître l'état des gens dans leurs manieres: quiconque a vécu dans le grand monde ſe trompe rarement là-deſſus; ſur ce paſſeport nous ſommes admis.

On nous montre un appartement fort petit: mais propre & commode, on y fait du feu, nous y trouvons du linge, des nippes, tout ce qu'il nous faut. Quoi! dit Emile tout ſurpris, on diroit que nous étions attendus. O que le payſan avoit bien raiſon! quelle attention, quelle bonté, quelle prévoyance! & pour des inconnus! je crois être au tems d'Homere. Soyez ſenſible à tout cela, lui dis-je, mais ne vous en étonnez pas; par-tout où les étrangers ſont rares ils ſont bien venus; rien ne rend plus hoſpitalier que de n'avoir pas ſouvent beſoin de l'être: c'eſt l'affluence des hôtes qui détruit l'hoſpitalité. Du tems d'Homere on ne voyageoit gueres, & les voyageurs étoient bien reçus par-tout. Nous ſommes peut-être les ſeuls paſſagers qu'on ait vus ici de toute l'année. N'importe, reprend-il, cela même eſt un éloge, de ſavoir ſe paſſer d'hôtes, & de les recevoir toujours bien.

Séchés & rajuſtés, nous allons rejoindre le maître de la maiſon; il nous préſente à ſa femme; elle nous reçoit, non pas ſeulement avec politeſſe, mais avec bonté. L'honneur de ſes coups-d'œil eſt pour Emile. Une mere dans le cas où elle eſt,

voit rarement ſans inquiétude, ou du moins ſans curioſité, entrer chez elle un homme de cet âge.

On fait hâter le ſouper pour l'amour de nous. En entrant dans la ſalle à manger nous voyons cinq couverts; nous nous plaçons, il en reſte un vuide. Une jeune perſonne entre, fait une grande révérence, & s'aſſied modeſtement ſans parler. Emile occupé de ſa faim ou de ſes réponſes, la ſalue, parle & mange. Le principal objet de ſon voyage eſt auſſi loin de ſa penſée, qu'il ſe croit lui-même encore loin du terme. L'entretien roule ſur l'égarement de nos voyageurs. Monſieur, lui dit le maître de la maiſon, vous me paroiſſez un jeune homme aimable & ſage; & cela me fait ſonger que vous êtes arrivés ici, votre Gouverneur & vous, las & mouillés, comme Télémaque & Mentor dans l'Iſle de Calypſo. Il eſt vrai, répond Emile, que nous trouvons ici l'hoſpitalité de Calypſo. Son Mentor ajoute; & les charmes d'Eucharis. Mais Emile connoît l'Odyſſée, & n'a point lu Télémaque; il ne ſait ce que c'eſt qu'Eucharis. Pour la jeune perſonne, je la vois rougir juſqu'aux yeux, les baiſſer ſur ſon aſſiette, & n'oſer ſouffler. La mere, qui remarque ſon embarras, fait ſigne au pere, & celui-ci change de converſation. En parlant de ſa ſolitude, il s'engage inſenſiblement dans le récit des événemens qui l'y ont confiné; les malheurs de ſa vie, la conſtance de ſon épouſe, les conſolations qu'ils ont trouvées dans leur union, la vie douce & paiſible qu'ils menent dans leur

leur retraite, & toujours ſans dire un mot de la jeune perſonne; tout cela forme un récit agréable & touchant, qu'on ne peut entendre ſans intérêt. Emile ému, attendri, ceſſe de manger pour écouter. Enfin, à l'endroit où le plus honnête des hommes s'étend avec plus de plaiſir ſur l'attachement de la plus digne des femmes, le jeune voyageur hors de lui ſerre une main du mari qu'il a ſaiſie, & de l'autre prend auſſi la main de la femme, ſur laquelle il ſe panche avec tranſport en l'arroſant de pleurs. La naïve vivacité du jeune homme enchante tout le monde: mais la fille, plus ſenſible que perſonne à cette marque de ſon bon cœur, croit voir Télémaque affecté des malheurs de Philoctete. Elle porte à la dérobée les yeux ſur lui pour mieux examiner ſa figure; elle n'y trouve rien qui démente la comparaiſon. Son air aiſé a de la liberté ſans arrogance; ſes manieres ſont vives ſans étourderie; ſa ſenſibilité rend ſon regard plus doux, ſa phyſionomie plus touchante: la jeune perſonne le voyant pleurer eſt prête à mêler ſes larmes aux ſiennes. Dans un ſi beau prétexte, une honte ſecrette la retient: elle ſe reproche déja les pleurs prêts à s'échapper de ſes yeux, comme s'il étoit mal d'en verſer pour ſa famille.

La mere, qui dès le commencement du ſoupé n'a ceſſé de veiller ſur elle, voit ſa contrainte, & l'en délivre en l'envoyant faire une commiſſion. Une minute après la jeune fille rentre, mais ſi mal remiſe que ſon déſordre eſt viſible à tous les yeux. La me-

re lui dit avec douceur; Sophie, remettez-vous; ne cesserez-vous point de pleurer les malheurs de vos parens? Vous qui les en consolez, n'y soyez pas plus sensible qu'eux-mêmes.

A ce nom de Sophie, vous eussiez vu tressaillir Emile. Frappé d'un nom si cher, il se réveille en sursaut, & jette un regard avide sur celle qui l'ose porter. Sophie, ô Sophie! est-ce vous que mon cœur cherche? est-ce vous que mon cœur aime? Il l'observe, il la contemple avec une sorte de crainte & de défiance. Il ne voit point exactement la figure qu'il s'étoit peinte; il ne sait si celle qu'il voit vaut mieux ou moins. Il étudie chaque trait, il épie chaque mouvement, chaque geste, il trouve à tout mille interprétations confuses; il donneroit la moitié de sa vie pour qu'elle voulût dire un seul mot. Il me regarde inquiet & troublé; ses yeux me font à la fois cent questions, cent reproches. Il semble me dire à chaque regard, guidez-moi, tandis qu'il est tems; si mon cœur se livre & se trompe, je n'en reviendrai de mes jours.

Emile est l'homme du monde qui sait le moins se déguiser. Comment se déguiseroit-il dans le plus grand trouble de sa vie, entre quatre spectateurs qui l'examinent, & dont le plus distrait en apparence est en effet le plus attentif? Son désordre n'échappe point aux yeux pénétrans de Sophie; les siens l'instruisent de reste qu'elle en est l'objet: elle voit que cette inquiétude n'est pas de l'amour encore, mais qu'importe? il s'occupe d'elle, &

cela suffit; elle sera bien malheureuse s'il s'en occupe impunément.

Les meres ont des yeux comme leurs filles, & l'expérience de plus. La mere de Sophie sourit du succès de nos projets. Elle lit dans les cœurs des deux jeunes gens; elle voit qu'il est tems de fixer celui du nouveau Télémaque; elle fait parler sa fille. Sa fille, avec sa douceur naturelle, répond d'un ton timide, qui ne fait que mieux son effet. Au premier son de cette voix, Emile est rendu; c'est Sophie, il n'en doute plus. Ce ne la seroit pas, qu'il seroit trop tard pour s'en dédire.

C'est alors que les charmes de cette fille enchanteresse vont par torrens à son cœur, & qu'il commence d'avaler à longs traits le poison dont elle l'enivre. Il ne parle plus, il ne répond plus, il ne voit que Sophie, il n'entend que Sophie: si elle dit un mot, il ouvre la bouche; si elle baisse les yeux, il les baisse; s'il la voit respirer, il soupire; c'est l'ame de Sophie qui paroît l'animer. Que la sienne a changé dans peu d'instans! Ce n'est plus le tour de Sophie de trembler, c'est celui d'Emile. Adieu la liberté, la naïveté, la franchise. Confus, embarrassé, craintif, il n'ose plus regarder autour de lui, de peur de voir qu'on le regarde. Honteux de se laisser pénétrer, il voudroit se rendre invisible à tout le monde, pour se rassasier de la contempler sans être observé. Sophie, au contraire, se rassure de la crainte d'Emile; elle voit son triomphe, elle en jouit.

Nol mostra già, ben che in suo, cor ne rida.

Elle n'a pas changé de contenance, mais malgré cet air modeste, & ces yeux baissés, son tendre cœur palpite de joie, & lui dit que Télémaque est trouvé.

Si j'entre ici dans l'histoire trop naïve & trop simple, peut-être, de leurs innocentes amours, on regardera ces détails comme un jeu frivole; & l'on aura tort. On ne considere pas assez l'influence que doit avoir la premiere liaison d'un homme avec une femme dans le cours de la vie de l'un & de l'autre. On ne voit pas qu'une premiere impression, aussi vive que celle de l'amour ou du penchant qui tient sa place, a de longs effets dont on n'apperçoit point la chaîne dans le progrès des ans, mais qui ne cessent d'agir jusqu'à la mort. On nous donne dans les Traités d'éducation de grands verbiages inutiles & pédantesques sur les chimériques devoirs des enfans; & l'on ne nous dit pas un mot de la partie la plus importante & la plus difficile de toute l'éducation: savoir la crise qui sert de passage de l'enfance à l'état d'homme. Si j'ai pu rendre ces essais utiles par quelque endroit, ce sera sur-tout pour m'y être étendu fort au long sur cette partie essencielle omise par tous les autres, & pour ne m'être point laissé rebuter dans cette entreprise par de fausses delicatesses, ni effrayer par des difficultés de langue. Si j'ai dit ce qu'il faut faire, j'ai dit ce que j'ai dû dire: il m'importe fort peu d'avoir écrit un Roman. C'est un assez

beau Roman que celui de la nature humaine. S'il ne se trouve que dans cet écrit, est-ce ma faute? Ce devroit être l'histoire de mon espece: vous qui la dépravez, c'est vous qui faites un Roman de mon Livre.

Une autre considération, qui renforce la premiere, est qu'il ne s'agit pas ici d'un jeune homme livré dès l'enfance à la crainte, à la convoitise, à l'envie, à l'orgueil, & à toutes les passions qui servent d'instrument aux éducations communes; qu'il s'agit d'un jeune homme dont c'est ici, non-seulement le premier amour, mais la premiere passion de toute espece: que de cette passion, l'unique, peut-être, qu'il sentira vivement dans toute sa vie, dépend la derniere forme que doit prendre son caractere. Ses manieres de penser, ses sentimens, ses goûts fixés par une passion durable, vont acquérir une consistance qui ne leur permettra plus de s'altérer.

On conçoit qu'entre Emile & moi, la nuit qui suit une pareille soirée ne se passe pas toute à dormir. Quoi donc? la seule conformité d'un nom doit-elle avoir tant de pouvoir sur un homme sage? N'y a-t-il qu'une Sophie au monde? Se ressemblent-elles toutes d'ame comme de nom? Toutes celles qu'il verra sont-elles la sienne? Est-il fou, de se passionner ainsi pour une inconnue à laquelle il n'a jamais parlé? Attendez, jeune homme; examinez, observez. Vous ne savez pas même encore chez

qui vous êtes; & à vous entendre, on vous croiroit déja dans votre maiſon.

Ce n'eſt pas le tems des leçons, & celles-ci ne ſont pas faites pour être écoutées. Elles ne ſont que donner au jeune homme un nouvel intérêt pour Sophie, par le deſir de juſtifier ſon penchant. Ce rapport des noms, cette rencontre qu'il croit fortuite, ma réſerve même, ne ſont qu'irriter ſa vivacité: déja Sophie lui paroît trop eſtimable pour qu'il ne ſoit pas ſûr de me la faire aimer.

Le matin, je me doute bien que dans ſon mauvais habit de voyage, Emile tâchera de ſe mettre avec plus de ſoin. Il n'y manque pas: mais je ris de ſon empreſſement à s'accommoder du linge de la maiſon. Je pénetre ſa penſée; j'y lis avec plaiſir qu'il cherche, en ſe préparant des reſtitutions, des échanges, à s'établir une eſpece de correſpondance qui le mette en droit d'y renvoyer & d'y revenir.

Je m'étois attendu de trouver Sophie un peu plus ajuſtée auſſi de ſon côté; je me ſuis trompé. Cette vulgaire coquetterie eſt bonne pour ceux à qui l'on ne veut que plaire. Celle du véritable amour eſt plus rafinée; elle a bien d'autres prétentions. Sophie eſt miſe encore plus ſimplement que la veille, & même plus négligemment, quoiqu'avec une propreté toujours ſcrupuleuſe. Je ne vois de la coquetterie dans cette négligence, que parce que j'y vois de l'affectation. Sophie ſait bien qu'une parure plus recherchée eſt une déclaration, mais elle ne ſait pas qu'une parure plus négligée en eſt

une autre; elle montre qu'on ne se contente pas de plaire par l'ajustement, qu'on veut plaire aussi par la personne. Eh! qu'importe à l'Amant comment on soit mise, pourvu qu'il voie qu'on s'occupe de lui? Déja sûre de son empire, Sophie ne se borne pas à frapper par ses charmes les yeux d'Emile, si son cœur ne va les chercher; il ne lui suffit plus qu'il les voie, elle veut qu'il les suppose. N'en a-t-il pas assez vû pour être obligé de deviner le reste?

Il est à croire que durant nos entretiens de cette nuit, Sophie & sa mere n'ont pas non plus resté muettes. Il y a eu des aveux arrachés, des instructions données. Le lendemain on se rassemble bien préparés. Il n'y a pas douze heures que nos jeunes gens se sont vus; ils ne se sont pas dit encore un seul mot, & déja l'on voit qu'ils s'entendent. Leur abord n'est pas familier; il est embarrassé, timide; ils ne se parlent point; leurs yeux baissés semblent s'éviter, & cela même est un signe d'intelligence: ils s'évitent, mais de concert; ils sentent déja le besoin du mystere avant de s'être rien dit. En partant, nous demandons la permission de venir nous-mêmes rapporter ce que nous emportons. La bouche d'Emile demande cette permission au pere, à la mere, tandis que ses yeux inquiets tournés sur la fille, la lui demandent beaucoup plus instamment. Sophie ne dit rien, ne fait aucun signe, ne paroît rien voir, rien enten-

dre; mais elle rougit, & cette rougeur eſt une réponſe encore plus claire que celle de ſes parens.

On nous permet de revenir, ſans nous inviter à reſter. Cette conduite eſt convenable; on donne le couvert à des paſſans embarraſſés de leur gîte, mais il n'eſt pas décent qu'un Amant couche dans la maiſon de ſa maîtreſſe.

A-peine ſommes-nous hors de cette maiſon chérie, qu'Emile ſonge à nous établir aux environs; la chaumiere la plus voiſine lui ſemble déja trop éloignée. Il voudroit coucher dans les foſſés du Château. Jeune étourdi! lui dis-je, d'un ton de pitié; quoi! déja la paſſion vous aveugle! Vous ne voyez déja plus ni les bienſéances ni la raiſon! Malheureux! vous croyez aimer, & vous voulez déshonorer votre maîtreſſe! Que dira-t-on d'elle, quand on ſaura qu'un jeune homme qui ſort de ſa maiſon couche aux environs? Vous l'aimez, dites-vous! Eſt-ce donc à vous de la perdre de réputation? Eſt-ce-là le prix de l'hoſpitalité que ſes parens vous ont accordée? Ferez-vous l'opprobre de celle dont vous attendez votre bonheur! Eh! qu'importent, répond-il avec vivacité, les vains diſcours des hommes & leurs injuſtes ſoupçons? Ne m'avez-vous pas appris vous-même à n'en faire aucun cas? Qui ſait mieux que moi combien j'honore Sophie, combien je la veux reſpecter? Mon attachement ne ſera point ſa honte, il ſera ſa gloire, il ſera digne d'elle. Quand mon cœur & mes ſoins lui rendront par-tout l'hommage qu'elle mérite, en quoi puis-je

puis-je l'outrager? Cher Emile, reprends-je en l'embrassant, vous raisonnez pour vous; apprenez à raisonner pour elle. Ne comparez point l'honneur d'un sexe à celui de l'autre; ils ont des principes tout différens. Ces principes sont également solides & raisonnables; parce qu'ils dérivent également de la Nature, & que la même vertu qui vous fait mépriser pour vous les discours des hommes, vous oblige à les respecter pour votre maîtresse. Votre honneur est en vous seul; & le sien dépend d'autrui. Le négliger seroit blesser le vôtre même; & vous ne vous rendez point ce que vous vous devez, si vous êtes cause qu'on ne lui rende pas ce qui lui est dû.

Alors lui expliquant les raisons de ces différences, je lui fais sentir quelle injustice il y auroit à vouloir les compter pour rien. Qui est-ce qui lui a dit qu'il sera l'époux de Sophie, elle dont il ignore les sentimens, elle dont le cœur ou les parens ont peut-être des engagemens antérieurs, elle qu'il ne connoît point, & qui n'a peut-être avec lui pas une des convenances qui peuvent rendre un mariage heureux? Ignore-t-il que tout scandale est pour une fille une tache indélébile, que n'efface pas même son mariage avec celui qui l'a causée? Eh! quel est l'homme sensible qui veut perdre celle qu'il aime? Quel est l'honnête homme qui veut faire pleurer à jamais à une infortunée le malheur de lui avoir plû?

Le jeune homme, effrayé des conféquences que je lui fais envifager, & toujours extrême dans fes idées, croit déja n'être jamais affez loin du féjour de Sophie: il double le pas pour fuir plus promptement; il regarde autour de nous fi nous ne fommes point écoutés; il facrifieroit mille fois fon bonheur à l'honneur de celle qu'il aime; il aimeroit mieux ne la revoir de fa vie que de lui caufer un feul déplaifir. C'eft le premier fruit des foins que j'ai pris dès fa jeuneffe de lui former un cœur qui fache aimer.

Il s'agit donc de trouver un afile éloigné, mais à portée. Nous cherchons, nous nous informons; nous apprenons qu'à deux grandes lieues eft une ville; nous allons chercher à nous y loger, plutôt que dans des villages plus proches où notre féjour deviendroit fufpect. C'eft là qu'arrive enfin le nouvel Amant plein d'amour, d'efpoir, de joie, & fur-tout de bons fentimens; & voilà comment dirigeant peu-à peu fa paffion naiffante vers ce qui eft bon & honnête, je difpofe infenfiblement tous fes penchans à prendre le même pli.

J'approche du terme de ma carriere; je l'apperçois déja de loin. Toutes les grandes difficultés font vaincues, tous les grands obftacles font furmontés; il ne me refte plus rien de pénible à faire que de ne pas gâter mon ouvrage en me hâtant de le confommer. Dans l'incertitude de la vie humaine, évitons fur-tout la fauffe prudence d'immoler le préfent a l'avenir; c'eft fouvent immoler ce qui eft à ce qui ne fera point. Rendons l'homme heu-

reux dans tous les âges, de peur qu'après bien des foins il ne meure avant de l'avoir été. Or s'il eſt un tems pour jouir de la vie, c'eſt aſſurément la fin de l'adoleſcence, où les facultés du corps & de l'ame ont acquis leur plus grande vigueur, & où l'homme au milieu de ſa courſe voit de plus loin les deux termes qui lui en font ſentir la briéveté. Si l'imprudente jeuneſſe ſe trompe, ce n'eſt pas en ce qu'elle veut jouir; c'eſt en ce qu'elle cherche la jouiſſance où elle n'eſt point, & qu'en s'apprêtant un avenir miſérable, elle ne ſait pas même uſer du moment préſent.

Conſidérez mon Emile, à vingt ans paſſés, bien formé, bien conſtitué d'eſprit & de corps, fort, ſain, diſpos, adroit, robuſte, plein de ſens, de raiſon, de bonté, d'humanité, ayant des mœurs, du goût, aimant le beau, faiſant le bien, libre de l'empire des paſſions cruelles, exempt du joug de l'opinion, mais ſoumis à la loi de la ſageſſe, & docile à la voix de l'amitié, poſſédant tous les talens utiles, & pluſieurs talens agréables, ſe ſouciant peu des richeſſes, portant ſa reſſource au bout de ſes bras, & n'ayant pas peur de manquer de pain, quoi qu'il arrive. Le voilà maintenant enivré d'une paſſion naiſſante: ſon cœur s'ouvre aux premiers feux de l'amour; ſes douces illuſions lui font un nouvel univers de délices & de jouiſſance; il aime un objet aimable, & plus aimable encore par ſon caractere que par ſa perſonne; il eſpere, il attend un retour qu'il ſent lui être dû; c'eſt du rap-

port des cœurs, c'eſt du concours des ſentimens honnêtes, que s'eſt formé leur premier penchant. Ce penchant doit être durable : il ſe livre avec confiance, avec raiſon même, au plus charmant délire, ſans crainte, ſans regret, ſans remords, ſans autre inquiétude que celle dont le ſentiment du bonheur eſt inſéparable. Que peut-il manquer au ſien ? Voyez, cherchez, imaginez ce qu'il lui faut encore & qu'on puiſſe accorder avec ce qu'il a. Il réunit tous les biens qu'on peut obtenir à la fois ; on n'y en peut ajouter aucun qu'aux dépens d'un autre ; il eſt heureux autant qu'un homme peut l'être. Irai-je en ce moment abréger un deſtin ſi doux ? Irai-je troubler une volupté ſi pure ? Ah ! tout le prix de la vie eſt dans la félicité qu'il goûte. Que pourrois-je lui rendre qui valût ce que je lui aurois ôté ? Même en mettant le comble à ſon bonheur, j'en détruirois le plus grand charme. Ce bonheur ſuprême eſt cent fois plus doux à eſpérer qu'à obtenir ; on en jouit mieux quand on l'attend que quand on le goûte. O bon Emile, aime, & ſois aimé ! Jouis longtems avant que de poſſéder ; jouis à la fois de l'amour & de l'innocence ; fais ton paradis ſur la terre en attendant l'autre : je n'abrégérai point cet heureux tems de ta vie : j'en filerai pour toi l'enchantement ; je le prolongerai le plus qu'il ſera poſſible. Hélas ! il faut qu'il finiſſe, & qu'il finiſſe en peu de tems ; mais je ferai du moins qu'il dure toujours dans ta mémoire, & que tu ne te repentes jamais de l'avoir goûté.

Emile n'oublie pas que nous avons des restitutions à faire. Sitôt qu'elles sont prêtes, nous prênons des chevaux, nous allons grand train; pour cette fois, en partant il voudroit être arrivé. Quand le cœur s'ouvre aux passions, il s'ouvre à l'ennui de la vie. Si je n'ai pas perdu mon tems, la sienne entiere ne se passera pas ainsi.

Malheureusement la route est fort coupée & le pays difficile. Nous nous égarons, il s'en apperçoit le premier, & , sans s'impatienter , sans se plaindre, il met toute son attention à retrouver son chemin; il erre longtems avant de se reconnoître, & toujours avec le même sang-froid. Ceci n'est rien pour vous, mais c'est beaucoup pour moi qui connois son naturel emporté: je vois le fruit des soins que j'ai mis dès son enfance à l'endurcir aux coups de la nécessité.

Nous arrivons enfin. La réception qu'on nous fait est bien plus simple & plus obligeante que la premiere fois; nous sommes déja d'anciennes connoissances. Emile & Sophie se saluent avec un peu d'embarras, & ne se parlent toujours point: que se diroient-ils en notre présence? L'entretien qu'il leur faut n'a pas besoin de témoins. L'on se promene dans le jardin: ce jardin a pour parterre un potager très-bien entendu, pour parc un verger couvert de grands & beaux arbres fruitiers de toute espece, coupé en divers sens de jolis ruisseaux, & de platte-bandes pleines de fleurs. Le beau lieu! s'écrie Emile, plein de son Homere & toujours

dans l'enthouſiaſme ; je crois voir le jardin d'Alcinoüs. La fille voudroit ſavoir ce que c'eſt qu'Alcinoüs, & la mere le demande. Alcinoüs, leur dis-je, étoit un Roi de Corcyre, dont le jardin décrit par Homere eſt critiqué par les gens de goût, comme trop ſimple & trop peu paré (*n*). Cet Alcinoüs avoit une fille aimable, qui, la veille qu'un Etranger reçut l'hoſpitalité chez ſon pere, ſongea qu'elle auroit bientôt un mari. Sophie, interdite, rougit, baiſſe les yeux, ſe mord la langue ; on ne peut imaginer une pareille confuſion. Le pere, qui ſe plaît à l'augmenter, prend la parole & dit, que la jeune Princeſſe alloit elle même laver le linge à la riviere, croyez-vous, pourſuit-il, qu'elle eût dédaigné de toucher aux ſerviet-

(*n*) „ En ſortant du Palais on trouve un vaſte jardin „ de quatre arpens, enceint & clos tout à l'entour, planté de grands arbres fleuris, produiſans des poires, des „ pommes de grenade & d'autres des plus belles eſpeces, „ des figuiers au doux fruit, & des oliviers verdoyans. „ Jamais durant l'année entiere ces beaux arbres ne reſtent ſans fruits : l'hiver & l'été, la douce haleine du „ vent d'oueſt fait à la fois nouer les uns & mûrir les „ autres. On voit la poire & la pomme vieillir & ſécher „ ſur leur arbre, la figue ſur le figuier & la grappe ſur la „ ſouche. La vigne inépuiſable ne ceſſe d'y porter de „ nouveaux raiſins ; on fait cuire & confire les uns au ſoleil ſur une aire, tandis qu'on en vendange d'autres, „ laiſſant ſur la plante ceux qui ſont encore en fleurs, en „ verjus, ou qui commencent à noircir. A l'un des bouts, „ deux quarrés bien cultivés & couverts de fleurs toute „ l'année ſont ornés de deux fontaines, dont l'une eſt diſtribuée dans tout le jardin, & l'autre, après avoir traverſé le Palais, eſt conduite à un bâtiment élevé dans „ la ville pour abreuver les Citoyens.

Telle eſt la deſcription du jardin royal d'Alcinoüs au ſeptieme livre de l'Odyſſée, dans lequel, à la honte de ce vieux rêveur d'Homere & des Princes de ſon tems, on ne voit ni treillages, ni ſtatues, ni caſcades, ni boulingrins.

ges sales, en disant qu'elles sentoient le graillon? Sophie, sur qui le coup porte, oubliant sa timidité naturelle s'excuse avec vivacité; son papa sait bien que tout le menu linge n'eût point eu d'autre blanchisseuse qu'elle, si on l'avoit laissé faire (*o*), & qu'elle en eût fait davantage avec plaisir, si on le lui eût ordonné. Durant ces mots, elle me regarde à la dérobée avec une inquiétude dont je ne puis m'empêcher de rire en lisant dans son cœur ingénu les allarmes qui la font parler. Son pere a la cruauté de relever cette étourderie, en lui demandant d'un ton railleur à quel propos elle parle ici pour elle, & ce qu'elle a de commun avec la fille d'Alcinoüs? Honteuse & tremblante elle n'ose plus souffler, ni regarder personne. Fille charmante! il n'est plus tems de feindre; vous voilà déclarée en dépit de vous.

Bientôt cette petite scene est oubliée ou paroît l'être; très-heureusement pour Sophie, Emile est le seul qui n'y a rien compris. La promenade se continue, & nos jeunes gens, qui d'abord étoient à nos côtés, ont peine à se régler sur la lenteur de notre marche; insensiblement ils nous précedent, ils s'approchent, ils s'accostent à la fin, & nous les voyons assez loin devant nous. Sophie semble attentive & posée, Emile parle & gesticule avec feu: il ne paroît pas que l'entretien les ennuie. Au bout d'une grande heure on retourne, on les rappelle,

(*o*) J'avoue que je fais quelque gré à la mere de Sophie de ne lui avoir pas laissé gâter dans le savon des mains aussi douces que les siennes, & qu'Emile doit baiser si souvent.

ils reviennent, mais lentement à leur tour, & l'on voit qu'ils mettent le tems à profit. Enfin, tout-à-coup leur entretien cesse avant qu'on soit à portée de les entendre, & ils doublent le pas pour nous réjoindre. Emile nous aborde avec un air ouvert & caressant: ses yeux pétillent de joie; il les tourne pourtant avec un peu d'inquiétude vers la mere de Sophie pour voir la réception qu'elle lui fera. Sophie n'a pas, à beaucoup près, un maintien si dégagé; en approchant elle semble toute confuse de se voir tête-à-tête avec un jeune homme, elle qui s'y est si souvent trouvée avec d'autres sans en être embarrassée, & sans qu'on l'aït jamais trouvé mauvais. Elle se hâte d'accourir à sa mere, un peu essoufflée, en disant quelques mots qui ne signifient pas grand' chose, comme pour avoir l'air d'être là depuis long-tems.

A la sérénité qui se peint sur le visage de ces aimables enfans, on voit que cet entretien a soulagé leurs jeunes cœurs d'un grand poids. Ils ne sont pas moins réservés l'un avec l'autre, mais leur réserve est moins embarrassée. Elle ne vient plus que du respect d'Emile, de la modestie de Sophie, & de l'honnêteté de tous deux. Emile ose lui adresser quelques mots, quelquefois elle ose répondre; mais jamais elle n'ouvre la bouche pour cela sans jetter les yeux sur ceux de sa mere. Le changement qui paroît le plus sensible en elle est envers moi. Elle me témoigne une considération plus empressée, elle me regarde avec intérêt, elle

me parle affectueusement, elle est attentive à ce qui peut me plaire; je vois qu'elle m'honore de son estime, & qu'il ne lui est pas indifférent d'obtenir la mienne. Je comprends qu'Emile lui a parlé de moi; on diroit qu'ils ont déja comploté de me gagner: il n'en est rien pourtant, & Sophie elle-même ne se gagne pas si vîte. Il aura peut-être plus besoin de ma faveur auprès d'elle, que de la sienne auprès de moi. Couple charmant! .... En songeant que le cœur sensible de mon jeune ami m'a fait entrer pour beaucoup dans son premier entretien avec sa maîtresse, je jouis du prix de ma peine; son amitié m'a tout payé.

Les visites se réiterent. Les conversations entre nos jeunes gens deviennent plus fréquentes. Emile enivré d'amour, croit déja toucher à son bonheur. Cependant il n'obtient point d'aveu formel de Sophie; elle l'écoute & ne lui dit rien. Emile connoît toute sa modestie; tant de retenue l'étonne peu; il sent qu'il n'est pas mal auprès d'elle; il sait que ce sont les peres qui marient les enfans; il suppose que Sophie attend un ordre de ses parens, il lui demande la permission de le solliciter; elle ne s'y oppose pas. Il m'en parle, j'en parle en son nom, même en sa présence. Quelle surprise pour lui d'apprendre que Sophie dépend d'elle seule, & que pour le rendre heureux elle n'a qu'à le vouloir! Il commence à ne plus rien comprendre à sa conduite. Sa confiance diminue. Il s'allarme, il se voit moins avancé qu'il ne pensoit l'être, & c'est

alors que l'amour le plus tendre emploie ſon langage le plus touchant pour la fléchir.

Emile n'eſt pas fait pour deviner ce qui lui nuit : ſi on ne le lui dit, il ne le ſaura de ſes jours, & Sophie eſt trop fiere pour le lui dire. Les difficultés qui l'arrêtent feroient l'empreſſement d'une autre ; elle n'a pas oublié les leçons de ſes parens. Elle eſt pauvre ; Emile eſt riche, elle le ſait. Combien il a beſoin de ſe faire eſtimer d'elle ! Quel mérite ne lui faut-il point pour effacer cette inégalité ? Mais comment ſongeroit-il à ces obſtacles ? Emile ſait-il s'il eſt riche ? Daigne-t-il même s'en informer ? Grace au Ciel il n'a nul beſoin de l'être, il ſait être bienfaiſant ſans cela. Il tire le bien qu'il fait de ſon cœur & non de ſa bourſe. Il donne aux malheureux ſon tems, ſes ſoins, ſes affections, ſa perſonne ; & dans l'eſtimation de ſes bienfaits, à peine oſe-t-il compter pour quelque choſe l'argent qu'il répand ſur les indigens.

Ne ſachant à quoi s'en prendre de ſa diſgrace, il l'attribue à ſa propre faute : car qui oſeroit accuſer de caprice l'objet de ſes adorations ? L'humiliation de l'amour-propre augmente les regrets de l'amour éconduit. Il n'approche plus de Sophie avec cette aimable confiance d'un cœur qui ſe ſent digne du ſien, il eſt craintif & tremblant devant elle. Il n'eſpere plus la toucher par la tendreſſe, il cherche à la flechir par la pitié. Quelquefois ſa patience ſe laſſe ; le dépit eſt prêt à lui ſuccéder. Sophie ſemble preſſentir ces emportemens, & le regarde. Ce

ſeul regard le déſarme & l'intimide: il eſt plus ſoumis qu'auparavant.

Troublé de cette réſiſtance obſtinée & de ce ſilence invincible, il épanche ſon cœur dans celui de ſon ami. Il y dépoſe les douleurs de ce cœur navré de triſteſſe; il implore ſon aſſiſtance & ſes conſeils. Quel impénétrable myſtere! Elle s'intéreſſe à mon ſort, je n'en puis douter: loin de m'éviter elle ſe plaît avec moi. Quand j'arrive elle marque de la joie, & du regret quand je pars; elle reçoit mes ſoins avec bonté; mes ſervices paroiſſent lui plaire; elle daigne me donner des avis, quelquefois même des ordres. Cependant elle rejette mes ſollicitations, mes prieres. Quand j'oſe parler d'union, elle m'impoſe impérieuſement ſilence, & ſi j'ajoute un mot, elle me quitte à l'inſtant. Par quelle étrange raiſon veut-elle bien que je ſois à elle ſans vouloir entendre parler d'être à moi? Vous qu'elle honore, vous qu'elle aime & qu'elle n'oſera faire taire, parlez, faites-la parler; ſervez votre ami, couronnez votre ouvrage; ne rendez pas vos ſoins funeſtes à votre éleve: ah! ce qu'il tient de vous fera ſa miſere, ſi vous n'achevez ſon bonheur.

Je parle à Sophie, & j'en arrache avec peu de peine un ſecret que je ſavois avant qu'elle me l'eût dit. J'obtiens plus difficilement la permiſſion d'en inſtruire Emile; je l'obtiens enfin, & j'en uſe. Cette explication le jette dans un étonnement dont il ne peut revenir. Il n'entend rien à cette délicateſ-

ſe ; il n'imagine pas ce que des écus de plus ou de moins ſont au caractère & au mérite. Quand je lui fais entendre ce qu'ils ſont aux préjugés, il ſe met à rire ; & tranſporté de joie, il veut partir à l'inſtant, aller tout déchirer, tout jetter, renoncer à tout, pour avoir l'honneur d'être auſſi pauvre que Sophie, & revenir digne d'être ſon époux.

Hé quoi ! dis-je en l'arrêtant, & riant à mon tour de ſon impétuoſité, cette jeune tête ne meurira-t-elle point, & après avoir philoſophé toute votre vie, n'apprendrez vous jamais à raiſonner ? Comment ne voyez-vous pas qu'en ſuivant votre inſenſé projet, vous allez empirer votre ſituation & rendre Sophie plus intraitable ? C'eſt un petit avantage d'avoir quelques biens de plus qu'elle, c'en ſeroit un très-grand de les lui avoir tous ſacrifiés, & ſi ſa fierté ne peut ſe réſoudre à vous avoir la premiere obligation, comment ſe réſoudroit-elle à vous avoir l'autre ? ſi elle ne peut ſouffrir qu'un mari puiſſe lui reprocher de l'avoir enrichie, ſouffrira-t-elle qu'elle puiſſe lui reprocher de s'être appauvri pour elle ? Eh malheureux ! tremblez qu'elle ne vous ſoupçonne d'avoir eu ce projet. Devenez au contraire économe & ſoigneux pour l'amour d'elle, de peur qu'elle ne vous accuſe de vouloir la gagner par adreſſe, & de lui ſacrifier volontairement ce que vous perdrez par négligence.

Croyez-vous au fond que de grands biens lui faſſent peur, & que ſes oppoſitions viennent préciſément des richeſſes ? Non, cher Emile, elles

ont une cauſe plus ſolide & plus grave dans l'effet que produiſent ces richeſſes dans l'ame du poſſeſſeur. Elle fait que les biens de la fortune ſont toujours préférés à tout par ceux qui les ont. Tous les riches comptent l'or avant le mérite. Dans la miſe commune de l'argent & des ſervices, ils trouvent toujours que ceux-ci n'acquittent jamais l'autre, & penſent qu'on leur en doit de reſte quand on a paſſé ſa vie à les ſervir en mangeant leur pain. Qu'avez-vous donc à faire, ô Emile, pour la raſſurer ſur ſes craintes? Faites-vous bien connoître à elle; ce n'eſt pas l'affaire d'un jour. Montrez-lui dans les tréſors de votre ame noble de quoi racheter ceux dont vous avez le malheur d'être partagé. A force de conſtance & de tems, ſurmontez ſa réſiſtance: à force de ſentimens grands & généreux, forcez-la d'oublier vos richeſſes. Aimez-la, ſervez-la, ſervez ſes reſpectables parens. Prouvez-lui que ces ſoins ne ſont pas l'effet d'une paſſion folle & paſſagere, mais des principes ineffaçables gravés au fond de votre cœur. Honorez dignement le mérite outragé par la fortune; c'eſt le ſeul moyen de le réconcilier avec le mérite qu'elle a favoriſé.

On conçoit quels tranſports de joie ce diſcours donne au jeune homme, combien il lui rend de confiance & d'eſpoir; combien ſon honnête cœur ſe félicite d'avoir à faire, pour plaire à Sophie, tout ce qu'il feroit de lui-même quand Sophie n'exiſteroit pas, ou qu'il ne feroit pas amoureux d'elle. Pour peu qu'on ait compris ſon caractere, qui eſt-ce

qui n'imaginera pas sa conduite en cette occasion ?

Me voilà donc le confident de mes deux bonnes gens & le médiateur de leurs amours ! Bel emploi pour un gouverneur ! si beau que je ne fis de ma vie rien qui m'élevât tant à mes propres yeux, & qui me rendît si content de moi-même. Au reste, cet emploi ne laisse pas d'avoir ses agrémens : je ne suis pas mal venu dans la maison ; l'on s'y fie à moi du soin d'y tenir les amans dans l'ordre : Emile, toujours tremblant de me déplaire, ne fut jamais si docile. La petite personne m'accable d'amitiés dont je ne suis pas la dupe, & dont je ne prends pour moi que ce qui m'en revient. C'est ainsi qu'elle se dédommage indirectement du respect dans lequel elle tient Emile. Elle lui fait en moi mille tendres caresses, qu'elle aimeroit mieux mourir que de lui faire à lui-même ; & lui qui sait que je ne veux pas nuire à ses intérêts, est charmé de ma bonne intelligence avec elle. Il se console quand elle refuse son bras à la promenade & que c'est pour lui préférer le mien. Il s'éloigne sans murmure en me serrant la main, & me disant tout bas de la voix & de l'œil : ami, parlez pour moi. Il nous suit des yeux avec intérêt : il tâche de lire nos sentimens sur nos visages, & d'interpréter nos discours par nos gestes : il sait que rien de ce qui se dit entre nous ne lui est indifférent. Bonne Sophie, combien votre cœur sincere est à son aise, quand sans être entendue de Télémaque vous pouvez vous entretenir avec son Mentor ! Avec quelle

aimable franchise vous lui laissez lire dans ce tendre cœur tout ce qui s'y passe ! Avec quel plaisir vous lui montrez toute votre estime pour son éleve ! avec quelle ingénuité touchante vous lui laissez pénétrer des sentimens plus doux ! avec quelle feinte colere vous renvoyez l'importun quand l'impatience le force à vous interrompre ! avec quel charmant dépit vous lui reprochez son indiscrétion quand il vient vous empêcher de dire du bien de lui, d'en entendre, & de tirer toujours de mes réponses quelque nouvelle raison de l'aimer !

Ainsi parvenu à se faire souffrir comme amant déclaré, Emile en fait valoir tous les droits ; il parle, il presse, il sollicite, il importune. Qu'on lui parle durement, qu'on le maltraite, peu lui importe pourvu qu'il se fasse écouter. Enfin, il obtient, non sans peine, que Sophie de son côté veuille bien prendre ouvertement sur lui l'autorité d'une maîtresse, qu'elle lui prescrive ce qu'il doit faire, qu'elle commande au lieu de prier, qu'elle accepte au lieu de remercier, qu'elle regle le nombre & le tems des visites, qu'elle lui défende de venir jusqu'à tel jour & de rester passé telle heure. Tout cela ne se fait point par jeu, mais très-sérieusement, & si elle accepta ces droits avec peine, elle en use avec une rigueur qui réduit souvent le pauvre Emile au regret de les lui avoir donnés. Mais quoi qu'elle ordonne, il ne réplique point, & souvent en partant pour obéir, il me regarde avec des yeux pleins de joie qui me disent :

vous voyez qu'elle a pris possession de moi. Cependant l'orgueilleuse l'observe en dessous, & sourit en secret de la fierté de son esclave.

Albane & Raphaël, prêtez-moi le pinceau de la volupté. Divin Milton, apprends à ma plume grossiere à décrire les plaisirs de l'amour & de l'innocence. Mais non, cachez vos arts mensongers devant la sainte vérité de la nature. Ayez seulement des cœurs sensibles, des ames honnêtes; puis laissez errer votre imagination sans contrainte sur les transports de deux jeunes amans, qui sous les yeux de leurs parens & de leurs guides, se livrent sans trouble à la douce illusion qui les flatte, &, dans l'ivresse des desirs s'avançant lentement vers le terme, entrelacent de fleurs & de guirlandes l'heureux lien qui doit les unir jusqu'au tombeau. Tant d'images charmantes m'enivrent, je les rassemble sans ordre & sans suite, le délire qu'elles me causent m'empêche de les lier. Oh! qui est-ce qui a un cœur, & qui ne saura pas faire en lui-même le tableau délicieux des situations diverses du pere, de la mere, de la fille, du gouverneur, de l'éleve, & du concours des uns & des autres à l'union du plus charmant couple dont l'amour & la vertu puissent faire le bonheur?

C'est à présent que devenu véritablement empressé de plaire, Emile commence à sentir le prix des talens agréables qu'il s'est donnés. Sophie aime à chanter, il chante avec elle; il fait plus, il lui apprend la musique. Elle est vive & légere, elle aime

aime à ſauter, il danſe avec elle, il change ſes ſauts en pas, il la perfectionne. Ces leçons ſont charmantes, la gaîté folâtre les anime, elle adoucit le timide reſpect de l'amour; il eſt permis à un amant de donner ces leçons avec volupté; il eſt permis d'être le maître de ſa maîtreſſe.

On a un vieux clavecin tout dérangé. Emile l'accommode & l'accorde. Il eſt facteur, il eſt lutier auſſi bien que menuiſier; il eut toujours pour maxime d'apprendre à ſe paſſer du ſecours d'autrui dans tout ce qu'il pouvoit faire lui-même. La maiſon eſt dans une ſituation pittoreſque, il en tire différentes vues auxquelles Sophie a quelquefois mis la main, & dont elle orne le cabinet de ſon pere. Les cadres n'en ſont point dorés & n'ont pas beſoin de l'être. En voyant deſſiner Emile, en l'imitant, elle ſe perfectionne à ſon exemple, elle cultive tous les talens, & ſon charme les embellit tous. Son pere & ſa mere ſe rappellent leur ancienne opulence en revoyant briller autour d'eux les beaux arts qui ſeuls la leur rendoient chere; l'amour a paré toute leur maiſon, lui ſeul y fait régner ſans fraix & ſans peine les mêmes plaiſirs qu'ils n'y raſſembloient autrefois qu'à force d'argent & d'ennui.

Comme l'idolâtre enrichit des tréſors qu'il eſtime l'objet de ſon culte, & pare ſur l'autel le Dieu qu'il adore; l'amant a beau voir ſa maîtreſſe parfaite, il lui veut ſans ceſſe ajouter de nouveaux ornemens. Elle n'en a pas beſoin pour lui plaire; mais il a

besoin lui de la parer: c'est un nouvel hommage qu'il croit lui rendre; c'est un nouvel intérêt qu'il donne au plaisir de la contempler. Il lui semble que rien de beau n'est à sa place quand il n'orne pas la suprême beauté. C'est un spectacle à la fois touchant & risible, de voir Emile empressé d'apprendre à Sophie tout ce qu'il sait, sans consulter si ce qu'il lui veut apprendre est de son goût ou lui convient. Il lui parle de tout, il lui explique tout avec un empressement puérile; il croit qu'il n'a qu'à dire, & qu'à l'instant elle l'entendra: il se figure d'avance le plaisir qu'il aura de raisonner, de philosopher avec elle; il regarde comme inutile tout l'acquis qu'il ne peut point étaler à ses yeux: il rougit presque de savoir quelque chose qu'elle ne sait pas.

Le voilà donc lui donnant leçon de philosophie, de physique, de mathématique, d'histoire, de tout en un mot. Sophie se prête avec plaisir à son zéle & tâche d'en profiter. Quand il peut obtenir de donner ses leçons à genoux devant elle, qu'Emile est content! Il croit voir les cieux ouverts. Cependant cette situation plus gênante pour l'écoliere que pour le maître, n'est pas la plus favorable à l'instruction. L'on ne sait pas trop alors que faire de ses yeux pour éviter ceux qui les poursuivent, & quand ils se rencontrent la leçon n'en va pas mieux.

L'art de penser n'est pas étranger aux femmes, mais elles ne doivent faire qu'effleurer les sciences de raisonnement. Sophie conçoit tout & ne retient pas grand' chose. Ses plus grands progrès

ſont dans la morale & les choſes de goût; pour la phyſique, elle n'en retient que quelque idée des loix générales & du ſyſtême du monde; quelquefois dans leurs promenades en contemplant les merveilles de la nature, leurs cœurs innocens & purs oſent s'élever juſqu'à ſon Auteur. Ils ne craignent pas ſa préſence, ils s'épanchent conjointement devant lui.

Quoi! deux amans dans la fleur de l'âge emploient leur tête-à-tête à parler de Religion! Ils paſſent leur tems à dire leur cathéchiſme! Que ſert d'avilir ce qui eſt ſublime? Oui, ſans doute, ils le diſent dans l'illuſion qui les charme; ils ſe voient parfaits, ils s'aiment; ils s'entretiennent avec enthouſiaſme de ce qui donne un prix à la vertu. Les ſacrifices qu'ils lui font la leur rendent chere. Dans des tranſports qu'il faut vaincre, ils verſent quelquefois enſemble des larmes plus pures que la roſée du Ciel, & ces douces larmes font l'enchantement de leur vie; ils ſont dans le plus charmant délire qu'aient jamais éprouvé des ames humaines. Les privations mêmes ajoutent à leur bonheur & les honorent à leurs propres yeux de leurs ſacrifices. Hommes ſenſuels, corps ſans ames, il connoîtront un jour vos plaiſirs, & regretteront toute leur vie l'heureux tems où ils ſe les ſont refuſés.

Malgré cette bonne intelligence, il ne laiſſe pas d'y avoir quelquefois des diſſentions, même des querelles: la maîtreſſe n'eſt pas ſans caprice, ni l'amant ſans emportement; mais ces petits orages paſ-

ſent rapidement & ne font que raffermir l'union ; l'expérience même apprend à Emile à ne les plus tant craindre, les raccommodemens lui font toujours plus avantageux que les brouilleries ne lui font nuiſibles. Le fruit de la premiere lui en a fait eſpérer autant des autres ; il s'eſt trompé : mais enfin, s'il n'en rapporte pas toujours un profit auſſi ſenſible, il y gagne toujours de voir confirmer par Sophie l'intérêt ſincere qu'elle prend à ſon cœur. On veut ſavoir quel eſt donc ce profit. J'y conſens d'autant plus volontiers que cet exemple me donnera lieu d'expoſer une maxime très-utile, & d'en combattre une très-funeſte.

Emile aime, il n'eſt donc pas téméraire ; & l'on conçoit encore mieux que l'impérieuſe Sophie n'eſt pas fille à lui paſſer des familiarités. Comme la ſageſſe a ſon terme en toute choſe, on la taxeroit bien plutôt de trop de dureté que de trop d'indulgence, & ſon pere lui-même craint quelquefois que ſon extrême fierté ne dégénere en hauteur. Dans les tête-à-têtes les plus ſecrets, Emile n'oſeroit ſolliciter la moindre faveur, pas même y paroître aſpirer ; & quand elle veut bien paſſer ſon bras ſous le ſien à la promenade, grace qu'elle ne laiſſe pas changer en droit, à peine oſe-t-il quelquefois, en ſoupirant, preſſer ce bras contre ſa poitrine. Cependant, après une longue contrainte, il ſe haſarde à baiſer furtivement ſa robe, & pluſieurs fois il eſt aſſez heureux pour qu'elle veuille bien ne s'en pas appercevoir. Un jour qu'il veut

prendre un peu plus ouvertement la même liberté, elle s'avise de le trouver très-mauvais. Il s'obstine, elle s'irrite: le dépit lui dicte quelques mots piquans; Emile ne les endure pas sans réplique: le reste du jour se passe en bouderie, & l'on se sépare très-mécontens.

Sophie est mal à son aise. Sa mere est sa confidente; comment lui cacheroit-elle son chagrin? C'est sa premiere brouillerie; & une brouillerie d'une heure est une si grande affaire! Elle se repent de sa faute; sa mere lui permet de la réparer, son pere le lui ordonne.

Le lendemain, Emile inquiet, revient plutôt qu'à l'ordinaire. Sophie est à la toilette de sa mere; le pere est aussi dans la même chambre: Emile entre avec respect, mais d'un air triste. A peine le pere & la mere l'ont-ils salué, que Sophie se retourne; & lui présentant la main, lui demande, d'un ton caressant, comment il se porte? Il est clair que cette jolie main ne s'avance ainsi que pour être baisée: il la reçoit, & ne la baise pas. Sophie, un peu honteuse, la retire d'aussi bonne grace qu'il lui est possible. Emile, qui n'est pas fait aux manieres des femmes, & qui ne sait à quoi le caprice est bon, ne l'oublie pas aisément, & ne s'appaise pas si vîte. Le pere de Sophie la voyant embarrassée, acheve de la déconcerter par des railleries. La pauvre fille, confuse, humiliée, ne sait plus ce qu'elle fait, & donneroit tout au monde pour oser pleurer. Plus elle se contraint, plus son

cœur ſe gonfle; une larme s'échappe enfin malgré qu'elle en ait. Emile voit cette larme, ſe précipite à ſes genoux, lui prend la main, la baiſe pluſieurs fois avec ſaiſiſſement. Ma foi, vous êtes trop bon, dit le pere en éclatant de rire; j'aurois moins d'indulgence pour toutes ces folles, & je punirois la bouche qui m'auroit offenſé. Emile, enhardi par ce diſcours, tourne un œil ſuppliant vers la mere; & croyant voir un ſigne de conſentement, s'approche, en tremblant, du viſage de Sophie, qui détourne la tête, &, pour ſauver la bouche, expoſe une joue de roſes. L'indiſcret ne s'en contente pas; on réſiſte foiblement. Quel baiſer, s'il n'étoit pas pris ſous les yeux d'une mere! Sévere Sophie, prenez garde à vous: on vous demandera ſouvent votre robe à baiſer, à condition que vous la refuſerez quelquefois.

Après cette exemplaire punition, le pere ſort pour quelque affaire, la mere envoie Sophie ſous quelque prétexte; puis elle adreſſe la parole à Emile, & lui dit d'un ton aſſez ſérieux: „ Monſieur, „ je crois qu'un jeune homme auſſi-bien né, auſſi- „ bien élevé que vous, qui a des ſentimens & „ des mœurs, ne voudroit pas payer du déshon- „ neur d'une famille, l'amitié qu'elle lui témoigne. „ Je ne ſuis ni farouche, ni prude; je ſais ce „ qu'il faut paſſer à la jeuneſſe folâtre, & ce que „ j'ai ſouffert ſous mes yeux, vous le prouve aſ- „ ſez. Conſultez votre ami ſur vos devoirs, il „ vous dira quelle différence il y a entre les jeux

„ que la présence d'un pere & d'une mere autori-
„ se, & les libertés qu'on prend loin d'eux, en
„ abusant de leur confiance, & tournant en pie-
„ ges les mêmes faveurs qui, sous leurs yeux, ne
„ sont qu'innocentes. Il vous dira, Monsieur, que
„ ma fille n'a eu d'autre tort avec vous, que celui
„ de ne pas voir, dès la premiere fois, ce qu'elle
„ ne devoit jamais souffrir: il vous dira que tout
„ ce qu'on prend pour faveur, en devient une,
„ & qu'il est indigne d'un homme d'honneur d'a-
„ buser de la simplicité d'une jeune fille, pour
„ usurper en secret les mêmes libertés qu'elle peut
„ souffrir devant tout le monde. Car on sait ce
„ que la bienséance peut tolérer en public; mais
„ on ignore où s'arrête dans l'ombre du mystere,
„ celui qui se fait seul juge de ses fantaisies."

Après cette juste réprimande, bien plus adressée à moi qu'à mon éleve, cette sage mere nous quitte, & me laisse dans l'admiration de sa rare prudence, qui compte pour peu qu'on baise devant elle la bouche de sa fille, & qui s'effraie qu'on ose baiser sa robe en particulier. En réfléchissant à la folie de nos maximes, qui sacrifient toujours à la décence la véritable honnêteté, je comprends pourquoi le langage est d'autant plus chaste, que les cœurs sont plus corrompus, & pourquoi les procédés sont d'autant plus exacts, que ceux qui les ont sont plus malhonnêtes.

En pénétrant, à cette occasion, le cœur d'Emile, des devoirs que j'aurois dû plutôt lui dicter,

il me vient une réflexion nouvelle, qui fait peut-être le plus d'honneur à Sophie, & que je me garde pourtant bien de communiquer à ſon Amant. C'eſt qu'il eſt clair que cette prétendue fierté qu'on lui reproche, n'eſt qu'une précaution très-ſage pour ſe garantir d'elle-même. Ayant le malheur de ſe ſentir un tempérament combuſtible, elle redoute la premiere étincelle, & l'éloigne de tout ſon pouvoir. Ce n'eſt pas par fierté qu'elle eſt ſévere; c'eſt par humilité. Elle prend ſur Emile l'empire qu'elle craint de n'avoir pas ſur Sophie; elle ſe ſert de l'un pour combattre l'autre. Si elle étoit plus confiante, elle ſeroit bien moins fiere. Otez ce ſeul point, quelle fille au monde eſt plus facile & plus douce? Qui eſt-ce qui ſupporte plus patiemment une offenſe? Qui eſt-ce qui craint plus d'en faire à autrui? Qui eſt-ce qui a moins de prétentions en tout genre, hors la vertu? Encore n'eſt ce pas de ſa vertu qu'elle eſt fiere, elle ne l'eſt que pour la conſerver; & quand elle peut ſe livrer ſans riſque au penchant de ſon cœur, elle careſſe juſqu'à ſon amant. Mais ſa diſcrette mere ne fait pas tous ces détails à ſon pere même: les hommes ne doivent pas tout ſavoir.

Loin même qu'elle ſemble s'enorgueillir de ſa conquête, Sophie en eſt devenue encore plus affable, & moins exigeante avec tout le monde, hors peut-être le ſeul qui produit ce changement. Le ſentiment de l'indépendance n'enfle plus ſon noble cœur. Elle triomphe avec modeſtie d'une victoire qui lui coûte ſa liberté. Elle a le maintien moins libre

libre & le parler plus timide, depuis qu'elle n'entend plus le mot d'amant ſans rougir. Mais le contentement perce à travers ſon embarras, & cette honte elle-même n'eſt pas un ſentiment fâcheux. C'eſt ſur-tout avec les jeunes ſurvenans que la différence de ſa conduite eſt le plus ſenſible. Depuis qu'elle ne les craint plus, l'extrême réſerve qu'elle avoit avec eux s'eſt beaucoup relâchée. Décidée dans ſon choix, elle ſe montre ſans ſcrupule gracieuſe aux indifférens; moins difficile ſur leur mérite depuis qu'elle n'y prend plus d'intérêt, elle les trouve toujours aſſez aimables pour des gens qui ne lui feront jamais rien.

Si le véritable amour pouvoit uſer de coquetterie, j'en croirois même voir quelques traces dans la maniere dont Sophie ſe comporte avec eux en préſence de ſon amant. On diroit que non contente de l'ardente paſſion dont elle l'embraſe par un mélange exquis de réſerve & de careſſe, elle n'eſt pas fâchée encore d'irriter cette même paſſion par un peu d'inquiétude. On diroit qu'égayant à deſſein ſes jeunes hôtes, elle deſtine au tourment d'Emile les graces d'un enjouement qu'elle n'oſe avoir avec lui: mais Sophie eſt trop attentive, trop bonne, trop judicieuſe pour le tourmenter en effet. Pour tempérer ce dangereux ſtimulant, l'amour & l'honnêteté lui tiennent lieu de prudence: elle ſait l'allarmer & le raſſurer précisément quand il faut; & ſi quelquefois elle l'inquiette, elle ne l'attriſte jamais. Pardonnons le ſouci qu'elle donne à ce

qu'elle aime, à la peur qu'elle a qu'il ne soit jamais assez enlacé.

Mais quel effet ce petit manege sera-t-il sur Emile? Sera-t-il jaloux, ne le sera-t-il pas? C'est ce qu'il faut examiner; car de telles digressions entrent aussi dans l'objet de mon livre, & m'éloignent peu de mon sujet.

J'ai fait voir précédemment comment dans les choses qui ne tiennent qu'à l'opinion, cette passion s'introduit dans le cœur de l'homme. Mais en amour c'est autre chose; la jalousie paroît alors tenir de si près à la nature, qu'on a bien de la peine à croire qu'elle n'en vienne pas, & l'exemple même des animaux, dont plusieurs sont jaloux jusqu'à la fureur, semble établir le sentiment opposé sans réplique. Est-ce l'opinion des hommes qui apprend aux coqs à se mettre en pieces, & aux taureaux à se battre jusqu'à la mort?

L'aversion contre tout ce qui trouble & combat nos plaisirs est un mouvement naturel, cela est incontestable. Jusqu'à certain point le desir de posséder exclusivement ce qui nous plaît est encore dans le même cas. Mais quand ce desir devenu passion se transforme en fureur ou en une fantaisie ombrageuse & chagrine, appellée jalousie, alors c'est autre chose; cette passion peut être naturelle ou ne l'être pas; il faut distinguer.

L'exemple tiré des animaux a été ci-devant examiné dans le *discours sur l'inégalité*; & maintenant que j'y réfléchis de nouveau, cet examen me

paroît assez solide pour oser y renvoyer les Lecteurs. J'ajouterai seulement aux distinctions que j'ai faites dans cet écrit, que la jalousie qui vient de la nature tient beaucoup à la puissance du sexe, & que quand cette puissance est ou paroît être illimitée, cette jalousie est à son comble: car le mâle alors mesurant ses droits sur ses besoins, ne peut jamais voir un autre mâle que comme un importun concurrent. Dans ces mêmes especes les femelles obéissant toujours au premier venu, n'appartiennent aux mâles que par droit de conquête, & causent entre eux des combats éternels.

Au contraire, dans les especes où un s'unit avec une, où l'accouplement produit une sorte de lien moral, une sorte de mariage, la femelle appartenant par son choix au mâle qu'elle s'est donné, se refuse communément à tout autre, & le mâle ayant pour garant de sa fidélité cette affection de préférence s'inquiette aussi moins de la vue des autres mâles, & vit plus paisiblement avec eux. Dans ces especes le mâle partage le soin des petits, & par une de ces loix de la nature qu'on n'observe point sans attendrissement, il semble que la femelle rende au pere l'attachement qu'il a pour ses enfans.

Or, à considérer l'espece humaine dans sa simplicité primitive, il est aisé de voir par la puissance bornée du mâle, & par la tempérance de ses desirs, qu'il est destiné par la nature à se contenter d'une seule femelle; ce qui se confirme par l'égalité numérique des individus des deux sexes,

au moins dans nos climats; égalité qui n'a pas lieu, à beaucoup près, dans les especes où la plus grande force des mâles réunit plusieurs femelles à un seul. Et, bien que l'homme ne couve pas comme le pigeon, & que, n'ayant pas non-plus des mamelles pour allaiter, il soit à cet égard dans la classe des quadrupedes; les enfans sont si long tems rampans & foibles, que la mere & eux se passeroient difficilement de l'attachement du pere, & des soins qui en sont l'effet.

Toutes les observations concourent donc à prouver que la fureur jalouse des mâles dans quelques especes d'animaux, ne conclut point du tout pour l'homme; & l'exception même des climats méridionaux où la polygamie est établie, ne fait que mieux confirmer le principe, puisque c'est de la pluralité des femmes, que vient la tyrannique précaution des maris, & que le sentiment de sa propre foiblesse porte l'homme a recourir à la contrainte, pour éluder les loix de la nature.

Parmi nous, où ces mêmes loix, en ce'a moins éludées, le sont dans un sens contraire & plus odieux, la jalousie a son motif dans les passions sociales, plus que dans l'instinct primitif. Dans la plupart des liaisons de galanterie, l'Amant hait bien plus ses Rivaux, qu'il n'aime sa Maîtresse; s'il craint de n'être pas seul écouté, c'est l'effet de cet amour-propre dont j'ai montré l'origine, & la vanité pâtit en lui bien plus que l'amour. D'ailleurs nos mal-adroites institutions ont rendu les femmes si

diſſimulées (*p*), & ont ſi fort allumé leurs appétits, qu'on peut à peine compter ſur leur attachement le mieux prouvé, & qu'elles ne peuvent plus marquer de préférences qui raſſurent ſur la crainte des concurrens.

Pour l'amour véritable, c'eſt autre choſe. J'ai fait voir dans l'Ecrit déja cité, que ce ſentiment n'eſt pas auſſi naturel que l'on penſe; & il y a bien de la différence entre la douce habitude qui affectionne l'homme à ſa compagne, & cette ardeur effrénée qui l'enivre des chimériques attraits d'un objet qu'il ne voit plus tel qu'il eſt. Cette paſſion, qui ne reſpire qu'excluſions & préférences, ne diffère en ceci de la vanité, qu'en ce que la vanité exigeant tout & n'accordant rien, eſt toujours inique; au lieu que l'amour donnant autant qu'il exige, eſt par lui-même un ſentiment rempli d'équité. D'ailleurs plus il eſt exigeant, plus il eſt crédule: la même illuſion qui le cauſe, le rend facile à perſuader. Si l'amour eſt inquiet, l'eſtime eſt confiante; & jamais l'amour ſans l'eſtime n'exiſta dans un cœur honnête, parce que nul n'aime dans ce qu'il aime, que les qualités dont il fait cas.

Tout ceci bien éclairci, l'on peut dire à coup ſûr, de quelle ſorte de jalouſie Emile ſera capable;

(*p*) L'eſpece de diſſimulation que j'entends ici, eſt opposée à celle qui leur convient & qu'elles tiennent de la nature; l'une conſiſte à déguiſer les ſentimens qu'elles ont, & l'autre à feindre ceux qu'elles n'ont pas. Toutes les femmes du monde paſſent leur vie à faire trophée de leur prétendue ſenſibilité, & n'aiment jamais rien qu'elles mêmes.

car puiſqu'à peine cette paſſion a-t-elle un germe dans le cœur humain, ſa forme eſt déterminée uniquement par l'éducation. Emile amoureux & jaloux ne ſera point colere, ombrageux, méſiant; mais délicat, ſenſible & craintif: il ſera plus allarmé qu'irrité; il s'attachera bien plus à gagner ſa Maîtreſſe, qu'à menacer ſon Rival; il l'écartera, s'il peut, comme un obſtacle, ſans le haïr comme un ennemi; s'il le hait, ce ne ſera pas pour l'audace de lui diſputer un cœur auquel il prétend, mais pour le danger réel qu'il lui fait courir de le perdre; ſon injuſte orgueil ne s'offenſera point ſottement qu'on oſe entrer en concurrence avec lui; comprenant que le droit de préférence eſt uniquement fondé ſur le mérite, & que l'honneur eſt dans le ſuccès, il redoublera de ſoins pour ſe rendre aimable, & probablement il réuſſira. La généreuſe Sophie, en irritant ſon amour par quelques allarmes, ſaura bien les régler, l'en dédommager; & les concurrens, qui n'étoient ſoufferts que pour le mettre à l'épreuve, ne tarderont pas d'être écartés.

Mais où me ſens-je inſenſiblement entraîné? O Emile! qu'es-tu devenu? Puis-je reconnoître en toi mon Eleve? Combien je te vois déchu! Où eſt ce jeune homme formé ſi durement, qui bravoit les rigueurs des ſaiſons, qui livroit ſon corps aux plus rudes travaux, & ſon ame aux ſeules loix de la ſageſſe; inacceſſible aux préjugés, aux paſſions; qui n'aimoit que la vérité, qui ne cédoit qu'à la raiſon, & ne tenoit à rien de ce qui n'é-

toit pas lui? Maintenant amolli dans une vie oisive, il se laisse gouverner par des femmes; leurs amusemens sont ses occupations, leurs volontés sont ses loix; une jeune fille est l'arbitre de sa destinée; il rampe & fléchit devant elle: le grave Emile est le jouet d'un enfant!

Tel est le changement des scenes de la vie; chaque âge a ses ressorts qui le font mouvoir; mais l'homme est toujours le même. A dix ans, il est mené par des gâteaux; à vingt, par une Maîtresse; à trente, par les plaisirs; à quarante, par l'ambition; à cinquante, par l'avarice: quand ne court-il qu'après la sagesse? Heureux celui qu'on y conduit malgré lui! Qu'importe de quel guide on se serve, pourvu qu'il le mene au but? Les héros, les sages eux-mêmes ont payé ce tribut à la foiblesse humaine; & tel dont les doigts ont cassé des fuseaux, n'en fut pas pour cela moins grand homme.

Voulez-vous étendre sur la vie entiere, l'effet d'une heureuse éducation? Prolongez durant la jeunesse les bonnes habitudes de l'enfance; & quand votre Eleve est ce qu'il doit être, faites qu'il soit le même dans tous les tems. Voilà la derniere perfection qui vous reste à donner à votre ouvrage. C'est pour cela sur-tout qu'il importe de laisser un Gouverneur aux jeunes hommes; car d'ailleurs il est peu à craindre qu'ils ne sachent pas faire l'amour sans lui. Ce qui trompe les Instituteurs, & sur-tout les peres, c'est qu'ils croient qu'une maniere de vivre en exclud une autre, & qu'aussi-

tôt qu'on eſt grand, on doit renoncer à tout ce qu'on faiſoit étant petit. Si cela étoit, à quoi ſerviroit de ſoigner l'enfance? puiſque le bon ou le mauvais uſage qu'on en feroit s'évanouiroit avec elle, & qu'en prenant des manieres de vivre abſolument différentes, on prendroit néceſſairement d'autres façons de penſer.

Comme il n'y a que de grandes maladies qui faſſent ſolution de continuité dans la mémoire, il n'y a gueres que de grandes paſſions qui la faſſent dans les mœurs. Bien que nos goûts & nos inclinations changent, ce changement, quelquefois aſſez bruſque, eſt adouci par les habitudes. Dans la ſucceſſion de nos penchans, comme dans une bonne dégradation de couleurs, l'habile Artiſte doit rendre les paſſages imperceptibles, confondre & mêler les teintes, & pour qu'aucune ne tranche, en étendre pluſieurs ſur tout ſon travail. Cette regle eſt confirmée par l'expérience: les gens immodérés changent tous les jours d'affections, de goûts, de ſentimens, & n'ont pour toute conſtance que l'habitude du changement; mais l'homme réglé revient toujours à ſes anciennes pratiques, & ne perd pas même dans ſa vieilleſſe le goût des plaiſirs qu'il aimoit enfant.

Si vous faites qu'en paſſant dans un nouvel âge, les jeunes gens ne prennent point en mépris celui qui l'a précédé; qu'en contractant de nouvelles habitudes, ils n'abandonnent point les anciennes, & qu'ils aiment toujours à faire ce qui eſt bien, ſans

égard au tems où ils ont commencé; alors feulement vous aurez fauvé votre ouvrage, & vous ferez fûrs d'eux jufqu'à la fin de leurs jours: car la révolution la plus à craindre, eft celle de l'âge fur lequel vous veillez maintenant. Comme on le regrette toujours, on perd difficilement dans la fuite les goûts qu'on y a confervés: au lieu que quand ils font interrompus, on ne les reprend de la vie.

La plupart des habitudes que vous croyez faire contracter aux enfans & aux jeunes gens, ne font point de véritables habitudes, parce qu'ils ne les ont prifes que par force, & que les fuivant malgré eux, ils n'attendent que l'occafion de s'en délivrer. On ne prend point le goût d'être en prifon, à force d'y demeurer: l'habitude alors, loin de diminuer l'averfion, l'augmente. Il n'en eft pas ainfi d'Emile, qui n'ayant rien fait dans fon enfance que volontairement & avec plaifir, ne fait, en continuant d'agir de même étant homme, qu'ajouter l'empire de l'habitude aux douceurs de la liberté. La vie active, le travail des bras, l'exercice, le mouvement lui font tellement devenus néceffaires, qu'il n'y pourroit renoncer fans fouffrir. Le réduire tout-à-coup à une vie molle & fédentaire, feroit l'emprifonner, l'enchaîner, le tenir dans un état violent & contraint; je ne doute pas que fon humeur & fa fanté n'en fuffent également altérées. A peine peut-il refpirer à fon aife dans une chambre bien fermée; il lui faut le grand air, le mou-

vement, la fatigue. Aux genoux même de Sophie, il ne peut s'empêcher de regarder quelquefois la campagne du coin de l'œil, & de desirer de la parcourir avec elle. Il reste pourtant quand il faut rester, mais il est inquiet, agité; il semble se débattre; il reste, parce qu'il est dans les fers. Voilà donc, allez-vous dire, des besoins auxquels je l'ai soumis, des assujettissemens que je lui ai donnés: & tout cela est vrai; je l'ai assujetti à l'état d'homme.

Emile aime Sophie; mais quels sont les premiers charmes qui l'ont attaché? La sensibililité, la vertu, l'amour des choses honnêtes. En aimant cet amour dans sa maîtresse, l'auroit-il perdu pour lui-même? A quel prix à son tour Sophie s'est-elle mise? A celui de tous les sentimens qui sont naturels au cœur de son Amant. L'estime des vrais biens, la frugalité, la simplicité, le généreux désintéressement, le mépris du faste & des richesses. Emile avoit ces vertus avant que l'amour les lui eût imposées. En quoi donc Emile est-il véritablement changé? Il a de nouvelles raisons d'être lui-même; c'est le seul point où il soit différent de ce qu'il étoit.

Je n'imagine pas qu'en lisant ce livre avec quelque attention, personne puisse croire que toutes les circonstances de la situation où il se trouve se soient ainsi rassemblées autour de lui par hazard. Est-ce par hazard que les Villes fournissant tant de filles aimables, celle qui lui plaît ne se trouve qu'au fond d'une retraite éloignée? Est-ce par hazard qu'il la

rencontre? Eſt-ce par hazard qu'ils ſe conviennent? Eſt-ce par hazard qu'ils ne peuvent loger dans le même lieu? Eſt ce par hazard qu'il ne trouve un aſile que ſi loin d'elle? Eſt-ce par hazard qu'il la voit ſi rarement, & qu'il eſt forcé d'acheter par tant de fatigues le plaiſir de la voir quelquefois? Il s'efféminé, dites-vous? Il s'endurcit, au contraire; il faut qu'il ſoit auſſi robuſte que je l'ai fait, pour réſiſter aux fatigues que Sophie lui fait ſupporter.

Il loge à deux grandes lieues d'elle. Cette diſtance eſt le ſoufflet de la forge; c'eſt par elle que je trempe les traits de l'amour. S'ils logeoient porte à porte, ou qu'il pût l'aller voir mollement aſſis dans un bon carroſſe, il l'aimeroit à ſon aiſe, il l'aimeroit en Pariſien. Léandre eût-il voulu mourir pour Héro, ſi la mer ne l'eût ſéparé d'elle? Lecteur, épargnez-moi des paroles; ſi vous êtes fait pour m'entendre, vous ſuivrez aſſez mes regles dans mes détails.

Les premieres fois que nous ſommes allés voir Sophie, nous avons pris des chevaux pour aller plus vîte. Nous trouvons cet expédient commode, & à la cinquieme fois nous continuons de prendre des chevaux. Nous étions attendus; à plus d'une demi-lieue de la maiſon, nous appercevons du monde ſur le chemin. Emile obſerve, le cœur lui bat, il approche, il reconnoît Sophie, il ſe précipite à bas de ſon cheval, il part, il vole, il eſt aux pieds de l'aimable famille. Emile aime les beaux chevaux; le ſien eſt vif, il ſe ſent libre,

il s'échappe à travers champs: je le ſuis, je l'atteins avec peine, je le ramene. Malheureuſement Sophie a peur des chevaux, je n'oſe approcher d'elle. Emile ne voit rien; mais Sophie l'avertit à l'oreille de la peine qu'il a laiſſé prendre à ſon ami. Emile accourt tout honteux, prend les chevaux; reſte en arriere; il eſt juſte que chacun ait ſon tour. Il part le premier pour ſe débarraſſer de nos montures. En laiſſant ainſi Sophie derriere lui, il ne trouve plus le cheval une voiture auſſi commode. Il revient eſſoufflé, & nous rencontre à moitié chemin.

Au voyage ſuivant, Emile ne veut plus de chevaux. Pourquoi, lui dis-je? Nous n'avons qu'à prendre un laquais pour en avoir ſoin. Ah! dit-il, ſurchargerons-nous ainſi la reſpectable famille? Vous voyez bien qu'elle veut tout nourrir, hommes & chevaux. Il eſt vrai, reprends-je, qu'ils ont la noble hoſpitalité de l'indigence. Les riches, avares dans leur faſte, ne logent que leurs amis; mais les pauvres logent auſſi les chevaux de leurs amis. Allons à pied, dit-il, n'en avez-vous pas le courage, vous qui partagez de ſi bon cœur les fatigans plaiſirs de votre enfant? Très-volontiers, reprends-je à l'inſtant; auſſi-bien l'amour, à ce qu'il me ſemble, ne veut pas être fait avec tant de bruit.

En approchant, nous trouvons la mere & la fille plus loin encore que la premiere fois. Nous ſommes venus comme un trait. Emile eſt tout en nage: une main chérie daigne lui paſſer un mou-

choir fur les joues. Il y auroit bien des chevaux au monde, avant que nous fuffions déformais tentés de nous en fervir.

Cependant il eft affez cruel de ne pouvoir jamais paffer la foirée enfemble. L'été s'avance, les jours commencent à diminuer. Quoi que nous puiffions dire, on ne nous permet jamais de nous en retourner de nuit, & quand nous ne venons pas dès le matin, il faut prefque repartir auffi-tôt qu'on eft arrivé. A force de nous plaindre & de s'inquietter de nous, la mere penfe enfin qu'à la vérité l'on ne peut nous loger décemment dans la maifon, mais qu'on peut nous trouver un gîte au village pour y coucher quelquefois. A ces mots Emile frappe des mains, treffaillit de joie; & Sophie, fans y fonger, baife un peu plus fouvent fa mere le jour qu'elle a trouvé cet expédient.

Peu-à-peu la douceur de l'amitié, la familiarité de l'innocence s'établiffent & s'affermiffent entre nous. Les jours prefcrits par Sophie ou par fa mere, je viens ordinairement avec mon ami; quelquefois auffi je le laiffe aller feul. La confiance éleve l'ame, & l'on ne doit plus traiter un homme en enfant; & qu'aurois-je avancé jufques-là fi mon Eleve ne méritoit pas mon eftime? Il m'arrive auffi d'aller fans lui: alors il eft trifte & ne murmure point; que ferviroient fes murmures? Et puis, il fait bien que je ne vais pas nuire à fes intérêts. Au refte, que nous allions enfemble ou féparément, on conçoit qu'aucun tems ne nous arrête,

tout fiers d'arriver dans un état à pouvoir être plaints. Malheureuſement Sophie nous interdit cet honneur, & défend qu'on vienne par le mauvais tems. C'eſt la ſeule fois que je la trouve rebelle aux regles que je lui dicte en ſecret.

Un jour qu'il eſt allé ſeul, & que je ne l'attends que le lendemain, je le vois arriver le ſoir-même, & je lui dis en l'embraſſant; quoi! cher Emile, tu reviens à ton ami! Mais au lieu de répondre à mes careſſes, il me dit avec un peu d'humeur: ne croyez pas que je revienne ſitôt de mon gré, je viens malgré moi. Elle a voulu que je vinſſe; je viens pour elle & non pas pour vous. Touché de cette naïveté, je l'embraſſe derechef, en lui diſant; ame franche, ami ſincere, ne me dérobe pas ce qui m'appartient. Si tu viens pour elle, c'eſt pour moi que tu le dis; ton retour eſt ſon ouvrage, mais ta franchiſe eſt le mien. Garde à jamais cette noble candeur des belles ames. On peut laiſſer penſer aux indifférens ce qu'ils veulent: mais c'eſt un crime de ſouffrir qu'un ami nous faſſe un mérite de ce que nous n'avons pas fait pour lui.

Je me garde bien d'avilir à ſes yeux le prix de cet aveu, en y trouvant plus d'amour que de gégéroſité, & en lui diſant qu'il veut moins s'ôter le mérite de ce retour, que le donner à Sophie. Mais voici comment il me dévoile le fond de ſon cœur ſans y ſonger: s'il eſt venu à ſon aiſe à petits pas & rêvant à ſes amours, Emile n'eſt que l'amant de Sophie; s'il arrive à grands pas, échauffé, quoiqu'un peu grondeur, Emile eſt l'ami de ſon Mentor.

On voit par ces arrangemens que mon jeune homme eſt bien éloigné de paſſer ſa vie auprès de Sophie & de la voir autant qu'il voudroit. Un voyage ou deux par ſemaine bornent les permiſſions qu'il reçoit; & ſes viſites, ſouvent d'une ſeule demi-journée, s'étendent rarement au lendemain. Il emploie bien plus de tems à eſpérer de la voir ou à ſe féliciter de l'avoir vue, qu'à la voir en effet. Dans celui même qu'il donne à ſes voyages, il en paſſe moins auprès d'elle qu'à s'en approcher ou s'en éloigner. Ses plaiſirs, vrais, purs, délicieux, mais moins réels qu'imaginaires, irritent ſon amour ſans efféminer ſon cœur.

Les jours qu'il ne la voit point il n'eſt pas oiſif & ſédentaire. Ces jours-là, c'eſt Emile encore, il n'eſt point du tout transformé. Le plus ſouvent il court les campagnes des environs, il ſuit ſon hiſtoire naturelle, il obſerve, il examine les terres, leurs productions, leur culture: il compare les travaux qu'il voit à ceux qu'il connoît; il cherche les raiſons des différences; quand il juge d'autres méthodes préférables à celles du lieu, il les donne aux cultivateurs; s'il propoſe une meilleure forme de charrue, il en fait faire ſur ſes deſſeins; s'il trouve une carriere de marne, il leur en apprend l'uſage inconnu dans le pays; ſouvent il met lui-même la main à l'œuvre; ils ſont tous étonnés de lui voir manier leurs outils plus aiſément qu'ils ne ſont eux-mêmes, tracer des ſillons plus profonds & plus droits que les leurs, ſemer avec plus d'égalité, diri-

ger des ados avec plus d'intelligence. Ils ne ſe moquent pas de lui comme d'un beau diſeur d'agriculture; ils voient qu'il la fait en effet. En un mot, il étend ſon zêle & ſes ſoins à tout ce qui eſt d'utilité premiere & générale; même il ne s'y borne pas. Il viſite les maiſons des payſans, s'informe de leur état, de leurs familles, du nombre de leurs enfans, de la quantité de leurs terres, de la nature du produit, de leurs débouchés, de leurs facultés, de leurs charges, de leurs dettes, &c. Il donne peu d'argent, ſachant que pour l'ordinaire il eſt mal employé; mais il en dirige l'emploi lui-même, & le leur rend utile malgré qu'ils en aient. Il leur fournit des ouvriers, & ſouvent leur paie leurs propres journées pour les travaux dont ils ont beſoin. A l'un il fait relever ou couvrir ſa chaumiere à demi tombée, à l'autre il fait défricher ſa terre abandonnée faute de moyens, à l'autre il fournit une vache, un cheval, du bétail de toute eſpece à la place de celui qu'il a perdu: deux voiſins ſont prêts d'entrer en procès, il les gagne, il les accommode; un payſan tombe malade, il le fait ſoigner, il le ſoigne lui-même (*q*); un autre eſt vexé par un voiſin puiſſant, il le protege & le recommande;

(*q*) Soigner un payſan malade, ce n'eſt pas le purger, lui donner des drogues, lui envoyer un Chirurgien. Ce n'eſt pas de tout cela qu'ont beſoin ces pauvres gens dans leurs maladies; c'eſt de nourriture meilleure & plus abondante. Jeûnez, vous autres, quand vous avez la fievre; mais quand vos payſans l'ont, donnez-leur de la viande & du vin: preſque toutes leurs maladies viennent de miſere & d'épuiſement: leur meilleure tiſanne eſt dans votre cave; leur ſeul Apoticaire doit être votre Boucher.

recommande ; de pauvres jeunes gens se recherchent, il aide à les marier; une bonne femme a perdu son enfant chéri, il va la voir, il la console, il ne sort point aussi-tôt qu'il est entré; il ne dédaigne point les indigens, il n'est point pressé de quitter les malheureux; il prend souvent son repas chez les paysans qu'il assiste, il l'accepte aussi chez ceux qui n'ont pas besoin de lui; en devenant le bienfaiteur des uns & l'ami des autres, il ne cesse point d'être leur égal. Enfin, il fait toujours de sa personne autant de bien que de son argent.

Quelquefois il dirige ses tournées du côté de l'heureux séjour: il pourroit espérer de voir Sophie à la dérobée, de la voir à la promenade sans en être vu. Mais Emile est toujours sans détour dans sa conduite, il ne sait & ne veut rien éluder. Il a cette aimable délicatesse qui flatte & nourrit l'amour-propre du bon témoignage de soi. Il garde à la rigueur son ban, & n'approche jamais assez pour tenir du hazard ce qu'il ne veut devoir qu'à Sophie. En revanche il erre avec plaisir dans les environs, recherchant les traces des pas de sa maîtresse, s'attendrissant sur les peines qu'elle a prises & sur les courses qu'elle a bien voulu faire par complaisance pour lui. La veille des jours qu'il doit la voir, il ira dans quelque ferme voisine ordonner une collation pour le lendemain. La promenade se dirige de ce côté sans qu'il y paroisse, on entre comme par hazard, on trouve des fruits, des gâteaux, de la crême. La friande Sophie n'est pas

inſenſible à ces attentions, & fait volontiers honneur à notre prévoyance; car j'ai toujours ma part au compliment, n'en euſſé-je aucune au ſoin qui l'attire; c'eſt un détour de petite fille pour être moins embarraſſée en remerciant. Le pere & moi mangeons des gâteaux & bûvons du vin: mais Emile eſt de l'écot des femmes, toujours au guet pour voler quelque aſſiette de crême où la cueillere de Sophie ait trempé.

A propos de gâteaux, je parle à Emile de ſes anciennes courſes. On veut ſavoir ce que c'eſt que ces courſes: je l'explique, on en rit; on lui demande s'il fait courir encore? mieux que jamais, répond-il; je ſerois bien fâché de l'avoir oublié. Quelqu'un de la compagnie auroit grande envie de le voir courir, & n'oſe le dire; quelqu'autre ſe charge de la propoſition; il accepte: on fait raſſembler deux ou trois jeunes gens des environs; on décerne un prix, & pour mieux imiter les anciens jeux, on met un gâteau ſur le but; chacun ſe tient prêt; le papa donne le ſignal en frappant des mains. L'agile Emile fend l'air, & ſe trouve au bout de la carriere qu'à peine mes trois lourdauts ſont partis. Emile reçoit le prix des mains de Sophie, & non moins généreux qu'Enée, fait des préſens à tous les vaincus.

Au milieu de l'éclat du triomphe, Sophie oſe défier le vainqueur, & ſe vante de courir auſſi bien que lui. Il ne refuſe point d'entrer en lice avec elle; &, tandis qu'elle s'apprête à l'entrée de la

carriere, qu'elle retrousse sa robe des deux côtés, & que, plus curieuse d'étaler une jambe fine aux yeux d'Emile que de le vaincre à ce combat, elle regarde si ses jupes sont assez courtes, il dit un mot à l'oreille de la mere; elle sourit & fait un signe d'approbation. Il vient alors se placer à côté de sa concurrente, & le signal n'est pas plutôt donné qu'on la voit partir & voler comme un oiseau.

Les femmes ne sont pas faites pour courir; quand elles fuient, c'est pour être atteintes. La course n'est pas la seule chose qu'elles fassent maladroitement, mais c'est la seule qu'elles fassent de mauvaise grace: leurs coudes en arriere & collés contre leur corps leur donnent une attitude risible, & les hauts talons sur lesquels elles sont juchées, les font paroître autant de sauterelles qui voudroient courir sans sauter.

Emile n'imaginant point que Sophie coure mieux qu'une autre femme, ne daigne pas sortir de sa place & la voit partir avec un souris moqueur. Mais Sophie est légere & porte des talons bas; elle n'a pas besoin d'artifice pour paroître avoir le pied petit; elle prend les devans d'une telle rapidité, que, pour atteindre cette nouvelle Atalante, il n'a que le tems qu'il lui faut quand il l'apperçoit si loin devant lui. Il part donc à son tour semblable à l'aigle qui fond sur sa proie; il la poursuit, la talonne, l'atteint enfin toute essoufflée, passe doucement son bras gauche autour d'elle, l'enleve comme une plume, & pressant sur son cœur cette douce charge

il acheve ainſi la couſe, lui fait toucher le but la premiere; puis criant, *victoire à Sophie*, met devant elle un genou en terre, & ſe reconnoît le vaincu.

A ces occupations diverſes ſe joint celle du métier que nous avons appris. Au moins un jour par ſemaine, & tous ceux où le mauvais tems ne nous permet pas de tenir la campagne, nous allons Emile & moi travailler chez un Maître. Nous n'y travaillons pas pour la forme, en gens au-deſſus de cet état, mais tout de bon & en vrais Ouvriers. Le pere de Sophie nous venant voir nous trouve une fois à l'ouvrage, & ne manque pas de rapporter avec admiration à ſa femme & à ſa fille ce qu'il a vu. Allez voir, dit-il, ce jeune homme à l'attelier, & vous verrez s'il mépriſe la condition du pauvre! On peut imaginer ſi Sophie entend ce diſcours avec plaiſir! On en reparle, on voudroit le ſurprendre à l'ouvrage. On me queſtionne ſans faire ſemblant de rien, & après s'être aſſurées d'un de nos jours, la mere & la fille prennent une calêche & viennent à la ville le même jour.

En entrant dans l'attelier Sophie apperçoit à l'autre bout un jeune homme en veſte, les cheveux négligemment rattachés, & ſi occupé de ce qu'il fait qu'il ne la voit point; elle s'arrête & fait ſigne à ſa mere. Emile un ciſeau d'une main & le maillet de l'autre acheve une mortaiſe. Puis il ſcie une planche & en met une piece ſous le valet pour la polir. Ce ſpectacle ne fait point rire Sophie; il la touche, il eſt reſpectable. Femme, honore ton

chef; c'eſt lui qui travaille pour toi, qui te gagne ton pain, qui te nourrit; voilà l'homme.

Tandis qu'elles ſont attentives à l'obſerver, je les apperçois, je tire Emile par la manche; il ſe retourne, les voit, jette ſes outils & s'élance avec un cri de joie; après s'être livré à ſes premiers transports il les fait aſſeoir & reprend ſon travail. Mais Sophie ne peut reſter aſſiſe; elle ſe leve avec vivacité, parcourt l'attelier, examine les outils, touche le poli des planches, ramaſſe des coupeaux par terre, regarde à nos mains, & puis dit qu'elle aime ce métier parce qu'il eſt propre. La folâtre eſſaie même d'imiter Emile. De ſa blanche & débile main elle pouſſe un rabot ſur la planche; le rabot gliſſe & ne mord point. Je crois voir l'amour dans les airs rire & battre des aîles; je crois l'entendre pouſſer des cris d'allégreſſe & dire; *Hercule eſt vengé*.

Cependant la mere queſtionne le Maître. Monſieur, combien payez-vous ces garçons-là? Madame, je leur donne à chacun vingt ſols par jour & je les nourris; mais ſi ce jeune homme vouloit il gagneroit bien davantage; car c'eſt le meilleur ouvrier du pays. Vingt ſols par jour, & vous les nourriſſez! dit la mere en nous regardant avec attendriſſement. Madame, il eſt ainſi, reprend le Maître. A ces mots elle court à Emile, l'embraſſe, le preſſe contre ſon ſein en verſant ſur lui des larmes, & ſans pouvoir dire autre choſe que de répéter pluſieurs fois; mon fils! ô mon fils!

Après avoir paſſé quelque tems à cauſer avec nous, mais ſans nous détourner: allons-nous-en, dit la mere à la fille; il ſe fait tard, il ne faut pas nous faire attendre. Puis s'approchant d'Emile, elle lui donne un petit coup ſur la joue en lui diſant: Hé bien, bon ouvrier, ne voulez-vous pas venir avec nous? Il lui répond d'un ton fort triſte, je ſuis engagé, demandez au Maître. On demande au Maître s'il veut bien ſe paſſer de nous. Il répond qu'il ne peut. J'ai, dit-il, de l'ouvrage qui preſſe & qu'il faut rendre après demain. Comptant ſur ces Meſſieurs, j'ai refuſé des Ouvriers qui ſe ſont préſentés; ſi ceux-ci me manquent, je ne ſais plus où en prendre d'autres, & je ne pourrai rendre l'ouvrage au jour promis. La mere ne réplique rien; elle attend qu'Emile parle. Emile baiſſe la tête & ſe tait. Monſieur, lui dit-elle un peu ſurpriſe de ce ſilence, n'avez-vous rien à dire à cela? Emile regarde tendrement la fille & ne répond que ces mots; vous voyez bien qu'il faut que je reſte. Là-deſſus les Dames partent & nous laiſſent. Emile les accompagne juſqu'à la porte, les ſuit des yeux autant qu'il peut, ſoupire, & revient ſe mettre au travail ſans parler.

En chemin, la mere piquée parle à ſa fille de la bizarrerie de ce procédé. Quoi! dit-elle, étoit-il ſi difficile de contenter le Maître ſans être obligé de reſter, & ce jeune homme ſi prodigue qui verſe l'argent ſans néceſſité, n'en ſait-il plus trouver dans les occaſions convenables? O maman! ré-

pond Sophie; à Dieu ne plaise qu'Emile donne tant de force à l'argent qu'il s'en serve pour rompre un engagement personnel, pour violer impunément sa parole, & faire violer celle d'autrui! Je sais qu'il dédommageroit aisément l'ouvrier du léger préjudice que lui causeroit son absence; mais cependant il asserviroit son ame aux richesses, il s'accoutumeroit à les mettre à la place de ses devoirs, & à croire qu'on est dispensé de tout pourvu qu'on paie. Emile a d'autres manieres de penser, & j'espere de n'être pas cause qu'il en change. Croyez-vous qu'il ne lui en ait rien coûté de rester? Maman, ne vous y trompez pas; c'est pour moi qu'il reste; je l'ai bien vu dans ses yeux.

Ce n'est pas que Sophie soit indulgente sur les vrais soins de l'amour. Au contraire, elle est impérieuse, exigeante; elle aimeroit mieux n'être point aimée que de l'être modérément. Elle a le noble orgueil du mérite qui se sent, qui s'estime, & qui veut être honoré comme il s'honore. Elle dédaigneroit un cœur qui ne sentiroit pas tout le prix du sien, qui ne l'aimeroit pas pour ses vertus, autant & plus que pour ses charmes; un cœur qui ne lui préféreroit pas son propre devoir, & qui ne la préféreroit pas à toute autre chose. Elle n'a point voulu d'amant qui ne connût de loi que la sienne; elle veut régner sur un homme qu'elle n'ait point défiguré. C'est ainsi qu'ayant avili les compagnons d'Ulysse, Circé les dédaigne, & se donne à lui seul qu'elle n'a pu changer.

Mais ce droit inviolable & ſacré mis à part; jaloufe à l'excès de tous les ſiens, elle épie avec quel ſcrupule Emile les reſpecte, avec quel zêle il accomplit ſes volontés, avec quelle adreſſe il les devine, avec quelle vigilance il arrive au moment preſcrit; elle ne veut ni qu'il retarde ni qu'il anticipe; elle veut qu'il ſoit exact. Anticiper c'eſt ſe préférer à elle; retarder c'eſt la négliger. Négliger Sophie! cela n'arriveroit pas deux fois. L'injuſte ſoupçon d'une a failli tout perdre; mais Sophie eſt équitable & ſait bien réparer ſes torts.

Un ſoir nous ſommes attendus: Emile a reçu l'ordre. On vient au-devant de nous; nous n'arrivons point. Que ſont-ils devenus? Quel malheur leur eſt arrivé? Perſonne de leur part! La ſoirée s'écoule à nous attendre. La pauvre Sophie nous croit morts; elle ſe déſole, elle ſe tourmente, elle paſſe la nuit à pleurer. Dès le ſoir on a expédié un meſſager pour aller s'informer de nous, & rapporter de nos nouvelles le lendemain matin. Le meſſager revient accompagné d'un autre de notre part qui fait nos excuſes de bouche & dit que nous nous portons bien. Un moment après nous paroiſſons nous-mêmes. Alors la ſcene change; Sophie eſſuie ſes pleurs, ou ſi elle en verſe, ils ſont de rage. Son cœur altier n'a pas gagné à ſe raſſurer ſur notre vie: Emile vit & s'eſt fait attendre inutilement.

A notre arrivée elle veut s'enfermer. On veut qu'elle reſte; il faut reſter: mais prenant à l'inſtant ſon parti, elle affecte un air tranquille & content qui

qui en imposeroit à d'autres. Le pere vient au-devant de nous & nous dit: vous avez tenu vos amis en peine; il y a ici des gens qui ne vous le pardonneront pas aisément. Qui donc, mon Papa? dit Sophie avec une maniere de sourire le plus gracieux qu'elle puisse affecter. Que vous importe, répond le pere, pourvu que ce ne soit pas vous? Sophie ne réplique point & baisse les yeux sur son ouvrage. La mere nous reçoit d'un air froid & composé. Emile embarrassé n'ose aborder Sophie. Elle lui parle la premiere, lui demande comment il se porte, l'invite à s'asseoir, & se contrefait si bien que le pauvre jeune homme, qui n'entend rien encore au langage des passions violentes, est la dupe de ce sang-froid, & presque sur le point d'en être piqué lui-même.

Pour le désabuser je vais prendre la main de Sophie, j'y veux porter mes lèvres comme je fais quelquefois: elle la retire brusquement avec un mot de *Monsieur* si singuliérement prononcé, que ce mouvement involontaire la décele à l'instant aux yeux d'Emile.

Sophie elle-même voyant qu'elle s'est trahie se contraint moins. Son sang-froid apparent se change en un mépris ironique. Elle répond à tout ce qu'on lui dit par des monosillabes prononcés d'une voix lente & mal-assurée, comme craignant d'y laisser trop percer l'accent de l'indignation. Emile demi-mort d'effroi la regarde avec douleur, & tâche de l'engager à jetter les yeux sur les siens, pour y

mieux lire ſes vrais ſentimens. Sophie plus irritée de ſa confiance lui lance un regard qui lui ôte l'envie d'en ſolliciter un ſecond. Emile interdit, tremblant, n'oſe plus, très-heureuſement pour lui, ni lui parler ni la regarder: car, n'eût-il pas été coupable, s'il eût pu ſupporter ſa colere, elle ne lui eût jamais pardonné.

Voyant alors que c'eſt mon tour, & qu'il eſt tems de s'expliquer, je reviens à Sophie. Je reprends ſa main qu'elle ne retire plus, car elle eſt prête à ſe trouver mal. Je lui dis avec douceur: chere Sophie, nous ſommes malheureux, mais vous êtes raiſonnable & juſte; vous ne nous jugerez pas ſans nous entendre: écoutez-nous. Elle ne répond rien, & je parle ainſi.

„ Nous ſommes partis hier à quatre heures: il „ nous étoit preſcrit d'arriver à ſept, & nous pre„ nons toujours plus de tems qu'il ne nous eſt „ néceſſaire, afin de nous repoſer en approchant „ d'ici. Nous avions déja fait les trois quarts du „ chemin quand des lamentations douloureuſes „ nous frappent l'oreille; elles partoient d'une „ gorge de la colline à quelque diſtance de nous. „ Nous accourons aux cris; nous trouvons un „ malheureux payſan, qui revenant de la ville un „ peu pris de vin ſur ſon cheval, en étoit tombé „ ſi lourdement qu'il s'étoit caſſé la jambe. Nous „ crions, nous appellons du ſecours; perſonne „ ne répond; nous eſſayons de remettre le bleſſé „ ſur ſon cheval, nous n'en pouvons venir à bout:

„ au moindre mouvement le malheureux souffre „ des douleurs horribles; nous prenons le parti „ d'attacher le cheval dans le bois à l'écart, puis „ faisant un brancard de nos bras, nous y posons „ le blessé & le portons le plus doucement qu'il „ est possible, en suivant ses indications sur la „ route qu'il falloit tenir pour aller chez lui. Le „ trajet étoit long, il fallut nous reposer plusieurs „ fois. Nous arrivons enfin rendus de fatigue; „ nous trouvons avec une surprise amere que nous „ connoissions déja la maison, & que ce misérable „ que nous rapportions avec tant de peine, étoit „ le même qui nous avoit si cordialement reçus le „ jour de notre premiere arrivée ici. Dans le trou„ ble où nous étions tous, nous ne nous étions „ point reconnus jusqu'à ce moment.

„ Il n'avoit que deux petits enfans. Prête à lui „ en donner un troisieme sa femme fut si saisie en „ le voyant arriver, qu'elle sentit des douleurs ai„ guës & accoucha peu d'heures après. Que faire „ en cet état dans une chaumiere écartée où l'on „ ne pouvoit espérer aucun secours? Emile prit „ le parti d'aller prendre le cheval que nous avions „ laissé dans le bois, de le monter, de courir à „ toute bride chercher un Chirurgien à la ville. Il „ donna le cheval au Chirurgien, & n'ayant pu „ trouver assez tôt une garde, il revint à pied avec „ un Domestique, après vous avoir expédié un „ exprès; tandis qu'embarrassé, comme vous pou„ vez croire, entre un homme ayant une jambe

„ caffée & une femme en travail, je préparois
„ dans la maifon tout ce que je pouvois prévoir
„ être néceffaire pour le fecours de tous les deux.

„ Je ne vous ferai point le détail du refte; ce
„ n'eft pas de cela qu'il eft queftion. Il étoit deux
„ heures après minuit avant que nous ayons eu ni
„ l'un ni l'autre un moment de relâche. Enfin nous
„ fommes revenus avant le jour dans notre azile ici
„ proche, où nous avons attendu l'heure de votre
„ réveil pour vous rendre compte de notre accident.

Je me tais fans rien ajouter. Mais avant que perfonne parle, Emile s'approche de fa maîtreffe, éleve la voix, & lui dit avec plus de fermeté que je ne m'y ferois attendu, Sophie, vous êtes l'arbitre de mon fort, vous le favez bien. Vous pouvez me faire mourir de douleur; mais n'efpérez pas me faire oublier les droits de l'humanité: ils me font plus facrés que les vôtres; je n'y renoncerai jamais pour vous.

Sophie, à ces mots, au lieu de répondre fe leve, lui paffe un bras autour du cou, lui donne un baifer fur la joue, puis lui tendant la main avec une grace inimitable, elle lui dit: Emile, prends cette main, elle eft à toi. Sois quand tu voudras mon époux & mon maître. Je tâcherai de mériter cet honneur.

A peine l'a-t-elle embraffé, que le pere enchanté frappe des mains en criant *bis*, *bis*; & Sophie fans fe faire preffer lui donne auffi-tôt deux baifers fur l'autre joue; mais prefque au même ins-

tant, effrayée de tout ce qu'elle vient de faire, elle ſe ſauve dans les bras de ſa mere, & cache dans ce ſein maternel ſon viſage enflammé de honte.

Je ne décrirai point la commune joie; tout le monde la doit ſentir. Après le dîné, Sophie demande s'il y auroit trop loin pour aller voir ces pauvres malades. Sophie le deſire, & c'eſt une bonne œuvre: on y va. On les trouve dans deux lits ſéparés; Emile en avoit fait apporter un: on trouve autour d'eux du monde pour les ſoulager; Emile y avoit pourvu. Mais au ſur-plus tous deux ſont ſi mal en ordre, qu'ils ſouffrent autant du mal-aiſe que de leur état. Sophie ſe fait donner un tablier de la bonne femme, & va la ranger dans ſon lit; elle en fait enſuite autant à l'homme; ſa main douce & légere fait aller chercher tout ce qui les bleſſe, & faire poſer plus mollement leurs membres endoloris. Ils ſe ſentent déja ſoulagés à ſon approche, on diroit qu'elle devine tout ce qui leur fait mal. Cette fille ſi délicate ne ſe rebute ni de la malpropreté ni de la mauvaiſe odeur, & ſait faire diſparoître l'une & l'autre ſans mettre perſonne en œuvre, & ſans que les malades ſoient tourmentés. Elle qu'on voit toujours ſi modeſte & quelquefois ſi dédaigneuſe, elle qui pour tout au monde n'auroit pas touché du bout du doigt le lit d'un homme, retourne & change le bleſſé ſans aucun ſcrupule, & le met dans une ſituation plus commode pour y pouvoir reſter long-tems. Le zéle de la charité vaut bien la modeſtie; ce qu'elle fait,

elle le fait si légérement & avec tant d'adresse qu'il se sent soulagé sans presque s'être apperçu qu'on l'ait touché. La femme & le mari bénissent de concert l'aimable fille qui les sert, qui les plaint, qui les console. C'est un ange du ciel que Dieu leur envoie; elle en a la figure & la bonne grace, elle en a la douceur & la bonté. Emile attendri la contemple en silence. Homme, aime ta compagne: Dieu te la donne pour te consoler dans tes peines, pour te soulager dans tes maux: voilà la femme.

On fait bâtiser le nouveau né. Les deux amans le présentent, brûlant au fond de leurs cœurs d'en donner autant à faire à d'autres. Ils aspirent au moment desiré; ils croient y toucher, tous les scrupules de Sophie sont levés, mais les miens viennent. Ils n'en sont pas encore où ils pensent: il faut que chacun ait son tour.

Un matin qu'ils ne se sont vus depuis deux jours, j'entre dans la chambre d'Emile une lettre à la main, & je lui dis en le regardant fixement; que feriez-vous si l'on vous apprenoit que Sophie est morte? il fait un grand cri, se leve en frappant des mains, &, sans dire un seul mot, me regarde d'un œil égaré. Répondez donc, poursuis-je avec la même tranquillité. Alors irrité de mon sang-froid, il s'approche les yeux enflammés de colere, & s'arrêtant dans une attitude presque menaçante; ce que je ferois..... je n'en sais rien: mais ce que je sais, c'est que je ne reverrois de ma vie celui qui me l'auroit appris. Rassurez-vous, réponds-je en

fouriant: elle vit, elle fe porte bien, elle penfe à vous, & nous fommes attendus ce foir. Mais allons faire un tour de promenade, & nous cauferons.

La paffion dont il eft préoccupé ne lui permet plus de fe livrer comme auparavant à des entretiens purement raifonnés; il faut l'intéreffer par cette paffion même à fe rendre attentif à mes leçons. C'eft ce que j'ai fait par ce terrible préambule; je fuis bien fûr maintenant qu'il m'écoutera.

„ Il faut être heureux, cher Emile; c'eft la „ fin de tout être fenfible; c'eft le premier defir „ que nous imprima la nature, & le feul qui ne „ nous quitte jamais. Mais où eft le bonheur? „ Qui le fait? Chacun le cherche, & nul ne le „ trouve. On ufe la vie à le pourfuivre, & l'on „ meurt fans l'avoir atteint. Mon jeune ami, quand „ à ta naiffance je te pris dans mes bras, & qu'at- „ teftant l'Etre fuprême de l'engagement que j'ofai „ contracter, je vouai mes jours au bonheur des „ tiens, favois-je moi-même à quoi je m'enga- „ geois? Non: je favois feulement qu'en te ren- „ dant heureux j'étois fûr de l'être. En faifant „ pour toi cette utile recherche, je la rendois „ commune à tous deux.

„ Tant que nous ignorons ce que nous devons „ faire, la fageffe confifte à refter dans l'inaction. „ C'eft de toutes les maximes celle dont l'homme „ a le plus grand befoin, & celle qu'il fait le „ moins fuivre. Chercher le bonheur fans favoir „ où il eft, c'eft s'expofer à le fuir, c'eft courir

„ autant de risques contraires qu'il y a de routes
„ pour s'egarer. Mais il n'appartient pas à tout
„ le monde de savoir ne point agir. Dans l'inquié-
„ tude où nous tient l'ardeur du bien-être, nous
„ aimons mieux nous tromper à le poursuivre que
„ de ne rien faire pour le chercher, & sortis une
„ fois de la place où nous pouvons le connoître,
„ nous n'y savons plus revenir.

„ Avec la même ignorance j'essayai d'éviter la
„ même faute. En prenant soin de toi, je réso-
„ lus de ne pas faire un pas inutile & de t'empê-
„ cher d'en faire. Je me tins dans la route de la
„ nature, en attendant qu'elle me montrât celle du
„ bonheur. Il s'est trouvé qu'elle étoit la même,
„ & qu'en n'y pensant pas je l'avois suivie.

„ Sois mon témoin, sois mon juge, je ne te
„ récuserai jamais. Tes premiers ans n'ont point
„ été sacrifiés à ceux qui les devoient suivre; tu
„ as joui de tous les biens que la nature t'avoit
„ donnés. Des maux auxquels elle t'assujettit, &
„ dont j'ai pu te garantir, tu n'as senti que ceux
„ qui pouvoient t'endurcir aux autres. Tu n'en as
„ jamais souffert aucun que pour en éviter un plus
„ grand. Tu n'as connu ni la haine, ni l'esclava-
„ ge. Libre & content, tu es resté juste & bon:
„ car la peine & le vice sont inséparables, & ja-
„ mais l'homme ne devient méchant que lorsqu'il
„ est malheureux. Puisse le souvenir de ton en-
„ fance se prolonger jusqu'à tes vieux jours! je
„ ne crains pas que jamais ton bon cœur se la

„ rappelle ſans donner quelques bénédictions à la
„ main qui la gouverna.

„ Quand tu es entré dans l'âge de raiſon, je
„ t'ai garanti de l'opinion des hommes; quand ton
„ cœur eſt devenu ſenſible, je t'ai préſervé de
„ l'empire des paſſions. Si j'avois pu prolonger ce
„ calme intérieur juſqu'à la fin de ta vie, j'aurois
„ mis mon ouvrage en ſûreté, & tu ſerois tou-
„ jours heureux autant qu'un homme peut l'être:
„ mais cher Emile, j'ai eu beau tremper ton ame
„ dans le ſtyx; je n'ai pu la rendre par-tout in-
„ vulnérable; il s'éleve un nouvel ennemi que tu
„ n'as pas encore appris à vaincre, & dont je ne
„ puis plus te ſauver. Cet ennemi, c'eſt toi-mê-
„ me. La nature & la fortune t'avoient laiſſé li-
„ bre. Tu pouvois endurer la miſere; tu pouvois
„ ſupporter les douleurs du corps, celles de l'a-
„ me t'étoient inconnues; tu ne tenois à rien qu'à
„ la condition humaine, & maintenant tu tiens à
„ tous les attachemens que tu t'es donnés; en ap-
„ prenant à deſirer, tu t'es rendu l'eſclave de tes
„ deſirs. Sans que rien change en toi, ſans que rien
„ t'offenſe, ſans que rien touche à ton être, que de
„ douleurs peuvent attaquer ton ame! Que de maux
„ tu peux ſentir ſans être malade! Que de morts tu
„ peux ſouffrir ſans mourir! Un menſonge, une
„ erreur, un doute peut te mettre au déſeſpoir.

„ Tu voyois au théâtre les héros livrés à des
„ douleurs extrêmes faire retentir la ſcene de leurs
„ cris inſenſés, s'affliger comme des femmes, pleu-

„ rer comme des enfans, & mériter ainſi les ap-
„ plaudiſſemens publics. Souviens-toi du ſcandale
„ que te cauſoient ces lamentations, ces cris, ces
„ plaintes, dans des hommes dont on ne devoit at-
„ tendre que des actes de conſtance & de ferme-
„ té. Quoi! diſois-tu tout indigné, ce ſont-là les
„ exemples qu'on nous donne à ſuivre, les mode-
„ les qu'on nous offre à imiter! A-t-on peur que
„ l'homme ne ſoit pas aſſez petit, aſſez malheu-
„ reux, aſſez foible, ſi l'on ne vient encore encen-
„ ſer ſa foibleſſe ſous la fauſſe image de la vertu?
„ Mon jeune ami, ſois plus indulgent déſormais
„ pour la ſcene: te voilà devenu l'un de ſes héros.

„ Tu ſais ſouffrir & mourir; tu ſais endurer la
„ loi de la néceſſité, dans les maux phyſiques,
„ mais tu n'as point encore impoſé de loix aux
„ appétits de ton cœur, & c'eſt de nos affections,
„ bien plus que de nos beſoins, que naît le trou-
„ ble de notre vie. Nos deſirs ſont étendus, notre
„ force eſt preſque nulle. L'homme tient par ſes
„ vœux à mille choſes, & par lui-même il ne tient
„ à rien, pas même à ſa propre vie; plus il aug-
„ mente ſes attachemens, plus il multiplie ſes pei-
„ nes. Tout ne fait que paſſer ſur la terre: tout
„ ce que nous aimons nous échappera tôt ou tard,
„ & nous y tenons comme s'il devoit durer éter-
„ nellement. Quel effroi ſur le ſeul ſoupçon de la
„ mort de Sophie! As-tu donc compté qu'elle vi-
„ vroit toujours? Ne meurt-il perſonne à ſon âge!
„ Elle doit mourir, mon enfant, & peut-être

„ avant toi. Qui sait si elle est vivante à présent
„ même? La nature ne t'avoit asservi qu'à une
„ seule mort; tu t'asservis à une seconde; te voi-
„ là dans le cas de mourir deux fois.

„ Ainsi soumis à tes passions déréglées, que
„ tu vas rester à plaindre! Toujours des priva-
„ tions, toujours des pertes, toujours des allar-
„ mes; tu ne jouiras pas même de ce qui te sera
„ laissé. La crainte de tout perdre t'empêchera de
„ rien posséder; pour n'avoir voulu suivre que
„ tes passions, jamais tu ne les pourras satisfaire.
„ Tu chercheras toujours le repos, il fuira tou-
„ jours devant toi; tu seras misérable & tu de-
„ viendras méchant; & comment pourrois tu ne
„ pas l'être, n'ayant de loi que tes desirs effré-
„ nés? Si tu ne peux supporter des privations in-
„ volontaires, comment t'en imposeras-tu volon-
„ tairement? Comment sauras-tu sacrifier le pen-
„ chant au devoir, & résister à ton cœur pour
„ écouter ta raison? Toi qui ne veux déja plus
„ voir celui qui t'apprendra la mort de ta maîtresse,
„ comment verrois-tu celui qui voudroit te l'ôter
„ vivante? celui qui t'oseroit dire, elle est morte
„ pour toi, la vertu te sépare d'elle? S'il faut vi-
„ vre avec elle quoi qu'il arrive, que Sophie soit
„ mariée ou non, que tu sois libre ou ne le sois
„ pas, qu'elle t'aime ou te haïsse, qu'on te l'ac-
„ corde ou qu'on te la refuse, n'importe, tu la
„ veux, il la faut posséder à quelque prix que ce
„ soit. Apprends-moi donc à quel crime s'arrête

„ celui qui n'a de loix que les vœux de ſon cœur,
„ & ne ſait réſiſter à rien de ce qu'il deſire?

„ Mon enfant, il n'y a point de bonheur ſans „ courage, ni de vertu ſans combat. Le mot de „ *vertu* vient de *force*; la force eſt la baſe de tou- „ te vertu. La vertu n'appartient qu'à un être „ foible par ſa nature & fort par ſa volonté; c'eſt „ en cela que conſiſte le mérite de l'homme juſte; „ & quoique nous appellions Dieu bon, nous ne „ l'appellons pas vertueux, parce qu'il n'a pas be- „ ſoin d'effort pour bien faire. Pour t'expliquer „ ce mot ſi profané, j'ai attendu que tu fuſſes „ en état de m'entendre. Tant que la vertu ne „ coûte rien à pratiquer, on a peu beſoin de la „ connoître. Ce beſoin vient quand les paſſions „ s'éveillent: il eſt déja venu pour toi.

„ En t'élevant dans toute la ſimplicité de la „ nature, au lieu de te prêcher de pénibles de- „ voirs, je t'ai garanti des vices qui rendent ces „ devoirs pénibles, je t'ai moins rendu le men- „ ſonge odieux qu'inutile, je t'ai moins appris „ à rendre à chacun ce qui lui appartient qu'à ne „ te ſoucier que de ce qui eſt à toi. Je t'ai fait „ plutôt bon que vertueux: mais celui qui n'eſt „ que bon, ne demeure tel qu'autant qu'il a du „ plaiſir à l'être: la bonté ſe briſe & périt ſous „ le choc des paſſions humaines; l'homme qui „ n'eſt que bon, n'eſt bon que pour lui.

„ Qu'eſt-ce donc que l'homme vertueux? C'eſt „ celui qui ſait vaincre ſes affections. Car alors

„ il suit sa raison, sa conscience, il fait son de-
„ voir, il se tient dans l'ordre, & rien ne l'en
„ peut écarter. Jusqu'ici tu n'étois libre qu'en
„ apparence; tu n'avois que la liberté précaire
„ d'un esclave à qui l'on n'a rien commandé.
„ Maintenant sois libre en effet; apprends à de-
„ venir ton propre maître; commande à ton cœur,
„ ô Emile! & tu seras vertueux.

„ Voilà donc un autre apprentissage à faire, &
„ cet apprentissage est plus pénible que le pre-
„ mier: car la nature nous délivre des maux qu'el-
„ le nous impose, ou nous apprend à les suppor-
„ ter; mais elle ne nous dit rien pour ceux qui
„ nous viennent de nous; elle nous abandonne
„ à nous-mêmes; elle nous laisse, victimes de nos
„ passions, succomber à nos vaines douleurs, &
„ nous glorifier encore des pleurs dont nous au-
„ rions dû rougir.

„ C'est ici ta premiere passion. C'est la seule,
„ peut-être, qui soit digne de toi. Si tu la sais
„ régir en homme, elle sera la derniere; tu sub-
„ jugueras toutes les autres, & tu n'obéiras qu'à
„ celle de la vertu.

„ Cette passion n'est pas criminelle, je le sais
„ bien; elle est aussi pure que les ames qui la
„ ressentent. L'honnêteté la forma, l'innocence
„ l'a nourrie. Heureux amans! Les charmes de la
„ vertu ne font qu'ajouter pour vous à ceux de
„ l'amour; & le doux lien qui vous attend, n'est
„ pas moins le prix de votre sagesse, que celui de

„ votre attachement. Mais dis-moi, homme sin-
„ cere; cette passion si pure t'en a-t-elle moins
„ subjugué? T'en es-tu moins rendu l'esclave, &
„ si demain elle cessoit d'être innocente, l'étouf-
„ ferois-tu dès demain? C'est à présent le mo-
„ ment d'essayer tes forces; il n'est plus tems
„ quand il les faut employer. Ces dangereux es-
„ sais doivent se faire loin du péril. On ne s'exer-
„ ce point au combat devant l'ennemi; on s'y
„ prépare avant la guerre: on s'y présente déja
„ tout préparé.

„ C'est une erreur de distinguer les passions en
„ permises & défendues, pour se livrer aux pre-
„ mieres & se refuser aux autres. Toutes sont
„ bonnes quand on en reste le maître, toutes sont
„ mauvaises quand on s'y laisse assujettir. Ce qui
„ nous est défendu par la nature, c'est d'étendre
„ nos attachemens plus loin que nos forces; ce
„ qui nous est défendu par la raison, c'est de
„ vouloir ce que nous ne pouvons obtenir; ce
„ qui nous est défendu par la conscience, n'est
„ pas d'être tentés, mais de nous laisser vaincre
„ aux tentations. Il ne dépend pas de nous d'a-
„ voir ou de n'avoir pas des passions: mais il dé-
„ pend de nous de régner sur elles. Tous les sen-
„ timens que nous dominons sont légitimes, tous
„ ceux qui nous dominent sont criminels. Un hom-
„ me n'est pas coupable d'aimer la femme d'au-
„ trui, s'il tient cette passion malheureuse asservie

„ à la loi du devoir : il eſt coupable d'aimer ſa pro-
„ pre femme au point d'immoler tout à cet amour.

„ N'attends pas de moi de longs préceptes de
„ morale, je n'en ai qu'un ſeul à te donner, &
„ celui-là comprend tous les autres. Sois homme ;
„ retire ton cœur dans les bornes de ta condition.
„ Etudie & connois ces bornes ; quelque étroites
„ qu'elles ſoient, on n'eſt point malheureux tant
„ qu'on s'y renferme : on ne l'eſt que quand on
„ veut les paſſer ; on l'eſt quand, dans ſes deſirs
„ inſenſés, on met au rang des poſſibles ce qui
„ ne l'eſt pas ; on l'eſt quand on oublie ſon état
„ d'homme pour s'en forger d'imaginaires, deſ-
„ quels on retombe toujours dans le ſien. Les
„ ſeuls biens dont la privation coûte, ſont ceux
„ auxquels on croit avoir droit. L'évidente impoſ-
„ ſibilité de les obtenir en détache, les ſouhaits
„ ſans eſpoir ne tourmentent point. Un gueux
„ n'eſt point tourmenté du deſir d'être Roi ; un
„ Roi ne veut être Dieu que quand il croit n'être
„ plus homme.

„ Les illuſions de l'orgueil ſont la ſource de
„ nos plus grands maux : mais la contemplation
„ de la miſere humaine rend le ſage toujours mo-
„ déré. Il ſe tient à ſa place, il ne s'agite point
„ pour en ſortir, il n'uſe point inutilement ſes
„ forces pour jouir de ce qu'il ne peut conſerver,
„ & les employant toutes à bien poſſéder ce qu'il
„ a, il eſt en effet plus puiſſant & plus riche de
„ tout ce qu'il deſire de moins que nous. Etre

„ mortel & périssable, irai-je me former des „ nœuds éternels sur cette terre, où tout change, „ où tout passe, & dont je disparoîtrai demain? „ O Emile, ô mon fils, en te perdant que me res- „ teroit-il de moi? Et pourtant il faut que j'appren- „ ne à te perdre: car qui sait quand tu me seras ôté?

„ Veux-tu donc vivre heureux & sage? N'at- „ tache ton cœur qu'à la beauté qui ne périt „ point: que ta condition borne tes desirs, que „ tes devoirs aillent avant tes penchans; étends la „ loi de la nécessité aux choses morales: apprends „ à perdre ce qui peut t'être enlevé; apprends à „ tout quitter quand la vertu l'ordonne, à te met- „ tre au-dessus des événemens, à détacher ton „ cœur sans qu'ils le déchirent, à être courageux „ dans l'adversité, afin de n'être jamais misérable; „ à être ferme dans ton devoir, afin de n'être ja- „ mais criminel. Alors tu seras heureux malgré „ la fortune, & sage malgré les passions. Alors „ tu trouveras dans la possession même des biens „ fragiles, une volupté que rien ne pourra trou- „ bler; tu les posséderas sans qu'ils te possedent, „ & tu sentiras que l'homme à qui tout échap- „ pe, ne jouit que de ce qu'il sait perdre. Tu „ n'auras point, il est vrai, l'illusion des plaisirs „ imaginaires; tu n'auras point aussi les douleurs „ qui en sont le fruit. Tu gagneras beaucoup „ à cet échange, car ces douleurs sont fréquentes „ & réelles, & ces plaisirs sont rares & vains. „ Vainqueur de tant d'opinions trompeuses, tu le

„ seras

„ feras encore de celle qui donne un fi grand
„ prix à la vie. Tu pafferas la tienne fans trouble
„ & la termineras fans effroi : tu t'en détacheras
„ comme de toutes chofes. Que d'autres, faifis
„ d'horreur, penfent en la quittant ceffer d'être;
„ inftruit de fon néant, tu croiras commencer.
„ La mort eft la fin de la vie du méchant, & le
„ commencement de celle du jufte".

Emile m'écoute avec une attention mêlée d'inquiétude. Il craint à ce préambule quelque conclufion finiftre. Il preffent qu'en lui montrant la néceffité d'exercer la force de l'ame, je veux le foumettre à ce dur exercice, & comme un bleffé qui frémit en voyant approcher le Chirurgien, il croit déja fentir fur fa plaie la main douloureufe, mais falutaire, qui l'empêche de tomber en corruption.

Incertain, troublé, preffé de favoir où j'en veux venir, au lieu de répondre, il m'interroge, mais avec crainte. Que faut-il faire, me dit-il, prefqu'en tremblant, & fans ofer lever les yeux? Ce qu'il faut faire, réponds-je d'un ton ferme! il faut quitter Sophie. Que dites-vous, s'écrie-t-il avec emportement? quitter Sophie! la quitter, la tromper, être un traître, un fourbe, un parjure! ..... Quoi! reprends je, en l'interrompant; c'eft de moi qu'Emile craint d'apprendre à mériter de pareils noms? Non, continue-t-il avec la même impétuofité, ni de vous ni d'un autre: je faurai, malgré vous, conferver votre ouvrage; je faurai ne les pas mériter.

Je me ſuis attendu à cette premiere furie: je la laiſſe paſſer ſans m'émouvoir. Si je n'avois pas la modération que je lui prêche, j'aurois bonne grace à la lui prêcher! Emile me connoît trop pour me croire capable d'exiger de lui rien qui ſoit mal, & il ſait bien qu'il feroit mal de quitter Sophie, dans le ſens qu'il donne à ce mot. Il attend donc enfin que je m'explique. Alors, je reprends mon diſcours.

„ Croyez-vous, cher Emile, qu'un homme, „ en quelque ſituation qu'il ſe trouve, puiſſe être „ plus heureux que vous l'êtes depuis trois mois? „ Si vous le croyez, détrompez vous. Avant de „ goûter les plaiſirs de la vie, vous en avez épui- „ ſé le bonheur. Il n'y a rien au-delà de ce que „ vous avez ſenti. La félicité des ſens eſt paſſa- „ gere. L'état habituel du cœur y perd toujours. „ Vous avez plus joui par l'eſpérance, que vous „ ne jouirez jamais en réalité. L'imagination qui „ pare ce qu'on deſire, l'abandonne dans la poſ- „ ſeſſion. Hors le ſeul être exiſtant par lui-mê- „ me, il n'y a rien de beau que ce qui n'eſt pas. Si „ cet état eût pu durer toujours, vous auriez trou- „ vé le bonheur ſuprême. Mais tout ce qui tient „ à l'homme ſe ſent de ſa caducité; tout eſt fini, „ tout eſt paſſager dans la vie humaine, & quand „ l'état qui nous rend heureux dureroit ſans ceſſe, „ l'habitude d'en jouir nous en ôteroit le goût. Si „ rien ne change au dehors, le cœur change; le „ bonheur nous quitte, ou nous le quittons.

„ Le tems que vous ne mesuriez pas, s'écou-
„ loit durant votre délire. L'été finit, l'hiver s'ap-
„ proche. Quand nous pourrions continuer nos
„ courses dans une saison si rude, on ne le souffri-
„ roit jamais. Il faut bien, malgré nous, changer
„ de maniere de vivre; celle-ci ne peut plus du-
„ rer. Je vois dans vos yeux impatiens que cette
„ difficulté ne vous embarrasse gueres: l'aveu de
„ Sophie & vos propres desirs vous suggerent un
„ moyen facile d'éviter la neige, & de n'avoir
„ plus de voyage à faire pour l'aller voir. L'expé-
„ dient est commode sans doute; mais le printems
„ venu, la neige fond & le mariage reste; il y
„ faut penser pour toutes les saisons.

„ Vous voulez épouser Sophie, & il n'y a pas
„ cinq mois que vous la connoissez! Vous voulez
„ l'épouser, non parce qu'elle vous convient, mais
„ parce qu'elle vous plaît; comme si l'amour ne
„ se trompoit jamais sur les convenances, & que
„ ceux qui commencent par s'aimer ne finissent
„ jamais par se haïr. Elle est vertueuse; je le sais;
„ mais en est-ce assez? suffit-il d'être honnêtes gens
„ pour se convenir? ce n'est pas sa vertu que je
„ mets en doute, c'est son caractere. Celui d'u-
„ ne femme se montre-t-il en un jour? Savez-
„ vous en combien de situations il faut l'avoir
„ vue pour connoître à fond son humeur? Quatre
„ mois d'attachement vous répondent-ils de toute
„ la vie? Peut-être deux mois d'absence vous fe-
„ ront-ils oublier d'elle; peut-être un autre n'at-

„ tend-il que votre éloignement pour vous effacer „ de son cœur; peut-être à votre retour la trou- „ verez-vous aussi indifférente que vous l'avez „ trouvée sensible jusqu'à présent. Les sentimens „ ne dépendent pas des principes; elle peut rester „ fort honnête, & cesser de vous aimer. Elle „ sera constante & fidelle, je panche à le croire; „ mais qui vous répond d'elle & qui lui répond „ de vous, tant que vous ne vous êtes point mis à „ l'épreuve? Attendrez-vous pour cette épreuve, „ qu'elle vous devienne inutile? Attendrez-vous „ pour vous connoître, que vous ne puissiez plus „ vous séparer? Sophie n'a pas dix-huit ans, à „ peine en passez-vous vingt-deux; cet âge est ce- „ lui de l'amour, mais non celui du mariage. „ Quel pere & quelle mere de famille! Eh pour „ savoir élever des enfans, attendez au moins de „ cesser de l'être! Savez-vous à combien de jeu- „ nes personnes les fatigues de la grossesse sup- „ portées avant l'âge ont affoibli la constitution, „ ruiné la santé, abrégé la vie? Savez-vous com- „ bien d'enfans sont restés languissans & foibles, „ faute d'avoir été nourris dans un corps assez „ formé? Quand la mere & l'enfant croissent à la „ fois, & que la substance nécessaire à l'accrois- „ sement de chacun des deux se partage, ni l'un „ ni l'autre n'a ce que lui destinoit la nature: com- „ ment se peut-il que tous deux n'en souffrent „ pas? Ou je connois fort mal Emile, ou il ai- „ mera mieux avoir une femme & des enfans ro-

„ bustes, que de contenter son impatience aux
„ dépens de leur vie & de leur santé.

„ Parlons de vous. En aspirant à l'état d'é-
„ poux & de pere, en avez-vous bien médité les
„ devoirs? En devenant chef de famille, vous
„ allez devenir membre de l'Etat, & qu'est-ce
„ qu'être membre de l'Etat, le savez-vous? sa-
„ vez-vous ce que c'est que gouvernement, loix,
„ patrie? Savez-vous à quel prix il vous est per-
„ mis de vivre, & pour qui vous devez mourir?
„ Vous croyez avoir tout appris, & vous ne savez
„ rien encore. Avant de prendre une place dans
„ l'ordre civil, apprenez à le connoître & à savoir
„ quel rang vous y convient.

„ Emile, il faut quitter Sophie; je ne dis pas
„ l'abandonner: si vous en étiez capable, elle se-
„ roit trop heureuse de ne vous avoir point épou-
„ sé; il la faut quitter pour revenir digne d'elle.
„ Ne soyez pas assez vain pour croire déja la mé-
„ riter. O combien il vous reste à faire! Venez
„ remplir cette noble tâche; venez apprendre à
„ supporter l'absence; venez gagner le prix de la
„ fidélité, afin qu'à votre retour vous puissiez
„ vous honorer de quelque chose auprès d'elle, &
„ demander sa main, non comme une grace, mais
„ comme une récompense.

Non encore exercé à lutter contre lui-même, non encore accoutumé à desirer une chose & à en vouloir une autre, le jeune homme ne se rend pas; il résiste, il dispute. Pourquoi se refuseroit-il au bon-

heur qui l'attend? Ne feroit-ce pas dédaigner la main qui lui eft offerte que de tarder à l'accepter? Qu'eft-il befoin de s'éloigner d'elle pour s'inftruire de ce qu'il doit favoir? Et quand cela feroit néceffaire, pourquoi ne lui laifferoit-il pas dans des nœuds indiffolubles le gage affuré de fon retour? Qu'il foit fon époux, & il eft prêt à me fuivre; qu'ils foient unis, & il la quitte fans crainte..... Vous unir pour vous quitter, cher Emile, quelle contradiction! Il eft beau qu'un amant puiffe vivre fans fa maîtreffe, mais un mari ne doit jamais quitter fa femme fans néceffité. Pour guérir vos fcrupules, je vois que vos délais doivent être involontaires: il faut que vous puiffiez dire à Sophie que vous la quittez malgré vous. Hé bien, foyez content, & puifque vous n'obéiffez pas à la raifon, reconnoiffez un autre maître. Vous n'avez pas oublié l'engagement que vous avez pris avec moi. Emile, il faut quitter Sophie: je le veux.

A ce mot il baiffe la tête, fe tait, rêve un moment, & puis me regardant avec affurance, il me dit; quand partons-nous? Dans huit jours, lui dis-je; il faut préparer Sophie à ce départ. Les femmes font plus foibles, on leur doit des ménagemens, & cette abfence n'étant pas un devoir pour elle, comme pour vous, il lui eft permis de la fupporter avec moins de courage.

Je ne fuis que trop tenté de prolonger jufqu'à la féparation de mes jeunes gens le journal de leurs amours; mais j'abufe depuis long-tems de l'indul-

gence des Lecteurs: abrégeons pour finir une fois. Emile osera-t-il porter aux pieds de sa Maîtresse la même assurance qu'il vient de montrer à son ami? Pour moi, je le crois; c'est de la vérité même de son amour qu'il doit tirer cette assurance. Il seroit plus confus devant elle, s'il lui en coûtoit moins de la quitter; il la quitteroit en coupable, & ce rôle est toujours embarrassant pour un cœur honnête. Mais plus le sacrifice lui coûte, plus il s'en honore aux yeux de celle qui le lui rend pénible. Il n'a pas peur qu'elle prenne le change sur le motif qui le détermine. Il semble lui dire à chaque regard: ô Sophie! lis dans mon cœur, & sois fidelle; tu n'as pas un Amant sans vertu.

La fiere Sophie, de son côté, tâche de supporter avec dignité le coup imprévu qui la frappe. Elle s'efforce d'y paroître insensible; mais comme elle n'a pas, ainsi qu'Emile, l'honneur du combat & de la victoire, sa fermeté se soutient moins. Elle pleure, elle gémit en dépit d'elle, & la frayeur d'être oubliée, aigrit la douleur de la séparation. Ce n'est pas devant son Amant qu'elle pleure, ce n'est pas à lui qu'elle montre ses frayeurs; elle étoufferoit plutôt, que de laisser échapper un soupir en sa présence; c'est moi qui reçois ses plaintes, qui vois ses larmes, qu'elle affecte de prendre pour confident. Les femmes sont adroites & savent se déguiser: plus elle murmure en secret contre ma tyrannie, plus elle est attentive à me flatter; elle sent que son sort est dans mes mains.

Je la console, je la rassure, je lui réponds de son Amant, ou plutôt de son Epoux: qu'elle lui garde la même fidélité qu'il aura pour elle, & dans deux ans il le sera, je le jure. Elle m'estime assez, pour croire que je ne veux pas la tromper. Je suis garant de chacun des deux envers l'autre. Leurs cœurs, leur vertu, ma probité, la confiance de leurs parens, tout les rassure; mais que sert la raison contre la foiblesse? Ils se séparent comme s'ils ne devoient plus se voir.

C'est alors que Sophie se rappelle les regrets d'Eucharis, & se croit réellement à sa place. Ne laissons point durant l'absence réveiller ces fantasques amours. Sophie, lui dis-je un jour, faites avec Emile un échange de livres. Donnez-lui votre Télémaque, afin qu'il apprenne à lui ressembler, & qu'il vous donne le Spectateur, dont vous aimez la lecture. Etudiez-y les devoirs des honnêtes femmes, & songez que dans deux ans ces devoirs seront les vôtres. Cet échange plaît à tous deux, & leur donne de la confiance. Enfin vient le triste jour, il faut se séparer.

Le digne pere de Sophie, avec lequel j'ai tout concerté, m'embrasse en recevant mes adieux; puis me prenant à part, il me dit ces mots d'un ton grave & d'un accent un peu appuyé. „ J'ai tout „ fait pour vous complaire; je savois que je trai„ tois avec un homme d'honneur: il ne me reste „ qu'un mot à vous dire. Souvenez-vous que vo„ tre Eleve a signé son contrat de mariage sur la „ bouche de ma Fille ". Quelle

Quelle différence dans la contenance des deux Amans? Emile impétueux, ardent, agité, hors de lui, pouffe des cris, verfe des torrens de pleurs fur les mains du pere, de la mere, de la fille, embraffe en fanglotant tous les gens de la maifon, & répete mille fois les mêmes chofes avec un défordre qui feroit rire en toute autre occafion. Sophie morne, pâle, l'œil éteint, le regard fombre, refte en repos, ne dit rien, ne pleure point, ne voit perfonne, pas même Emile. Il a beau lui prendre les mains, la preffer dans fes bras; elle refte immobile, infenfible à fes pleurs, à fes careffes, à tout ce qu'il fait; il eft déja parti pour elle. Combien cet objet eft plus touchant que la plainte importune & les regrets bruyans de fon amant! il le voit, il le fent, il en eft navré: je l'entraîne avec peine: fi je le laiffe encore un moment, il ne voudra plus partir. Je fuis charmé qu'il emporte avec lui cette trifte image. Si jamais il eft tenté d'oublier ce qu'il doit à Sophie, en la lui rappellant telle qu'il la vit au moment de fon départ, il faudra qu'il ait le cœur bien aliéné fi je ne le ramene pas à elle.

DES VOYAGES.

On demande s'il eft bon que les jeunes gens voyagent, & l'on difpute beaucoup là-deffus. Si l'on propofoit autrement la queftion, & qu'on de-

mandât s'il est bon que les hommes aient voyagé, peut-être ne disputeroit-on pas tant.

L'abus des livres tue la science. Croyant savoir ce qu'on a lu, on se croit dispensé de l'apprend e. Trop de lecture ne sert qu'à faire de présomptueux ignorans. De tous les siecles de littérature, il n'y en a point eu où l'on lût tant que dans celui-ci, & point où l'on fût moins savant: de tous les pays de l'Europe, il n'y en a point où l'on imprime tant d'histoires, de relations, de voyages, qu'en France, & point où l'on connoisse moins le génie & les mœurs des autres Nations. Tant de livres nous font négliger le livre du monde, ou si nous y lisons encore, chacun s'en tient à son feuillet. Quand le mot *peut-on être Persan* me seroit inconnu, je devinerois, à l'entendre dire, qu'il vient du pays où les préjugés nationaux sont le plus en regne, & du sexe qui les propage le plus.

Un Parisien croit connoître les hommes & ne connoît que les François; dans sa ville, toujours pleine d'étrangers, il regarde chaque étranger comme un phénomene extraordinaire qui n'a rien d'égal dans le reste de l'Univers. Il faut avoir vu de près les Bourgeois de cette grande ville, il faut avoir vécu chez eux pour croire qu'avec tant d'esprit on puisse être aussi stupides. Ce qu'il y a de bizarre est que chacun d'eux a lu dix fois, peut-être, la description du pays dont un habitant va si fort l'émerveiller.

C'eſt trop d'avoir à percer à la fois les préjugés des Auteurs & les nôtres pour arriver à la vérité. J'ai paſſé ma vie à lire des relations de voyages, & je n'en ai jamais trouvé deux qui m'aient donné la même idée du même peuple. En comparant le peu que je pouvois obſerver avec ce que j'avois lu, j'ai fini par laiſſer-là les Voyageurs, & regretter le tems que j'avois donné pour m'inſtruire à leur lecture, bien convaincu qu'en fait d'obſervations de toute eſpece il ne faut pas lire, il faut voir. Cela ſeroit vrai dans cette occaſion, quand tous les Voyageurs ſeroient ſinceres, qu'ils ne diroient que ce qu'ils ont vu ou ce qu'ils croient, & qu'ils ne déguiſeroient la vérité que par les fauſſes couleurs qu'elle prend à leurs yeux. Que doit-ce être quand il la faut démêler encore à travers leurs menſonges & leur mauvaiſe foi?

Laiſſons donc la reſſource des livres qu'on nous vante, à ceux qui ſont faits pour s'en contenter. Elle eſt bonne, ainſi que l'art de Raimond Lulle, pour apprendre à babiller de ce qu'on ne ſait point. Elle eſt bonne pour dreſſer des Platons de quinze ans à philoſopher dans des cercles, & à inſtruire une compagnie des uſages de l'Egypte & des Indes, ſur la foi de Paul-Lucas ou de Tavernier.

Je tiens pour maxime inconteſtable que quiconque n'a vu qu'un peuple, au lieu de connoître les hommes ne connoît que les gens avec leſquels il a vécu. Voici donc encore une autre maniere de poſer la même queſtion des voyages. Suffit-il qu'un

homme bien élevé ne connoiſſe que ſes compatriotes, ou s'il lui importe de connoître les hommes en général? Il ne reſte plus ici ni diſpute ni doute. Voyez combien la ſolution d'une queſtion difficile dépend quelquefois de la maniere de la poſer!

Mais pour étudier les hommes faut-il parcourir la terre entiere? Faut-il aller au Japon obſerver les Européens? Pour connoître l'eſpece faut-il connoître tous les individus? Non, il y a des hommes qui ſe reſſemblent ſi fort que ce n'eſt pas la peine de les étudier ſéparément. Qui a vu dix François les a tous vus; quoiqu'on n'en puiſſe pas dire autant des Anglois & de quelques autres peuples, il eſt pourtant certain que chaque nation a ſon caractere propre & ſpécifique qui ſe tire par induction, non de l'obſervation d'un ſeul de ſes membres, mais de pluſieurs. Celui qui a comparé dix peuples connoît les hommes, comme celui qui a vu dix François connoît les François.

Il ne ſuffit pas, pour s'inſtruire, de courir les pays; il faut ſavoir voyager. Pour obſerver il faut avoir des yeux, & les tourner vers l'objet qu'on veut connoître. Il y a beaucoup de gens que les voyages inſtruiſent encore moins que les livres; parce qu'ils ignorent l'art de penſer, que dans la lecture leur eſprit eſt au moins guidé par l'Auteur, & que dans leurs voyages, ils ne ſavent rien voir d'eux-mêmes. D'autres ne s'inſtruiſent point parce qu'ils ne veulent pas s'inſtruire. Leur objet eſt ſi différent que celui-là ne les frappe guere; c'eſt grand

hazard ſi l'on voit exactement ce qu'on ne ſe ſoucie point de regarder. De tous les peuples du monde le François eſt celui qui voyage le plus, mais plein de ſes uſages, il confond tout ce qui n'y reſſemble pas. Il y a des François dans tous les coins du monde. Il n'y a point de pays où l'on trouve plus de gens qui aient voyagé qu'on en trouve en France. Avec cela pourtant, de tous les peuples de l'Europe celui qui en voit le plus les connoît le moins. L'Anglois voyage auſſi, mais d'une autre maniere; il faut que ces deux Peuples ſoient contraires en tout. La Nobleſſe Angloiſe voyage, la Nobleſſe Françoiſe ne voyage point: le Peuple François voyage, le Peuple Anglois ne voyage point. Cette différence me paroît honorable au dernier. Les François ont preſque toujours quelque vue d'intérêt dans leurs voyages: mais les Anglois ne vont point chercher fortune chez les autres Nations, ſi ce n'eſt par le commerce, & les mains pleines; quand ils y voyagent, c'eſt pour y verſer leur argent, non pour vivre d'induſtrie; ils ſont trop fiers pour aller ramper hors de chez eux. Cela fait auſſi qu'ils s'inſtruiſent mieux chez l'étranger que ne font les François, qui ont un tout autre objet en tête. Les Anglois ont pourtant auſſi leurs préjugés nationaux; ils en ont même plus que perſonne; mais ces préjugés tiennent moins à l'ignorance qu'à la paſſion. L'Anglois a les préjugés de l'orgueil, & le François ceux de la vanité.

Comme les Peuples les moins cultivés ſont généralement les plus ſages, ceux qui voyagent le moins, voyagent le mieux; parce qu'étant moins avancés que nous dans nos recherches frivoles, & moins occupés des objets de notre vaine curioſité, ils donnent toute leur attention à ce qui eſt véritablement utile. Je ne connois guere que les Eſpagnols qui voyagent de cette maniere. Tandis qu'un François court chez les Artiſtes d'un pays, qu'un Anglois en fait deſſiner quelque antique, & qu'un Allemand porte ſon *album* chez tous les Savans, l'Eſpagnol étudie en ſilence le gouvernement, les mœurs, la police, & il eſt le ſeul des quatre qui de retour chez lui, rapporte de ce qu'il a vu quelque remarque utile à ſon pays.

Les Anciens voyageoient peu, liſoient peu, faiſoient peu de livres, & pourtant on voit dans ceux qui nous reſtent d'eux, qu'ils s'obſervoient mieux les uns les autres, que nous n'obſervons nos contemporains. Sans remonter aux écrits d'Homere, le ſeul Poëte qui nous tranſporte dans les pays qu'il décrit, on ne peut refuſer à Hérodote l'honneur d'avoir peint les mœurs dans ſon Hiſtoire, quoiqu'elle ſoit plus en narrations qu'en réflexions, mieux que ne font tous nos Hiſtoriens, en chargeant leurs livres de portraits & de caracteres. Tacite a mieux décrit les Germains de ſon tems qu'aucun Ecrivain n'a décrit les Allemands d'aujourd'hui. Inconteſtablement ceux qui ſont verſés dans l'hiſtoire ancienne connoiſſent mieux les Grecs, les Carthaginois, les

Romains, les Gaulois, les Perſes, qu'aucun Peuple de nos jours ne connoît ſes voiſins.

Il faut avouer auſſi, que les caracteres originaux des Peuples s'effaçant de jour en jour, deviennent en même raiſon plus difficiles à ſaiſir. A meſure que les races ſe mêlent, & que les Peuples ſe confondent, on voit peu-à-peu diſparoître ces différences nationales qui frappoient jadis au premier coup d'œil. Autrefois chaque Nation reſtoit plus renfermée en elle-même, il y avoit moins de communications, moins de voyages, moins d'intérêts communs ou contraires, moins de liaiſons politiques & civiles de Peuple à Peuple; point tant de ces tracaſſeries royales appellées négociations, point d'Ambaſſadeurs ordinaires ou réſidens continuellement; les grandes navigations étoient rares, il y avoit peu de commerce éloigné, & le peu qu'il y en avoit étoit fait par le Prince même qui s'y ſervoit d'étrangers, ou par des gens mépriſés qui ne donnoient le ton à perſonne, & ne rapprochoient point les Nations. Il y a cent fois plus de liaiſon maintenant entre l'Europe & l'Aſie, qu'il n'y en avoit jadis entre la Gaule & l'Eſpagne: l'Europe ſeule étoit plus éparſe que la terre entiere ne l'eſt aujourd'hui.

Ajoutez à cela, que les Anciens Peuples ſe regardant la plupart comme Autochtones, ou originaires de leur propre pays, l'occupoient depuis aſſez long-tems, pour avoir perdu la mémoire des ſiecles reculés où leurs Ancêtres s'y étoient établis, & pour avoir laiſſé le tems au climat de faire ſur

eux des impreſſions durables; au lieu que parmi nous, après les invaſions des Romains, les récentes émigrations des Barbares ont tout mêlé, tout confondu. Les François d'aujourd'hui, ne ſont plus ces grands corps blonds & blancs d'autrefois; les Grecs ne ſont plus ces beaux hommes faits pour ſervir de modele à l'art; la figure des Romains eux-mêmes a changé de caractere, ainſi que leur naturel: les Perſans, originaires de Tartarie, perdent chaque jour de leur laideur primitive, par le mélange du ſang Circaſſien. Les Européens ne ſont plus Gaulois, Germains, Ibériens, Allobroges; ils ne ſont tous que des Scithes diverſement dégénérés quant à la figure, & encore plus quant aux mœurs.

Voilà pourquoi les antiques diſtinctions des races, les qualités de l'air & du terroir, marquoient plus fortement de Peuple à Peuple les tempéramens, les figures, les mœurs, les caracteres, que tout cela ne peut ſe marquer de nos jours, où l'inconſtance Européenne ne laiſſe à nulle cauſe naturelle le tems de faire ſes impreſſions, & où les forêts abattues, les marais deſſéchés, la terre plus uniformément, quoique plus mal cultivée, ne laiſſent plus, même au Phyſique, la même différence de terre à terre, & de pays à pays.

Peut-être avec de ſemblables réflexions ſe preſſeroit-on moins de tourner en ridicule Hérodote, Ctéſias, Pline, pour avoir repréſenté les habitans de divers pays, avec des traits originaux & des différences marquées que nous ne leur voyons plus.

Il faudroit retrouver les mêmes hommes, pour reconnoître en eux les mêmes figures; il faudroit que rien ne les eût changés, pour qu'ils fussent restés les mêmes. Si nous pouvions considérer à la fois tous les hommes qui ont été, peut-on douter que nous ne les trouvassions plus variés de siecle à siecle, qu'on ne les trouve aujourd'hui de Nation à Nation?

En même-temps que les observations deviennent plus difficiles, elles se font plus négligemment & plus mal; c'est une autre raison du peu de succès de nos recherches dans l'Histoire naturelle du genre humain. L'instruction qu'on retire des voyages se rapporte à l'objet qui les fait entreprendre. Quand cet objet est un systême de Philosophie, le voyageur ne voit jamais que ce qu'il veut voir: quand cet objet est l'intérêt, il absorbe toute l'attention de ceux qui s'y livrent. Le Commerce & les Arts, qui mêlent & confondent les Peuples, les empêchent aussi de s'étudier. Quand ils savent le profit qu'ils peuvent faire l'un avec l'autre, qu'ont-ils de plus à savoir?

Il est utile à l'homme de connoître tous les lieux où l'on peut vivre, afin de choisir ensuite ceux où l'on peut vivre le plus commodément. Si chacun se suffisoit à lui-même, il ne lui importeroit de connoître que le pays qui peut le nourrir. Le Sauvage, qui n'a besoin de personne, & ne convoite rien au monde, ne connoît & ne cherche à connoître d'autres pays que le sien. S'il est forcé de

s'étendre pour ſubſiſter, il fuit les lieux habités par les hommes; il n'en veut qu'aux bêtes, & n'a beſoin que d'elles pour ſe nourrir. Mais pour nous à qui la vie civile eſt néceſſaire, & qui ne pouvons plus nous paſſer de manger des hommes, l'intérêt de chacun de nous eſt de fréquenter les pays où l'on en trouve le plus. Voilà pourquoi tout afflue à Rome, à Paris, à Londres. C'eſt toujours dans les Capitales que le ſang humain ſe vend à meilleur marché. Ainſi l'on ne connoît que les grands Peuples, & les grands Peuples ſe reſſemblent tous.

Nous avons, dit-on, des Savans qui voyagent pour s'inſtruire; c'eſt une erreur. Les Savans voyagent par intérêt comme les autres. Les Platons, les Pithagores, ne ſe trouvent plus, ou s'il y en a, c'eſt bien loin de nous. Nos Savans ne voyagent que par ordre de la Cour; on les dépêche, on les défraie, on les paie pour voir tel ou tel objet, qui, très-ſurement, n'eſt pas un objet moral. Ils doivent tout leur tems à cet objet unique, ils ſont trop honnêtes gens pour voler leur argent. Si dans quelque pays que ce puiſſe être, des curieux voyagent à leurs dépens, ce n'eſt jamais pour étudier les hommes, c'eſt pour les inſtruire. Ce n'eſt pas de ſcience qu'ils ont beſoin, mais d'oſtentation. Comment apprendroient-ils dans leurs voyages à ſecouer le joug de l'opinion? ils ne les ſont que pour elle.

Il y a bien de la différence entre voyager pour voir du pays, ou pour voir des Peuples. Le premier objet eſt toujours celui des curieux, l'autre

n'eſt pour eux qu'acceſſoire. Ce doit être tout le contraire pour celui qui veut philoſopher. L'enfant obſerve les choſes, en attendant qu'il puiſſe obſerver les hommes. L'homme doit commencer par obſerver ſes ſemblables, & puis il obſerve les choſes s'il en a le tems.

C'eſt donc mal raiſonner, que de conclure que les voyages ſont inutiles, de ce que nous voyageons mal. Mais l'utilité des voyages reconnue, s'enſuivra-t-il qu'ils conviennent à tout le monde? Tant s'en faut; ils ne conviennent, au contraire, qu'à très-peu de gens: ils ne conviennent qu'aux hommes aſſez fermes ſur eux-mêmes, pour écouter les leçons de l'erreur ſans ſe laiſſer ſéduire, & pour voir l'exemple du vice ſans ſe laiſſer entraîner. Les voyages pouſſent le naturel vers ſa pente, & achevent de rendre l'homme bon ou mauvais. Quiconque revient de courir le monde, eſt, à ſon retour, ce qu'il ſera toute ſa vie; il en revient plus de méchans que de bons, parce qu'il en part plus d'enclins au mal qu'au bien. Les jeunes gens mal élevés & mal conduits, contractent dans leurs voyages tous les vices des Peuples qu'ils fréquentent, & pas une des vertus dont ces vices ſont mêlés: mais ceux qui ſont heureuſement nés, ceux dont on a bien cultivé le bon naturel, & qui voyagent dans le vrai deſſein de s'inſtruire, reviennent, tous, meilleurs & plus ſages qu'ils n'étoient partis. Ainſi voyagera mon Emile: ainſi avoit voyagé ce jeune homme, digne d'un meilleur ſiecle, dont l'Europe

étonnée admira le mérite, qui mourut pour son Pays à la fleur de ses ans, mais qui méritoit de vivre, & dont la tombe, ornée de ses seules vertus, attendoit pour être honorée qu'une main étrangere y semât des fleurs.

Tout ce qui se fait par raison, doit avoir ses regles. Les voyages, pris comme une partie de l'éducation, doivent avoir les leurs. Voyager pour voyager, c'est errer, être vagabond; voyager pour s'instruire, est encore un objet trop vague: l'instruction qui n'a pas un but déterminé, n'est rien. Je voudrois donner au jeune homme un intérêt sensible à s'instruire, & cet intérêt bien choisi fixeroit encore la nature de l'instruction. C'est toujours la suite de la méthode que j'ai tâché de pratiquer.

Or, après s'être considéré par ses rapports physiques avec les autres êtres, par ses rapports moraux avec les autres hommes, il lui reste à se considérer par ses rapports civils avec ses concitoyens. Il faut pour cela, qu'il commence par étudier la nature du gouvernement en général, les diverses formes de gouvernement, & enfin le gouvernement particulier sous lequel il est né, pour savoir s'il lui convient d'y vivre: car par un droit que rien ne peut abroger, chaque homme en devenant majeur & maître de lui-même, devient maître aussi de renoncer au contrat par lequel il tient à la communauté, en quittant le pays dans lequel elle est établie. Ce n'est que par le séjour qu'il y fait après l'âge de raison, qu'il est censé confirmer

tacitement l'engagement qu'ont pris ſes ancêtres. Il acquiert le droit de renoncer à ſa Patrie, comme à la ſucceſſion de ſon Pere: encore, le lieu de la naiſſance étant un don de la nature, cede-t-on du ſien en y renonçant. Par le droit rigoureux chaque homme reſte libre à ſes riſques en quelque lieu qu'il naiſſe, à moins qu'il ne ſe ſoumette volontairement aux loix, pour acquérir le droit d'en être protégé.

Je lui dirois donc, par exemple, juſqu'ici vous avez vécu ſous ma direction, vous étiez hors d'état de vous gouverner vous-même. Mais vous approchez de l'âge où les loix vous laiſſant la diſpoſition de votre bien, vous rendent maître de votre perſonne. Vous allez vous trouver ſeul dans la ſociété, dépendant de tout, même de votre patrimoine. Vous avez en vue un établiſſement. Cette vue eſt louable, elle eſt un des devoirs de l'homme; mais avant de vous marier, il faut ſavoir quel homme vous voulez être, à quoi vous voulez paſſer votre vie, quelles meſures vous voulez prendre pour aſſurer du pain à vous & à votre famille; car bien qu'il ne faille pas faire d'un tel ſoin ſa principale affaire, il y faut pourtant ſonger une fois. Voulez-vous vous engager dans la dépendance des hommes que vous mépriſez? Voulez-vous établir votre fortune & fixer votre état par des relations civiles qui vous mettront ſans ceſſe à la diſcrétion d'autrui, & vous forceront, pour échapper aux fripons, de devenir fripon vous-même?

Là-dessus je lui décrirai tous les moyens possibles de faire valoir son bien, soit dans le commerce, soit dans les charges, soit dans la finance, & je lui montrerai qu'il n'y en a pas un qui ne lui laisse des risques à courir, qui ne le mette dans un état précaire & dépendant, & ne le force de régler ses mœurs, ses sentimens, sa conduite, sur l'exemple & les préjugés d'autrui.

Il y a, lui dirai-je, un autre moyen d'employer son tems & sa personne; c'est de se mettre au service, c'est-à-dire de se louer à très-bon compte, pour aller tuer des gens qui ne nous ont point fait de mal. Ce métier est en grande estime parmi les hommes, & ils font un cas extraordinaire de ceux qui ne sont bons qu'à cela. Au surplus, loin de vous dispenser des autres ressources, il ne vous les rend que plus nécessaires; car il entre aussi dans l'honneur de cet état de ruiner ceux qui s'y dévouent. Il est vrai qu'ils ne s'y ruinent pas tous. La mode vient même insensiblement de s'y enrichir comme dans les autres. Mais je doute qu'en vous expliquant comment s'y prennent pour cela ceux qui réussissent, je vous rende curieux de les imiter.

Vous saurez encore que dans ce métier même il ne s'agit plus de courage ni de valeur, si ce n'est peut-être auprès des femmes; qu'au contraire le plus rampant, le plus bas, le plus servile est toujours le plus honoré; que si vous vous avisez de vouloir faire tout de bon votre métier, vous serez méprisé, haï, chassé peut-être, tout au moins ac-

cablé de passe-droits & supplanté par tous vos camarades, pour avoir fait votre service à la tranchée, tandis qu'ils faisoient le leur à la toilette.

On se doute bien que tous ces emplois divers ne seront pas fort du goût d'Emile. Eh quoi! me dira-t-il, ai-je oublié les jeux de mon enfance? ai-je perdu mes bras? ma force est-elle épuisée, ne sais-je plus travailler? Que m'importent tous vos beaux emplois, & toutes les sottes opinions des hommes? Je ne connois point d'autre gloire que d'être bienfaisant & juste; je ne connois point d'autre bonheur que de vivre indépendant avec ce qu'on aime, en gagnant tous les jours de l'appétit & de la santé par son travail. Tous ces embarras dont vous me parlez ne me touchent guere. Je ne veux pour tout bien qu'une petite métairie dans quelque coin du monde. Je mettrai toute mon avarice à la faire valoir, & je vivrai sans inquiétude. Sophie & mon champ, & je serai riche.

Oui, mon ami, c'est assez pour le bonheur du sage, d'une femme & d'un champ qui soient à lui. Mais ces trésors, bien que modestes, ne sont pas si communs que vous pensez. Le plus rare est trouvé pour vous; parlons de l'autre.

Un champ qui soit à vous, cher Emile! & dans quel lieu le choisirez-vous? En quel coin de la terre pourrez-vous dire; je suis ici mon maître & celui du terrein qui m'appartient? On sait en quels lieux il est aisé de se faire riches, mais qui sait où l'on peut se passer de l'être? Qui sait où l'on

peut vivre indépendant & libre, ſans avoir beſoin de faire mal à perſonne & ſans crainte d'en recevoir? Croyez-vous que le pays où il eſt toujours permis d'être honnête homme ſoit ſi facile à trouver? S'il eſt quelque moyen légitime & ſûr de ſubſiſter ſans intrigue, ſans affaire, ſans dépendance; c'eſt, j'en conviens, de vivre du travail de ſes mains, en cultivant ſa propre terre; mais où eſt l'Etat où l'on peut ſe dire, la terre que je foule eſt à moi? avant de choiſir cette heureuſe terre, aſſurez-vous bien d'y trouver la paix que vous cherchez; gardez qu'un gouvernement violent, qu'une religion perſécutante, que des mœurs perverſes ne vous y viennent troubler. Mettez-vous à l'abri des impôts ſans meſure qui dévoreroient le fruit de vos peines, des procès ſans fin qui conſumeroient votre fonds. Faites en ſorte qu'en vivant juſtement vous n'ayez point à faire votre cour à des Intendans, à leurs Subſtituts, à des Juges, à des Prêtres, à de puiſſans voiſins, à des fripons de toute eſpece, toujours prêts à vous tourmenter ſi vous les négligez. Mettez-vous ſur-tout à l'abri des vexations des grands & des riches; ſongez que par-tout leurs terres peuvent confiner à la vigne de Naboth. Si votre malheur veut qu'un homme en place achette ou bâtiſſe une maiſon près de votre chaumiere, répondez-vous qu'il ne trouvera pas le moyen, ſous quelque prétexte, d'envahir votre héritage pour s'arrondir, ou que vous ne verrez pas, dès demain peut-être, abſorber toutes vos reſſour-

ressources dans un large grand-chemin. Que si vous vous conservez du crédit pour parer à tous ces inconvéniens, autant vaut conserver aussi vos richesses, car elles ne vous couteront pas plus à garder. La richesse & le crédit s'étayent mutuellement; l'un se soutient toujours mal sans l'autre.

J'ai plus d'expérience que vous, cher Emile, je vois mieux la difficulté de votre projet. Il est beau, pourtant, il est honnête, il vous rendroit heureux en effet; efforçons-nous de l'exécuter. J'ai une proposition à vous faire. Consacrons les deux ans que nous avons pris jusqu'à votre retour, à choisir un azile en Europe où vous puissiez vivre heureux avec votre famille à l'abri de tous les dangers dont je viens de vous parler. Si nous réussissons, vous aurez trouvé le vrai bonheur vainement cherché par tant d'autres, & vous n'aurez pas regret à votre tems. Si nous ne réussissons pas, vous serez guéri d'une chimere; vous vous consolerez d'un malheur inévitable, & vous vous soumettrez à la loi de la nécessité.

Je ne sais si tous mes Lecteurs appercevront jusqu'où va nous mener cette recherche ainsi proposée; mais je sais bien que si, au retour de ses voyages commencés & continués dans cette vue, Emile, n'en revient pas versé dans toutes les matieres de gouvernement, de mœurs publiques, & de maximes d'Etat de toute espece, il faut que lui ou moi soyions bien dépourvus, l'un d'intelligence, & l'autre de jugement.

Le droit politique eſt encore à naître, & il eſt à préſumer qu'il ne naîtra jamais. Grotius, le maître de tous nos Savans en cette partie, n'eſt qu'un enfant, &, qui pis eſt, un enfant de mauvaiſe foi. Quand j'entends élever Grotius juſqu'aux nues & couvrir Hobbes d'exécration, je vois combien d'hommes ſenſés liſent ou comprennent ces deux Auteurs. La vérité eſt que leurs principes ſont exactement ſemblables, ils ne different que par les expreſſions. Ils different auſſi par la méthode. Hobbes s'appuie ſur des ſophiſmes, & Grotius ſur des Poëtes: tout le reſte leur eſt commun.

Le ſeul moderne, en état de créer cette grande & inutile ſcience, eût été l'illuſtre Monteſquieu. Mais il n'eut garde de traiter des principes du droit politique; il ſe contenta de traiter du droit poſitif des gouvernemens établis; & rien au monde n'eſt plus différent que ces deux études.

Celui pourtant qui veut juger ſainement des gouvernemens tels qu'ils exiſtent, eſt obligé de les réunir toutes deux; il faut ſavoir ce qui doit être, pour bien juger de ce qui eſt. La plus grande difficulté pour éclaircir ces importantes matieres, eſt d'intéreſſer un Particulier à les diſcuter, de répondre à ces deux queſtions; que m'importe? &, qu'y puis-je faire? Nous avons mis notre Emile en état de ſe répondre à toutes deux.

La deuxieme difficulté vient des préjugés de l'enfance, des maximes dans leſquelles on a été nourri, ſur-tout de la partialité des Auteurs, qui,

parlant toujours de la vérité dont ils ne se soucient gueres, ne songent qu'à leur intérêt dont ils ne parlent point. Or, le peuple ne donne ni chaires, ni pensions, ni places d'Académies; qu'on juge comment ses droits doivent être établis par ces gens-là! J'ai fait ensorte que cette difficulté fût encore nulle pour Emile. A peine sait-il ce que c'est que gouvernement; la seule chose qui lui importe est de trouver le meilleur; son objet n'est point de faire des livres, & si jamais il en fait, ce ne se sera point pour faire sa cour aux Puissances, mais pour établir les droits de l'humanité.

Il reste une troisieme difficulté plus spécieuse que solide, & que je ne veux ni résoudre, ni proposer: il me suffit qu'elle n'effraie point mon zêle; bien sûr qu'en des recherches de cette espece, de grands talens sont moins nécessaires qu'un sincere amour de la justice & un vrai respect pour la vérité. Si donc les matieres de gouvernement peuvent être équitablement traitées, en voici, selon moi, le cas, ou jamais.

Avant d'observer, il faut se faire des regles pour ses observations: il faut se faire une échelle pour y rapporter les mesures qu'on prend. Nos principes de droit politique sont cette échelle. Nos mesures sont les loix politiques de chaque pays.

Nos élémens seront clairs, simples, pris immédiatement dans la nature des choses. Ils se formeront des questions discutées entre nous, & que nous ne convertirons en principes que quand elles seront suffisamment résolues.

Par exemple, remontant d'abord à l'état de nature, nous examinerons ſi les hommes naiſſent eſclaves ou libres, aſſociés ou indépendans, s'ils ſe réuniſſent volontairement ou par force; ſi jamais la force qui les réunit peut former un droit permanent, par lequel cette force antérieure oblige, même quand elle eſt ſurmontée par une autre; en ſorte que depuis la force du Roi Nembrot, qui, dit-on, lui ſoumit les premiers Peuples, toutes les autres forces qui ont détruit celle-là ſoient devenues iniques & uſurpatoires, & qu'il n'y ait plus de légitimes Rois que les deſcendans de Nembrot ou ſes ayans cauſe? ou bien ſi cette premiere force venant à ceſſer, la force qui lui ſuccede oblige à ſon tour, & détruit l'obligation de l'autre, en ſorte qu'on ne ſoit obligé d'obéir qu'autant qu'on y eſt forcé, & qu'on en ſoit diſpenſé ſitôt qu'on peut faire réſiſtance: droit qui, ce ſemble, n'ajouteroit pas grand' choſe à la force, & ne ſeroit guere qu'un jeu de mots?

Nous examinerons ſi l'on ne peut pas dire que toute maladie vient de Dieu, & s'il s'enſuit pour cela que ce ſoit un crime d'appeller le Médecin?

Nous examinerons encore ſi l'on eſt obligé en conſcience de donner ſa bourſe à un bandit qui nous la demande ſur le grand chemin, quand même on pourroit la lui cacher? car enfin, le piſtolet qu'il tient eſt auſſi une puiſſance.

Si ce mot de puiſſance en cette occaſion veut dire autre choſe qu'une puiſſance légitime, & par

conséquent soumise aux loix dont elle tient son être ?

Supposé qu'on rejette ce droit de force, & qu'on admette celui de la nature ou l'autorité paternelle comme principes des sociétés, nous rechercherons la mesure de cette autorité, comment elle est fondée dans la nature, & si elle a d'autre raison que l'utilité de l'enfant, sa foiblesse, & l'amour naturel que le pere a pour lui! Si donc la foiblesse de l'enfant venant à cesser, & sa raison à mûrir, il ne devient pas seul juge naturel de ce qui convient à sa conservation, par conséquent son propre maître, & indépendant de tout autre homme, même de son pere? car il est encore plus sûr que le fils s'aime lui-même, qu'il n'est sûr que le pere aime le fils.

Si, le pere mort, les enfans sont tenus d'obéir à leur aîné, ou à quelque autre qui n'aura pas pour eux l'attachement naturel d'un pere; & si, de race en race, il y aura toujours un chef unique, auquel toute la famille soit tenue d'obéir ? Auquel cas on chercheroit comment l'autorité pourroit jamais être partagée, & de quel droit il y auroit sur la terre entiere, plus d'un chef qui gouvernât le genre humain ?

Supposé que les Peuples se fussent formés par choix, nous distinguerons alors le droit, du fait; & nous demanderons si s'étant ainsi soumis à leurs freres, oncles ou parens, non qu'ils y fussent obligés, mais parce qu'ils l'ont bien voulu, cette sorte de société ne rentre pas toujours dans l'association libre & volontaire?

Paſſant enſuite au droit d'eſclavage, nous examinerons ſi un homme peut légitimement s'aliéner à un autre, ſans reſtriction, ſans réſerve, ſans aucune eſpece de condition? C'eſt-à-dire, s'il peut renoncer à ſa perſonne, à ſa vie, à ſa raiſon, à ſon *moi*, à toute moralité dans ſes actions, & ceſſer en un mot d'exiſter avant ſa mort, malgré la nature qui le charge immédiatement de ſa propre conſervation, & malgré ſa conſcience & ſa raiſon qui lui preſcrivent ce qu'il doit faire & ce dont il doit s'abſtenir?

Que s'il y a quelque réſerve, quelque reſtriction dans l'acte d'eſclavage, nous diſcuterons ſi cet acte ne devient pas alors un vrai contrat, dans lequel chacun des deux contractans, n'ayant point en cette qualité de Supérieur commun (*r*), reſtent leurs propres juges quant aux conditions du contrat, par conſéquent libres chacun dans cette partie, & maîtres de le rompre ſitôt qu'ils s'eſtiment lézés?

Que ſi donc un eſclave ne peut s'aliéner ſans réſerve à ſon maître, comment un Peuple peut-il s'aliéner ſans réſerve à ſon chef? & ſi l'eſclave reſte juge de l'obſervation du contrat par ſon maître, comment le peuple ne reſtera-t-il pas juge de l'obſervation du contrat par ſon chef?

Forcés de revenir ainſi ſur nos pas, & conſidérant le ſens de ce mot collectif de peuple, nous

(*r*) S'ils en avoient un, ce Supérieur commun ne ſeroit autre que le Souverain, & alors le droit d'eſclavage fondé ſur le droit de ſouveraineté n'en ſeroit pas le principe.

chercherons ſi pour l'établir il ne faut pas un contrat, au moins tacite, antérieur à celui que nous ſuppoſons ?

Puiſqu'avant de s'élire un Roi, le Peuple eſt un Peuple, qu'eſt-ce qui l'a fait tel ſinon le contrat ſocial ? Le contrat ſocial eſt donc la baſe de toute ſociété civile, & c'eſt dans la nature de cet acte qu'il faut chercher celle de la ſociété qu'il forme.

Nous rechercherons quelle eſt la teneur de ce contrat, & ſi l'on ne peut pas à-peu-près l'énoncer par cette formule : *Chacun de nous met en commun ſes biens, ſa perſonne, ſa vie & toute ſa puiſſance ſous la ſuprême direction de la volonté générale, & nous recevons en corps chaque membre, comme partie indiviſible du tout.*

Ceci ſuppoſé ; pour définir les termes dont nous avons beſoin, nous remarquerons qu'au lieu de la perſonne particuliere de chaque contractant, cet acte d'aſſociation produit un corps moral & collectif, compoſé d'autant de membres que l'aſſemblée a de voix. Cette perſonne publique prend en général le nom de *corps politique :* lequel eſt appellé par ſes membres, *Etat* quand il eſt paſſif, *Souverain* quand il eſt actif, *Puiſſance* en le comparant à ſes ſemblables. A l'égard des membres eux-mêmes, ils prennent le nom de *Peuple* collectivement, & s'appellent en particulier *Citoyens*, comme membres de la *Cité*, ou participans à l'autorité ſouveraine, & *Sujets* comme ſoumis à la même autorité.

Nous remarquerons que cet acte d'association renferme un engagement réciproque du public & des particuliers, & que chaque individu, contractant, pour ainsi dire, avec lui-même, se trouve engagé sous un double rapport ; savoir comme membre du Souverain, envers les particuliers ; & comme membre de l'Etat, envers le Souverain.

Nous remarquerons encore, que nul n'étant tenu aux engagemens qu'on n'a pris qu'avec soi, la délibération publique qui peut obliger tous les Sujets envers le Souverain, à cause des deux différens rapports sous lesquels chacun d'eux est envisagé, ne peut obliger l'Etat envers lui-même. Par où l'on voit qu'il n'y a ni ne peut y avoir d'autre loi fondamentale proprement dite, que le seul pacte social. Ce qui ne signifie pas que le corps politique ne puisse, à certains égards, s'engager envers autrui; car par rapport à l'Etranger, il devient alors un être simple, un individu.

Les deux parties contractantes, savoir chaque particulier & le public, n'ayant aucun Supérieur commun qui puisse juger leurs différends, nous examinerons si chacun des deux reste le maître de rompre le contrat quand il lui plait; c'est-à-dire, d'y renoncer pour sa part sitôt qu'il se croit lézé ?

Pour éclaircir cette question, nous observerons que selon le pacte social, le Souverain ne pouvant agir que par des volontés communes & générales, ses actes ne doivent de même avoir que des objets généraux & communs; d'où il suit qu'un particulier

lier ne fauroit être lézé directement par le Souverain, qu'ils ne le foient tous, ce qui ne fe peut, puifque ce feroit vouloir fe faire du mal à foi même. Ainfi le contrat focial n'a jamais befoin d'autre garant que la force publique; parce que la lézion ne peut jamais venir que des particuliers, & alors ils ne font pas pour cela libres de leur engagement, mais punis de l'avoir violé.

Pour bien décider toutes les queftions femblables, nous aurons foin de nous rappeller toujours que le pacte focial eft d'une nature particuliere, & propre à lui feul, en ce que le Peuple ne contracte qu'avec lui-même, c'eft-à-dire le Peuple en corps comme Souverain, avec les particuliers comme Sujets. Condition qui fait tout l'artifice & le jeu de la machine politique, & qui feule rend légitimes, raifonnables & fans danger, des engagemens qui fans cela feroient abfurdes, tyranniques, & fujets aux plus énormes abûs.

Les Particuliers ne s'étant foumis qu'au Souverain, & l'autorité fouveraine n'étant autre chofe que la volonté générale, nous verrons comment chaque homme obéiffant au Souverain, n'obéit qu'à lui-même, & comment on eft plus libre dans le pacte focial, que dans l'état de nature.

Après avoir fait la comparaifon de la liberté naturelle avec la liberté civile quant aux perfonnes, nous ferons quant aux biens, celle du droit de propriété avec le droit de fouveraineté, du domaine particulier avec le domaine éminent. Si c'eft

ſur le droit de propriété qu'eſt fondée l'autorité ſouveraine, ce droit eſt celui qu'elle doit le plus reſpecter; il eſt inviolable & ſacré pour elle, tant qu'il demeure un droit particulier & individuel: ſitôt qu'il eſt conſidéré comme commun à tous les Citoyens, il eſt ſoumis à la volonté générale, & cette volonté peut l'anéantir. Ainſi le Souverain n'a nul droit de toucher au bien d'un particulier, ni de pluſieurs; mais il peut légitimement s'emparer du bien de tous, comme cela ſe fit à Sparte au tems de Licurgue; au lieu que l'abolition des dettes par Solon, fut un acte illégitime.

Puiſque rien n'oblige les Sujets que la volonté générale, nous rechercherons comment ſe manifeſte cette volonté, à quels ſignes on eſt ſûr de la reconnoître, ce que c'eſt qu'une loi, & quels ſont les vrais caracteres de la loi? Ce ſujet eſt tout neuf: la définition de la loi eſt encore à faire.

A l'inſtant que le Peuple conſidere en particulier un ou pluſieurs de ſes membres, le Peuple ſe diviſe. Il ſe forme entre le tout & ſa partie, une relation qui en fait deux êtres ſéparés, dont la partie eſt l'un, & le tout moins cette partie eſt l'autre. Mais le tout moins une partie n'eſt pas le tout; tant que ce rapport ſubſiſte, il n'y a donc plus de tout, mais deux parties inégales.

Au contraire, quand tout le peuple ſtatue ſur tout le peuple, il ne conſidere que lui-même, & s'il ſe forme un rapport, c'eſt de l'objet entier ſous un autre point de vue, ſans aucune diviſion du

tout. Alors l'objet ſur lequel on ſtatue eſt général, & la volonté qui ſtatue eſt auſſi générale. Nous examinerons s'il y a quelque autre eſpece d'acte qui puiſſe porter le nom de loi?

Si le Souverain ne peut parler que par des loix, & ſi la loi ne peut jamais avoir qu'un objet général & relatif également à tous les membres de l'Etat; il s'enſuit que le Souverain n'a jamais le pouvoir de rien ſtatuer ſur un objet particulier; & comme il importe cependant à la conſervation de l'Etat, qu'il ſoit auſſi décidé des choſes particulieres, nous rechercherons comment cela ſe peut faire?

Les actes du Souverain ne peuvent être que des actes de volonté générale, des loix: il faut enſuire des actes déterminans, des actes de force ou de gouvernement pour l'exécution de ces mêmes loix, & ceux-ci, au contraire, ne peuvent avoir que des objets particuliers. Ainſi l'acte par lequel le Souverain ſtatue qu'on élira un chef eſt une loi, & l'acte par lequel on élit ce chef en exécution de la loi, n'eſt qu'un acte de gouvernement.

Voici donc un troiſieme rapport ſous lequel le peuple aſſemblé peut être conſidéré; ſavoir, comme Magiſtrat ou exécuteur de la loi qu'il a portée comme Souverain (*s*).

(*s*) Ces queſtions & propoſitions ſont la plupart extraites du traité *du contrat ſocial*, extrait lui-même d'un plus grand ouvrage entrepris ſans conſulter mes forces, & abandonné depuis long-tems. Le petit traité que j'en ai détaché, & dont c'eſt ici le ſommaire, ſera publié à part. (On trouve dans le Tome II. des Ouvrages de cet Auteur le *Contract Social*.)

Nous examinerons s'il eſt poſſible que le peuple ſe dépouille de ſon droit de ſouveraineté pour en revêtir un homme ou pluſieurs, car l'acte d'élection n'étant pas une loi, & dans cet acte le peuple n'étant pas ſouverain lui-même, on ne voit point comment alors il peut transférer un droit qu'il n'a pas.

L'eſſence de la ſouveraineté conſiſtant dans la volonté générale, on ne voit point non plus comment on peut s'aſſurer qu'une volonté particuliere ſera toujours d'accord avec cette volonté générale. On doit bien plutôt préſumer qu'elle y ſera ſouvent contraire; car l'intérêt privé tend toujours aux préférences & l'intérêt public à l'égalité, & quand cet accord ſeroit poſſible, il ſuffiroit qu'il ne fût pas néceſſaire & indeſtructible pour que le droit ſouverain n'en pût réſulter.

Nous rechercherons ſi, ſans violer le pacte ſocial, les chefs du peuple, ſous quelque nom qu'ils ſoient élus, peuvent jamais être autre choſe que les officiers du peuple, auxquels il ordonne de faire exécuter les loix? ſi ces chefs ne lui doivent pas compte de leur adminiſtration, & ne ſont pas ſoumis eux-mêmes aux loix qu'ils ſont chargés de faire obſerver?

Si le peuple ne peut aliéner ſon droit ſuprême, peut-il le confier pour un tems? s'il ne peut ſe donner un maître, peut-il ſe donner des repréſentans? cette queſtion eſt importante & mérite diſcuſſion.

Si le peuple ne peut avoir ni Souverain ni représentans, nous examinerons comment il peut porter ses loix lui-même; s'il doit avoir beaucoup de loix, s'il doit les changer souvent; s'il est aisé qu'un grand peuple soit son propre Législateur?

Si le Peuple Romain n'étoit pas un grand Peuple?

S'il est bon qu'il y ait de grands Peuples?

Il suit des considérations précédentes, qu'il y a dans l'Etat un corps intermédiaire entre les Sujets & le Souverain; & ce corps intermédiaire formé d'un ou de plusieurs membres est chargé de l'administration publique, de l'exécution des loix, & du maintien de la liberté civile & politique.

Les Membres de ce corps s'appellent *Magistrats* ou *Rois*, c'est-à-dire, Gouverneurs. Le corps entier considéré par les hommes qui le composent s'appelle *Prince*, & considéré par son action, il s'appelle *Gouvernement*.

Si nous considérons l'action du corps entier agissant sur lui-même, c'est-à-dire, le rapport du tout au tout, ou du Souverain à l'Etat, nous pouvons comparer ce rapport à celui des extrêmes d'une proportion continue, dont le gouvernement donne le moyen terme. Le Magistrat reçoit du Souverain les ordres qu'il donne au peuple; &, tout compensé, son produit ou sa puissance est au même degré que le produit ou la puissance des Citoyens qui sont sujets d'un côté & souverains de l'autre. On ne sauroit altérer aucun des trois termes sans rompre à l'instant la proportion. Si le Souverain veut gouver-

ner, ou ſi le Prince veut donner des loix, ou ſi le Sujet refuſe d'obéir, le déſordre ſuccede à la regle, & l'Etat diſſout, tombe dans le deſpotiſme ou dans l'anarchie.

Suppoſons que l'Etat ſoit compoſé de dix mille Citoyens. Le Souverain ne peut être conſidéré que collectivement & en corps; mais chaque particulier a, comme Sujet, une exiſtence individuelle & indépendante. Ainſi le Souverain eſt au Sujet comme dix mille à un: c'eſt-à-dire, que chaque membre de l'Etat n'a pour ſa part que la dix-millieme partie de l'autorité ſouveraine, quoiqu'il lui ſoit ſoumis tout entier. Que le peuple ſoit compoſé de cent mille hommes; l'état des Sujets ne change pas, & chacun porte toujours tout l'empire des loix, tandis que ſon ſuffrage réduit à un cent-millieme a dix fois moins d'influence dans leur rédaction. Ainſi le Sujet reſtant toujours un, le rapport du Souverain augmente en raiſon du nombre des Citoyens. D'où il ſuit, que plus l'Etat s'aggrandit, plus la liberté diminue.

Or, moins les volontés particulieres ſe rapportent à la volonté générale, c'eſt-à-dire les mœurs aux loix, plus la force réprimante doit augmenter. D'un autre côté, la grandeur de l'Etat donnant aux dépoſitaires de l'autorité publique plus de tentations & de moyens d'en abuſer; plus le gouvernement a de force pour contenir le peuple, plus le Souverain doit en avoir à ſon tour pour contenir le gouvernement.

Il ſuit de ce double rapport que la proportion continue entre le Souverain, le Prince & le Peuple n'eſt point une idée arbitraire, mais une conſéquence de la nature de l'Etat. Il ſuit encore que l'un des extrêmes, ſavoir le peuple, étant fixe, toutes les fois que la raiſon doublée augmente ou diminue, la raiſon ſimple augmente ou diminue à ſon tour; ce qui ne peut ſe faire ſans que le moyen terme change autant de fois. D'où nous pouvons tirer cette conſéquence, qu'il n'y a pas une conſtitution de gouvernement unique & abſolue; mais qu'il doit y avoir autant de gouvernemens différens en nature qu'il y a d'Etats différens en grandeur.

Si plus le peuple eſt nombreux, moins les mœurs ſe rapportent aux loix, nous examinerons ſi par une analogie aſſez évidente on ne peut pas dire auſſi que plus les Magiſtrats ſont nombreux, plus le gouvernement eſt foible?

Pour éclaircir cette maxime, nous diſtinguerons dans la perſonne de chaque Magiſtrat trois volontés* eſſentiellement différentes. Premiérement, la volonté propre de l'individu qui ne tend qu'à ſon avantage particulier; ſecondement, la volonté commune des Magiſtrats, qui ſe rapporte uniquement au profit du Prince; volonté qu'on peut appeller volonté de corps, laquelle eſt générale par rapport au gouvernement, & particuliere par rapport à l'Etat dont le gouvernement fait partie; en troiſieme lieu la volonté du peuple ou la volonté ſouveraine, laquelle eſt générale, tant par rapport à l'Etat con-

ſidéré comme le tout, que par rapport au gouvernement conſidéré comme partie du tout. Dans une légiſlation parfaite la volonté particuliere & individuelle doit être preſque nulle, la volonté de corps propre au gouvernement très-ſubordonnée, & par conſéquent la volonté générale & ſouveraine eſt la regle de toutes les autres. Au contraire, ſelon l'ordre naturel, ces différentes volontés deviennent plus actives à meſure qu'elles ſe concentrent; la volonté générale eſt toujours la plus foible; la volonté de corps a le ſecond rang, & la volonté particuliere eſt préférée à tout. En ſorte que chacun eſt premiérement ſoi-même, & puis Magiſtat, & puis Citoyen. Gradation directement oppoſée à celle qu'exige l'ordre ſocial.

Cela poſé, nous ſuppoſerons le gouvernement entre les mains d'un ſeul homme. Voilà la volonté particuliere & la volonté de corps parfaitement réunies, & par conſéquent celle-ci au plus haut degré d'intenſité qu'elle puiſſe avoir. Or comme c'eſt de ce degré que dépend l'uſage de la force, & que la force abſolue du gouvernement étant toujours celle du peuple ne varie point, il s'enſuit que le plus actif des gouvernemens eſt celui d'un ſeul.

Au contraire, uniſſons le gouvernement à l'autorité ſuprême: faiſons le Prince du Souverain, & des Citoyens autant de Magiſtrats. Alors la volonté de corps parfaitement confondue avec la volonté générale, n'aura pas plus d'activité qu'elle, & laiſſera la volonté particuliere dans toute ſa force.

Ainsi le gouvernement, toujours avec la même force absolue, sera dans son *minimum* d'activité.

Ces regles sont incontestables, & d'autres considérations servent à les confirmer. On voit, par exemple, que les Magistrats sont plus actifs dans leurs corps que le Citoyen n'est dans le sien, & que par conséquent la volonté particuliere y a beaucoup plus d'influence. Car chaque Magistrat est presque toujours chargé de quelque fonction particuliere du gouvernement; au lieu que chaque Citoyen pris à part n'a aucune fonction de la souveraineté. D'ailleurs plus l'Etat s'étend, plus sa force réelle augmente, quoiqu'elle n'augmente pas en raison de son étendue: mais l'Etat restant le même, les Magistrats ont beau se multiplier, le gouvernement n'en acquiert pas une plus grande force réelle, parce qu'il est dépositaire de celle de l'Etat que nous supposons toujours égale. Ainsi par cette pluralité l'activité du gouvernement diminue sans que sa force puisse augmenter.

Après avoir trouvé que le gouvernement se relâche à mesure que les Magistrats se multiplient, & que, plus le peuple est nombreux, plus la force réprimante du gouvernement doit augmenter, nous conclurons que le rapport des Magistrats au gouvernement doit être inverse de celui des Sujets au Souverain: c'est-à-dire, que plus l'Etat s'aggrandit, plus le gouvernement doit se resserrer, tellement que le nombre des chefs diminue en raison de l'augmentation du peuple.

Pour fixer enſuite cette diverſité de formes ſous des dénominations plus préciſes, nous remarquerons en premier lieu que le Souverain peut commettre le dépôt du gouvernement à tout le peuple ou à la plus grande partie du peuple, en ſorte qu'il y ait plus de Citoyens Magiſtrats que de Citoyens ſimples particuliers. On donne le nom de Démocratie à cette forme de gouvernement.

Ou bien il peut reſſerrer le gouvernement entre les mains d'un moindre nombre, en ſorte qu'il y ait plus de ſimples Citoyens que de Magiſtrats, & cette forme porte le nom d'Ariſtocratie.

Enfin, il peut concentrer tout le gouvernement entre les mains d'un Magiſtrat unique. Cette troiſieme forme eſt la plus commune, & s'appelle Monarchie ou gouvernement royal.

Nous remarquerons que toutes ces formes, ou du moins les deux premieres, ſont ſuſceptibles de plus & de moins, & ont même une aſſez grande latitude. Car la Démocratie peut embraſſer tout le peuple ou ſe reſſerrer juſqu'à la moitié. L'Ariſtocratie à ſon tour peut de la moitié du peuple ſe reſſerrer indéterminément juſqu'aux plus petits nombres : la Royauté même admet quelquefois un partage, ſoit entre deux freres, ſoit autrement. Il y avoit toujours deux Rois à Sparte, & l'on a vu dans l'Empire Romain juſqu'à huit Empereurs à la fois, ſans qu'on pût dire que l'Empire fût diviſé. Il y a un point où chaque forme de gouvernement ſe confond avec la ſuivante ; & ſous trois dénomina-

tions ſpécifiques le gouvernement eſt réellement capable d'autant de formes que l'Etat a de Citoyens.

Il y a plus; chacun de ces gouvernemens pouvant à certains égards ſe ſubdiviſer en diverſes parties, l'une adminiſtrée d'une maniere & l'autre d'une autre, il peut réſulter de ces trois formes combinées une multitude de formes mixtes, dont chacune eſt multipliable par toutes les formes ſimples.

On a de tout tems beaucoup diſputé ſur la meilleure forme de Gouvernement, ſans conſidérer que chacune eſt la meilleure en certains cas, & la pire en d'autres. Pour nous, ſi dans les différens Etats le nombre des Magiſtrats (*t*) doit être inverſe de celui des Citoyens, nous conclurons qu'en général le gouvernement démocratique convient aux petits Etats, l'ariſtocratique aux médiocres, & le monarchique aux grands.

C'eſt par le fil de ces recherches, que nous parviendrons à ſavoir quels ſont les devoirs & les droits des Citoyens; & ſi l'on peut ſéparer les uns des autres? Ce que c'eſt que la patrie, en quoi préciſément elle conſiſte, & à quoi chacun peut connoître s'il a une patrie ou s'il n'en a point?

Après avoir ainſi conſidéré chaque eſpece de ſociété civile en elle-même, nous les comparerons pour en obſerver les divers rapports. Les unes grandes, les autres petites; les unes fortes, les au-

(*t*) On ſe ſouviendra que je n'entends parler ici que de Magiſtrats ſuprêmes ou Chefs de la Nation; les autres n'étant que leurs Subſtituts en telle ou telle partie.

tres foibles; s'attaquant, s'offensant, s'entre-détruisant, & dans cette action & réaction continuelle, faisant plus de misérables, & coûtant la vie à plus d'hommes, que s'ils avoient tous gardé leur premiere liberté. Nous examinerons si l'on n'en a pas fait trop ou trop peu dans l'institution sociale. Si les individus soumis aux loix & aux hommes, tandis que les sociétés gardent entr'elles l'indépendance de la nature, ne restent pas exposés aux maux des deux états, sans en avoir les avantages, & s'il ne vaudroit pas mieux qu'il n'y eût point de société civile au monde, que d'y en avoir plusieurs? N'est-ce pas cet état mixte qui participe à tous les deux, & n'assure ni l'un ni l'autre, *per quem neutrum licet, nec tanquam in bello paratum esse, nec tanquam in pace securum?* N'est-ce pas cette association partielle & imparfaite, qui produit la tyrannie & la guerre; & la tyrannie & la guerre ne sont-elles pas les plus grands fléaux de l'humanité?

Nous examinerons enfin l'espece de remedes qu'on a cherchés à ces inconvéniens, par les ligues & confédérations, qui, laissant chaque Etat son maître au dedans, l'arme au dehors contre tout aggresseur injuste. Nous rechercherons comment on peut établir une bonne association fédérative, ce qui peut la rendre durable, & jusqu'à quel point on peut étendre le droit de la confédération, sans nuire à celui de la souveraineté?

L'Abbé de S. Pierre avoit proposé une association de tous les Etats de l'Europe, pour maintenir

entr'eux une paix perpétuelle. Cette association étoit-elle praticable, & supposant qu'elle eût été établie, étoit-il à présumer qu'elle eût duré (u)? Ces recherches nous menent directement à toutes les questions de droit public, qui peuvent achever d'éclaircir celles du droit politique.

Enfin nous poserons les vrais principes du droit de la guerre, & nous examinerons pourquoi Grotius & les autres n'en ont donné que de faux.

Je ne serois pas étonné qu'au milieu de tous nos raisonnemens, mon jeune homme, qui a du bon sens, me dît en m'interrompant: on diroit que nous bâtissons notre édifice avec du bois, & non pas avec des hommes, tant nous alignons exactement chaque piece à la regle! Il est vrai, mon ami, mais songez que le droit ne se plie point aux passions des hommes, & qu'il s'agissoit entre nous d'établir d'abord les vrais principes du droit politique. A présent que nos fondemens sont posés, venez examiner ce que les hommes ont bâti dessus, & vous verrez de belles choses!

Alors je lui fais lire Télémaque, & poursuivre sa route: nous cherchons l'heureuse Salente, & le bon Idoménée rendu sage à force de malheurs. Chemin faisant nous trouvons beaucoup de Protésilas, & point de Philoclès. Adraste Roi des Dau-

(u) Depuis que j'écrivois ceci, les raisons *pour* ont été exposées dans l'extrait de ce projet; les raisons *contre*, du moins celles qui m'ont paru solides, se trouveront dans le Recueil de mes écrits à la suite de ce même extrait.

niens n'eſt pas non plus introuvable. Mais laiſſons les Lecteurs imaginer nos voyages, ou les faire à notre place un Télémaque à la main, & ne leur ſuggérons point des applications affligeantes, que l'Auteur même écarte, ou fait malgré lui.

Au reſte, Emile n'étant pas Roi, ni moi Dieu, nous ne nous tourmentons point de ne pouvoir imiter Télémaque & Mentor dans le bien qu'ils faiſoient aux hommes: perſonne ne ſait mieux que nous ſe tenir à ſa place, & ne deſire moins d'en ſortir. Nous ſavons que la même tâche eſt donnée à tous; que quiconque aime le bien de tout ſon cœur, & le fait de tout ſon pouvoir, l'a remplie. Nous ſavons que Télémaque & Mentor ſont des chimeres. Emile ne voyage pas en homme oiſif, & fait plus de bien que s'il étoit Prince. Si nous étions Rois, nous ne ſerions plus bienfaiſans; ſi nous étions Rois & bienfaiſans, nous ferions ſans le ſavoir mille maux réels pour un bien apparent que nous croirions faire. Si nous étions Rois & ſages, le premier bien que nous voudrions faire à nous-mêmes & aux autres, ſeroit d'abdiquer la royauté, & de redevenir ce que nous ſommes.

J'ai dit ce qui rend les voyages infructueux à tout le monde. Ce qui les rend encore plus infructueux à la Jeuneſſe, c'eſt la maniere dont on les lui fait faire. Les Gouverneurs, plus curieux de leur amuſement que de ſon inſtruction, la menent de Ville en Ville, de Palais en Palais, de Cercle, en Cercle, ou, s'ils ſont Savans & Gens de Let-

tres, ils lui font paſſer ſon tems à courir des Bibliotheques, à viſiter des antiquaires, à fouiller de vieux monumens, à tranſcrire de vieilles inſcriptions. Dans chaque pays ils s'occupent d'un autre ſiecle; c'eſt comme s'ils s'occupoient d'un autre pays; en ſorte qu'après avoir à grands fraix parcouru l'Europe, livrés aux frivolités ou à l'ennui, ils reviennent ſans avoir rien vu de ce qui peut les intéreſſer, ni rien appris de ce qui peut leur être utile.

Toutes les Capitales ſe reſſemblent; tous les Peuples s'y mêlent, toutes les mœurs s'y confondent; ce n'eſt pas là qu'il faut aller étudier les Nations. Paris & Londres ne ſont à mes yeux que la même ville. Leurs habitans ont quelques préjugés différens, mais ils n'en ont pas moins les uns que les autres, & toutes leurs maximes pratiques ſont les mêmes. On ſait quelles eſpeces d'hommes doivent ſe raſſembler dans les Cours. On ſait quelles mœurs l'entaſſement du Peuple & l'inégalité des fortunes doit par-tout produire. Sitôt qu'on me parle d'une Ville compoſée de deux cents mille ames, je ſais d'avance comment on y vit. Ce que je ſaurois de plus ſur les lieux, ne vaut pas la peine d'aller l'apprendre.

C'eſt dans les Provinces reculées, où il y a moins de mouvemens, de commerce, où les Etrangers voyagent moins, dont les habitans ſe déplacent moins, changent moins de fortune & d'état, qu'il faut aller étudier le génie & les mœurs d'une Nation. Voyez en paſſant la Capitale, mais

allez obſerver au loin le pays. Les François ne ſont pas à Paris, ils ſont en Touraine; les Anglois ſont plus Anglois en Mercie, qu'à Londres, & les Eſpagnols plus Eſpagnols en Galice, qu'à Madrid. C'eſt à ces grandes diſtances qu'un Peuple ſe caractériſe, & ſe montre tel qu'il eſt ſans mélange: c'eſt là que les bons & les mauvais effets du gouvernement ſe font mieux ſentir; comme au bout d'un plus grand rayon la meſure des arcs eſt plus exacte.

Les rapports néceſſaires des mœurs au gouvernement ont été ſi bien expoſés dans le livre de l'Eſprit des Loix, qu'on ne peut mieux faire que de recourir à cet ouvrage pour étudier ces rapports. Mais en général, il y a deux regles faciles & ſimples, pour juger de la bonté relative des gouvernemens. L'une eſt la population. Dans tout pays qui ſe dépeuple, l'Etat tend à ſa ruine, & le pays qui peuple le plus, fût-il le plus pauvre, eſt infailliblement le mieux gouverné.

Mais il faut pour cela, que cette population ſoit un effet naturel du gouvernement & des mœurs: car ſi elle ſe faiſoit par des colonies, ou par d'autres voies accidentelles & paſſageres, alors elles prouveroient le mal par le remede. Quand Auguſte porta des loix contre le Célibat, ces loix montroient déja le déclin de l'Empire Romain. Il faut que la bonté du gouvernement porte les Citoyens à ſe marier, & non pas que la loi les y contraigne; il ne faut pas examiner ce qui ſe fait par force, car la loi qui combat la conſtitution, s'élude & devient

vaine,

vaine, mais ce qui se fait par l'influence des mœurs & par la pente naturelle du gouvernement; car ces moyens ont seuls un effet constant. C'étoit la politique du bon Abbé de S. Pierre, de chercher toujours un petit remede à chaque mal particulier, au lieu de remonter à leur source commune, & de voir qu'on ne les pouvoit guérir que tous à la fois. Il ne s'agit pas de traiter séparément chaque ulcere qui vient sur le corps d'un malade, mais d'épurer la masse du sang qui les produit tous. On dit qu'il y a des prix en Angleterre pour l'agriculture; je n'en veux pas davantage; cela seul me prouve qu'elle n'y brillera pas longtems.

La seconde marque de la bonté relative du gouvernement & des loix se tire aussi de la population, mais d'une autre maniere; c'est-à-dire, de sa distribution, & non pas de sa quantité. Deux Etats égaux en grandeur & en nombre d'hommes peuvent être fort inégaux en force, & le plus puissant des deux, est toujours celui dont les habitans sont le plus également répandus sur le territoire: celui qui n'a pas de si grandes Villes & qui par conséquent brille le moins, battra toujours l'autre. Ce sont les grandes Villes qui épuisent un Etat & font sa foiblesse: la richesse qu'elles produisent, est une richesse apparente & illusoire: c'est beaucoup d'argent & peu d'effet. On dit que la Ville de Paris vaut une Province au Roi de France; moi je crois qu'elle lui en coûte plusieurs, que c'est à plus d'un égard que Paris est nourri par les Provin-

ces, & que la plupart de leurs revenus se versent dans cette Ville & y restent, sans jamais retourner au Peuple ni au Roi. Il est inconcevable que dans ce siecle de calculateurs, il n'y en ait pas un qui sache voir, que la France seroit beaucoup plus puissante, si Paris étoit anéanti. Non seulement le Peuple mal distribué n'est pas avantageux à l'Etat; mais il est plus ruineux que la dépopulation même, en ce que la dépopulation ne donne qu'un produit nul, & que la consommation mal entendue donne un produit négatif. Quand j'entends un François & un Anglois, tout fiers de la grandeur de leurs Capitales, disputer entr'eux, lequel de Paris ou de Londres contient le plus d'habitans, c'est pour moi comme s'ils disputoient ensemble, lequel des deux Peuples a l'honneur d'être le plus mal gouverné.

Etudiez un Peuple hors de ses Villes, ce n'est qu'ainsi que vous le connoîtrez. Ce n'est rien de voir la forme apparente d'un gouvernement, fardée par l'appareil de l'administration, & par le jargon des Administrateurs, si l'on n'en étudie aussi la nature par les effets qu'il produit sur le Peuple, & dans tous les dégrés de l'administration. La différence de la forme au fond, se trouvant partagée entre tous ces dégrés, ce n'est qu'en les embrassant tous, qu'on connoît cette différence. Dans tel pays, c'est par les manœuvres des Subdélégués qu'on commence à sentir l'esprit du Ministere; dans tel autre, il faut voir élire les membres du Parlement, pour juger s'il est vrai que la Nation soit li-

bre: dans quelque pays que ce ſoit, il eſt impoſſible que qui n'a vu que les Villes connoiſſe le gouvernement, attendu que l'eſprit n'en eſt jamais le même, pour la Ville & pour la campagne. Or, c'eſt la campagne qui fait le pays, & c'eſt le Peuple de la campagne qui fait la Nation.

Cette étude des divers Peuples dans leurs Provinces reculées, & dans la ſimplicité de leur génie originel, donne une obſervation générale bien favorable à mon épigraphe, & bien conſolante pour le cœur humain. C'eſt que toutes les Nations ainſi obſervées, paroiſſent en valoir beaucoup mieux; plus elles ſe rapprochent de la nature, plus la bonté domine dans leur caractere; ce n'eſt qu'en ſe renfermant dans les Villes, ce n'eſt qu'en s'altérant à force de culture qu'elles ſe dépravent, & qu'elles changent en vices agréables & pernicieux, quelques défauts plus groſſiers que malfaiſans.

De cette obſervation, réſulte un nouvel avantage dans la maniere de voyager que je propoſe, en ce que les jeunes gens, ſéjournant peu dans les grandes Villes où regne une horrible corruption, ſont moins expoſés à la contracter, & conſervent parmi des hommes plus ſimples, & dans des ſociétés moins nombreuſes, un jugement plus ſûr, un goût plus ſain, des mœurs plus honnêtes. Mais au reſte, cette contagion n'eſt guere à craindre pour mon Emile; il a tout ce qu'il faut pour s'en garantir. Parmi toutes les précautions que j'ai priſes pour cela, je compte pour beaucoup l'attachement qu'il a dans le cœur.

On ne fait plus ce que peut le véritable amour fur les inclinations des jeunes gens, parce que ne le connoiffant pas mieux qu'eux, ceux qui les gouvernent les en détournent. Il faut pourtant qu'un jeune homme aime ou qu'il foit débauché. Il eft aifé d'en impofer par les apparences. On me citera mille jeunes gens qui, dit-on, vivent fort chaftement fans amour; mais qu'on me cite un homme fait, un véritable homme qui dife avoir ainfi paffé fa jeuneffe, & qui foit de bonne foi. Dans toutes les vertus, dans tous les devoirs on ne cherche que l'apparence; moi je cherche la réalité; & je fuis trompé, s'il y a, pour y parvenir, d'autres moyens que ceux que je donne.

L'idée de rendre Emile amoureux avant de le faire voyager, n'eft pas de mon invention. Voici le trait qui me l'a fuggérée.

J'etois à Venife, en vifite chez le Gouverneur d'un jeune Anglois. C'étoit en hiver, nous étions autour du feu. Le Gouverneur reçoit fes Lettres de la Pofte. Il les lit, & puis en relit une tout haut à fon éleve. Elle étoit en Anglois: je n'y compris rien; mais durant la lecture, je vis le jeune homme déchirer de très-belles manchettes de point qu'il portoit, & les jetter au feu l'une après l'autre, le plus doucement qu'il put, afin qu'on ne s'en apperçût pas: furpris de ce caprice, je le regarde au vifage & crois y voir de l'émotion; mais les fignes extérieurs des paffions, quoiqu'affez femblables chez tous les hommes, ont des diffé-

rences Nationales, fur lefquelles il eft facile de fe tromper. Les Peuples ont divers langages fur le vifage, auffi bien que dans la bouche. J'attends la fin de la lecture, & puis montrant au Gouverneur les poignets nuds de fon éleve, qu'il cachoit pourtant de fon mieux, je lui dis; peut-on favoir ce que cela fignifie?

Le Gouverneur voyant ce qui s'étoit paffé, fe mit à rire, embraffa fon éleve d'un air de fatisfaction, & après avoir obtenu fon confentement, il me donna l'explication que je fouhaitois.

Les manchettes, me dit-il, que M. John vient de déchirer, font un préfent qu'une Dame de cette Ville lui a fait il n'y a pas longtems. Or, vous faurez que M. John eft promis dans fon Pays à une jeune Demoifelle pour laquelle il a beaucoup d'amour, & qui en mérite encore davantage. Cette Lettre eft de la mere de fa maîtreffe, & je vais vous en traduire l'endroit qui a caufé le dégât dont vous avez été le témoin.

„ Luci ne quitte point les manchettes de Lord
„ John. Miff Betti Roldham vint hier paffer l'après-
„ midi avec elle & voulut à toute force travail-
„ ler à fon ouvrage. Sachant que Luci s'étoit le-
„ vée aujourd'hui plutôt qu'à l'ordinaire, j'ai
„ voulu voir ce qu'elle faifoit, & je l'ai trouvé
„ occupée à défaire tout ce qu'avoit fait hier
„ Miff Betti. Elle ne veut pas qu'il y ait dans
„ fon préfent, un feul point d'une autre main
„ que la fienne."

M. John fortit un moment après pour prendre d'autres manchettes, & je dis à fon Gouverneur; vous avez un éleve d'un excellent naturel, mais parlez-moi vrai. La lettre de la mere de Miff Luci n'eft-elle point arrangée? N'eft-ce point un expédient de votre façon contre la Dame aux manchettes? Non, me dit-il, la chofe eft réelle; je n'ai pas mis tant d'art à mes foins; j'y ai mis de la fimplicité, du zéle, & Dieu a béni mon travail.

Le trait de ce jeune homme n'eft point forti de ma mémoire; il n'étoit pas propre à ne rien produire dans la tête d'un rêveur comme moi.

Il eft tems de finir. Ramenons Lord John à Miff Luci, c'eft-à-dire, Emile à Sophie. Il lui rapporte avec un cœur non moins tendre qu'avant fon départ un efprit plus éclairé, & il rapporte dans fon pays l'avantage d'avoir connu les gouvernemens par tous leurs vices, & les peuples par toutes leurs vertus. J'ai même pris foin qu'il fe liât dans chaque Nation avec quelque homme de mérite par un traité d'hofpitalité à la maniere des Anciens, & je ne ferai pas fâché qu'il cultive ces connoiffances par un commerce de lettres. Outre qu'il peut être utile & qu'il eft toujours agréable d'avoir des correfpondances dans les pays éloignés, c'eft une excellente précaution contre l'empire des préjugés nationaux, qui, nous attaquant toute la vie, ont tôt ou tard quelque prife fur nous. Rien n'eft plus propre à leur ôter cette prife que le commerce défintéreffé de gens fenfés qu'on eftime, lefquels n'a-

yant point ces préjugés & les combattant par les leurs, nous donnent les moyens d'oppoſer, ſans ceſſe les uns aux autres, & de nous garantir ainſi de tous. Ce n'eſt point la même choſe de commercer avec les Etrangers chez nous ou chez eux. Dans le premier cas, ils ont toujours pour le pays où ils vivent un ménagement qui leur fait déguiſer ce qu'ils en penſent ou qui leur en fait penſer favorablement, tandis qu'ils y ſont: de retour chez eux ils en rabattent & ne ſont que juſtes. Je ſerois bien aiſe que l'Etranger que je conſulte eût vu mon pays, mais je ne lui en demanderai ſon avis que dans le ſien.

Après avoir preſque employé deux ans à parcourir quelques-uns des grands Etats de l'Europe & beaucoup plus des petits; après en avoir appris les deux ou trois principales langues, après y avoir vu ce qu'il y a de vraiment curieux, ſoit en Hiſtoire naturelle, ſoit en Gouvernement, ſoit en Arts, ſoit en Hommes, Emile dévoré d'impatience m'avertit que notre terme approche. Alors je lui dis: Hé bien, mon ami, vous vous ſouvenez du principal objet de nos voyages; vous avez vu, vous avez obſervé. Quel eſt enfin le réſultat de vos obſervations? A quoi vous fixez-vous? Ou je me ſuis trompé dans ma méthode, ou il doit me répondre à peu près ainſi:

„ A quoi je me fixe! A rester tel que vous
„ m'avez fait être, & à n'ajouter volontairement
„ aucune autre chaîne à celle dont me chargent
„ la nature & les loix. Plus j'examine l'ouvrage
„ des hommes dans leurs institutions, plus je vois
„ qu'à force de vouloir être indépendans ils se font
„ esclaves, & qu'ils usent leur liberté même en
„ vains efforts pour l'assurer. Pour ne pas céder au
„ torrent des choses, ils se font mille attachemens;
„ puis sitôt qu'ils veulent faire un pas ils ne peu-
„ vent, & sont étonnés de tenir à tout. Il me
„ semble que pour se rendre libre on n'a rien à
„ faire; il suffit de ne pas vouloir cesser de l'être.
„ C'est vous, ô mon maître, qui m'avez fait li-
„ bre en m'apprennant à céder à la nécessité.
„ Qu'elle vienne quand il lui plaît, je m'y laisse
„ entraîner sans contrainte, & comme je ne veux
„ pas la combattre, je ne m'attache à rien pour
„ me retenir. J'ai cherché dans nos voyages si je
„ trouverois quelque coin de terre où je pusse
„ être absolument mien; mais en quel lieu parmi
„ les hommes ne dépend-on plus de leurs passions?
„ Tout bien examiné, j'ai trouvé que mon sou-
„ hait même étoit contradictoire; car dussé-je ne
„ tenir à autre chose, je tiendrois au moins à la
„ terre où je me serois fixé: ma vie seroit atta-
„ chée à cette terre comme celle des Dryades l'étoit
„ à leurs arbres; j'ai trouvé qu'empire & liberté
„ étant deux mots incompatibles, je ne pouvois
„ être maître d'une chaumiere qu'en cessant de l'ê-
„ tre de moi.

Hoc

Hoc erat in votis modus agri non ita magnus.

,, Je me ſouviens que mes biens furent la cauſe de nos recherches. Vous prouviez très-ſolidement que je ne pouvois garder à la fois ma richeſſe & ma liberté, mais quand vous vouliez que je fuſſe à la fois libre & ſans beſoins, vous vouliez deux choſes incompatibles, car je ne ſaurois me tirer de la dépendance des hommes, qu'en rentrant ſous celle de la nature. Que ferai-je donc avec la fortune que mes parens m'ont laiſſée? Je commencerai par n'en point dépendre; je relâcherai tous les liens qui m'y attachent: ſi on me la laiſſe, elle me reſtera; ſi on me l'ôte, on ne m'entraînera point avec elle. Je ne me tourmenterai point pour la retenir, mais je reſterai ferme à ma place. Riche ou pauvre je ſerai libre. Je ne le ſerai point ſeulement en tel pays, en telle contrée, je le ſerai par toute la terre. Pour moi, toutes les chaînes de l'opinion ſont briſées, je ne connois que celles de la néceſſité. J'appris à les porter dès ma naiſſance & je les porterai juſqu'à la mort, car je ſuis homme; & pourquoi ne ſaurois-je pas les porter étant libre, puiſqu'étant eſclave il les faudroit bien porter encore, & celles de l'eſclavage pour ſurcroît?

,, Que m'importe ma condition ſur la terre? que m'importe où que je ſois? par-tout où il y a des hommes, je ſuis chez mes frères; par-

,, tout où il n'y en a pas, je ſuis chez moi. Tant
,, que je pourrai reſter indépendant & riche, j'ai
,, du bien pour vivre & je vivrai. Quand mon
,, bien m'aſſujettira, je l'abandonnerai ſans peine;
,, j'ai des bras pour travailler, & je vivrai. Quand
,, mes bras me manqueront, je vivrai ſi l'on me
,, nourrit, je mourrai ſi l'on m'abandonne; je
,, mourrai bien auſſi quoiqu'on ne m'abandonne
,, pas; car la mort n'eſt pas une peine de la pau-
,, vreté, mais une loi de la nature. Dans quelque
,, tems que la mort vienne, je la défie; elle ne me
,, ſurprendra jamais faiſant des préparatifs pour vi-
,, vre; elle ne m'empêchera jamais d'avoir vécu.

,, Voilà, mon pere, à quoi je me fixe. Si
,, j'étois ſans paſſions, je ſerois, dans mon état
,, d'homme indépendant comme Dieu même,
,, puiſque ne voulant que ce qui eſt, je n'aurois
,, jamais à lutter contre la deſtinée. Au moins,
,, je n'ai qu'une chaîne, c'eſt la ſeule que je por-
,, terai jamais, & je puis m'en glorifier. Venez
,, donc, donnez moi Sophie, & je ſuis libre."

,, Cher Emile, je ſuis bien aiſe d'entendre ſor-
,, tir de ta bouche des diſcours d'homme, &
,, d'en voir les ſentimens dans ton cœur. Ce dé-
,, ſintéreſſement outré ne me déplaît pas à ton âge.
,, Il diminuera quand tu auras des enfans, & tu
,, ſeras alors préciſément ce que doit être un bon
,, pere de famille & un homme ſage. Avant tes
,, voyages, je ſavois quel en ſeroit l'effet; je ſa-
,, vois qu'en regardant de près nos inſtitutions tu

„ ſerois bien éloigné d'y prendre la confiance
„ qu'elles ne méritent pas. C'eſt en vain qu'on
„ aſpire à la liberté ſous la ſauvegarde des loix.
„ Des loix! où eſt-ce qu'il y en a, & où eſt-ce
„ qu'elles ſont reſpectées? Par-tout tu n'as vu
„ régner ſous ce nom que l'intérêt particulier &
„ les paſſions des hommes. Mais les loix éternel-
„ les de la nature & de l'ordre exiſtent. Elles
„ tiennent lieu de loi poſitive au ſage, elles ſont
„ écrites au fond de ſon cœur par la conſcience
„ & par la raiſon; c'eſt à celles-là qu'il doit s'aſ-
„ ſervir pour être libre, & il n'y a d'eſclave que
„ celui qui fait mal, car il le fait toujours malgré
„ lui. La liberté n'eſt dans aucune forme de gou-
„ vernement, elle eſt dans le cœur de l'homme
„ libre, il la porte par-tout avec lui. L'homme
„ vil porte par-tout la ſervitude. L'un ſeroit eſ-
„ clave à Genève, & l'autre libre à Paris.

„ Si je te parlois des devoirs du Citoyen, tu
„ me demanderois peut-être où eſt la patrie, &
„ tu croirois m'avoir confondu. Tu te tromperois,
„ pourtant, cher Emile, car qui n'a pas une pa-
„ trie a du moins un pays. Il y a toujours un
„ gouvernement & des ſimulacres de loix ſous
„ leſquels il a vécu tranquille. Que le contrat ſo-
„ cial n'ait point été obſervé, qu'importe, ſi l'in-
„ térêt particulier l'a protégé comme auroit fait
„ la volonté générale, ſi la violence publique l'a
„ garanti des violences particulieres, ſi le mal
„ qu'il a vu faire lui a fait aimer ce qui étoit

„ bien, & si nos institutions mêmes lui ont fait
„ connoître & haïr leurs propres iniquités? O
„ Emile! où est l'homme de bien qui ne doit rien
„ à son pays? Quel qu'il soit, il lui doit ce qu'il
„ y a de plus précieux pour l'homme, la morali-
„ té de ses actions & l'amour de la vertu. Né
„ dans le fond d'un bois, il eût vécu plus heu-
„ reux & plus libre; mais n'ayant rien à combat-
„ tre pour suivre ses penchans il eût été bon sans
„ mérite, il n'eût point été vertueux, & main-
„ tenant il sait l'être malgré ses passions. La seule
„ apparence de l'ordre le porte à le connoître, à
„ l'aimer. Le bien public, qui ne sert que de
„ prétexte aux autres, est pour lui seul un motif
„ réel. Il apprend à se combattre, à se vaincre,
„ à sacrifier son intérêt à l'intérêt commun. Il
„ n'est pas vrai qu'il ne tire aucun profit des loix;
„ elles lui donnent le courage d'être juste, même
„ parmi les méchans. Il n'est pas vrai qu'elles
„ ne l'ont pas rendu libre, elles lui ont appris
„ à régner sur lui.

„ Ne dis donc pas, que m'importe où que je
„ sois? Il t'importe d'être où tu peux remplir
„ tous tes devoirs, & l'un de ces devoirs est
„ l'attachement pour le lieu de ta naissance. Tes
„ compatriotes te protégerent enfant, tu dois les
„ aimer étant homme. Tu dois vivre au milieu
„ d'eux, ou du moins en lieu d'où tu puisses
„ leur être utile autant que tu peux l'être, & où
„ ils sachent où te prendre si jamais ils ont besoin

„ de toi. Il y a telle circonſtance où un homme „ peut être plus utile à ſes concitoyens hors de „ ſa patrie, que s'il vivoit dans ſon ſein. Alors „ il doit n'écouter que ſon zêle & ſupporter ſon „ exil ſans murmure; cet exil même eſt un de ſes „ devoirs. Mais toi, bon Emile, à qui rien n'im- „ poſe ces douloureux ſacrifices, toi qui n'a pas „ pris le triſte emploi de dire la vérité aux hom- „ mes, va vivre au milieu d'eux; cultive leur „ amitié dans un doux commerce, ſois leur bien- „ faiteur, leur modele: ton exemple leur ſer- „ vira plus que tous nos livres, & le bien qu'ils „ te verront faire les touchera plus que tous „ nos vains diſcours.

„ Je ne t'exhorte pas pour cela d'aller vivre „ dans les grandes Villes; au contraire un des „ exemples que les bons doivent donner aux au- „ tres eſt celui de la vie patriarchale & champê- „ tre, la premiere vie de l'homme, la plus paiſi- „ ble, la plus naturelle, & la plus douce à qui „ n'a pas le cœur corrompu. Heureux, mon jeu- „ ne ami, le pays où l'on n'a pas beſoin d'aller „ chercher la paix dans un déſert! Mais où eſt ce „ pays? Un homme bienfaiſant ſatisfait mal ſon „ penchant au milieu des villes, où il ne trouve „ preſque à exercer ſon zèle que pour des intri- „ gans ou pour des fripons. L'accueil qu'on y „ fait aux fainéans qui viennent y chercher fortu- „ ne, ne fait qu'achever de dévaſter le pays, qu'au „ contraire il faudroit repeupler aux dépens des

„ villes. Tous les hommes qui ſe retirent de la „ grande ſociété ſont utiles préciſément parce qu'ils „ s'en retirent, puiſque tous ſes vices lui vien„ nent d'être trop nombreuſe. Ils ſont encore uti„ les lorſqu'ils peuvent ramener dans les lieux dé„ ſerts la vie, la culture, & l'amour de leur pre„ mier état. Je m'attendris en ſongeant combien „ de leur ſimple retraite Emile & Sophie peuvent „ répandre de bienfaits autour d'eux; combien „ ils peuvent vivifier la campagne & ranimer le „ zêle éteint de l'infortuné villageois. Je crois „ voir le peuple ſe multiplier, les champs ſe fer„ tiliſer, la terre prendre une nouvelle parure, la „ multitude & l'abondance transformer les travaux „ en fêtes; les cris de joie & les bénédictions s'é„ lever du milieu des jeux autour du couple aima„ ble qui les a ranimés. On traite l'âge d'or de „ chimere, & c'en ſera toujours une pour qui„ conque a le cœur & le goût gatés. Il n'eſt pas „ même vrai qu'on le regrette, puiſque ces re„ grets ſont toujours vains. Que faudroit-il donc „ pour le faire renaître? Une ſeule choſe, mais „ impoſſible; ce ſeroit de l'aimer.

„ Il ſemble déja renaître autour de l'habitation „ de Sophie; vous ne ferez qu'achever enſemble „ ce que ſes dignes parens ont commencé. Mais, „ cher Emile, qu'une vie ſi douce ne te dégoû„ te pas des devoirs pénibles, ſi jamais ils te ſont „ impoſés; ſouviens-toi que les Romains paſſoient „ de la charrue au Conſulat. Si le Prince ou

„ l'Etat t'appelle au service de la patrie, quitte
„ tout pour aller remplir, dans le poste qu'on
„ t'assigne, l'honorable fonction de Citoyen. Si
„ cette fonction t'est onéreuse, il est un moyen
„ honnête & sûr de t'en affranchir; c'est de la
„ remplir avec assez d'intégrité pour qu'elle ne te
„ soit pas long-tems laissée. Au reste, crains peu
„ l'embarras d'une pareille charge: tant qu'il y au-
„ ra des hommes de ce siecle; ce n'est pas toi
„ qu'on viendra chercher pour servir l'Etat."

Que ne m'est-il permis de peindre le retour d'Emile auprès de Sophie & la fin de leurs amours, ou plutôt le commencement de l'amour conjugal qui les unit? Amour fondé sur l'estime qui dure autant que la vie, sur les vertus qui ne s'effacent point avec la beauté, sur les convenances des caracteres qui rendent le commerce aimable & prolongent dans la vieillesse le charme de la premiere union. Mais tous ces détails pourroient plaire sans être utiles, & jusqu'ici je ne me suis permis de détails agréables que ceux dont j'ai cru voir l'utilité. Quitterois-je cette regle à la fin de ma tâche? Non, je sens aussi bien, que ma plume est lassée. Trop foible pour des travaux de si longue haleine, j'abandonnerois celui-ci s'il étoit moins avancé; pour ne pas le laisser imparfait, il est tems que j'acheve.

Enfin, je vois naître le plus charmant des jours d'Emile & le plus heureux des miens; je vois couronner mes soins & je commence d'en goûter le

fruit. Le digne couple s'unit d'une chaîne indissoluble, leur bouche prononce & leur cœur confirme des sermens qui ne seront point vains : ils sont époux. En revenant du Temple ils se laissent conduire : ils ne savent où ils sont, où ils vont, ce qu'on fait autour d'eux. Ils n'entendent point, ils ne répondent que des mots confus, leurs yeux troublés ne voient plus rien. O délire ! ô foiblesse humaine ! Le sentiment du bonheur écrase l'homme ; il n'est pas assez fort pour le supporter.

Il y a bien peu de gens qui sachent, un jour de mariage, prendre un ton convenable avec les nouveaux époux. La morne décence des uns & le propos léger des autres me semblent également déplacés. J'aimerois mieux qu'on laissât ces jeunes cœurs se replier sur eux-mêmes, & se livrer à une agitation qui n'est pas sans charme, que de les en distraire si cruellement pour les attrister par une fausse bienséance, ou pour les embarrasser par de mauvaises plaisanteries qui, dussent-elles leur plaire en tout autre tems, leur sont très-sûrement importunes un pareil jour.

Je vois mes deux jeunes gens dans la douce langueur qui les trouble n'écouter aucun des discours qu'on leur tient : moi, qui veux qu'on jouisse de tous les jours de la vie, leur en laisserai-je perdre un si précieux ? Non, je veux qu'ils le goûtent, qu'ils le savourent, qu'il ait pour eux ses voluptés. Je les arrache à la foule indiscrette qui les accable ; & les menant promener à l'écart ; je les

rappelle à eux-mêmes en leur parlant d'eux. Ce n'eſt pas ſeulement à leurs oreilles que je veux parler, c'eſt à leurs cœurs; & je n'ignore pas quel eſt le ſujet unique dont ils peuvent s'occuper ce jour-là.

Mes enfans, leur dis-je en les prenant tous deux par la main, il y a trois ans que j'ai vu naître cette flamme vive & pure qui fait votre bonheur aujourd'hui. Elle n'a fait qu'augmenter ſans ceſſe; je vois dans vos yeux qu'elle eſt à ſon dernier degré de véhémence; elle ne peut plus que s'affoiblir. Lecteur, ne voyez-vous pas les tranſports, les emportemens, les ſermens d'Emile, l'air dédaigneux dont Sophie dégage ſa main de la mienne, & les tendres proteſtations que leurs yeux ſe font mutuellement de s'adorer juſqu'au dernier ſoupir? Je les laiſſe faire, & puis je reprends.

J'ai ſouvent penſé que ſi l'on pouvoit prolonger le bonheur de l'amour dans le mariage, on auroit le paradis ſur la terre. Cela ne s'eſt jamais vu juſqu'ici. Mais ſi la choſe n'eſt pas tout-à-fait impoſſible, vous êtes bien dignes l'un & l'autre de donner un exemple que vous n'aurez reçu de perſonne, & que peu d'époux ſauront imiter. Voulez-vous, mes enfans, que je vous diſe un moyen que j'imagine pour cela, & que je crois être le ſeul poſſible?

Ils ſe regardent, en ſouriant & ſe moquant de ma ſimplicité. Emile me remercie nettement de ma recette, en diſant qu'il croit que Sophie en a une meilleure, & que, quant à lui, celle-là lui ſuffit.

Sophie approuve, & paroît tout aussi confiante. Cependant à travers son air de raillerie je crois démêler un peu de curiosité. J'examine Emile: ses yeux ardens dévorent les charmes de son épouse; c'est la seule chose dont il soit curieux, & tous mes propos ne l'embarrassent guere. Je souris à mon tour en disant en moi-même: je saurai bientôt te rendre attentif.

La différence presque imperceptible de ces mouvemens secrets, en marque une bien caractéristique dans les deux sexes, & bien contraire aux préjugés reçus: c'est que généralement les hommes sont moins constans que les femmes, & se rebutent plutôt qu'elles de l'âmour heureux. La femme pressent de loin l'inconstance de l'homme, & s'en inquiette; c'est ce qui la rend aussi plus jalouse. Quand il commence à s'attiédir, forcée à lui rendre pour le garder tous les soins qu'il prit autrefois pour lui plaire, elle pleure, elle s'humilie à son tour, & rarement avec le même succès. L'attachement & les soins gagnent les cœurs: mais ils ne les recouvrent guere. Je reviens à ma recette contre le réfroidissement de l'amour dans le mariage.

Elle est simple & facile, reprends-je; c'est de continuer d'être amans quand on est époux. En effet, dit Emile en riant du secret, elle ne nous sera pas pénible.

Plus pénible à vous qui parlez que vous ne pense, peut-être. Laissez-moi, je vous prie, le tems de m'expliquer.

Les nœuds qu'on veut trop ſerrer rompent. Voilà ce qui arrive à celui du mariage, quand on veut lui donner plus de force qu'il n'en doit avoir. La fidélité qu'il impoſe aux deux époux eſt le plus ſaint de tous les droits, mais le pouvoir qu'il donne à chacun des deux ſur l'autre eſt de trop. La contrainte & l'amour vont mal enſemble, & le plaiſir ne ſe commande pas. Ne rougiſſez point, ô Sophie, & ne ſongez pas à fuir. A Dieu ne plaiſe que je veuille offenſer votre modeſtie; mais il s'agit du deſtin de vos jours. Pour un ſi grand objet ſouffrez entre un époux & un pere, des diſcours que vous ne ſupporteriez pas ailleurs.

Ce n'eſt pas tant la poſſeſſion que l'aſſujettiſſement qui raſſaſie, & l'on garde pour une fille entretenue un bien plus long attachement que pour une femme. Comment a-t-on pu faire un devoir des plus tendres careſſes, & un droit des plus doux témoignages de l'amour? C'eſt le deſir mutuel qui fait le droit, la nature n'en connoît point d'autre. La loi peut reſtreindre ce droit, mais elle ne ſauroit l'étendre. La volupté eſt ſi douce par elle-même! doit-elle recevoir de la triſte gêne la force qu'elle n'aura pu tirer de ſes propres attraits? Non, mes enfans, dans le mariage les cœurs ſont liés, mais les corps ne ſont point aſſervis. Vous vous devez la fidélité, non la complaiſance. Chacun des deux ne peut être qu'à l'autre; mais nul des deux ne doit être à l'autre qu'autant qu'il lui plaît.

S'il eſt donc vrai, cher Emile, que vous vouliez être l'amant de votre femme, qu'elle ſoit toujours votre maîtreſſe & la ſienne; ſoyez amant heureux, mais reſpectueux; obtenez tout de l'amour ſans rien exiger du devoir, & que les moindres faveurs ne ſoient jamais pour vous des droits, mais des graces. Je ſais que la pudeur fuit les aveux formels & demande d'être vaincue; mais avec de la délicateſſe & du véritable amour, l'amant ſe trompe-t-il ſur la volonté ſecrette? Ignore-t-il quand le cœur & les yeux accordent ce que la bouche feint de refuſer? Que chacun des deux, toujours maître de ſa perſonne & de ſes careſſes, ait droit de ne les diſpenſer à l'autre qu'à ſa propre volonté. Souvenez-vous toujours, que même dans le mariage le plaiſir n'eſt légitime que quand le deſir eſt partagé. Ne craignez pas, mes enfans, que cette loi vous tienne éloignés; au contraire, elle vous rendra tous deux plus attentifs à vous plaire, & préviendra la ſatiété. Bornés uniquement l'un à l'autre, la nature & l'amour vous rapprocheront aſſez.

A ces propos & d'autres ſemblables Emile ſe fâche, ſe récrie; Sophie honteuſe tient ſon éventail ſur ſes yeux & ne dit rien. Le plus mécontent des deux, peut-être, n'eſt pas celui qui ſe plaint le plus. J'inſiſte impitoyablement: je fais rougir Emile de ſon peu de délicateſſe; je me rends caution pour Sophie qu'elle accepte pour ſa part le traité. Je la provoque à parler, on ſe doute bien qu'elle n'oſe me démentir. Emile inquiet conſulte les yeux de

ſa jeune épouſe: il les voit, à travers leur embarras, pleins d'un trouble voluptueux qui le raſſure contre le riſque de la confiance. Il ſe jette à ſes pieds, baiſe avec tranſport la main qu'elle lui tend, & jure qu'hors la fidélité promiſe, il renonce à tout autre droit ſur elle. Sois, lui dit-il, chere épouſe, l'arbitre de mes plaiſirs comme tu l'es de mes jours & de ma deſtinée. Dût ta cruauté me coûter la vie, je te rends mes droits les plus chers. Je ne veux rien devoir à ta complaiſance; je veux tout tenir de ton cœur.

Bon Emile, raſſure-toi: Sophie eſt trop généreuſe elle-même pour te laiſſer mourir victime de ta générosité.

Le ſoir, prêt à les quitter, je leur dis, du ton le plus grave qu'il m'eſt poſſible: ſouvenez-vous tous deux que vous êtes libres & qu'il n'eſt pas ici queſtion des devoirs d'époux; croyez-moi, point de fauſſe déférence. Emile, veux-tu venir? Sophie le permet. Emile en fureur voudroit me battre. Et vous, Sophie, qu'en dites-vous? faut-il que je l'emmene? La menteuſe en rougiſſant dira qu'oui. Charmant & doux menſonge, qui vaut mieux que la vérité!

Le lendemain..... L'image de la félicité ne flatte plus les hommes; la corruption du vice n'a pas moins dépravé leur goût que leurs cœurs. Ils ne ſavent plus ſentir ce qui eſt touchant, ni voir ce qui eſt aimable. Vous qui pour peindre la volupté n'imaginez jamais que d'heureux amans na-

geant dans le ſein des délices, que vos tableaux ſont encore imparfaits! Vous n'en avez que la moitié la plus groſſiere; les plus doux attrairs de la volupté n'y ſont point. O qui de vous n'a jamais vu deux jeunes époux unis ſous d'heureux auſpices ſortant du lit nuptial, & portant à la fois dans leurs regards languiſſans & chaſtes l'ivreſſe des doux plaiſirs qu'ils viennent de goûter, l'aimable ſécurité de l'innocence, & la certitude alors ſi charmante de couler enſemble le reſte de leurs jours? Voilà l'objet le plus raviſſant qui puiſſe être offert au cœur de l'homme; voilà le vrai tableau de la volupté! vous l'avez vu cent fois ſans le reconnoître; vos cœurs endurcis ne ſont plus faits pour l'aimer. Sophie heureuſe & paiſible paſſe le jour dans les bras de ſa tendre mere; c'eſt un repos bien doux à prendre, après avoir paſſé la nuit dans ceux d'un époux.

Le ſur-lendemain, j'apperçois déja quelque changement de ſcene. Emile veut paroître un peu mécontent: mais à travers cette affectation je remarque un empreſſement ſi tendre & même tant de ſoumiſſion, que je n'en augure rien de bien fâcheux. Pour Sophie, elle eſt plus gaie que la veille; je vois briller dans ſes yeux un air ſatisfait. Elle eſt charmante avec Emile; elle lui fait preſque des agaceries dont il n'eſt que plus dépité.

Ces changemens ſont peu ſenſibles, mais ils ne m'échappent pas; je m'en inquiette, j'interroge Emile en particulier; j'apprends qu'à ſon grand regret & malgré toutes ſes inſtances, il a fallu faire

lit à part la nuit précédente. L'impérieuse s'est hâtée d'user de son droit. On a un éclaircissement; Emile se plaint amérement, Sophie plaisante; mais enfin le voyant prêt à se fâcher tout de bon, elle lui jette un regard plein de douceur & d'amour, & me serrant la main ne prononce que ce seul mot, mais d'un ton qui va chercher l'ame; *l'ingrat!* Emile est si bête qu'il n'entend rien à cela. Moi je l'entends; j'écarte Emile, & je prends à son tour Sophie en particulier.

Je vois, lui dis-je, la raison de ce caprice. On ne sauroit avoir plus de délicatesse ni l'employer plus mal-à-propos. Chere Sophie, rassurez-vous; c'est un homme que je vous ai donné, ne craignez pas de le prendre pour tel: vous avez eu les prémices de sa jeunesse; il ne l'a prodiguée à personne: il la conservera long-tems pour vous.

„ Il faut, ma chere enfant, que je vous expli-
„ que mes vues dans la conversation que nous eû-
„ mes tous trois avant-hier. Vous n'y avez peut-
„ être apperçû qu'un art de ménager vos plaisirs
„ pour les rendre durables. O Sophie! elle eut un
„ autre objet plus digne de mes soins. En deve-
„ nant votre époux, Emile est devenu votre chef;
„ c'est à vous d'obéir, ainsi l'a voulu la nature.
„ Quand la femme ressemble à Sophie, il est pour-
„ tant bon que l'homme soit conduit par elle; c'est
„ encore une loi de la nature; & c'est pour vous
„ rendre autant d'autorité sur son cœur, que son
„ sexe lui en donne sur votre personne, que je

„ vous ai fait l'arbitre de ses plaisirs. Il vous en „ coûtera des privations pénibles, mais vous ré- „ gnerez sur lui, si vous savez régner sur vous; „ & ce qui s'est déja passé me montre que cet art „ difficile n'est pas au-dessus de votre courage. „ Vous régnerez long-tems par l'amour, si vous „ rendez vos faveurs rares & précieuses, si vous „ savez les faire valoir. Voulez-vous voir votre „ mari sans cesse à vos pieds? tenez-le toujours à „ quelque distance de votre personne. Mais dans „ votre sévérité mettez de la modestie, & non pas „ du caprice; qu'il vous voie réservée, & non „ pas fantasque; gardez qu'en ménageant son amour, „ vous ne le fassiez douter du vôtre. Faites-vous „ chérir par vos faveurs, & respecter par vos re- „ fus; qu'il honore la chasteté de sa femme, sans „ avoir à se plaindre de sa froideur.

„ C'est ainsi, mon enfant, qu'il vous donnera „ sa confiance, qu'il écoutera vos avis, qu'il vous „ consultera dans ses affaires, & ne résoudra rien „ sans en délibérer avec vous. C'est ainsi que „ vous pouvez le rappeller à la sagesse, quand il „ s'égare, le ramener par une douce persuasion, „ vous rendre aimable pour vous rendre utile; „ employer la coquetterie aux intérêts de la ver- „ tu, & l'amour au profit de la raison.

„ Ne croyez pas avec tout cela, que cet art „ même puisse vous servir toujours. Quelque pré- „ caution qu'on puisse prendre, la jouissance use „ les plaisirs, & l'amour avant tous les autres.

„ Mais

„ Mais quand l'amour a duré long-tems, une dou-
„ ce habitude en remplit le vuide, & l'attrait de
„ la confiance ſuccede aux tranſports de la pas-
„ ſion. Les enfans forment entre ceux qui leur
„ ont donné l'être, une liaiſon non moins douce
„ & ſouvent plus forte que l'amour même. Quand
„ vous ceſſerez d'être la maîtreſſe d'Emile, vous
„ ſerez ſa femme & ſon amie; vous ſerez la me-
„ re de ſes enfans. Alors, au lieu de votre pre-
„ miere réſerve, établiſſez entre vous la plus gran-
„ de intimité; plus de lit à part, plus de refus,
„ plus de caprice. Devenez tellement ſa moitié,
„ qu'il ne puiſſe plus ſe paſſer de vous, & que
„ ſitôt qu'il vous quitte, il ſe ſente loin de lui-
„ même. Vous qui fîtes ſi bien régner les char-
„ mes de la vie domeſtique dans la maiſon pater-
„ nelle, faites les régner ainſi dans la vôtre. Tout
„ homme qui ſe plaît dans ſa maiſon, aime ſa
„ femme. Souvenez-vous que ſi votre époux vit
„ heureux chez lui, vous ſerez une femme heureuſe.

„ Quant-à-préſent, ne ſoyez pas ſi ſévere à
„ votre amant: il a mérité plus de complaiſance;
„ il s'offenſeroit de vos allarmes; ne ménagez
„ plus ſi fort ſa ſanté aux dépens de ſon bon-
„ heur, & jouiſſez du vôtre. Il ne faut point at-
„ tendre le dégoût, ni rebuter le deſir; il ne
„ faut point refuſer pour refuſer, mais pour faire
„ valoir ce qu'on accorde."

Enſuite les réuniſſant, je dis devant elle à ſon jeune époux: il faut bien ſupporter le joug qu'on

s'eſt impoſé. Méritez qu'il vous ſoit rendu léger. Sur-tout, ſacrifiez aux graces, & n'imaginez pas vous rendre plus aimable en boudant. La paix n'eſt pas difficile à faire, & chacun ſe doute aiſément des conditions. Le traité ſe ſigne par un baiſer; après quoi je dis à mon éleve: cher Emile, un homme a beſoin toute ſa vie de conſeil & de guide. J'ai fait de mon mieux pour remplir juſqu'à préſent ce devoir envers vous; ici finit ma longue tâche, & commence celle d'un autre. J'abdique aujourd'hui l'autorité que vous m'avez confiée, & voici déſormais votre Gouverneur.

Peu-à-peu le premier délire ſe calme, & leur laiſſe goûter en paix les charmes de leur nouvel état. Heureux amans, dignes époux! Pour honorer leurs vertus, pour peindre leur félicité, il faudroit faire l'hiſtoire de leur vie. Combien de fois contemplant en eux mon ouvrage, je me ſens ſaiſi d'un raviſſement qui fait palpiter mon cœur! Combien de fois je joins leurs mains dans les miennes en béniſſant la Providence, & pouſſant d'ardens ſoupirs. Que de baiſers j'applique ſur ces deux mains qui ſe ſerrent! De combien de larmes de joie ils me les ſentent arroſer! Ils s'attendriſſent à leur tour, en partageant mes tranſports. Leurs reſpectables parens jouiſſent encore une fois de leur jeuneſſe dans celle de leurs enfans; ils recommencent, pour ainſi dire, de vivre en eux, ou plutôt ils connoiſſent pour la premiere fois le prix de la vie, ils maudiſſent leurs anciennes richeſſes, qui les em-

pêcherent, au même âge, de goûter un ſort ſi charmant. S'il y a du bonheur ſur la terre, c'eſt dans l'azile où nous vivons qu'il faut le chercher.

Au bout de quelques mois, Emile entre un matin dans ma chambre, & me dit en m'embraſſant: mon maître, félicitez votre enfant; il eſpere avoir bientôt l'honneur d'être pere. O quels ſoins vont être impoſés à notre zêle, & que nous allons avoir beſoin de vous! A Dieu ne plaiſe que je vous laiſſe encore élever le fils, après avoir élevé le pere. A Dieu ne plaiſe qu'un devoir ſi ſaint & ſi doux ſoit jamais rempli par un autre que moi, duſſé-je auſſi bien choiſir pour lui, qu'on a choiſi pour moi-même: mais reſtez le maître des jeunes maîtres. Conſeillez-nous, gouvernez-nous; nous ſerons dociles: tant que je vivrai, j'aurai beſoin de vous. J'en ai plus beſoin que jamais, maintenant que mes fonctions d'homme commencent. Vous avez rempli les vôtres; guidez-moi pour vous imiter, & repoſez-vous: il en eſt tems.

FIN DU TOME QUATRIEME.

TABLE DES MATIERES,

POUR LES DEUX DERNIERS VOLUMES.

III. Désigne le Tome troisieme.
IV. le Tome quatrieme.
n. les notes.

ACADÉMIES. T. III. *pag.* 185.
Agrigentins, grands bâtisseurs, III. 193
Adolescens, doivent être traités en hommes; III. 124
Et instruits de ce qu'on leur a caché, III. 129
Mais avec quelles préparations, III. 131-140
Moyen de les exposer dans le monde, presque sans risque. III. 152 & *suiv.*
Plus dociles que dans leur enfance, III. 161
Adraste, Roi des Dauniens, IV. 245, 246
Album, des Voyageurs Allemands, IV. 214
Alcinoüs, son Jardin, IV. 142 *n.*
Alexandre, ... III. 138
Amatus Lusitanus, ... III. 34 *n.*
Ame de l'homme, son immatérialité prouvée, III. 49, 50
Sa destruction ne peut se concevoir, III. 51
Amour, sentiment rempli d'équité, IV. 163
Son pouvoir sur les inclinations des jeunes gens, IV. 252
Anciens, sources de la pure littérature, III. 1[illegible]4
Anglois & *François*, comparés par rapport aux Voyages, IV. 212, 213
Antoine, ... III. 139
Apelles, ... IV. 35
Aristide, ... III. 125
Aristocratie, ce que c'est, IV. 242
Ses limites, ... IV. *ibid.*
Convient aux Etats médiocres, . . IV. 243
Argent, tue l'amour, ... III. 196
Apicius, ... III. 1[illegible]9
Arts d'agrément, n'ont pas besoin de Professeurs. IV. 41
Athéisme, ... III. 116 & *suiv. n.*
Athènes, ... III. 31, 42. *n.*
Aubenton (M. d'), ... IV. 125
Aurelius Victor, cité. III. 143, 144
Auteurs, leur conversation plus profitable que leurs livres, III. 181

BAYLE, T. III. p. 116 n.
Beau, (le Sieur *le*) ce qu'il dit des Sauvages, III. 123, 124
Beauté, son vrai triomphe est de briller par elle-même. IV. 34
Grande beauté moins à rechercher qu'à fuir dans le mariage, IV. 118
Bible, modestie de son langage, III. 142
Bonheur (le), fin de tout être sensible, IV. 191
Sa route, celle de la nature, IV. 192.
Braconiers, III. 204
Brantôme, trait singulier qu'il rapporte, IV. 82 n.
Bucentaure, III. 137 n.

CAPITALES, (Villes) se ressemblent toutes, IV. 247
Il ne faut pas y aller étudier les Nations, *ibid.*
Catéchisme, IV. 49
Modele d'introduction, IV. *ibid.* & *suiv.*
Catilina, III. 61
Caton, III. 60
César, *ibid.*
Charron, cité. III. 80 n.
Chasse (la), son utilité relativement à l'éducation, III. 134
Ses inconvéniens où elle n'est pas libre, III. 204, 205.
Cicéron, comparé à Démosthene, III. 184
Circé, IV. 183
Citoyens, sens de ce mot, IV. 231
Les François en ont dénaturé l'idée, III. 170 n.
Clarke, III. 19
Cléopâtre, III. 144
Cœur, nécessité d'imposer des loix à ses appétits, IV. 194.
Collections de tableaux & de livres, toujours incomplettes, III. 193
Compilateurs, modernes, III. 185
Condamine (M. de la), singularité qu'il rapporte, III. 22 n.
Confiance, moyen de gagner celle des personnes qu'on veut ramener au bien, III. 5.
Conscience, le meilleur des Casuistes, III. 57 & *suiv.*
Le plus éclairé des Philosophes, IV. 116
Autres notions, III. 63, 64, 67
pourquoi si peu écoutée, III. 67, 68
Contrat social, IV. 231
Produit un corps moral & collectif. IV. *ibid.*
Seule loi fondamentale, IV. *ibid.* 232
N'a jamais besoin d'autre garant que la force publique, IV. 233
Rend l'homme plus libre qu'il ne seroit dans l'état de nature, IV. *ibid.*

Convenances, par rapport au mariage; combien de sortes, *T.* IV. *p.* 98, voyez *Mariage.*
Coquettes, leur manege. IV. 62, 63
Sans autorité sur leurs amans dans les choses importantes, IV. 82
Coriolan, ... IV. 78
Corps politique, ses diverses dénominations, IV. 231
Différentes dénominations de ses membres, & relativement à quoi, *ibid.*
Corps intermédiaire entre les Sujets & le Souverain, IV. 237
Le corps entier considéré sous différens rapports, prend différentes dénominations, *ibid.*
Comment s'appellent les membres de ce corps, *ibid.*
Couvens, en quoi préférables pour les filles à la maison paternelle, IV. 20 & *suiv.*
Véritables écoles de coquetterie, IV. 72
Ctésias, IV. 216

D*ALILA*, IV. 9
Darius, en Scythie, III. 138
Quel présent lui envoie le Roi des Scythes, *ibid.*
Effet qu'il produit, *ibid.*
Décemvirs, IV. 77
Démocratie, ce que c'est. IV. 242
Convient aux petits Etats, IV. 243
Démosthene, comparé à Cicéron, III. 184
Descartes, III. 15, 28
Deutéronome, III. 86 *n.*
Adoucissement d'une de ses loix, IV. 8
Diane, III. 134
Dieu, incompréhensible, III. 36, 54, 56
Puissant, bon, juste, III. 48, 49, 56
Immatériel, III. 54
Eternel, III. 55
Intelligent, & comment, III. 56
Diogene, III. 138
Dogmes importans, quels? IV. 57 & *suiv.*
Domestiques, il en faut avoir peu pour être bien servi. III. 191
Droit politique, IV. 226
Droit de force, ... IV. 228
Droit de nature, . . . IV. 229
Droit d'esclavage, ... IV. 230
Droit de propriété, ... IV. 233
Droit de souveraineté, ... IV. *ibid.*
Droit Public, ... IV. 235
Droit de la guerre, ... IV. *ibid.*
Dryades, ... IV. 256

Duclos (M.), ses maximes d'éducation relatives à la politesse, *T.* III. *p.* 174. *& suiv.*

EDUCATION, moyens d'en étendre l'effet sur la vie entiere, IV. 167, 168
Doit être dans toute la simplicité de la nature, IV. 196
Et pour un adulte toute opposée à celle d'un enfant, III. 129
Doit être différente pour les deux sexes, IV. 14
Ecritures (les), leur majesté, III. 105
Emile, parvenu à l'âge de l'adolescence, III. 125
Son entrée dans le monde, & comment il s'y comporte, III. 167. *& suiv.*
Ses manieres auprès du sexe, III. 171, 172
Quels avantages il recherche ou méprise, III. 174, 176
Part avec son Instituteur de Paris, IV. 120
Leurs voyages, IV. 123
A quelle fin, IV. 125
Bien reçus chez le pere de Sophie, IV. 126
Commencement de ses amours, IV. 128
Va se loger avec son ami à deux lieues loin de Sophie, IV. 138
Revient chez elle, IV. 141
Lui parle & en est écouté, IV. 143 *& suiv.*
Amant déclaré, IV. 151
Donne des leçons à sa maîtresse en différens genres d'arts & de sciences, IV. 152 *& suiv.*
Brouillerie entre les deux amans, & à quel sujet, IV. 156, 157
Raccommodement, & à quel prix, IV. 158. *& suiv.*
Réprimande que lui fait la mere de Sophie. IV. 158, 159 *& suiv.*
De quelle sorte de jalousie il sera capable, IV. 165, 166
N'est point changé par l'amour, IV. 170
Ses différens voyages chez le pere de Sophie, IV. 171 *& suiv.*
Ses occupations, les jours qu'il ne voit point Sophie, IV. 175 *& suiv.*
Sa conduite envers les Paysans, IV. *Ibid. & suiv.*
Comment vaincu par Sophie à la course, IV. 179 *& suiv.*
Visité à l'attelier par le pere de Sophie, IV. 180
Par Sophie accompagnée de sa mere, IV. *Ibid.*
Refus de s'en retourner avec elles, & par quel motif, IV. 182 *& suiv.*
Présente un enfant au baptême avec Sophie, & dans quelle occasion, IV. 190
Exhorté par son Instituteur à quitter pour un tems Sophie, IV. 208

Son trouble & son emportement, *T.* IV. *p.* 201
Obéit enfin à l'ordre qu'il reçoit de partir, IV. 206
Promesse de retour au bout de deux ans, IV. 208
Séparation, IV. 209
Instructions relatives aux voyages qu'il doit faire, IV. 223 *& suiv.*
Avec quelles connoissances il en reviendra, IV. 225
Résultat de ses observations pendant ses voyages, IV. 255
Son retour auprès de Sophie, IV. 263
Son mariage avec elle, IV. *ibid.*
Prêt à devenir pere, IV. 275
Succede à son Instituteur, IV. *ibid.*
Empédocle, reproche qu'il fait aux Agrigentins, III. 193
Enclos, (Mademoiselle de l') IV. 67, 117
Enfans, leur bonne constitution dépend de celle des meres, IV. 18
Amusemens communs des enfans des deux sexes, IV. 23
Goûts propres qui les distinguent, IV. 24
Epitaphe d'un Héros moderne, comparée à celle de Sardanapale, III. 183
Espagnols, leur maniere de voyager, IV. 214
Etats, sens de ce mot, IV. 231
Etats de la vie, refondent souvent ceux qui les remplissent, III. 187
Eternité, IV. 54 *n.*
Evangile, (l'), sa sainteté, III. 165
Existe (j') premiere vérité connue, III. 20
Existence, (l') des objets, de nos sensations, seconde vérité connue, III 21

F*ANATISME*, III. 116 *& suiv. n.*
Femelles des animaux, sans honte vis-à-vis des mâles; IV. 5.
Sans desir, le besoin satisfait, IV. *ibid.*
Leur manége en amour, *ibid. n.*
Accouplement exclusif dans certaines especes, IV. 173
Femmes, examen des conformités & des différences de leur sexe & du nôtre, IV. 2 *& suiv.*
Hommes, & en quoi, IV. *ibid.*
Leur destination, IV. 4
Leurs armes pour asservir l'homme, IV. *ibid.*
Font gloire de leur foiblesse, IV. 7
Toujours femmes, relativement à leur sexe, IV. 9
Ce qu'il leur faut pour en bien remplir les fonctions, 10
Leur infidélité plus criminelle que celle de l'homme, IV. 11
Doivent mettre l'apparence même au nombre de leurs devoirs, IV. *ibid.*

Plus

Plus fécondes dans les campagnes que dans les grandes Villes, & pourquoi, T. IV. p. 12
Leur éducation doit être contraire à celle de l'homme, & à quel égard, IV. 18
Et relative aux hommes, IV. ibid.
Leur dépendance de l'homme, & en quoi, IV. 17
Comment renoncent à leur vocation, IV. [illegible]
Leur plus importante qualité, IV. 30
Leur véritable ressource, IV. 34 & suiv.
Leur politesse. IV. 43 & suiv.
Sont plutôt adroites que fausses, IV. 65 & suiv.
Ne sont point faites pour la recherche des vérités abstraites, IV. 68
Sûreté de leur goût dans les choses physiques, III. 179
Sont les juges naturels du mérite des hommes, IV. 77, 98
Furent cause, chez les Romains, des plus grandes révolutions, IV. 77
Ce qui les rend médisantes & satyriques, IV. 93
Femmes à grands talens, leur charlatanerie, IV. 117
Femmes sans pudeur, plus fausses que les autres, IV. 66 n.
Filles, leur goût pour la parure dès l'enfance, IV. 19, 24
A quelles occupations il les décide, IV. 24 & suiv.
Plus dociles que les garçons, IV. 26
Plutôt intelligentes, IV. ibid.
Et plutôt affectées du sentiment de la décence & de l'honnêteté, IV. 42
Ne doivent point apprendre à lire & écrire de bonne heure, IV. 26, 27
Mais peut-être à chiffrer avant tout, ibid.
Doivent être d'abord exercées à la contrainte, IV, 28
Pourquoi, IV. 29
Extrêmes en tout, IV. ibid.
D'où naissent plusieurs vices particuliers aux femmes, 30
Leur babil agréable, IV. 43
Motif secret des caresses mutuelles que se font les filles devant les hommes, IV. 44
Gêne apparente qu'on leur impose, & à quelle fin, IV. 73
Moyen de les rendre vraiment sages, IV. 81
Empire qu'elles acquierent par là, IV. 82
Exemple, ibid. n.
Comment élevées à Sparte, IV. 21
Petites Filles, leur répugnance à lire & écrire, IV. 25
Plus rusées que les jeunes garçons, IV. 32
Exemple IV. ibid. & suiv.
Soin qu'on doit avoir de les faire causer, IV. 45 & suiv.
Fruit qu'on en retire, IV. 45
Flogistique, III. 26 n.

Fontenelle, ce qu'il disoit de la dispute sur les anciens & les modernes, *T.* III. *p.* 184
François, connoissent peu les autres peuples, IV. 210
François & *Anglois*, comparés par rapport aux voyages, IV. 213

GALATHÉE, IV. 65
Galanterie, quelle sorte de jalousie elle produit, IV. 164
Garçons, seroient mieux élevés, s'il n'y avoit point de Colleges, IV. 15
Germains, (les) leur continence, & ses effets, III. 127, 128
Leur respect pour les femmes, IV. 77
Goût, considérations sur le goût, III. 176 & *suiv.*
Différence du goût des Anciens à celui des Modernes, III. 182 & *suiv.*
Où doit être étudié, III. 185
Gouvernement, sens de ce mot, IV. 237
Ses différentes formes, IV. 242 & *suiv.*
Celui d'un seul, le plus actif de tous, IV. 240
Regles faciles & simples pour juger de la bonté relative des Gouvernemens, IV. 248 & *suiv.*
L'esprit n'en est jamais le même pour la ville & pour la campagne, IV. 251
Grotius, cité par rapport au droit politique, IV. 226 & *suiv.*
N'a donné que de faux principes du droit de la guerre, IV. 245

HABITUDES, l'éducation ordinaire n'en donne point de véritables aux enfans, ni aux jeunes gens, IV. 169
Hercule, IV. 9
Hérodote, peintre des mœurs, IV. 214
Mal à propos tourné en ridicule, IV. *ibid.*
Hobbes, cité par rapport au droit politique, IV. 226 & *suiv.*
Hommes, quel rang il occupe dans l'ordre des choses, III. 37, 38
Composé de deux substances, III. 50
Le moyen de leur union est incompréhensible, III. 28, 29, 71
Sa dignité, III. 38
Elle est pour lui un motif de reconnoissance, III. 39
Auteur du mal, III. 48
Plaît à la femme comme plus fort qu'elle, IV. 34
Dépend de la femme à son tour, & en quoi, IV. 7, 17
Sa politesse, plus officieuse que celle de la femme, IV. 43, 44
Juge naturel du mérite des femmes, IV. 93
Destiné par la nature à se contenter d'une seule, IV. 16[illegible]

Toujours le même dans chaque âge, *T. IV. p.* 167
Hommes (les), injustice de leurs plaintes sur la briéveté de la vie, IV. 121 *& suiv.*

I*DÉALISTES & Matérialistes*, chimere de leurs distinctions, III. 21
Idées, comparatives & numériques, ne sont pas des sensations, III. 22, 23
Abstraites, sources des plus grandes erreurs, III. 30 *& suiv.*
De justice & d'honnêteté, par-tout les mêmes, III. 62, 63
Acquises, distinguées des sentimens naturels, III. 65
Idomenée, IV. 245
Imitation, source du beau dans les travaux des hommes, III. 178
Instinct, III. 58 *n.*
Instituteur (l') d'Emile, confident de son Eleve & de Sophie, & médiateur de leurs amours, IV. 150
Se glorifie de cet emploi, *ibid.*
Fait voyager Emile, le ramene à Sophie, a la consolation de les voir mariés, vit avec eux dans le repos. Voyez *Emile* & *Sophie.*
Instituteurs ordinaires, leur trop de sévérité vis-à-vis des jeunes filles, IV. 38
Tort qu'ils ont à l'égard de leurs éleves devenus grands, IV. 167, 168
Jalousie en amour, vient de la nature, IV. 162
Preuve tirée des animaux, IV. *ibid.*
Tient beaucoup à la puissance du sexe, IV. 163
A son motif dans les passions sociales plutôt que dans l'instinct primitif, IV. 164
Jeu, ressource d'un désœuvré, III. 193
Juger, differe de sentir, & en quoi, III. 21, 22
N'appartient qu'à l'être actif ou intelligent, *ibid.*
Julius Camillus, III. 34 *n.*

L*ANGUE FRANCOISE*, III. 141
Langue des signes. Voyez *Signes.*
Leçons, leur mauvais effet quand elles sont tristes, IV. 75
Législation parfaite, IV. 230
Léonidas, III. 106
Liberté, en quoi elle consiste, III. 45
Son principe immatériel, *ibid.*

Pourquoi nous a été donnée, T. III. p. 45, 46
Effets de son bon ou mauvais usage, III. 72 & suiv.
Liberté, terme incompatible avec celui *d'empire*, IV. 256
Et avec l'exemption des besoins, IV. 257
On y aspire en vain sous la sauvegarde des loix, IV. 259
N'est dans aucune forme de gouvernement, IV. *ibid.*
Mais dans le cœur de l'homme libre, IV. *ibid.*
Livres, leur abus, IV. 210
Font négliger le livre du monde, IV. *ibid.*
Locke, III. 41
Quand il quitte son éleve, IV. 1
Loi, sa définition est encore à faire, IV. 234
Lucrece, III. 63

M*AGICIENS DE PHARAON*, III. 86
Magistrat, sens de ce mot, IV. 237
Magistrat, trois volontés essentiellement différentes à distinguer dans sa personne, IV. 239, 240
Maîtres à danser & à chanter, IV. 40
Marcel, Maître à danser, III. 170, 171
Mariage, premiere institution de la nature, III. 14
Le plus saint de tous les contrats, III. 143
Mariages mal assortis, leur cause, IV. 112
Mariages heureux, d'où ils dépendent, IV. 112 & suiv. 119 & suiv.
Maris, cause de leur indifférence, IV. 39
Matérialisme, son absurdité, III. 30, 42 n.
Matérialistes, III. 21
Leur raisonnement comparé à celui d'un sourd, III. 43
Matiere, son état naturel, III. 25
Ne peut penser, III. 42 n.
Meres, maîtresses de l'éducation de leurs filles, IV. 15
Comment elles doivent les élever, IV. 31
Quand elles peuvent les introduire dans le monde, IV. 71
Réponse à une objection. IV. 71 & suiv.
Missionnaires, III. 99
Monarchie, ce que c'est, IV. 242
Convient aux grands Etats, IV. 253 Voyez *Royauté*.
Monde (le) peu dangereux pour une fille bien élevée, IV. 74
Montaigne, III. 64, 166
Continence de son pere, III. 127
Montesquieu, cité, IV. 226
Moralité de nos actions, en quoi consiste, III. 59, 67
Objections réfutées, IV. 66
Mort, ce qu'elle est par rapport au juste, III. 50, 51 IV. 201
Par rapport au méchant, IV. *ibid.*

Motte, (la) cité, & fur quoi, *T.* III. *p.* 184
Mouvement, n'eft pas de l'effence de la matiere, III. 25, 90 *n.*
De deux fortes, III. 25 *& fuiv.*
Quel chez les animaux. III. *ibid.*
Preuve d'une premiere caufe, III. 28, 31, 32

NATIONS, chacune a fon caractere propre, IV. 212
Comment difparoiffent les différences nationales, IV. 115
Newton, III. 28
Nieuwentyt, III. 35

OMPHALE, IV. 9
Orgueil, fes illufions, fource de nos plus grands maux, IV. 199
Orientaux (les) comment regardent la vie, III. 192
Orphée, III. 75

PAGANISME, fes Dieux abominables, III. 63
Paladins, connoiffoient l'amour, IV. 79
Palais, leur inutilité, III. 192
Leurs inconvéniens, III. 193
Paracelfe, III. 34 *n.*
Paris, fiege du goût, III. 181 *& fuiv.*
Et du vice, III. 208
Parifien, en quoi ftupide avec beaucoup d'efprit, IV. 210
Parures, leur incommodité. III. 195
L'éducation des jeunes filles eft en ce point tout-à-fait à contre-fens, IV. 34
Néceffaires à certaines figures, IV. 35
Parures ruineufes, vanité du rang, non de la perfonne. *ibid.*
Paffions, comment bornes ou mauvaifes, IV. 198
Peuple, fens de ce mot en politique, IV. 231
Peuple (le) pourquoi ne s'ennuie point, III. 199. *& fuiv.*
Philippe, III. 192
Philoclès, ... IV. 145
Philofophes, III. 16
Caufes de la diverfité de leurs fentimens, III. *ibid.*
Ne prennent point intérêt à la vérité, III. 17
Leur unique objet, III. 17, 18.
Leurs bifarres fyftêmes, III. 19, 35, 62, 63
Philofophie, fon pouvoir relativement aux mœurs comparé à celui de la religion, III. 117 *n.*
Pierre (Abbé de St.) cité, IV. 244, 245
Pithagore, comment voyageoit, IV. 124

Plaisirs, leur mort, *T.* III. *p.* 206
Platon, son juste imaginaire, III. 106
Pourquoi dans sa république donne aux femmes les mêmes exercices qu'aux hommes, IV. 13
Comment voyageoit, IV. 124
Plébéiens, obtinrent le Consulat par une femme, IV. 77
Pline, ... IV. 216
Plutarque, ... III. 50
Polygamie, ... IV. 164
Politesse, en quoi consiste la véritable, III. 172
Passages de M. Duclos sur ce sujet, *ibid. & suiv.*
Celle des hommes. Voyez *Hommes.*
Celle des femmes. Voyez *Femmes.*
Poul-Serrho, ce que c'est chez les Mohométans, III. 118 *n. & suiv.*
Préjugés, ne changent point les relations naturelles, IV. 79
Primeurs, leur insipidité, III. 190
Protésilas, IV. 245
Providence (la) considérée relativement à la liberté de l'homme, III. 45
Comment justifiée, III. 49
Et par rapport à quoi, III. 50
Puissance, sens de ce mot en Politique, IV. 231

R*AYMOND LULLE*, à quoi son art est bon, IV. 211 *& suiv.*
Regulus, III. 65
Religion, on n'en doit point faire dans l'enseignement un objet de tristesse & de gêne, IV. 47
Son pouvoir pour empêcher le mal & procurer le bien, III. 117 *& suiv. n.*
Les trois principales de l'Europe. III. 95
Remords, III. 62
Réponse d'un vieux Gentilhomme à Louis XV, III. 172
Reuchlin, III. 97 *n.*
Ridicule (le) toujours à côté de l'opinion, III. 200
Riches, ce qu'ils font ordinairement, III. 187
Ce qu'ils devroient faire pour jouir réellement de leurs richesses, . . III. *ibid. & suiv.*
Toujours ennuyés, III. 199 *& suiv.*
Quel est le vrai Riche, III. 208
Royauté, susceptible de partage, IV. 242
Exemples, *Ibid.*
Rois, ... IV. 237, 246
Rome, son respect pour les femmes, IV. 77
Sauvée par elles des mains d'un proscrit, IV. *ibid.*
Devenue libre par une femme, *ibid.*
Romains, leur attention à la langue des signes, III. 138

SAISONS, ne point anticiper fur elles pour le fervice de la table, *T.* III. *p.* 190
Salente, (une autre) objet des recherches d'Emile, IV. 245
Samfon, IV. 9
Sardanapale, fon Epitaphe, III. 183
Sauvages, leur enfance, III. 123
Leur adolefcence, III. *ibid.*
Sceptiques, leur malheur, III. 16
Senfations, différentes de leur caufe ou de leur objet. III. 21
Comment diftinguées par l'être fenfitif, III. 22, 23
Sens, dans leur ufage nous ne fommes pas purement paffifs, III. 25 *& fuiv.*
Sentiment du moi, doute fur fa nature, III. 21
Sentiment intérieur, relativement à l'ordre fenfible de l'univers, III. 33, 57 *& fuiv.*
Difficile à rappeller, III. 76
Sentimens naturels, de deux fortes, III. 65
Antérieurs à notre intelligence, *ibid.*
Sentir, en quoi differe de juger, III. 21
Sexes, vanité des difputes fur la préférence ou l'égalité des fexes, IV. 3
En quoi font égaux, *ibid.*
En quoi non comparables, *ibid.*
Dans leur union concourent différemment au même objet, IV. *ibid.*
De cette union naiffent les plus douces loix de l'amour, IV. 9
Leurs devoirs relatifs ne peuvent avoir la même rigidité, IV. 10
Sexes, comment doit être refpecté ce qui les caractérife, IV. 14, 15
En quoi leur relation fociale admirable, IV. 46
Signes, énergie de leur langage, III. 135, 138 *& fuiv.*
Relativement à l'éducation, III. 140
Sparte, fon refpect pour les femmes, IV. 77
Spontanéité, III. 26
Stoïciens, l'un de leurs bifarres paradoxes, III. 93 *n.*
Sociétés, leur vrai lien, III. 195
Socrate, III. 65 106 *& fuiv.*
Solon, acte illégitime de ce Légiflateur, IV. 234
Sophie, compagne future d'Emile, IV. 2
Son portrait, IV. 83 *& fuiv.*
Aime la parure & s'y connoît, IV. 84 *& fuiv.*
Ses talens naturels, IV. 85
Ceux qu'elle a cultivés, IV. 85 *& fuiv.*
Ses occupations domeftiques, IV, *ibid.*
Entend tous les détails du ménage, IV. *ibid.*
Sa délicateffe extrême fur la propreté, IV. 86
Doit ce défaut aux leçons de fa mere, *ibid.*

Excès qu'elle évite en ce point, T. IV. p. 87
Naturellement gourmande, puis devenue sobre, ibid.
Qualités de son esprit, IV. 88
Idée de son caractere, IV. 89 & suiv.
A de la religion & quelle, IV. 90
Aime la vertu & par quels motifs, IV. 91 & suiv.
Dévorée du seul besoin d'aimer, IV. 91 104, 105
Instruite des devoirs & des droits de son sexe & du nôtre, IV. 92
A peu d'usage du monde, IV. 93
Y supplée par une politesse à elle, IV. ibid.
Dédaigne les simagrées françoises, IV. 94
Son silence & son respect, & avec quelles personnes, IV. 94
Son ton imposant & modeste en même tems, avec les jeunes gens de son âge, IV. ibid.
Sa maniere de répondre aux propos galans, IV. 95
Est flattée des louanges sinceres, & d'un hommage fondé sur l'estime, IV. 96
Discours que lui tient son pere pensant à la marier, IV. ibid. & suiv.
Etat passé de ses pere & mere, IV. 98
Leur état actuel, IV. ibid.
Heureux dans leur pauvreté, ibid.
Est livrée à elle-même sur le choix de son époux, IV. 101
Chargée par supposition d'un tempérament ardent, IV. 102
Contrepoids, ... ibid. & suiv.
Envoyée à la ville, & pourquoi, IV. 103
Revient chez ses parens, IV. 104 & suiv.
Sa langueur, ... IV. 105
Rivale d'Eucharis, ... IV. 106
Voit Emile & son instituteur, conduits par le hasard chez son pere, IV. 128
Croit avoir trouvé Télémaque dans Emile, IV. 132
L'écoute favorablement, IV. 143, 144
Prend ouvertement sur lui l'autorité d'une maitresse, IV. 150
Reçoit en différens genres d'arts & de sciences des leçons de son amant, IV. 152, 154
Irrite sa passion par un peu d'inquiétude, IV. 161
Comment regle ses allarmes, IV. 166
Sa victoire sur Emile à la course, IV. 179, 180
Accompagnée de sa mere va le voir à l'attelier, IV. 180
L'accepte pour époux, & dans quelle occasion, IV. 188
Présente avec lui un enfant au baptême, IV. 190
Préparée à une séparation de deux ans, IV. 207, 208
Sa douleur muette au départ d'Emile, IV. 209
Enfin, l'épouse, ... IV. 263, 264

Devient enceinte, ... *T.* IV. *p.* 275
Souverain, ſens de ce mot en Politique, IV. 231
Sujets, relativement au contrat ſocial; ſens de ce mot en politique, *ibid.*

TACITE, cité. IV. 214
Talens, leurs bons effets, IV. 42
Lequel tient le premier rang dans l'art de plaire, IV. *ibid.*
Talens agréables, trop réduits en art, IV. 40
Tarquin, III. 138
Terraſſon (l'Abbé) combattu, & ſur quoi, III. 184
Thalès, comment voyageoit, IV. 124
Théâtre (le) ce qu'on y apprend, III. 185
A quoi mene ſon étude, *ibid.*
Thermopyles, inſcription qu'on y liſoit, III. 183, 184
Theſpitius, ſes cinquante filles, IV. 9
Toilette, d'où vient ſon abus, IV. 36
Tribule, III. 138

ULYSSE, ému du chant des Syrenes, III. 146
Ses compagnons avilis par Circé, IV. 183
Univers, ſon harmonie démontre une intelligence ſuprême, II. 33, 35
Veniſe, pourquoi ſon Gouvernement adoré du Peuple, III. 137
Vertu (la) comparée au Prothée de la Fable, III. 69
N'eſt pas moins favorable à l'amour qu'aux autres droits de la nature, IV. 78
Etymologie de ce mot, IV. 196
Quelle eſt la baſe de toute vertu, *ibid.*
Ce que c'eſt que l'homme vertueux, IV. 196, 197
Vêtemens, aiſance de ceux des anciens Grecs, IV. 22
Gêne des nôtres, *ibid. & ſuiv.*
De ceux des femmes, & ſur-tout en Angleterre, IV. *ibid.*
Vie, ſes inconſéquences, III. 196 *& ſuiv.*
Village, moyen d'y mener une vie agréable, III. 175 *& ſuiv.*
Villes (les grandes) épuiſent un Etat, IV. 249
Violences en amour, très-communes dans les antiquités Grecques & Juives, IV. 8
Plus rares de nos jours, & pourquoi, IV. *ibid.*
Viſages, ne changent point avec les modes, IV. 34, 35
Voyager, non en courrier, mais en voyageur, IV. 123
Agrémens qu'il y a d'aller à pied, *ibid. & ſuiv.*
En *voyageant* on doit obſerver les peuples avant les choſes, IV. 219

Voyages; question proposée à ce sujet, T. IV. p. 209
Maniere de poser autrement la question, *ibid.* 210
Autre maniere, ... IV. 211, 212
Pourquoi instruisent certaines gens moins que les livres. IV. 212
A quoi se rapporte l'instruction qu'on en retire, IV. 217
Ne conviennent qu'à très peu de gens & à qui, IV. 219
Pris comme une partie de l'éducation doivent avoir leurs regles, IV. 220
Ce qui les rend infructueux à la Jeunesse, IV. 246
Pourquoi les jeunes gens doivent séjourner peu dans les grandes villes, IV. 251
Voyageurs, leurs mensonges & leur mauvaise foi, IV. 211
But des Savans qui voyagent, . . IV. 218
Volsques, ... IV. 78

X*ÉNOCRATE*, III. 63
Xénophon, cité, III. 183

Z*ÉNON*, ... III. 138

FIN DE LA TABLE.

CATALOGUE

OEUVRES DE J. J. ROUSSEAU, *en XI. vol. grand in douze proprement exécutées*, à 30 *Livres.*

Tome I.

Discours, si le rétablissement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les Mœurs. Trois réponses avec les répliques de Mr. J. J. Rousseau.
Lettre sur la Musique Françoise.
Devin (le) du Village intermede avec XV. Airs notés & gravés en X planches.
Narcisse, ou l'amant de lui-même.
Plusieurs Lettres & autres pieces de cet Auteur, *ce qui forme un Volume de* 500 *pages, avec fig.*

Tome II.

Discours sur l'Inégalité parmi les Hommes, avec fig.
Contract Social.
Discours sur l'Oeconomie politique.
Projet de paix Perpétuelle.
Diverses Lettres du même Auteur.

Tome III.

Lettres contre les Spectacles addressée à Mr. D'Alembert, avec fig.
Réponse de Mr. D'Alembert.
Imitation Théâtrale.
Quelle est la premiere Vertu du Héros.
La Reine Fantasque, Conte.

Tome IV. V. VI.

La Nouvelle Heloïse avec 13 Planches.

Tome VII. VIII.

Emile ou de l'Education avec V. fig.

Tome IX.

Lettre à de Beaumont.
——— de la Montagne.

Tome X. XI.

Dictionnaire de Musique avec XIV. grandes Planches.

CATALOGUE.

Le Devin du Village intermede, représenté à Fontainebleau devant leurs Majestés le 18 & 24 Octobre 1752. &c. par J. J. Rousseau, gravés in folio. par Andrez de Liege. à Amsterdam chez Rey 1773. à *f* 5 - : 5. de Hollande.

On peut avoir séparément.

Le *Tome* I. des Oeuvres de J. J. Rousseau.
Le Discours sur l'Inégalité parmi les Hommes.
Le Contract Social.
La Lettre contre les Spectacles.
La Nouvelle Heloïse, 6 vol. édition originale avec fig.
Nouvelle Héloïse, en 3 vol. 6 parties fig.
L'Emile ou de l'Education, 4 parties 2 Tomes avec fig.
La Lettre à de Beaumont.
Les Lettres de la Montagne.
Le Dictionnaire de Musique 2 vol. avec les XIV. Planches.

Traduction Françoise des Ouvrages de *Platon* en 7 vol. sçavoir.

République (la) de Platon 2 vol. grand in douze. *Amst.* 1763. à *f* 2 : —

Alcibiade (le premier) de Platon, par Le Faivre 8vo. *Amst.* 1766. à *Liv.* 1 : 10 sols.

Loix de Platon, traduites en François pour la premiere fois par l'Auteur des dix livres de la République publiés en 1762. gr. 12. 2 vol. *Amst.* 1769. à *Liv.* 8 : -

Dialogues de Platon, par le même 2 *vol. ibid.* 1770. à 8 *L.*

BINDING SECT. JAN 2 ? 1969